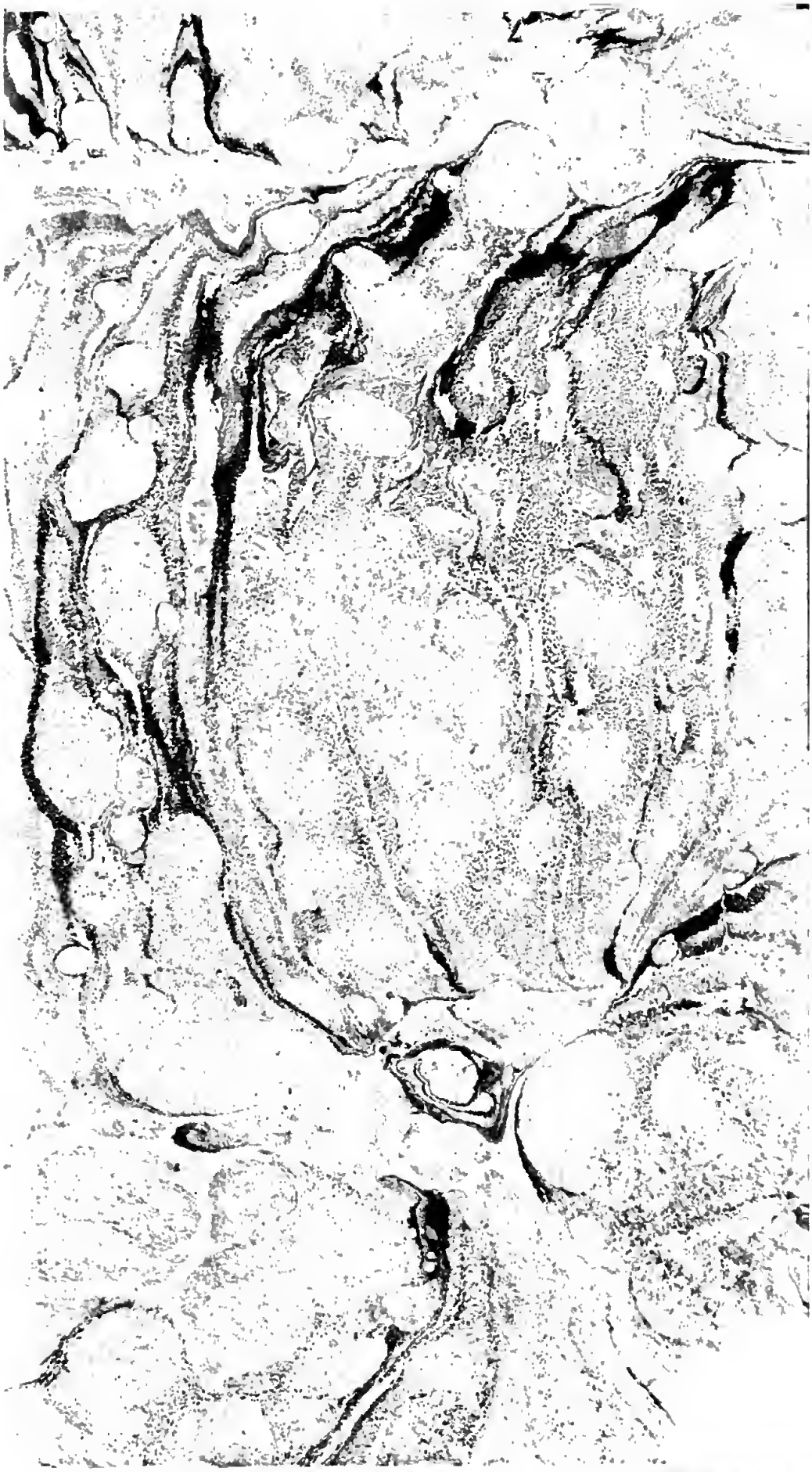
Digitized by Google



10299

Dépôt. LV 98

LES

MILLE ET UNE NUITS.

TOME CINQUIÈME.

LES MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES;

Traduits en François par M. GALLAND.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée, augmentée & enrichie de très-belles figures gravées par M. DE LAUNAY d'après les dessins de M. MARILLIER.

TOME CINQUIÈME.

A GENÈVE,
Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

Et se trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. XC.

LES
MILLE ET UNE NUITS,
CONTES ARABES.

LES AVENTURES
Du Calife Haroun Alraſchid.

QUELQUEFOIS, comme votre majeſté ne l'ignore pas, & comme elle peut l'avoir expérimenté par elle-même, nous ſommes dans des tranſports de joie ſi extraordinaires, que nous communiquons d'abord cette paſſion à ceux qui nous approchent, ou que nous participons aiſément à la leur. Quelquefois auſſi nous ſommes dans une mélancolie ſi profonde, que nous ſommes inſupportables à nous-mêmes, & que bien loin d'en pouvoir dire la cauſe, ſi on nous la demandoit, nous ne pourrions la trouver nous-mêmes ſi nous la cherchions.

Le calife étoit un jour dans cette ſituation d'eſprit, quand Giafar, ſon grand-viſir, fidèle & aimé, vint ſe préſenter devant lui. Ce mi-

niſtre le trouva ſeul, ce qui lui arrivoit rarement ; & comme il s'apperçut en s'avançant qu'il étoit enſeveli dans une humeur ſombre, & même qu'il ne levoit pas les yeux pour le regarder, il s'arrêta en attendant qu'il daignât les jetter ſur lui.

Le calife leva enfin les yeux, & regarda Giafar ; mais il les détourna auſſitôt, en demeurant dans la même poſture, auſſi immobile qu'auparavant.

Comme le grand-viſir ne remarqua rien de fâcheux dans les yeux du calife qui le regardât perſonnellement, il prit la parole. Commandeur des croyans, dit-il, votre majeſté me permet-elle de lui demander d'où peut venir la mélancolie qu'elle fait paroître, & dont il m'a toujours paru qu'elle étoit ſi peu ſuſceptible ?

Il eſt vrai, viſir, répondit le calife en changeant de ſituation, que j'en ſuis peu ſuſceptible, & ſans toi, je ne me ſerois pas apperçu de celle où tu me trouves, & dans laquelle je ne veux pas demeurer davantage. S'il n'y a rien de nouveau qui t'ait obligé de venir, tu me feras plaiſir d'inventer quelque choſe pour me faire diſſiper.

Commandeur des croyans, reprit le grand-viſir Giafar, mon devoir ſeul m'a obligé de

me rendre ici, & je prens la liberté de faire ſouvenir à votre majeſté, qu'elle s'eſt impoſé elle-même le devoir de s'éclaircir en perſonne de la bonne police qu'elle veut être obſervée dans ſa capitale & aux environs. C'eſt aujourd'hui le jour qu'elle a bien voulu ſe preſcrire pour s'en donner la peine; & c'eſt l'occaſion la plus propre qui s'offre d'elle-même pour diſſiper les nuages qui offuſquent ſa gaîté ordinaire.

Je l'avois oublié, répliqua le calife, & tu m'en fais ſouvenir fort à propos : vas donc changer d'habit, pendant que je ferai la même choſe de mon côté.

Ils prirent chacun un habit de marchand étranger; & ſous ce déguiſement, ils ſortirent ſeuls par une porte ſecrète du jardin du palais, qui donnoit ſur la campagne. Ils firent une partie du circuit de la ville, par les dehors, juſqu'aux bords de l'Euphrate, à une diſtance aſſez éloignée de la porte de la ville, qui étoit de ce côté-là, ſans avoir rien obſervé qui fût contre le bon ordre. Ils traverſèrent ce fleuve ſur le premier bateau qui ſe préſenta; & après avoir achevé le tour de l'autre partie de la ville, oppoſée à celle qu'ils venoient de quitter, ils reprirent le chemin du pont qui en faiſoit la communication.

Ils paſsèrent ce pont, au bout duquel ils rencontrèrent un aveugle aſſez âgé qui demandoit l'aumône. Le calife ſe détourna, & lui mit une pièce de monnoie d'or dans la main.

L'aveugle à l'inſtant lui prit la main & l'arrêta. Charitable perſonne, dit-il, qui que vous ſoyez, que dieu a inſpiré de me faire l'aumône, ne me refuſez pas la grâce que je vous demande, de me donner un ſoufflet : je l'ai mérité, & même un plus grand châtiment. En achevant ces paroles, il quitta la main du calife, pour laiſſer la liberté de lui donner le ſoufflet ; mais de crainte qu'il ne paſsât outre ſans le faire, il le prit par ſon habit.

Le calife ſurpris de la demande & de l'action de l'aveugle : Bon-homme, dit-il, je ne puis t'accorder ce que tu me demandes ; je me garderai bien d'effacer le mérite de mon aumône par le mauvais traitement que tu prétens que je te faſſe ; & en achevant ces paroles, il fit un effort pour faire quitter priſe à l'aveugle.

L'aveugle qui s'étoit douté de la répugnance de ſon bienfaiteur, par l'expérience qu'il en avoit depuis long-temps, fit un plus grand effort pour le retenir. Seigneur, reprit-il, pardonnez-moi ma hardieſſe & mon importunité ; donnez-moi, je vous prie, un ſoufflet, ou

NAPOLI

donnez moi, je vous prie un soufflet en reconnoissance de votre aumône

reprenez votre aumône ; je ne puis la recevoir qu'à cette condition, ſans contrevenir à un ſerment ſolemnel que j'en ai fait devant dieu ; & ſi vous en ſaviez la raiſon, vous tomberiez d'accord avec moi que la peine en eſt très-légère.

Le calife, qui ne vouloit pas être retardé plus long-temps, céda à l'importunité de l'aveugle, & il lui donna un ſoufflet, aſſez léger. L'aveugle quitta priſe, auſſitôt en le remerciant & en le béniſſant. Le calife continua ſon chemin avec le grand-viſir ; mais à quelques pas delà, il dit au viſir : Il faut que le ſujet, qui a porté cet aveugle à ſe conduire ainſi avec tous ceux qui lui font l'aumône, ſoit un ſujet grave. Je ſerois bien-aiſe d'en être informé ; ainſi retourne & dis-lui qui je ſuis, qu'il ne manque pas de ſe trouver demain au palais, au temps de la prière de l'après-dînée, & que je veux lui parler.

Le grand-viſir retourna ſur ſes pas, fit ſon aumône à l'aveugle, & après lui avoir donné un ſoufflet, il lui donna l'ordre, & il revint rejoindre le calife.

Ils rentrèrent dans la ville ; & en paſſant par une place, ils y trouvèrent grand nombre de ſpectateurs qui regardoient un homme jeune & bien mis, monté ſur une cavale qu'il pouſ-

soit à toute bride autour de la place, & qu'il maltraitoit cruellement à coups de fouet & d'éperons, sans aucun relâche, de manière qu'elle étoit tout en écume & tout en sang.

Le calife étonné de l'inhumanité du jeune homme, s'arrêta pour demander si l'on savoit quel sujet il avoit de maltraiter ainsi sa cavale, & il apprit qu'on l'ignoroit, mais qu'il y avoit déjà quelque temps, que chaque jour à la même heure il lui faisoit faire ce pénible exercice.

Ils continuèrent de marcher, & le calife dit au grand-visir de bien remarquer cette place, & de ne pas manquer de lui faire venir demain ce jeune homme à la même heure que l'aveugle.

Avant que le calife arrivât au palais, dans une rue par où il y avoit long-temps qu'il n'avoit passé, il remarqua un édifice nouvellement bâti, qui lui parut être l'hôtel de quelque seigneur de la cour. Il demanda au grand-visir s'il savoit à qui il appartenoit; le grand-visir répondit qu'il l'ignoroit, mais qu'il alloit s'en informer.

En effet, il interrogea un voisin, qui lui dit que cette maison appartenoit à Cogia Hassan, surnommé Alhabbal, à cause de la profession de cordier, qu'il lui avoit vu lui-même exercer dans une grande pauvreté, & que sans savoir

par quel endroit la fortune l'avoit favorisé, il avoit acquis de si grands biens, qu'il soutenoit fort honorablement & splendidement la dépense qu'il avoit faite à la faire bâtir.

Le grand-visir alla rejoindre le calife, & lui rendit compte de ce qu'il venoit d'apprendre. Je veux voir ce Cogia Hassan Alhabbal, lui dit le calife; va lui dire qu'il se trouve aussi demain à mon palais à la même heure que les deux autres. Le grand-visir ne manqua pas d'exécuter les ordres du calife.

Le lendemain, après la prière de l'après-dînée, le calife rentra dans son appartement, & le grand-visir y introduisit aussitôt les trois personnages dont nous avons parlé, & les présenta au calife.

Ils se prosternèrent tous trois devant le trône du sultan; & quand ils furent relevés, le calife demanda à l'aveugle comment il s'appeloit. Je me nomme Baba-Abdalla, répondit l'aveugle.

Baba-Abdalla, reprit le calife, ta manière de demander l'aumône me parut hier si étrange, que si je n'eusse été retenu par de certaines considérations, je me serois bien gardé d'avoir la complaisance que j'eus pour toi; je t'aurois empêché dès-lors de donner davantage au public le scandale que tu lui donnes,

Je t'ai donc fait venir ici pour ſavoir de toi quel eſt le motif qui t'a pouſſé à faire un ſerment auſſi indiſcret que le tien ; & ſur ce que tu vas me dire, je jugerai ſi tu as bien fait, & ſi je dois te permettre de continuer une pratique qui me paroît d'un très-mauvais exemple. Dis-moi donc, ſans me rien déguiſer, d'où t'eſt venue cette penſée extravagante : ne me cache rien, car je veux le ſavoir abſolument.

Baba-Abdalla, intimidé par cette réprimande, ſe proſterna une ſeconde fois le front contre terre devant le trône du calife ; & après s'être relevé : Commandeur des croyans, dit-il auſſitôt, je demande très-humblement pardon à votre majeſté de la hardieſſe avec laquelle j'ai oſé exiger d'elle & la forcer de faire une choſe qui, à la vérité, paroît hors du bon ſens. Je reconnois mon crime ; mais comme je ne connoiſſois pas alors votre majeſté, j'implore ſa clémence, & j'eſpère qu'elle aura égard à mon ignorance.

Quant à ce qu'il lui plaît de traiter ce que je fais d'extravagance, j'avoue que c'en eſt une, & mon action doit paroître telle aux yeux des hommes ; mais à l'égard de dieu, c'eſt une pénitence très-modique d'un péché énorme dont je ſuis coupable, & que je n'ex-

ierois pas, quand tous les mortels m'accableroient de soufflets les uns après les autres. C'est de quoi votre majesté sera le juge elle-même, quand, par le récit de mon histoire que je vais lui raconter, en obéissant à ses ordres, je lui aurai fait connoître quelle est cette faute énorme.

HISTOIRE

De l'aveugle Baba-Abdalla.

COMMANDEUR des croyans, continua Baba-Abdalla, je suis né à Bagdad, avec quelques biens dont je devois hériter de mon père & de ma mère, qui moururent tous deux en peu de jours près l'un de l'autre. Quoique je fusse dans un âge peu avancé, je n'en usai pas néanmoins en jeune homme, qui les eût dissipés en peu de temps par des dépenses inutiles & dans la débauche. Je n'oubliai rien au contraire pour les augmenter par mon industrie, par mes soins & par les peines que je me donnois. Enfin, j'étois devenu assez riche pour posséder à moi seul quatre-vingt chameaux, que je louois aux marchands des caravannes, & qui me va-

loient de groſſes ſommes chaque voyage que je faiſois en différens endroits de l'étendue de l'empire de votre majeſté, où je les accompagnois.

Au milieu de ce bonheur, & avec un puiſſant déſir de devenir encore plus riche, un jour, comme je revenois de Balſora à vide, avec mes chameaux que j'y avois conduits chargés de marchandiſes d'embarquement pour les Indes, & que je les faiſois paître dans un lieu fort éloigné de toute habitation, & où le bon pâturage m'avoit fait arrêter, un derviche à pied qui alloit à Balſora vint m'aborder, & s'aſſit auprès de moi pour ſe délaſſer. Je lui demandai d'où il venoit, & où il alloit; il me fit les mêmes demandes: & après que nous eûmes ſatisfait notre curioſité de part & d'autre, nous mîmes nos proviſions en commun, & nous mangeâmes enſemble.

En faiſant notre repas, après nous être entretenus de pluſieurs choſes indifférentes, le derviche me dit que dans un lieu peu éloigné de celui où nous étions, il avoit connoiſſance d'un tréſor plein de tant de richeſſes immenſes, que quand mes quatre-vingt chameaux ſeroient chargés de l'or & des pierre-

ries qu'on en pouvoit tirer, il ne paroîtroit preſque pas qu'on en eût rien enlevé.

Cette bonne nouvelle me ſurprit & me charma en même-temps : la joie que je reſſentis en moi-même faiſoit que je ne me poſſédois plus. Je ne croyois pas le derviche capable de m'en faire accroire ; ainſi je me jetai à ſon cou, en lui diſant : Bon derviche, je vois bien que vous vous ſouciez peu des biens du monde ; ainſi à quoi peut vous ſervir la connoiſſance de ce tréſor ? Vous êtes ſeul, & vous ne pouvez en emporter que très-peu de choſe ; enſeignez-moi où il eſt, j'en chargerai mes quatre-vingt chameaux ; & je vous en ferai préſent d'un en reconnoiſſance du bien & du plaiſir que vous m'aurez fait.

J'offrois peu de choſe, il eſt vrai, mais c'étoit beaucoup à ce qu'il me paroiſſoit, par rapport à l'excès d'avarice qui s'étoit emparé tout-à coup de mon cœur, depuis qu'il m'avoit fait cette confidence ; & je regardois les ſoixante-dix-neuf charges, qui devoient me reſter, comme preſque rien, en comparaiſon de celle dont je me priverois, en la lui abandonnant.

Le derviche qui vit ma paſſion étrange pour les richeſſes, ne ſe ſcandaliſant pourtant pas de l'offre déraiſonnable que je venois de lui

faire : Mon frère, me dit-il ſans s'émouvoir ; vous voyez bien vous-même que ce que vous m'offrez n'eſt pas proportionné au bienfait que vous demandez de moi. Je pouvois me diſpenſer de vous parler du tréſor & garder mon ſecret ; mais ce que j'ai bien voulu vous en dire, peut vous faire connoître la bonne intention que j'avois & que j'ai encore de vous obliger, & de vous donner lieu de vous ſouvenir de moi à jamais, en faiſant votre fortune & la mienne. J'ai donc une autre propoſition plus juſte & plus équitable à vous faire ; c'eſt à vous de voir ſi elle vous accommode.

Vous dites, continua le derviche, que vous avez quatre-vingt chameaux ; je ſuis prêt de vous mener où eſt le tréſor ; nous les chargerons vous & moi d'autant d'or & de pierreries qu'ils en pourront porter, à condition que quand nous les aurons chargés, vous m'en céderez la moitié avec leur charge, & que vous retiendrez pour vous l'autre moitié ; après quoi nous nous ſéparerons, & les emmènerons où bon nous ſemblera, vous de votre côté, & moi du mien. Vous voyez que le partage n'a rien qui ne ſoit dans l'équité, & que ſi vous me faites grâce de quarante chameaux, vous aurez auſſi par mon

moyen de quoi en acheter un millier d'autres.

Je ne pouvois disconvenir que la condition que le derviche me proposoit ne fut très-équitable; sans avoir égard néanmoins aux grandes richesses qui pouvoient m'en revenir, en l'acceptant, je regardois comme une grande perte la cession de la moitié de mes chameaux, particulièrement quand je considérois que le derviche ne seroit pas moins riche que moi. Enfin je payois déjà d'ingratitude un bienfait purement gratuit, que je n'avois pas encore reçu du derviche: mais il n'y avoit pas à balancer, il falloit accepter la condition, ou me résoudre à me repentir toute ma vie d'avoir, par ma faute, perdu l'occasion de me faire une haute fortune.

Dans le moment même je rassemblai mes chameaux, & nous partîmes ensemble. Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes dans un vallon assez spacieux, mais dont l'entrée étoit fort étroite. Mes chameaux ne purent passer qu'un à un; mais comme le terrein s'élargissoit; ils trouvèrent moyen d'y tenir tous ensemble sans s'embarrasser. Les deux montagnes, qui formoient ce vallon en se terminant en un demi cercle à l'extrêmité, étoient si élevées, si escarpées & si imprati-

cables, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'aucun mortel nous pût jamais appercevoir.

Quand nous fûmes arrivés entre ces deux montagnes: N'allons pas plus loin, me dit le derviche, arrêtez vos chameaux, & faites-les coucher ſur le ventre dans l'eſpace que vous voyez, afin que nous n'ayons pas de peine à les charger; & quand vous aurez fait, je procéderai à l'ouverture du tréſor.

Je fis ce que le derviche m'avoit dit, & je l'allai rejoindre auſſitôt. Je le trouvai un fuſil à la main, qui amaſſoit un peu de bois ſec pour faire du feu. Sitôt qu'il en eut fait, il y jeta du parfum, en prononçant quelques paroles dont je ne compris pas bien le ſens, & auſſitôt une groſſe fumée s'éleva en l'air. Il ſépara cette fumée; & dans le moment, quoique le roc qui étoit entre les deux montagnes, & qui s'élevoit fort haut en ligne perpendiculaire, parût n'avoir aucune apparence d'ouverture; il s'en fit néanmoins une comme une eſpèce de porte à deux battans, pratiquée dans le même roc & de la même matière, avec un artifice admirable.

Cette ouverture expoſa à nos yeux, dans un grand enfoncement cauſé dans ce roc, un palais magnifique, pratiqué plutôt par le travail des génies que par celui des hommes:

car il ne paroiſſoit pas que des hommes euſſent pu même s'aviſer d'une entrepriſe ſi hardie & ſi ſurprenante.

Mais, commandeur des croyans, c'eſt après coup que je fais cette obſervation à votre majeſté; car je ne la fis pas dans le moment. Je n'admirai pas même les richeſſes infinies que je voyois de tous côtés; & ſans m'arrêter à obſerver l'économie qu'on avoit gardée dans l'arrangement de tant de tréſors, comme l'aigle fond ſur ſa proie, je me jetai ſur le premier tas de monnoie d'or qui ſe préſenta devant moi, & je commençai à en mettre dans un ſac dont je m'étois déjà ſaiſi, autant que je jugeai pouvoir en porter. Les ſacs étoient grands, & je les euſſe volontiers emplis tous; mais il falloit les proportionner aux forces de mes chameaux.

Le derviche fit la même choſe que moi; mais je m'apperçus qu'il s'attachoit plutôt aux pierreries; & comme il m'en eut fait comprendre la raiſon, je ſuivis ſon exemple, & nous enlevâmes beaucoup plus de toute ſorte de pierres précieuſes que d'or monnoyé. Nous achevâmes enfin d'emplir tous nos ſacs, & nous en chargeâmes les chameaux. Il ne reſtoit plus qu'à refermer le tréſor & à nous en aller.

Avant que de partir, le derviche rentra dans le tréſor; & comme il y avoit pluſieurs grands vaſes d'orfévrerie de toutes ſortes de façons, & d'autres matières précieuſes, j'obſervai qu'il prit dans un de ces vaſes une petite boîte d'un certain bois qui m'étoit inconnu, & qu'il la mit dans ſon ſein, après m'avoir fait voir qu'il n'y avoit qu'une eſpèce de pommade.

Le derviche fit la même cérémonie pour fermer le tréſor, qu'il avoit fait pour l'ouvrir; & après avoir prononcé certaines paroles, la porte du tréſor ſe referma, & le rocher nous parut auſſi entier qu'auparavant.

Alors nous partageâmes nos chameaux, que nous fîmes lever avec leurs charges. Je me mis à la tête des quarante que je m'étois réſervés, & le derviche à la tête des autres que je lui avois cédés.

Nous défilâmes par où nous étions entrés dans le vallon, & nous marchâmes enſemble juſqu'au grand chemin où nous devions nous ſéparer; le derviche pour continuer ſa route vers Balſora, & moi pour revenir à Bagdad. Pour le remercier d'un ſi grand bienfait, j'employai les termes les plus forts, & ceux qui pouvoient lui marquer davantage ma reconnoiſſance, de m'avoir préféré à tout autre

mortel pour me faire part de tant de richeſſes. Nous nous embraſsâmes tous deux avec bien de la joie, & après nous être dit adieu, nous nous éloignâmes chacun de notre côté.

Je n'eus pas fait quelques pas pour rejoindre mes chameaux, qui marchoient toujours dans le chemin où je les avois mis, que le démon de l'ingratitude & de l'envie s'empara de mon cœur; je déplorois la perte de mes quarante chameaux, & encore plus les richeſſes dont ils étoient chargés. Le derviche n'a pas beſoin de toutes ces richeſſes, diſois-je en moi-même, il eſt le maître des tréſors, & il en aura tant qu'il voudra: ainſi je me livrai à la plus noire ingratitude, & je me déterminai tout-à-coup à lui enlever ſes chameaux avec leurs charges.

Pour exécuter mon deſſein, je commençai par faire arrêter mes chameaux, enſuite je courus après le derviche, que j'appelois de toute ma force, pour lui faire comprendre que j'avois encore quelque choſe à lui dire, & je lui fis ſigne de faire auſſi arrêter les ſiens & de m'attendre. Il entendit ma voix, & il s'arrêta.

Quand je l'eus rejoint: Mon frère, lui dis-je, je ne vous ai pas eu plutôt quitté que j'ai conſidéré une choſe à laquelle je

n'avois pas penſé auparavant, & à laquelle peut-être n'avez-vous pas penſé vous-même. Vous êtes un bon derviche, accoutumé à vivre tranquillement, dégagé du ſoin des choſes du monde, & ſans autre embarras que celui de ſervir dieu. Vous ne ſavez peut-être pas à quelle peine vous vous êtes engagé en vous chargeant d'un ſi grand nombre de chameaux. Si vous vouliez me croire, vous n'en emmeneriez que trente, & je crois que vous aurez encore bien de la difficulté à les gouverner. Vous pouvez vous en rapporter à moi, j'en ai l'expérience.

Je crois que vous avez raiſon, reprit le derviche, qui ne ſe voyoit pas en état de pouvoir me rien diſputer; & j'avoue, ajouta-t-il, que je n'y avois pas fait réflexion. Je commençois déjà à être inquiet ſur ce que vous me repréſentez. Choiſiſſez donc les dix qu'il vous plaira, emmenez-les, & allez à la garde de dieu.

J'en mis à part dix, & après les avoir détournés, je les mis en chemin pour aller ſe mettre à la ſuite des miens. Je ne croyois pas trouver dans le derviche une ſi grande facilité à ſe laiſſer perſuader. Cela augmenta mon avidité, & je me flattai que je n'aurois

pas plus de peine à en obtenir encore dix autres.

En effet, au lieu de le remercier du riche préſent qu'il venoit de me faire : Mon frère, lui dis-je encore, par l'intérêt que je prends à votre repos, je ne puis me réſoudre à me ſéparer d'avec vous, ſans vous prier de conſidérer encore une fois combien trente chameaux chargés ſont difficiles à mener, à un homme comme vous particulièrement qui n'êtes pas accoutumé à ce travail. Vous vous trouveriez beaucoup mieux ſi vous me faiſiez une pareille grâce que celle que vous venez de me faire. Ce que je vous en dis, comme vous le voyez, n'eſt pas tant pour l'amour de moi & pour mon intérêt, que pour vous faire un plus grand plaiſir ; ſoulagez-vous donc de ces dix autres chameaux ſur un homme comme moi, à qui il ne coûte pas plus de prendre ſoin de cent que d'un ſeul.

Mon diſcours fit l'effet que je ſouhaitois, & le derviche me céda ſans aucune réſiſtance les dix chameaux que je lui demandois, de manière qu'il ne lui en reſta plus que vingt ; & je me vis maître de ſoixante charges, dont la valeur ſurpaſſoit les richeſſes de beaucoup de ſouverains. Il ſemble après cela que je devois être content.

Mais, commandeur des croyans, ſemblable à un hydropique, qui, plus il boit, plus il a ſoif, je me ſentis plus enflammé qu'auparavant de l'envie de me procurer les vingt autres qui reſtoient encore au derviche.

Je redoublai mes ſollicitations, mes prières & mes importunités, pour faire condeſcendre le derviche à m'en accorder encore dix des vingt. Il ſe rendit de bonne grâce; & quant aux dix autres qui lui reſtoient, je l'embraſſai, je le baiſai & je lui fis tant de careſſes, en le conjurant de ne me les pas refuſer, & de mettre par-là le comble à l'obligation que je lui aurois éternellement, qu'il me combla de joie en m'annonçant qu'il y conſentoit. Faites-en un bon uſage, mon frère, ajouta-t-il, & ſouvenez-vous que dieu peut nous ôter les richeſſes comme il nous les donne, ſi nous ne nous en ſervons à ſecourir les pauvres, qu'il ſe plaît à laiſſer dans l'indigence exprès pour donner lieu aux riches de mériter par leurs aumônes une plus grande récompenſe dans l'autre monde.

Mon aveuglement étoit ſi grand, que je n'étois pas en état de profiter d'un conſeil ſi ſalutaire. Je ne me contentai pas de me revoir poſſeſſeur de mes quatre-vingt chameaux,

chameaux, & de ſavoir qu'ils étoient chargés d'un tréſor ineſtimable qui devoit me rendre le plus fortuné des hommes. Il me vint dans l'eſprit que la petite boîte de pommade dont le derviche s'étoit ſaiſi, & qu'il m'avoit montrée, pouvoit être quelque choſe de plus précieux que toutes les richeſſes dont je lui étois redevable. L'endroit où le derviche l'a priſe, diſois-je en moi-même, & le ſoin qu'il a eu de s'en ſaiſir, me fait croire qu'elle renferme quelque choſe de myſtérieux. Cela me détermina à faire en ſorte de l'obtenir. Je venois de l'embraſſer en lui diſant adieu : A propos, lui dis-je en retournant à lui, que voulez-vous faire de cette petite boîte de pommade? elle me paroît ſi peu de choſe, ajoutai-je, qu'elle ne vaut pas la peine que vous l'emportiez, je vous prie de m'en faire préſent; auſſi-bien un derviche comme vous qui a renoncé aux vanités du monde, n'a pas beſoin de pommade.

Plût à dieu qu'il me l'eût refuſée cette boîte! Mais quand il l'auroit voulu faire, je ne me poſſédois plus, j'étois plus fort que lui, & bien réſolu à la lui enlever par force, afin que pour mon entière ſatisfaction, il ne fût pas dit qu'il eût emporté la

moindre choſe du tréſor, quelque grande que fût l'obligation que je lui avois.

Loin de me la refuſer, le derviche la tira d'abord de ſon ſein, & en me la préſentant de la meilleure grâce du monde : Tenez, mon frère, me dit-il, la voilà; qu'à cela ne tienne que vous ne ſoyez content; ſi je puis faire davantage pour vous, vous n'avez qu'à demander, je ſuis prêt de vous ſatisfaire.

Quand j'eus la boîte entre les mains, je l'ouvris; & en conſidérant la pommade : Puiſque vous êtes de ſi bonne volonté, lui dis-je, & que vous ne vous laſſez pas de m'obliger, je vous prie de vouloir bien me dire quel eſt l'uſage particulier de cette pommade.

L'uſage en eſt ſurprenant & merveilleux, repartit le derviche. Si vous appliquez un peu de cette pommade autour de l'œil gauche & ſur la paupière, elle fera paroître devant vos yeux tous les tréſors qui ſont cachés dans le ſein de la terre; mais ſi vous en appliquez de même à l'œil droit, elle vous rendra aveugle.

Je voulois avoir moi-même l'expérience d'un effet ſi admirable. Prenez la boîte, dis-je au derviche en la lui préſentant, & appliquez-moi vous-même de cette pommade à

l'œil gauche. Vous entendez cela mieux que moi; je ſuis dans l'impatience d'avoir l'expérience d'une choſe qui me paroît incroyable.

Le derviche voulut bien ſe donner cette peine, il me fit fermer l'œil gauche & m'appliqua la pommade. Quand il eut fait, j'ouvris l'œil, & j'éprouvai qu'il m'avoit dit la vérité. Je vis en effet un nombre infini de tréſors remplis de richeſſes ſi prodigieuſes & ſi diverſifiées, qu'il ne me ſeroit pas poſſible d'en faire un détail au juſte. Mais comme j'étois obligé de tenir l'œil droit fermé avec la main, & que cela me fatiguoit, je priai le derviche de m'appliquer auſſi de cette pommade autour de cet œil.

Je ſuis prêt de le faire, me dit le derviche, mais vous devez vous ſouvenir, ajouta-t-il, que je vous ai averti que ſi vous en mettez ſur l'œil droit vous deviendrez aveugle auſſitôt. Telle eſt la vertu de cette pommade, il faut que vous vous y accommodiez.

Loin de me perſuader que le derviche me dit la vérité, je m'imaginai au contraire qu'il y avoit encore quelque nouveau myſtère qu'il vouloit me cacher. Mon frère, repris-je en ſouriant, je vois bien que vous voulez m'en faire accroire; il n'eſt pas natu-

rel que cette pommade faſſe deux effets ſi oppoſés l'un à l'autre.

La choſe eſt pourtant comme je vous le dis, repartit le derviche, en prenant le nom de dieu à témoin, & vous devez m'en croire ſur ma parole, car je ne ſais point déguiſer la vérité.

Je ne voulus pas me fier à la parole du derviche, qui me parloit en homme d'honneur; l'envie inſurmontable de contempler à mon aiſe tous les tréſors de la terre, & peut-être d'en jouir toutes les fois que je voudrois m'en donner le plaiſir, fit que je ne voulus pas écouter ſes remontrances, ni me perſuader d'une choſe qui cependant n'étoit que trop vraie, comme je l'expérimentai bientôt après à mon grand malheur.

Dans la prévention où j'étois, j'allai m'imaginer que ſi cette pommade avoit la vertu de me faire voir tous les tréſors de la terre en l'appliquant ſur l'œil gauche, elle avoit peut-être la vertu de les mettre à ma diſpoſition en l'appliquant ſur le droit. Dans cette penſée, je m'obſtinai à preſſer le derviche à m'en appliquer lui-même autour de l'œil droit, mais il refuſa conſtamment de le faire. Après vous avoir fait un ſi grand bien, mon frère, me dit-il, je ne puis me réſou-

dre à vous faire un ſi grand mal ; conſidérez bien vous-même quel malheur eſt celui d'être privé de la vue, & ne me réduiſez pas à la néceſſité fâcheuſe de vous complaire dans une choſe dont vous aurez à vous repentir toute votre vie.

Je pouſſai mon opiniâtreté juſqu'au bout : Mon frère, lui dis-je aſſez fermement, je vous prie de paſſer par-deſſus toutes les difficultés que vous me faites ; vous m'avez accordé fort généreuſement tout ce que je vous ai demandé juſqu'à préſent ; voulez-vous que je me ſépare de vous mal ſatisfait, pour une choſe de ſi peu de conſéquence ? Au nom de dieu, accordez-moi cette dernière faveur, quoiqu'il en arrive, je ne m'en prendrai pas à vous, & la faute en ſera ſur moi ſeul.

Le derviche fit toute la réſiſtance poſſible ; mais comme il vit que j'étois en état de l'y forcer : Puiſque vous le voulez abſolument, me dit-il, je vais vous contenter. Il prit un peu de cette pommade fatale, & me l'appliqua donc ſur l'œil droit, que je tenois fermé ; mais hélas ! quand je vins à l'ouvrir, je ne vis que ténèbres épaiſſes de mes deux yeux, & je demeurai aveugle comme vous me voyez.

Ah malheureux derviche, m'écriai-je dans le moment ! ce que vous m'avez prédit n'eſt que trop vrai. Fatale curioſité, ajoutai-je, déſir inſatiable des richeſſes, dans quel abîme de malheurs m'allez-vous jeter ! Je ſens bien à préſent que je me les ſuis attirés ; mais vous, cher frère, m'écriai-je encore, en m'adreſſant au derviche, qui êtes ſi charitable & ſi bienfaiſant, entre tant de ſecrets merveilleux dont vous avez la connoiſſance, n'en avez-vous pas quelqu'un pour me rendre la vue ?

Malheureux, me répondit alors le derviche, il n'a pas tenu à moi que tu n'aies évité ce malheur ; mais tu n'as que ce que tu mérites, & c'eſt l'aveuglement du cœur qui t'a attiré celui du corps. Il eſt vrai que j'ai des ſecrets ; tu l'as pu connoître dans le peu de temps que j'ai été avec toi ; mais je n'en ai pas pour te rendre la vue. Adreſſe-toi à dieu, ſi tu crois qu'il y en ait un ; il n'y a que lui qui puiſſe te la rendre : il t'avoit donné des richeſſes dont tu étois indigne ; il te les a ôtées, & il va les donner par mes mains à des hommes qui n'en feront pas méconnoiſſans comme toi.

Le derviche ne m'en dit pas davantage, & je n'avois rien à lui répliquer : il me laiſſa ſeul, accablé de confuſion, & plongé dans un excès de douleur qu'on ne peut exprimer ; & après

avoir raſſemblé mes quatre-vingt chameaux, il les emmena, & pourſuivit ſon chemin juſqu'à Balſora.

Je le priai de ne me point abandonner en cet état malheureux, & de m'aider du moins à me conduire juſqu'à la première caravane; mais il fut ſourd à mes prières & à mes cris. Ainſi privé de la vue & de tout ce que je poſſédois au monde, je ſerois mort d'affliction & de faim, ſi le lendemain une caravane qui revenoit de Balſora ne m'eût bien voulu recevoir charitablement, & me remener à Bagdad.

D'un état à m'égaler à des princes, ſinon en forces & en puiſſance, au moins en richeſſes & en magnificence, je me vis réduit à la mendicité ſans aucune reſſource. Il fallut donc me réſoudre à demander l'aumône, & c'eſt ce que j'ai fait juſqu'à préſent; mais pour expier mon crime envers dieu, je m'impoſai en même-temps la peine d'un ſoufflet, de la part de chaque perſonne charitable qui auroit compaſſion de ma misère.

Voilà enfin, commandeur des croyans, le motif de ce qui parut hier ſi étrange à votre majeſté, & de ce qui doit m'avoir fait encourir ſon indignation; je lui en demande pardon encore une fois comme ſon eſclave, en me

ſoumettant à recevoir le châtiment que j'ai mérité. Et ſi elle daigne prononcer ſur la pénitence que je me ſuis impoſée, je ſuis perſuadé qu'elle la trouvera trop légère, & beaucoup au-deſſous de mon crime.

Quand l'aveugle eut achevé ſon hiſtoire, le calife lui dit : Baba-Abdalla, ton péché eſt grand ; mais dieu ſoit loué que tu en as connu l'énormité, & de la pénitence publique que tu en as faite juſqu'à préſent. C'eſt aſſez, il faut que dorénavant tu la continues dans le particulier, en ne ceſſant de demander pardon à dieu dans chacune des prières auxquelles tu es obligé chaque jour par ta religion ; & afin que tu n'en ſois pas détourné par le ſoin de demander ta vie, je te fais une aumône ta vie durant de quatre dragmes d'argent par jour de ma monnoie, que mon grand-viſir te fera donner ; ainſi ne t'en retourne pas, & attens qu'il ait exécuté mon ordre.

A ces paroles Baba-Abdalla ſe proſterna devant le trône du calife, & en ſe relevant il lui fit ſon remercîment, en lui ſouhaitant toute ſorte de bonheur & de proſpérité.

Le calife Haroun Alraſchid, content de l'hiſtoire de Baba-Abdalla & du derviche, s'adreſſa au jeune homme qu'il avoit vu maltraiter ſa cavale, & il lui demanda ſon

nom, comme il l'avoit fait à l'aveugle; le jeune homme lui dit qu'il s'appeloit Sidi Nouman.

Sidi Nouman, lui dit alors le calife, j'ai vu exercer des chevaux toute ma vie, & ſouvent j'en ai exercé moi-même; mais je n'en ai jamais vu pouſſer d'une manière auſſi barbare que celle dont tu pouſſois hier ta cavale en pleine place, au grand ſcandale des ſpectateurs, qui en murmuroient hautement; je n'en fus pas moins ſcandaliſé qu'eux, & il s'en fallut peu que je ne me fiſſe connoître contre mon intention, pour remédier à ce déſordre. Ton air néanmoins ne me marque pas que tu ſois un homme barbare & cruel; je veux même croire que tu n'en uſes pas ainſi ſans ſujet; puiſque je ſais que ce n'eſt pas la première fois, & qu'il y a déja bien du temps que chaque jour tu fais ce mauvais traitement à ta cavale; je veux ſavoir quel en eſt le ſujet, & je t'ai fait venir ici afin que tu me l'apprennes; ſur-tout dis-moi la choſe comme elle eſt & ne me déguiſe rien.

Sidi Nouman comprit aiſément ce que le calife exigeoit de lui; ce récit lui faiſoit de la peine; il changea de couleur pluſieurs fois, & fit voir malgré lui combien étoit grand l'embarras où il ſe trouvoit. Il fallut pourtant ſe

réſoudre à en dire le ſujet ; ainſi, avant que de parler, il ſe proſterna devant le trône du calife ; & après s'être relevé, il eſſaya de commencer pour ſatisfaire le calife ; mais il demeura comme interdit, moins frappé de la majeſté du calife, devant lequel il paroiſſoit, que par la nature du récit qu'il avoit à lui faire.

Quelque impatience naturelle que le calife eût d'être obéi dans ſes volontés, il ne témoigna néanmoins aucune aigreur du ſilence de Sidi Nouman ; il vit bien qu'il falloit, ou qu'il manquât de hardieſſe devant lui, ou qu'il fût intimidé du ton dont il lui avoit parlé, ou enfin que dans ce qu'il avoit à lui dire, il pouvoit y avoir des choſes qu'il eût bien voulu cacher.

Sidi Nouman, lui dit le calife pour le raſſurer, reprens tes eſprits, & fais état que ce n'eſt pas à moi que tu dois raconter ce que je te demande, mais à quelqu'ami qui t'en prie. S'il y a quelque choſe dans ce récit qui te faſſe de la peine, & dont tu crois que je pourrois être offenſé, je te le pardonne dès-à-préſent ; défais-toi donc de toutes tes inquiétudes ; parle-moi à cœur ouvert, & ne me diſſimule rien, non plus qu'au meilleur de tes amis.

Sidi Nouman raſſuré par les dernières paro-

les du calife, prit enfin la parole : Commandeur des croyans, dit-il, quelque saisissement dont tout mortel doive être frappé à la seule approche de la majesté & de l'éclat de son trône, je me sens néanmoins assez de force pour croire que ce saisissement respectueux ne m'interdira pas la parole, jusqu'au point de manquer à l'obéissance que je lui dois, en lui donnant satisfaction sur toute autre chose que ce qu'elle exige de moi présentement. Je n'ose pas me dire le plus parfait des hommes ; je ne suis pas assez méchant pour avoir commis, & même pour avoir eu la volonté de commettre, rien contre les loix, qui puisse me donner lieu d'en redouter la sévérité. Quelque bonne néanmoins que soit mon intention, je reconnois que je ne suis pas exempt de pécher par ignorance ; cela m'est arrivé : en ce cas-là, je ne dis pas que j'aie confiance au pardon qu'il a plû à votre majesté de m'accorder, sans m'avoir entendu. Je me soumets au contraire à sa justice, & à être puni, si je l'ai mérité. J'avoue que la manière dont je traite ma cavale depuis quelque temps, comme votre majesté en a été témoin, est étrange, cruelle & de très-mauvais exemple ; mais j'espère qu'elle en trouvera le motif bien fondé, & qu'elle jugera que je suis plus

digne de compaſſion que de châtiment; mais je ne dois pas la tenir en ſuſpens plus longtemps par un préambule ennuyeux. Voici ce qui m'eſt arrivé.

HISTOIRE

De Sidi Nouman.

COMMANDEUR des croyans, continua Sidi Nouman, je ne parle pas à votre majeſté de ma naiſſance; elle n'eſt pas d'un aſſez grand éclat pour mériter qu'elle y faſſe attention. Pour ce qui eſt des biens de la fortune, mes ancêtres, par leur bonne économie, m'en ont laiſſé autant que j'en pouvois ſouhaiter pour vivre en honnête homme, ſans ambition, & ſans être à charge à perſonne.

Avec ces avantages, la ſeule choſe que je pouvois déſirer, pour rendre mon bonheur accompli, étoit de trouver une femme aimable, qui eût toute ma tendreſſe, & qui, en m'aimant véritablement, voulût bien la partager avec moi; mais il n'a pas plû à dieu de me l'accorder. Au contraire, il m'en a donné une qui, dès le lendemain de mes noces, a commencé d'exercer ma patience d'une

manière qui ne peut être concevable qu'à ceux qui auroient été exposés à une pareille épreuve.

Comme la coutume veut que nos mariages se fassent sans voir & sans connoître celles que nous devons épouser, votre majesté n'ignore pas qu'un mari n'a pas lieu de se plaindre, quand il trouve que la femme qui lui est échue n'est pas laide à donner de l'horreur, qu'elle n'est pas contrefaite, & que les bonnes mœurs, le bon esprit & la bonne conduite corrigent quelque légère imperfection du corps qu'elle pourroit avoir.

La première fois que je vis ma femme le visage découvert, après qu'on l'eût amenée chez moi avec les cérémonies ordinaires, je me réjouis de voir qu'on ne m'avoit pas trompé dans le rapport qu'on m'avoit fait de sa beauté; je la trouvai à mon gré, & elle me plût.

Le lendemain de nos noces, on nous servit un dîner de plusieurs mets: je me rendis où la table étoit mise, & comme je n'y vis pas ma femme, je la fis appeler; après m'avoir fait attendre long-temps, elle arriva. Je dissimulai mon impatience, & nous nous mîmes à table; je commençai par le riz, que je pris avec une cuillere comme à l'ordinaire.

Ma femme, au contraire, au lieu de ſe ſervir d'une cuillere, comme tout le monde fait, tira d'un étui qu'elle avoit dans ſa poche une eſpèce de cure-oreille, avec lequel elle commença de prendre du riz, & de le porter à ſa bouche grain à grain; car il ne pouvoit pas en tenir davantage.

Surpris de cette manière de manger: Amine, lui dis-je, car c'étoit ſon nom, avez-vous appris dans votre famille à manger le riz de la ſorte? le faites-vous ainſi parce que vous êtes une petite mangeuſe, ou bien voulez-vous en compter les grains afin de n'en pas manger plus une fois que l'autre? Si vous en uſez ainſi par épargne, & pour m'apprendre à ne pas être prodigue, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, & je puis vous aſſurer que nous ne nous ruinerons jamais par cet endroit-là. Nous avons par la grâce de dieu de quoi vivre aiſément ſans nous priver du néceſſaire. Ne vous contraignez pas, ma chère Amine, & mangez comme vous me voyez manger. L'air affable avec lequel je lui faiſois ces remontrances, ſembloit devoir m'attirer quelque réponſe obligeante; mais ſans me dire un ſeul mot, elle continua toujours à manger de la même manière, & afin de me faire plus de peine, elle ne mangea plus de riz que de loin

en loin ; & au lieu de manger des autres mets avec moi, elle ſe contenta de porter à ſa bouche de temps en temps un peu de pain émietté, à-peu-près autant qu'un moineau en eût pu prendre.

Son opiniâtreté me ſcandaliſa : je m'imaginai néanmoins, pour lui faire plaiſir & pour l'excuſer, qu'elle n'étoit pas accoutumée à manger avec des hommes, encore moins avec un mari, devant qui on lui avoit peut-être enſeigné qu'elle devoit avoir une retenue qu'elle pouſſoit trop loin par ſimplicité. Je crus auſſi qu'elle pouvoit avoir déjeûné ; ou ſi elle ne l'avoit pas fait, qu'elle ſe réſervoit à manger ſeule & en liberté : ces conſidérations m'empêchèrent de lui rien dire davantage qui pût l'effaroucher, ou lui donner aucune marque de mécontentement. Après le dîné, je la quittai avec le même air que ſi elle ne m'eût pas donné ſujet d'être très-mal ſatisfait de ſes manières extraordinaires, & je la laiſſai ſeule.

Le ſoir au ſoupé ce fût la même choſe ; le lendemain, & toutes les fois que nous mangions enſemble, elle ſe comportoit de la même manière. Je voyois bien qu'il n'étoit pas poſſible qu'une femme pût vivre du peu de nourriture qu'elle prenoit, & qu'il y avoit là-deſſous quelque myſtère qui m'étoit inconnu ;

cela me fit prendre le parti de diſſimuler. Je fis ſemblant de ne pas faire attention à ſes actions, dans l'eſpérance qu'avec le temps elle s'accoutumeroit à vivre avec moi, comme je le ſouhaitois ; mais mon eſpérance étoit vaine, & je ne fus pas long-temps à en être convaincu.

Une nuit qu'Amine me croyoit fort endormi, elle ſe leva tout doucement, & je remarquai qu'elle s'habilloit avec de grandes précautions pour ne pas faire de bruit, de crainte de m'éveiller ; je ne pouvois comprendre à quel deſſein elle troubloit ainſi ſon repos ; & la curioſité de ſavoir ce qu'elle vouloit devenir, me fit feindre un profond ſommeil. Elle acheva de s'habiller, & un moment après elle ſortit de la chambre ſans faire le moindre bruit.

Dans l'inſtant qu'elle fut ſortie, je me levai en jetant ma robe ſur mes épaules ; j'eus le temps d'appercevoir par une fenêtre qui donnoit ſur la cour, qu'elle ouvrit la porte de la rue, & qu'elle ſortit.

Je courus auſſitôt à la porte, qu'elle avoit laiſſée entr'ouverte ; & à la faveur du clair de la lune, je la ſuivis, juſqu'à ce que je la vis entrer dans un cimetière qui étoit voiſin de notre maiſon ; alors je gagnai le bout d'un mur

qui ſe terminoit au cimetière ; & après m'être précautionné pour ne pas être vu, j'apperçus Amine avec une goule.

Votre majeſté n'ignore pas que les goules de l'un & de l'autre ſexe ſont des démons errans dans les campagnes. Ils habitent d'ordinaire les bâtimens ruinés, d'où ils ſe jettent par ſurpriſe ſur les paſſans qu'ils tuent & dont ils mangent la chair. Au défaut des paſſans, ils vont la nuit dans les cimetières, ſe repaître de celle des morts qu'ils déterrent.

Je fus dans une ſurpriſe épouvantable, lorſque je vis ma femme avec cette goule ; elles déterrèrent un mort qu'on avoit enterré le même jour, & le goule en coupa des morceaux de chair à pluſieurs repriſes, qu'elles mangèrent enſemble, aſſiſes ſur le bord de la foſſe. Elles s'entretenoient fort tranquillement, en faiſant un repas ſi cruel & ſi inhumain ; mais j'étois trop éloigné, & il ne me fut pas poſſible de rien comprendre de leur entretien, qui devoit être auſſi étrange que leur repas, dont le ſouvenir me fait encore frémir.

Quand elles eurent fini cet horrible repas, elles jetèrent le reſte du cadavre dans la foſſe, qu'elles remplirent de la terre qu'elles en avoient ôtée ; je les laiſſai faire, & je rega-

gnai en diligence notre maiſon. En entrant, je laiſſai la porte de la rue entr'ouverte comme je l'avois trouvée ; & après être rentré dans ma chambre, je me recouchai, & je fis ſemblant de dormir.

Amine rentra peu de temps après, ſans faire de bruit ; elle ſe dèshabilla, & elle ſe recoucha de même, avec la joie, comme je me l'imaginai, d'avoir ſi bien réuſſi, ſans que je m'en fuſſe apperçu.

L'eſprit rempli de l'idée d'une action auſſi barbare & auſſi abominable que celle dont je venois d'être témoin, avec la répugnance que j'avois de me voir couché près de celle qui l'avoit commiſe, je fus long-temps à pouvoir me rendormir. Je dormis pourtant ; mais d'un ſommeil ſi léger, que la première voix qui ſe fit entendre, pour appeler à la prière publique de la pointe du jour, me réveilla ; je m'habillai, & je me rendis à la moſquée.

Après la prière, je ſortis hors de la ville, & je paſſai la matinée à me promener dans les jardins, & à ſonger au parti que je prendrois, pour obliger ma femme à changer de manière de vie ; je rejetai toutes les voies de violence qui ſe préſentèrent à mon eſprit, & je réſolus de n'employer que celles de la douceur, pour la retirer de la malheureuſe inclination

qu'elle avoit. Ces penſées me conduiſirent inſenſiblement juſques chez moi, où je rentrai juſtement à l'heure du dîné.

Dès qu'Amine me vit, elle fit ſervir, & nous nous mîmes à table ; comme je vis qu'elle perſiſtoit toujours à ne manger le riz que grain à grain : Amine, lui dis-je avec toute la modération poſſible, vous ſavez combien j'eus lieu d'être ſurpris le lendemain de nos noces, quand je vis que vous ne mangiez du riz qu'en ſi petite quantité, & d'une manière dont tout autre mari que moi eût été offenſé ; vous ſavez auſſi que je me contentai de vous faire connoître la peine que cela me faiſoit, en vous priant de manger auſſi des autres viandes qui nous ſont ſervies, & que l'on a ſoin d'accommoder de différentes manières, afin de tâcher à trouver votre goût. Depuis ce temps-là, vous avez vû notre table toujours ſervie de la même manière, en changeant pourtant quelques-uns des mets, afin de ne pas manger toujours des mêmes choſes. Mes remontrances néanmoins ont été inutiles, & juſqu'à ce jour vous n'avez ceſſé d'en uſer de même, & de me faire la même peine ; j'ai gardé le ſilence, parce que je n'ai pas voulu vous contraindre ; & je ſerois fâché que ce que je vous en dis préſentement vous fît la moindre peine ;

mais Amine, dites-moi, je vous en conjure, les viandes que l'on nous ſert ici ne valent-elles pas mieux que de la chair de mort.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces dernières paroles, qu'Amine, qui comprit fort bien que je l'avois obſervée la nuit, entra dans une fureur qui ſurpaſſe l'imagination : ſon viſage s'enflamma, les yeux lui ſortirent preſque hors de la tête, & elle écuma de rage.

Cet état affreux où je la voyois me remplit d'épouvante; je devins comme immobile, & hors d'état de me défendre de l'horrible méchanceté qu'elle méditoit contre moi, & dont votre majeſté va être ſurpriſe. Dans le fort de ſon emportement, elle prit un vaſe d'eau qu'elle trouva ſous ſa main, elle y plongea ſes doigts, en marmotant entre ſes dents quelques paroles que je n'entendis pas; & en me jetant de cette eau au viſage, elle me dit d'un ton furieux : *Malheureux, reçois la punition de ta curioſité, & deviens chien.*

A peine Amine, que je n'avois pas encore connue pour magicienne, eut-elle vomi ces paroles diaboliques, que tout-à-coup je me vis changé en chien. L'étonnement & la ſurpriſe où j'étois, d'un changement ſi ſubit & ſi peu attendu, m'empêchèrent de ſonger d'abord à me ſauver; ce qui lui donna le temps

de prendre un bâton pour me maltraiter. En effet, elle m'en appliqua de ſi grands coups, que je ne ſais comment je ne demeurai pas mort ſur place : je crus échapper à ſa rage en fuyant dans la cour ; mais elle m'y pourſuivit avec la même fureur ; & de quelque ſoupleſſe que je puſſe me ſervir, en courant de côté & d'autre pour les éviter, je ne fus pas aſſez adroit pour m'en défendre, & il fallut en eſſuyer beaucoup d'autres. Laſſe enfin de me frapper & de me pourſuivre, & au déſeſpoir de ne m'avoir pas aſſommé, comme elle avoit envie, elle imagina un nouveau moyen de le faire ; elle entr'ouvrit la porte de la rue, afin de m'y écraſer en la paſſant pour m'enfuir. Tout chien que j'étois, je me doutai de ſon pernicieux deſſein ; & comme le danger préſent donne ſouvent de l'eſprit pour ſe conſerver la vie, je pris ſi bien mon temps, en obſervant ſa contenance & ſes mouvemens, que je trompai ſa vigilance, & que je paſſai aſſez vîte pour me ſauver la vie & éluder ſa méchanceté, & j'en fus quitte pour avoir le bout de la queue un peu foulé.

La douleur que j'en reſſentis ne laiſſa pas de me faire crier & aboyer en courant le long de la rue ; ce qui fit ſortir ſur moi quelques chiens, dont je reçus des coups de dents. Pour éviter

leurs pourſuites, je me jetai dans la boutique d'un vendeur de têtes, de langues & de pieds de moutons cuits, où je me ſauvai.

Mon hôte prit d'abord mon parti avec beaucoup de compaſſion, en chaſſant les chiens qui me pourſuivoient, & qui vouloient pénétrer juſques dans ſa maiſon. Pour moi, mon premier ſoin fut de me fourrer dans un coin, où je me dérobai à leur vue: je ne trouvai pas néanmoins chez lui l'aſyle & la protection que j'avois eſpérés. C'étoit un de ces ſuperſtitieux à outrance, qui, ſous prétexte que les chiens ſont immondes, ne trouvent pas aſſez d'eau ni de ſavon pour laver leur habit, quand par haſard un chien les a touchés en paſſant près d'eux. Après que les chiens qui m'avoient donné la chaſſe furent retirés, il fit tout ce qu'il put à pluſieurs fois pour me chaſſer dès le même jour, mais j'étois caché & hors de ſes atteinſtes. Ainſi je paſſai la nuit dans ſa boutique malgré lui, & j'avois beſoin de ce repos pour me remettre du mauvais traitement qu'Amine m'avoit fait.

Afin de ne pas ennuyer votre majeſté par des circonſtances de peu de conſéquence, je ne m'arrêterai pas à lui particulariſer les triſtes réflexions que je fis alors ſur ma méta-

morphoſe ; je lui ferai remarquer ſeulement que le lendemain, mon hôte étant ſorti avant le jour pour faire emplette, il revint chargé de têtes, de langues & de pieds de moutons, & qu'après avoir ouvert ſa boutique, & pendant qu'il étaloit ſa marchandiſe, je ſortis de mon coin; & je m'en allois, lorſque je vis pluſieurs chiens du voiſinage, attirés par l'odeur de ces viandes, aſſemblés autour de la boutique de mon hôte, en attendant qu'il leur jetât quelque choſe; je me mêlai avec eux en poſture de ſuppliant.

Mon hôte, autant qu'il me le parut, par la conſidération que je n'avois pas mangé depuis que je m'étois ſauvé chez lui, me diſtingua en me jetant des morceaux plus gros & plus ſouvent qu'aux autres chiens. Quand il eut achevé ſes libéralités, je voulus rentrer dans ſa boutique, & en remuant la queue d'une manière qui pouvoit lui marquer que je le ſuppliois de me faire encore cette faveur; mais il fut inflexible, & il s'oppoſa à mon deſſein le bâton à la main, & d'un air ſi impitoyable, que je fus contraint de m'éloigner.

A quelques maiſons plus loin, je m'arrêtai devant la boutique d'un boulanger, qui, tout au contraire du vendeur de têtes de

moutons que la mélancolie dévoroit, me parut un homme gai & de bonne humeur, & qui l'étoit en effet. Il déjeûnoit alors; & quoique je ne lui euſſe donné aucune marque d'avoir beſoin de manger, il ne laiſſa pas néanmoins de me jeter un morceau de pain. Avant que de me jeter deſſus avec avidité, comme font les autres chiens, je le regardai avec un ſigne de tête & un mouvement de queue, pour lui témoigner ma reconnoiſſance. Il me ſut bon gré de cette eſpèce de civilité, & il ſourit. Je n'avois pas beſoin de manger; cependant pour lui faire plaiſir, je pris le morceau de pain & je le mangeai aſſez lentement pour lui faire connoître que je le faiſois par honneur. Il remarqua tout cela, & voulut bien me ſouffrir près de ſa boutique. J'y demeurai aſſis, & tourné du côté de la rue, pour lui marquer que pour le préſent je ne lui demandois autre choſe que ſa protection.

Il me l'accorda, & même il me fit des careſſes qui me donnèrent l'aſſurance de m'introduire dans ſa maiſon. Je le fis d'une manière à lui faire comprendre que ce n'étoit qu'avec ſa permiſſion. Il ne le trouva pas mauvais; au contraire, il me montra un endroit où je pouvois me placer ſans lui être incommode,

incommode, & je me mis en poſſeſſion de la place, que je conſervai tout le temps que je demeurai chez lui.

J'y fus toujours fort bien traité, & il ne déjeûnoit, dînoit & ſoupoit pas, que je n'euſſe ma part à ſuffiſance. De mon côté, j'avois pour lui toute l'attache & toute la fidélité qu'il pouvoit exiger de ma reconnoiſſance.

Mes yeux étoient toujours attachés ſur lui, & il ne faiſoit pas un pas dans la maiſon que je ne fuſſe derrière lui à le ſuivre. Je faiſois la même choſe quand le temps lui permettoit de faire quelque voyage dans la ville pour ſes affaires. J'y étois d'autant plus exact, que je m'étois apperçu que mon attention lui plaiſoit, & que ſouvent, quand il avoit deſſein de ſortir, ſans me donner lieu de m'en appercevoir, il m'appeloit par le nom de Rougeau qu'il m'avoit donné.

A ce nom, je m'élançois auſſitôt de ma place dans la rue; je ſautois, je faiſois des gambades & des courſes devant la porte. Je ne ceſſois toutes ces careſſes que quand il étoit ſorti; & alors je l'accompagnois fort exactement, en le ſuivant ou en courant devant lui, & en le regardant de temps en temps pour lui marquer ma joie.

Il y avoit déjà du temps que j'étois dans cette maiſon, lorſqu'un jour une femme vint acheter du pain. En le payant à mon hôte, elle lui donna une pièce d'argent fauſſe avec d'autres bonnes. Le boulanger qui s'apperçut de la pièce fauſſe, la rendit à la femme en lui en demandant une autre.

La femme refuſa de la reprendre, & prétendit qu'elle étoit bonne. Mon hôte ſoutint le contraire; & dans la conteſtation: La pièce, dit-il à cette femme, eſt ſi viſiblement fauſſe, que je ſuis aſſuré que mon chien, qui n'eſt qu'une bête, ne s'y tromperoit pas. Viens çà, Rougeau, dit-il auſſitôt en m'appelant. A ſa voix, je ſautai légèrement ſur le comptoir, & le boulanger, en jetant devant moi les pièces d'argent: Vois, ajouta-t-il, n'y a-t-il pas là une pièce fauſſe? & en mettant la patte deſſus la fauſſe, je la ſéparai des autres en regardant mon maître, comme pour la lui montrer.

Le boulanger, qui ne s'en étoit rapporté à mon jugement que par manière d'acquit, & pour ſe divertir, fut extrêmement ſurpris de voir que j'avois ſi bien rencontré ſans héſiter. La femme, convaincue de la fauſſeté de ſa pièce, n'eût rien à dire, & fut obligée d'en donner une autre bonne à la place. Dès qu'elle

fut partie, mon maître appela ſes voiſins, & il leur exagéra fort ma capacité, en leur racontant ce qui s'étoit paſſé.

Les voiſins en voulurent avoir l'expérience, & de toutes les pièces fauſſes qu'ils me montrèrent, mêlées avec d'autres de bon aloi, il n'y en eut pas une ſur laquelle je ne miſſe la patte, & que je ne ſéparaſſe d'avec les bonnes.

La femme, de ſon côté, ne manqua pas de raconter à toutes les perſonnes de ſa connoiſſance qu'elle rencontra dans ſon chemin, ce qui venoit de lui arriver. Le bruit de mon habileté à diſtinguer la fauſſe monnoie ſe répandit en peu de temps, non-ſeulement dans le voiſinage, mais même dans tout le quartier, & inſenſiblement dans toute la ville.

Je ne manquois pas d'occupation toute la journée : il falloit contenter tous ceux qui venoient acheter du pain chez mon maître, & leur faire voir ce que je ſavois faire. C'étoit un attrait pour tout le monde, & l'on venoit des quartiers les plus éloignés de la ville pour éprouver mon habileté. Ma réputation procura à mon maître tant de pratiques, qu'à peine pouvoit-il ſuffire à les contenter. Cela dura long-temps, & mon maître ne put s'en-

pêcher d'avouer à ſes voiſins & à ſes amis que je lui valois un tréſor.

Mon petit ſavoir-faire ne manqua pas de lui attirer des jaloux. On dreſſa des embûches pour m'enlever, & il étoit obligé de me garder à vue. Un jour, une femme attirée par cette nouveauté, vint acheter du pain comme les autres. Ma place ordinaire étoit alors ſur le comptoir; elle y jeta ſix pièces d'argent devant moi, parmi leſquelles il y en avoit une fauſſe. Je la débrouillai d'avec les autres, en mettant la patte ſur la pièce fauſſe, & la regardai comme pour lui demander ſi ce n'étoit pas celle-la.

Oui, me dit cette femme en me regardant de même, c'eſt la fauſſe, tu ne t'es pas trompé. Elle continua long-temps à me regarder & à me conſidérer avec admiration, pendant que je la regardois de même. Elle paya le pain qu'elle étoit venue acheter; & quand elle voulut ſe retirer, elle me fit ſigne de la ſuivre à l'inſçu du boulanger.

J'étois toujours attentif aux moyens de me délivrer d'une métamorphoſe auſſi étrange que la mienne. J'avois remarqué l'attache avec laquelle cette femme m'avoit examiné. Je m'imaginai qu'elle avoit peut-être connu quelque choſe de mon infortune, & de l'état

malheureux où j'étois réduit, & je ne me trompois pas. Je la laiſſai pourtant s'en aller, & je me contentois de la regarder. Après avoir fait deux ou trois pas, elle ſe retourna, & voyant que je ne faiſois que la regarder ſans branler de ma place, elle me fit encore ſigne de la ſuivre.

Alors, ſans délibérer davantage, comme je vis que le boulanger étoit occupé à nettoyer ſon four pour une cuiſſon, & qu'il ne prenoit pas garde à moi, je ſautai à bas du comptoir & je ſuivis cette femme, qui me parut en être fort joyeuſe.

Après avoir fait quelque chemin, elle arriva à ſa maiſon. Elle en ouvrit la porte; & quand elle fut entrée: Entre, me dit-elle, tu ne te repentiras pas de m'avoir ſuivie. Quand je fus entré, & qu'elle eut refermé la porte, elle me mena à ſa chambre, où je vis une jeune demoiſelle d'une grande beauté qui brodoit. C'étoit la fille de la femme charitable qui m'avoit amené, habile & expérimentée dans l'art magique, comme je le connus bientôt.

Ma fille, lui dit la mère, je vous amène le chien fameux du boulanger, qui ſait ſi bien diſtinguer la fauſſe monnoie d'avec la bonne. Vous ſavez que je vous ai dit ma penſée dès le premier bruit qui s'en eſt répandu, en

vous témoignant que ce pouvoit bien être un homme changé en chien par quelque méchanceté. Aujourd'hui je me ſuis aviſée d'aller acheter du pain chez ce boulanger. J'ai été témoin de la vérité qu'on a publiée, & j'ai eu l'adreſſe de me faire ſuivre par ce chien ſi rare qui fait la merveille de Bagdad. Qu'en dites-vous ma fille, me ſuis-je trompée dans ma conjecture? Vous ne vous êtes pas trompée, ma mère, répondit la fille; je vais vous le faire voir.

La demoiſelle ſe leva; elle prit un vaſe plein d'eau, dans lequel elle plongea la main; & en me jetant de cette eau, elle dit: *Si tu es né chien, demeure chien; mais ſi tu es né homme, reprens la forme d'homme par la vertu de cette eau.* A l'inſtant l'enchantement fut rompu; je perdis la figure de chien, & je me vis homme comme auparavant.

Pénétré de la grandeur d'un ſi grand bienfait, je me jetai aux pieds de la demoiſelle; & après lui avoir baiſé le bas de ſa robe: Ma chère libératrice, lui dis-je, je ſens ſi vivement l'excès de votre bonté, qui n'a pas d'égal envers un inconnu tel que je ſuis, que je vous ſupplie de m'apprendre vous-même ce que je puis faire pour vous en rendre dignement ma reconnoiſſance, ou plutôt diſpoſez

de moi comme d'un eſclave qui vous appartient à juſte titre : je ne ſuis plus à moi, je ſuis à vous ; & afin que vous connoiſſiez celui qui vous eſt acquis, je vous dirai mon hiſtoire en peu de mots.

Alors, après lui avoir dit qui j'étois, je lui fis le récit de mon mariage avec Amine, de ma complaiſance & de ma patience à ſupporter ſon humeur, de ſes manières toutes extraordinaires, & de l'indignité avec laquelle elle m'avoit traité par une méchanceté inconcevable ; & je finis en remerciant la mère du bonheur inexprimable qu'elle venoit de me procurer.

Sidi Nouman, me dit la fille, ne parlons pas de l'obligation que vous dites que vous m'avez ; la ſeule connoiſſance d'avoir fait plaiſir à un honnête homme comme vous me tient lieu de toute reconnoiſſance. Parlons d'Amine votre femme ; je l'ai connue avant votre mariage ; & comme je ſavois qu'elle étoit magicienne, elle n'ignoroit pas auſſi que j'avois quelque connoiſſance du même art, puiſque nous avions pris des leçons de la même maîtreſſe. Nous nous rencontrions même ſouvent au bain. Mais comme nos humeurs ne s'accordoient pas, j'avois un grand ſoin d'éviter toute occaſion d'avoir aucune liaiſon avec

elle ; en quoi il m'a été d'autant moins difficile de réuſſir, que par la même raiſon elle évitoit de ſon côté d'en avoir avec moi. Je ne ſuis donc pas ſurpriſe de ſa méchanceté. Pour revenir à ce qui vous regarde, ce que je viens de faire pour vous ne ſuffit pas ; je veux achever ce que j'ai commencé. En effet, ce n'eſt pas aſſez d'avoir rompu l'enchantement par lequel elle vous avoit exclus ſi méchamment de la ſociété des hommes ; il faut que vous l'en puniſſiez comme elle le mérite, en rentrant chez vous pour y reprendre l'autorité qui vous appartient, & je veux vous en donner le moyen. Entretenez-vous avec ma mère, je vais revenir.

Ma libératrice entra dans un cabinet ; & pendant qu'elle y reſta, j'eus le temps de témoigner encore une fois à la mère combien je lui étois obligé, auſſi-bien qu'à ſa fille. Ma fille, me dit-elle, comme vous le voyez, n'eſt pas moins expérimentée dans l'art magique qu'Amine ; mais elle en fait un ſi bon uſage, que vous ſeriez étonné d'apprendre tout le bien qu'elle a fait, & qu'elle fait preſque chaque jour par le moyen de la connoiſſance qu'elle en a. C'eſt pour cela que je l'ai laiſſée faire, & que je la laiſſe faire encore juſqu'à préſent. Je ne le ſouffrirois

pas, ſi je m'appercevois qu'elle en abusât en la moindre choſe.

La mère avoit commencé à me raconter quelques-unes des merveilles dont elle avoit été témoin, quand ſa fille rentra avec une petite bouteille à la main : Sidi Nouman, me dit-elle, mes livres, que je viens de conſulter, m'apprennent qu'Amine n'eſt pas chez vous à l'heure qu'il eſt, mais qu'elle doit y revenir inceſſamment. Ils m'apprennent auſſi que la diſſimulée fait ſemblant devant vos domeſtiques d'être dans une grande inquiétude de votre abſence ; & elle leur a fait accroire qu'en dînant avec vous, vous vous étiez ſouvenu d'une affaire qui vous avoit obligé de ſortir ſans différer ; qu'en ſortant vous aviez laiſſé la porte ouverte, & qu'un chien étoit entré & étoit venu juſques dans la ſalle où elle achevoit de dîner, & qu'elle l'avoit chaſſé à grands coups de bâton.

Retournez donc à votre maiſon ſans perdre de temps avec la petite bouteille que voici, & que je vous mets entre les mains. Quand on vous aura ouvert, attendez dans votre chambre qu'Amine rentre, elle ne vous fera pas attendre long-temps. Dès qu'elle ſera rentrée, deſcendez dans la cour & préſentez-vous à elle face à face. Dans la ſurpriſe où

elle ſera de vous revoir contre ſon attente; elle tournera le dos pour prendre la fuite: alors jetez-lui de l'eau de cette bouteille que vous tiendrez prête; & en la jetant, prononcez hardiment ces paroles: *Reçois le châtiment de ta méchanceté.* Je ne vous en dis pas davantage, vous en verrez l'effet.

Après ces paroles de ma bienfaitrice, que je n'oubliai pas, comme rien ne m'arrêtoit plus, je pris congé d'elle & de ſa mère, avec tous les témoignages de la plus parfaite reconnoiſſance, & une proteſtation ſincère que je me ſouviendrois éternellement de l'obligation que je leur avois, & je retournai chez moi.

Les choſes ſe paſsèrent comme la jeune magicienne me l'avoit prédit. Amine ne fut pas long-temps à rentrer. Comme elle s'avançoit, je me préſentai à elle, l'eau dans la main prête à la lui jeter. Elle fit un grand cri; & comme elle ſe fut retournée pour regagner la porte, je lui jetai l'eau en prononçant les paroles que la jeune magicienne m'avoit enſeignées, & auſſitôt elle fut changée en une cavale; & c'eſt celle que votre majeſté vit hier.

A l'inſtant, & dans la ſurpriſe où elle étoit, je la ſaiſis au crin; & malgré ſa réſiſtance je la tirai dans mon écurie. Je lui paſſai un licou;

& après l'avoir attachée en lui reprochant ſon crime & ſa méchanceté, je la châtiai à grands coups de fouet, ſi long-temps, que la laſſitude enfin m'obligea de ceſſer; mais je me réſervai de lui faire chaque jour un pareil châtiment.

Commandeur des croyans, ajouta Sidi Nouman en achevant ſon hiſtoire, j'oſe eſpérer que votre majeſté ne déſapprouvera pas ma conduite, & qu'elle trouvera qu'une femme ſi méchante & ſi pernicieuſe eſt traitée avec plus d'indulgence qu'elle ne mérite.

Quand le calife vit que Sidi Nouman n'avoit plus rien à dire : Ton hiſtoire eſt ſingulière, lui dit le ſultan, & la méchanceté de ta femme n'eſt pas excuſable. Auſſi je ne condamne pas abſolument le châtiment que tu lui en as fait ſentir juſqu'à préſent. Mais je veux que tu conſidères combien ſon ſupplice eſt grand, d'être réduite au rang des bêtes, & je ſouhaite que tu te contentes de la laiſſer faire pénitence en cet état. Je t'ordonnerois même d'aller t'adreſſer à la jeune magicienne qui l'a faite métamorphoſer de la ſorte, pour faire ceſſer l'enchantement, ſi l'opiniâtreté & la dureté incorrigibles, des magiciens & des magiciennes qui abuſent de leur art, ne m'étoient connues, & que je ne craigniſſe de ſa part contre toi un effet

de ſa vengeance, plus cruel que le premier.

Le calife, naturellement doux & plein de compaſſion envers ceux qui ſouffrent, même ſelon leurs mérites, après avoir déclaré ſa volonté à Sidi Nouman, s'adreſſa au troiſième que le grand-viſir Giafar avoit fait venir : Cogia Haſſan, lui dit-il, en paſſant hier devant ton hôtel, il me parut ſi magnifique, que j'eus la curioſité de ſavoir à qui il appartenoit : j'appris que tu l'avois fait bâtir, après avoir fait profeſſion d'un métier qui te produiſoit à peine de quoi vivre: On me dit auſſi que tu ne te méconnoiſſois pas, que tu faiſois un bon uſage des richeſſes que dieu t'a données, & que tes voiſins diſoient mille biens de toi.

Tout cela m'a fait plaiſir, ajouta le calife; & je ſuis bien perſuadé que les voies dont il a plu à la providence de te gratifier de ſes dons, doivent être extraordinaires. Je ſuis curieux de les apprendre par toi-même, & c'eſt pour me donner cette ſatisfaction que je t'ai fait venir. Parle-moi donc avec ſincérité, afin que je me réjouiſſe en prenant part à ton bonheur avec plus de connoiſſance. Et afin que ma curioſité ne te ſoit point ſuſpecte, & que tu ne croyes pas que j'y preune autre intérêt que celui que

je viens de te dire, je te déclare, que loin d'y avoir aucune prétention, je te donne ma protection pour en jouir en toute sûreté.

Sur ces assurances du calife, Cogia Hassan se prosterna devant son trône, frappa de son front le tapis dont il étoit couvert, & après qu'il se fut relevé : Commandeur des croyans, dit-il, tout autre que moi, qui ne se seroit pas senti la conscience aussi pure & aussi nette que je me la sens, auroit pu être troublé en recevant l'ordre de venir paroître devant le trône de votre majesté; mais comme je n'ai jamais eu pour elle que des sentimens de respect & de vénération, & que je n'ai rien fait contre l'obéissance que je lui dois, ni contre les loix, qui ait pu m'attirer son indignation, la seule chose qui m'ait fait de la peine, est la crainte dont j'ai été saisi, de n'en pouvoir soutenir l'éclat. Néanmoins, sur la bonté avec laquelle la renommée publie que votre majesté reçoit & écoute le moindre de ses sujets, je me suis rassuré, & je n'ai pas douté qu'elle ne me donnât elle-même le courage & la confiance de lui procurer la satisfaction qu'elle pourroit exiger de moi.

C'est, commandeur des croyans, ce que votre majesté vient de me faire expérimen-

ter, en m'accordant ſa puiſſante protection, ſans ſavoir ſi je la mérite. J'eſpère néanmoins qu'elle demeurera dans un ſentiment qui m'eſt ſi avantageux, quand, pour ſatisfaire à ſon commandement, je lui aurai fait le récit de mes aventures.

Après ce petit compliment, pour ſe concilier la bienveillance & l'attention du calife, & après avoir, pendant quelques momens, rappelé dans ſa mémoire ce qu'il avoit à dire, Gogia Haſſan reprit la parole en ces termes :

HISTOIRE

De Cogia Haſſan Alhabbal.

COMMANDEUR des croyans, dit-il, pour mieux faire entendre à votre majeſté par quelles voies je ſuis parvenu au grand bonheur dont je jouis, je dois avant toute choſe commencer par lui parler de deux amis intimes, citoyens de cette même ville de Bagdad, qui vivent encore, & qui peuvent rendre témoignage de la vérité, auxquels j'en ſuis redevable après dieu, le premier auteur de tout bien & de tout bonheur.

Ces deux amis s'appellent, l'un Saadi, & l'autre Saad. Saadi, qui eſt puiſſamment riche,

à toujours été du ſentiment qu'un homme ne peut être heureux en ce monde, qu'autant qu'il a de biens & de grandes richeſſes, pour vivre hors de la dépendance de qui que ce ſoit.

Saad eſt d'un autre ſentiment : il convient qu'il faut véritablement avoir des richeſſes, autant qu'elles ſont néceſſaires à la vie ; mais il ſoutient que la vertu doit faire le bonheur des hommes, ſans autre attache aux biens du monde, que par rapport aux beſoins qu'ils peuvent en avoir, & pour en faire des libéralités ſelon leur pouvoir. Saad eſt de ce nombre, & il vit très-heureux & très-content dans l'état où il ſe trouve ; quoique Saadi, pour ainſi dire, ſoit infiniment plus riche que lui, leur amitié néanmoins eſt très-ſincère, & le plus riche ne s'eſtime pas plus que l'autre ; ils n'ont jamais eu de conteſtation que ſur ce ſeul point, en toute choſe leur union a toujours été très-uniforme.

Un jour dans leur entretien, à-peu-près ſur la même matière, comme je l'ai appris d'eux-mêmes, Saadi prétendoit que les pauvres n'étoient pauvres que parce qu'ils étoient nés dans la pauvreté, ou que, nés avec des richeſſes, ils les avoient perdues ou par débauche, ou par quelqu'une des

fatalités imprévues qui ne ſont pas extraordinaires. Mon opinion, diſoit-il, eſt que ces pauvres ne le ſont, que parce qu'ils ne peuvent parvenir à amaſſer une ſomme d'argent aſſez groſſe pour ſe tirer de la misère, en employant leur induſtrie à la faire valoir; & mon ſentiment eſt, que s'ils venoient à ce point, & qu'ils fiſſent un uſage convenable de cette ſomme, ils ne deviendroient pas ſeulement riches, mais même très-opulens avec le temps.

Saad ne convint pas de la propoſition de Saadi. Le moyen que vous propoſez, reprit-il, pour faire qu'un pauvre devienne riche, ne me paroît pas auſſi certain que vous le croyez. Ce que vous en penſez eſt fort équivoque, & je pourrois appuyer mon ſentiment contre le vôtre de pluſieurs bonnes raiſons, qui nous mèneroient trop loin. Je crois au moins, avec autant de probabilité, qu'un pauvre peut devenir riche par tout autre moyen qu'avec une ſomme d'argent; on fait ſouvent par un haſard une fortune plus grande & plus ſurprenante qu'avec une ſomme d'argent, telle que vous le prétendez, quelque ménagement & quelqu'économie que l'on apporte pour la faire multiplier par un négoce bien conduit.

Saad, repartit Saadi, je vois bien que je ne gagnerois rien avec vous, en perſiſtant à ſoutenir mon opinion contre la vôtre; je veux en faire l'expérience pour vous en convaincre, en donnant par exemple, en pur don, une ſomme telle que je me l'imagine à un de ces artiſans, pauvres de père en fils, qui vivent aujourd'hui au jour la journée, & qui meurent auſſi gueux que quand ils ſont nés. Si je ne réuſſis pas, nous verrons ſi vous réuſſirez mieux de la manière que vous l'entendez.

Quelques jours après cette conteſtation, il arriva que les deux amis, en ſe promenant, paſsèrent par le quartier où je travaillois de mon métier de cordier, que j'avois appris de mon père, & qu'il avoit appris lui-même de mon ayeul, & ce dernier de nos ancêtres. A voir mon équipage & mon habillement, il n'eut pas de peine à juger de ma pauvreté.

Saad, qui ſe ſouvint de l'engagement de Saadi, lui dit : Si vous n'avez pas oublié à quoi vous vous êtes engagé avec moi, voilà un homme, ajouta-t-il en me déſignant, qu'il y a long-temps que je vois faiſant le métier de cordier, & toujours dans le même état de pauvreté. C'eſt un ſujet digne de

votre libéralité, & tout propre à faire l'expérience dont vous parliez l'autre jour.

Je m'en ſouviens ſi bien, reprit Saadi, que je porte ſur moi de quoi faire l'expérience que vous dites, & je n'attendois que l'occaſion que nous nous trouvaſſions enſemble, & que vous en fuſſiez témoin; abordons-le, & ſachons ſi véritablement il en a beſoin.

Les deux amis vinrent à moi, & comme je vis qu'ils vouloient me parler, je ceſſai mon travail; ils me donnèrent l'un & l'autre le ſalut ordinaire du ſouhait de paix; & Saadi en prenant la parole me demanda comment je m'appelois.

Je leur rendis le même ſalut; & pour répondre à la demande de Saadi, Seigneur, lui dis-je, mon nom eſt Haſſan, & à cauſe de ma profeſſion, je ſuis connu communément ſous le nom de Haſſan Alhabbal.

Haſſan, reprit Saadi, comme il n'y a pas de métier qui ne nourriſſe ſon maître, je ne doute pas que le vôtre ne vous faſſe gagner de quoi vivre à votre aiſe, & même je m'étonne que depuis le temps que vous l'exercez, vous n'ayez pas fait quelqu'épargne, & que vous n'ayez acheté une bonne proviſion de chanvre pour faire plus de tra-

vail, tant par vous-même, que par des gens à gage que vous auriez pris pour vous aider, & pour vous mettre insensiblement plus au large.

Seigneur, lui repartis-je, vous cesserez de vous étonner que je ne fasse pas d'épargne, & que je ne prenne pas le chemin que vous dites pour devenir riche, quand vous saurez qu'avec tout le travail que je puis faire depuis le matin jusqu'au soir, j'ai de la peine à gagner de quoi me nourrir moi & ma famille, de pain & de quelques légumes. J'ai une femme & cinq enfans, dont pas un en âge de m'aider en la moindre chose; il faut les entretenir & les habiller, & dans un ménage, si petit qu'il soit, il y a toujours mille choses nécessaires dont on ne peut se passer : quoique le chanvre ne soit pas cher, il faut néanmoins de l'argent pour en acheter, & c'est le premier que je mets à part de la vente de mes ouvrages; sans cela il ne me seroit pas possible de fournir à la dépense de ma maison.

Jugez, seigneur, ajouta-t-il, s'il est possible que je fasse des épargnes pour me mettre plus au large, moi & ma famille; il nous suffit que nous soyons contens du peu que dieu nous donne, & qu'il nous ôte la connoissance

& le désir de ce qui nous manque ; mais nous ne trouvons pas que rien nous manque, quand nous avons pour vivre ce que nous avons accoutumé d'avoir, & que nous ne sommes pas dans la nécessité d'en demander à personne.

Quand j'eus fait tout ce détail à Saadi : Hassan, me dit-il, je ne suis plus dans l'étonnement où j'étois, & je comprens toutes les raisons qui vous obligent à vous contenter de l'état où vous vous trouvez. Mais si je vous faisois présent d'une bourse de deux cent pièces d'or, n'en feriez-vous pas un bon usage, & ne croyez-vous pas qu'avec cette somme vous deviendriez bientôt au moins aussi riche que les principaux de votre profession ?

Seigneur, repris-je, vous me paroissez un si honnête homme, que je suis persuadé que vous ne voudriez pas vous divertir de moi, & que l'offre que vous me faites est sérieuse. J'ose donc vous dire sans trop présumer de moi, qu'une somme beaucoup moindre me suffiroit, non-seulement pour devenir aussi riche que les principaux de ma profession, mais même pour le devenir en peu de temps plus moi seul, qu'ils ne sont tous ensemble dans cette grande ville de Bagdad, aussi grande & aussi peuplée qu'elle l'est.

Le généreux Saadi me fit voir sur le champ

qu'il m'avoit parlé ſérieuſement. Il tira la bourſe de ſon ſein, & en me la mettant entre les mains : Prenez, dit-il, voilà la bourſe, vous y trouverez les deux cent pièces d'or bien comptées : je prie dieu qu'il y donne ſa bénédiction, & qu'il vous faſſe la grâce d'en faire le bon uſage que je ſouhaite ; & croyez que mon ami Saad que voici, & moi, nous aurons un très-grand plaiſir quand nous apprendrons qu'elles vous auront ſervi à vous rendre plus heureux que vous ne l'êtes.

Commandeur des croyans, quand j'eus reçu la bourſe, & que d'abord je l'eus miſe dans mon ſein, je fus dans un tranſport de joie ſi grand, & je fus ſi fort pénétré de ma reconnoiſſance, que la parole me manqua, & qu'il ne me fut pas poſſible d'en donner une autre marque à mon bienfaiteur, que d'avancer la main pour lui prendre le bord de ſa robe & la baiſer ; mais il la retira en s'éloignant, & ils continuèrent leur chemin, lui & ſon ami.

En reprenant mon ouvrage après leur éloignement, la première penſée qui me vint, fut d'aviſer où je mettrois la bourſe pour être en ſûreté. Je n'avois dans ma petite & pauvre maiſon, ni coffre, ni armoire qui fermât, ni

aucun lieu où je puſſe m'aſſurer qu'elle ne ſeroit pas découverte ſi je l'y cachois.

Dans cette perplexité, comme j'avois coutume, avec les pauvres gens de ma ſorte, de cacher le peu de monnoie que j'avois dans les plis de mon turban, je quittai mon ouvrage, & je rentrai chez moi ſous prétexte de le raccommoder. Je pris ſi bien mes précautions, que ſans que ma femme & mes enfans s'en apperçuſſent, je tirai dix pièces d'or de la bourſe, que je mis à part pour les dépenſes les plus preſſées, & j'envelopai le reſte dans les plis de la toile qui entouroit mon bonnet.

La principale dépenſe que je fis dès le même jour, fut d'acheter une bonne proviſion de chanvre. Enſuite, comme il y avoit longtemps qu'on n'avoit vu de viande dans ma famille, j'allai à la boucherie, & j'en achetai pour le ſoupé.

En m'en revenant, je tenois ma viande à ma main, lorſqu'un milan affamé, ſans que je puſſe me défendre, fondit deſſus, & me l'eût arrachée de la main, ſi je n'euſſe tenu ferme contre lui. Mais, hélas! j'aurois bien mieux fait de la lui lâcher, pour ne pas perdre ma bourſe. Plus il trouvoit en moi de réſiſtance, plus il s'opiniâtroit de vouloir l'avoir. Il me

traînoit de côté & d'autre, pendant qu'il ſe ſoutenoit en l'air ſans quitter priſe ; mais il arriva malheureuſement, que dans les efforts que je faiſois, mon turban tomba par terre.

Auſſitôt le milan lâcha priſe, & ſe jeta ſur mon turban avant que j'euſſe eu le temps de le ramaſſer, & l'enleva. Je pouſſois des cris ſi perçans, que les hommes, femmes & enfans du voiſinage en furent effrayés, & joignirent leurs cris aux miens, pour tâcher de faire quitter priſe au milan.

On réuſſit ſouvent, par ce moyen, à forcer ces ſortes d'oiſeaux voraces à lâcher ce qu'ils ont enlevé ; mais les cris n'épouvantèrent pas le milan : il emporta mon turban ſi loin, que nous le perdîmes tous de vue avant qu'il l'eût lâché. Ainſi, il eut été inutile de me donner la peine & la fatigue de courir après pour le recouvrer.

Je retournai chez moi fort triſte de la perte que je venois de faire de mon turban & de mon argent. Il fallut cependant en racheter un autre, ce qui fit une nouvelle diminution aux dix pièces d'or que j'avois tirées de la bourſe. J'en avois déjà dépenſé pour l'achat du chanvre, & ce qui me reſtoit ne ſuffiſoit pas pour me donner lieu de remplir les belles eſpérances que j'avois conçues.

Ce qui me fit le plus de peine, fut le peu de ſatisfaction que mon bienfaiteur auroit d'avoir ſi mal placé ſa libéralité, quand il apprendroit le malheur qui m'étoit arrivé, qu'il regarderoit peut-être comme incroyable, & par conſéquent comme une vaine excuſe.

Tant que dura le peu des pièces d'or qui me reſtoit, nous nous en reſſentîmes ma petite famille & moi; mais je retombai bientôt dans le même état, & dans la même impuiſſance de me tirer hors de misère, qu'auparavant. Je n'en murmurai pourtant pas. Dieu, diſois-je, a voulu m'éprouver en me donnant du bien dans le temps que je m'y attendois le moins; il me l'a ôté preſque dans le même temps, parce qu'il lui a plu ainſi, & qu'il étoit à lui. Qu'il en ſoit loué, comme je l'avois loué juſqu'alors des bienfaits dont il m'a favoriſé, tels qu'il lui avoit plu auſſi: je me ſoumets à ſa volonté.

J'étois dans ces ſentimens, pendant que ma femme, à qui je n'avois pu m'empêcher de faire part de la perte que j'avois faite, & par quel endroit elle m'étoit venue, étoit inconſolable. Il m'étoit échappé auſſi, dans le trouble où j'étois, de dire à mes voiſins, qu'en perdant mon turban je perdois une bourſe de cent quatre-vingt-dix pièces d'or. Mais comme

comme ma pauvreté leur étoit connue, & qu'ils ne pouvoient pas comprendre que j'euſſe gagné une ſi groſſe ſomme par mon travail, ils ne firent qu'en rire, & les enfans plus qu'eux.

Il y avoit environ ſix mois que le milan m'avoit cauſé le malheur que je viens de raconter à votre majeſté, lorſque les deux amis paſsèrent peu loin du quartier où je demeurois. Le voiſinage fit que Saad ſe ſouvint de moi. Il dit à Saadi : Nous ne ſommes pas loin de la rue où demeure Haſſan Alhabbal; paſſons-y, & voyons ſi les deux cent pièces d'or que vous lui avez données, ont contribué quelque choſe à le mettre en chemin de faire au moins une fortune meilleure que celle dans laquelle nous l'avons vu.

Je le veux bien, reprit Saadi; il y a quelques jours, ajouta-t-il, que je penſois à lui, en me faiſant un grand plaiſir de la ſatisfaction que j'aurois en vous rendant témoin de la preuve de ma propoſition. Vous allez voir un grand changement en lui, & je m'attens que nous aurons de la peine à le reconnoître.

Les deux amis s'étoient déjà détournés, & ils entroient dans la rue en même-temps que Saadi parloit encore. Saad, qui m'apperçut de

loin le premier, dit à ſon ami : Il me ſemble que vous prenez gain de cauſe trop tôt. Je vois Haſſan Alhabbal, mais il ne me paroît aucun changement en ſa perſonne. Il eſt auſſi mal habillé qu'il l'étoit quand nous lui avons parlé enſemble. La différence que j'y vois, c'eſt que ſon turban eſt un peu moins mal-propre : voyez vous-même ſi je me trompe.

En approchant, Saadi, qui m'avoit apperçu auſſi, vit bien que Saad avoit raiſon ; & il ne ſavoit ſur quoi fonder le peu de changement qu'il voyoit en ma perſonne. Il en fut même ſi fort étonné, que ce ne fut pas lui qui me parla quand ils m'eurent abordé. Saad, après m'avoir donné le ſalut ordinaire : Eh bien, Haſſan, me dit-il, nous ne vous demandons pas comment vont vos petites affaires depuis que nous ne vous avons vu. Elles ont pris ſans doute un meilleur train ; les deux cent pièces d'or doivent y avoir contribué.

Seigneurs, repris-je, en m'adreſſant à tous les deux, j'ai une grande mortification d'avoir à vous apprendre que vos ſouhaits, vos vœux & vos eſpérances, auſſi-bien que les miennes, n'ont pas eu le ſuccès que vous aviez lieu d'attendre, & que je m'étois promis à moi-même. Vous aurez de la peine à

ajouter foi à l'aventure extraordinaire qui m'eſt arrivée. Je vous aſſure néanmoins, en homme d'honneur, & vous devez me croire, que rien n'eſt plus véritable que ce que vous allez entendre. Alors je leur racontai mon aventure, avec les mêmes circonſtances que je viens d'avoir l'honneur de l'expoſer à votre majeſté.

Saadi rejeta mon diſcours bien loin : Haſſan, dit-il, vous vous moquez de moi, & vous voulez me tromper ; ce que vous me dites eſt une choſe incroyable. Les milans n'en veulent pas aux turbans, ils ne cherchent que de quoi contenter leur avidité. Vous avez fait comme tous les gens de votre ſorte ont coutume de faire. S'ils font un gain extraordinaire, ou que quelque bonne fortune qu'ils n'attendoient pas leur arrive, ils abandonnent leur travail, ils ſe divertiſſent, ils ſe régalent, ils font bonne chére tant que l'argent dure ; & dès qu'ils ont tout mangé, ils ſe trouvent dans la même néceſſité & dans les mêmes beſoins qu'auparavant. Vous ne croupiſſez dans votre misère que parce que vous le méritez, & que vous vous rendez vous-même indigne du bien que l'on vous fait.

Seigneur, repris-je, je ſouffre tous ces reproches, & je ſuis prêt d'en ſouffrir encore

d'autres bien plus atroces que vous pourriez me faire ; mais je les ſouffre avec d'autant plus de patience, que je ne crois pas en avoir mérité aucun. La choſe eſt ſi publique dans le quartier, qu'il n'y a perſonne qui ne vous en rende témoignage. Informez-vous-en vous-même, vous trouverez que je ne vous en impoſe pas. J'avoue que je n'avois pas entendu dire que des milans euſſent enlevé des turbans ; mais la choſe m'eſt arrivée, comme une infinité d'autres qui ne ſont jamais arrivées, & qui cependant arrivent tous les jours.

Saad prit mon parti, & il raconta à Saadi tant d'autres hiſtoires de milans, non moins ſurprenantes, dont quelques-unes ne lui étoient pas inconnues, qu'à la fin il tira ſa bourſe de ſon ſein. Il m'en compta deux cent pièces d'or dans la main, que je mis à meſure dans mon ſein faute de bourſe. Quand Saadi eut achevé de me compter cette ſomme : Haſſan, me dit-il, je veux bien vous faire encore préſent de ces deux cent pièces d'or ; mais prenez garde de les mettre dans un lieu ſi sûr, qu'il ne vous arrive pas de les perdre auſſi malheureuſement que vous avez perdu les autres ; & de faire en ſorte qu'elles vous procurent l'avantage que les premières devroient vous avoir procuré. Je lui témoignai que l'obliga-

tion que je lui avois de cette ſeconde grâce étoit d'autant plus grande, que je ne la méritois pas après ce qui m'étoit arrivé; & que je n'oublierois rien pour profiter de ſon bon conſeil. Je voulois pourſuivre, mais il ne m'en donna pas le temps. Il me quitta, & il continua ſa promenade avec ſon ami.

Je ne repris pas mon travail après leur départ; je rentrai chez moi, où ma femme ni mes enfans ne ſe trouvoient pas alors. Je mis à part dix pièces d'or des deux cent, & j'enveloppai les cent quatre-vingt-dix autres dans un linge que je nouai. Il s'agiſſoit de cacher le linge dans un lieu de sûreté. Après y avoir bien ſongé, je m'aviſai de le mettre au fond d'un grand vaſe de terre, plein de ſon, qui étoit dans un coin, où je m'imaginai bien que ma femme ni mes enfans n'iroient pas le chercher. Ma femme revint peu de temps après; & comme il ne me reſtoit que très-peu de chanvre, ſans lui parler des deux amis, je lui dis que j'allois en acheter.

La ſultane Scheherazade n'ayant pu le jour précédent finir l'hiſtoire de Cogia Haſſan Alhabbal, à laquelle elle ſentoit que le ſultan des Indes ſon époux preñoit un ſingulier plaiſir, ne manqua pas auſſitôt qu'elle fut éveillée par ſa ſœur Dinarzade, de la reprendre ainſi:

Commandeur des croyans, vous venez d'entendre comment Saadi me fit encore préſent de deux cent autres pièces d'or, pour tâcher de rétablir ma petite fortune. Je vous ai dit que ſans reprendre mon travail, je rentrai chez moi, que je pris dix pièces d'or; & ayant mis le reſte, enveloppé dans un linge, au fond d'un grand pot rempli de ſon, à l'inſçu de ma femme & de mes enfans, je leur dis que j'allois acheter du chanvre.

Je ſortis; mais pendant que j'étois allé faire cette emplette, un vendeur de terre à décraſſer, dont les femmes ſe ſervent au bain, vint à paſſer par la rue, & ſe fit entendre par ſon cri.

Ma femme, qui n'avoit plus de cette terre, appelle le vendeur; & comme elle n'avoit pas d'argent, elle lui demanda s'il vouloit lui donner de ſa terre en échange pour du ſon. Le vendeur demande à voir le ſon; ma femme lui montre le vaſe; le marché ſe fait, il ſe conclut. Elle reçoit la terre à décraſſer, & le vendeur emporte le vaſe avec le ſon.

Je revins chargé de chanvre autant que j'en pouvois porter, ſuivi de cinq porteurs, chargés comme moi de la même marchandiſe,

dont j'emplis une ſoupente que j'avois ménagée dans ma maiſon. Je ſatisfis les porteurs de leur peine; & après qu'ils furent partis, je pris quelques momens pour me remettre de ma laſſitude : alors je jetai les yeux du côté où j'avois laiſſé le vaſe de ſon, & je ne le vis plus.

Je ne puis exprimer à votre majeſté quelle fut ma ſurpriſe, ni l'effet qu'elle produiſit en moi dans ce moment. Je demandai à ma femme avec précipitation ce qu'il étoit devenu, & elle me raconta le marché qu'elle en avoit fait, comme une choſe en quoi elle croyoit avoir beaucoup gagné.

Ah femme infortunée! m'écriai-je, vous ignorez le mal que vous nous avez fait, à moi, à vous-même & à vos enfans, en faiſant un marché qui nous perd ſans reſſource. Vous avez cru ne vendre que du ſon, & avec ce ſon, vous avez enrichi votre vendeur de terre à décraſſer de cent quatre-vingt-dix pièces d'or, dont Saadi, accompagné de ſon ami, venoit de me faire préſent pour la ſeconde fois.

Il s'en fallut peu que ma femme ne ſe déſeſpérât, quand elle eut appris la grande faute qu'elle avoit commiſe par ignorance. Elle ſe lamenta, ſe frappa la poitrine, s'ar-

racha les cheveux, & déchirant l'habit dont elle étoit revêtue : Malheureuſe que je ſuis ! s'écria-t-elle, ſuis-je digne de vivre après une mépriſe ſi cruelle ? Où chercherai-je ce vendeur de terre ? Je ne le connois pas ; il n'a paſſé par notre rue que cette ſeule fois, & peut-être ne le reverrai-je jamais. Ah, mon mari, ajouta-t-elle, vous avez un grand tort : pourquoi avez-vous été ſi réſervé à mon égard dans une affaire de cette importance ? Cela ne fut pas arrivé ſi vous m'euſſiez fait part de votre ſecret. Je ne finirois pas ſi je rapportois à votre majeſté tout ce que la douleur lui mit alors dans la bouche. Elle n'ignore pas combien les femmes ſont éloquentes dans leurs afflictions.

Ma femme, lui dis-je, modérez-vous ; vous ne comprenez pas que vous nous allez attirer tout le voiſinage par vos cris & par vos pleurs : il n'eſt pas beſoin qu'ils ſoient informés de nos diſgraces. Bien loin de prendre part à notre malheur, ou de nous donner de la conſolation, ils ſe feroient un plaiſir de ſe railler de votre ſimplicité & de la mienne.

Le parti le meilleur que nous ayons à prendre, c'eſt de diſſimuler cette perte, de la ſupporter patiemment ; de manière qu'il

n'en paroiſſe pas la moindre choſe, & de nous ſoumettre à la volonté de dieu. Béniſſons-le, au contraire, de ce que de deux cent pièces d'or qu'il nous avoit données, il n'en a retiré que cent quatre-vingt-dix, & qu'il nous en a laiſſé dix par ſa libéralité, dont l'emploi que je viens de faire ne laiſſe pas de nous apporter quelque ſoulagement.

Quelque bonnes que fuſſent mes raiſons, ma femme eut bien de la peine à les goûter d'abord. Mais le temps qui adoucit les maux les plus grands & qui paroiſſent le moins ſupportables, fit qu'à la fin elle s'y rendit.

Nous vivons pauvrement, lui diſois-je, il eſt vrai; mais qu'ont les riches que nous n'ayons pas? Ne reſpirons-nous pas le même air? Ne jouiſſons-nous pas de la même lumière & de la même chaleur du ſoleil? Quelques commodités qu'ils ont plus que nous pourroient nous faire envier leur bonheur, s'ils ne mouroient pas comme nous mourons. A le bien prendre, munis de la crainte de dieu, que nous devons avoir ſur toute choſe, l'avantage qu'ils ont plus que nous eſt ſi peu conſidérable, que nous ne devons pas nous y arrêter.

Je n'ennuierai pas votre majeſté plus long-temps par mes réflexions morales. Nous nous

conſolâmes, ma femme & moi, & je continuai mon travail, l'eſprit auſſi libre que ſi je n'euſſe pas fait des pertes ſi mortifiantes, à ſi peu de temps l'une de l'autre.

La ſeule choſe qui me chagrinoit, & cela arrivoit ſouvent, c'étoit quand je me demandois à moi-même, comment je pourrois ſoutenir la préſence de Saadi, lorſqu'il viendroit me demander compte de l'emploi de ſes deux cent pièces d'or, & de l'avancement de ma fortune, par le moyen de ſa libéralité, & que je n'y voyois autre remède que de me réſoudre à la confuſion que j'en aurois; quoique cette ſeconde fois, non plus que la première, je n'euſſe contribué en rien à ce malheur par ma faute.

Les deux amis furent plus long-temps à revenir apprendre des nouvelles de mon ſort que la première fois. Saad en avoit parlé ſouvent à Saadi; mais Saadi avoit toujours différé. Plus nous différerons, diſoit-il, plus Haſſan ſe ſera enrichi, & plus la ſatisfaction que j'en aurai ſera grande.

Saad n'avoit pas la même opinion de l'effet de la libéralité de ſon ami. Vous croyez donc, reprenoit-il, que votre préſent aura été mieux employé par Haſſan cette fois que la première. Je ne vous conſeille pas de

vous en trop flatter, de crainte que votre mortification n'en fût plus ſenſible, ſi vous trouviez que le contraire fût arrivé. Mais, répétoit Saadi, il n'arrive pas tous les jours qu'un milan emporte un turban. Haſſan y a été attrapé, il aura pris ſes précautions pour ne pas l'être une ſeconde fois.

Je n'en doute pas, répliqua Saad; mais ajouta-t-il, tout autre accident que nous ne pouvons imaginer, ni vous, ni moi, pourra être arrivé. Je vous le dis encore une fois, modérez votre joie, & n'inclinez pas plus à vous prévenir ſur le bonheur de Haſſan que ſur ſon malheur. Pour vous dire ce que je penſe, & ce que j'ai toujours penſé, quelque mauvais gré que vous puiſſiez me ſavoir de ma perſuaſion, j'ai un preſſentiment que vous n'aurez pas réuſſi, & que je réuſſirai mieux que vous, à prouver qu'un pauvre homme peut plutôt devenir riche, de toute autre manière qu'avec de l'argent.

Un jour enfin que Saad ſe trouvoit chez Saadi, après une longue conteſtation enſemble: C'en eſt trop, dit Saadi, je veux être éclairci dès aujourd'hui de ce qui en eſt. Voilà le temps de la promenade, ne le perdons pas, & allons ſavoir lequel de nous deux aura perdu la gageure.

Les deux amis partirent, & je les vis venir de loin ; j'en fus tout ému, & je fus ſur le point de quitter mon ouvrage & d'aller me cacher, pour ne point paroître devant eux. Attaché à mon travail, je fis ſemblant de ne les avoir pas apperçus ; & je ne levai les yeux pour les regarder, que quand ils furent ſi près de moi, & que m'ayant donné le ſalut de paix, je ne pus honnêtement m'en diſpenſer. Je les baiſſai auſſitôt ; & en leur contant ma dernière diſgrace dans toutes ſes circonſtances, je leur fis connoître pourquoi ils me trouvoient auſſi pauvre que la première fois qu'ils m'avoient vu.

Quand j'eus achevé : Vous pouvez me dire, ajoutai-je, que je devois cacher les cent quatre-vingt-dix pièces d'or ailleurs que dans un vaſe de ſon, qui devoit le même jour être emporté de ma maiſon. Mais il y avoit pluſieurs années que ce vaſe y étoit, qu'il ſervoit à cet uſage ; & que toutes les fois que ma femme avoit vendu le ſon, à meſure qu'il en étoit plein, le vaſe étoit toujours reſté. Pouvois-je deviner que ce jour-là même, en mon abſence, un vendeur de terre à décraſſer paſſeroit à point nommé ; que ma femme ſe trouveroit ſans argent, & qu'elle feroit avec lui l'échange qu'elle a fait. Vous pourriez me

dire que je devois avertir ma femme ; mais je ne croirai jamais que des perſonnes auſſi ſages, que je ſuis perſuadé que vous êtes, m'euſſent donné ce conſeil. Pour ce qui eſt de ne les avoir pas cachées ailleurs, quelle certitude pouvois-je avoir qu'elles y euſſent été en plus grande ſûreté ?

Seigneur, dis-je, en m'adreſſant à Saadi, il n'a pas plu à dieu que votre libéralité ſervît à m'enrichir, par un de ſes ſecrets impénétrables que nous ne devons pas approfondir. Il me veut pauvre & non pas riche : je ne laiſſe pas de vous en avoir la même obligation que ſi elle avoit eu ſon effet entier, ſelon vos ſouhaits.

Je me tus, & Saadi qui prit la parole me dit : Haſſan, quand je voudrois me perſuader que tout ce que vous venez de nous dire eſt auſſi vrai que vous prétendez nous le faire croire, & que ce ne ſeroit pas pour cacher vos débauches ou votre mauvaiſe économie, comme cela pourroit être, je me garderois bien néanmoins de paſſer outre, & de m'opiniâtrer à faire une expérience capable de me ruiner. Je ne regrette pas les quatre cent pièces d'or dont je me ſuis privé, pour eſſayer de vous tirer de la pauvreté ; je l'ai fait par rapport à dieu, ſans attendre autre

récompenſe de votre part que le plaiſir de vous avoir fait du bien. Si quelque choſe étoit capable de m'en faire repentir, ce ſeroit de m'être adreſſé à vous plutôt qu'à un autre, qui peut-être en auroit mieux profité. Et en ſe tournant du côté de ſon ami : Saad, continua-t-il, vous pouvez connoître par ce que je viens de dire, que je ne vous donne pas entièrement gain de cauſe. Il vous eſt pourtant libre de faire l'expérience de ce que vous prétendez contre moi depuis ſi long-temps. Faites-moi voir qu'il y ait d'autres moyens que l'argent, capables de faire la fortune d'un homme pauvre, de la manière que je l'entens, & que vous l'entendez, & ne cherchez pas un autre ſujet que Haſſan. Quoique vous puiſſiez lui donner, je ne puis me perſuader qu'il devienne plus riche qu'il n'a pu faire avec quatre cent pièces d'or.

Saad tenoit un morceau de plomb dans la main, qu'il montroit à Saadi ; vous m'avez vu, reprit-il, ramaſſer à mes pieds ce morceau de plomb, je vais le donner à Haſſan, vous verrez ce qu'il lui vaudra.

Saadi fit un éclat de rire en ſe moquant de Saad : un morceau de plomb, s'écria-t-il ! hé, que peut-il valoir à Haſſan qu'une obole,

& que fera-t-il avec une obole ? Saad en me préſentant le morceau de plomb me dit : Laiſſez rire Saadi, & ne laiſſez pas de le prendre, vous nous direz un jour des nouvelles du bonheur qu'il vous aura porté.

Je crus que Saad ne parloit pas ſérieuſement, & que ce qu'il en faiſoit n'étoit que pour ſe divertir. Je ne laiſſai pas de recevoir le morceau de plomb, en le remerciant ; & pour le contenter, je le mis dans ma veſte, comme par manière d'acquit. Les deux amis me quittèrent pour achever leur promenade, & je continuai mon travail.

Le ſoir, comme je me déshabillois pour me coucher, & que j'eus ôté ma ceinture, le morceau de plomb que Saad m'avoit donné, auquel je n'avois plus ſongé depuis, tomba par terre ; je le ramaſſai & le mis dans le premier endroit que je trouvai.

La même nuit il arriva qu'un pêcheur de mes voiſins, en accommodant ſes filets, trouva qu'il y manquoit un morceau de plomb ; il n'en avoit pas d'autre pour le remplacer, & il n'étoit pas heure d'en envoyer acheter, les boutiques étoient fermées. Il falloit cependant, s'il vouloit avoir pour vivre le lendemain, lui & ſa famille, qu'il allât à la pêche deux heures avant le jour.

Il témoigna ſon chagrin à ſa femme, & il l'envoya en demander dans le voiſinage pour y ſuppléer.

La femme obéit à ſon mari; elle va de porte en porte, des deux côtés de la rue, & ne trouve rien. Elle rapporte cette réponſe à ſon mari, qui lui demande en lui nommant pluſieurs de ſes voiſins, ſi elle avoit frappé à leur porte, elle répondit qu'oui; & chez Haſſan Alhabbal, ajouta-t-il, je gage que vous n'y avez pas été.

Il eſt vrai, reprit la femme, je n'ai pas été juſques-là, parce qu'il y a trop loin; & quand j'en aurois pris la peine, croyez-vous que j'en euſſe trouvé? Quand on n'a beſoin de rien, c'eſt juſtement chez lui qu'il faut aller; je le ſais par expérience.

Cela n'importe, reprit le pêcheur, vous êtes une pareſſeuſe, je veux que vous y alliez; vous avez été cent fois chez lui ſans trouver ce que vous cherchiez, vous y trouverez peut-être aujourd'hui le plomb dont j'ai beſoin; encore une fois, je veux que vous y alliez.

La femme du pêcheur ſortit en murmurant & en grondant, & vint frapper à ma porte. Il y avoit déjà quelque temps que je dormois; je me réveillai en demandant ce

qu'on vouloit. Haſſan Alhabbal, dit la femme en hauſſant la voix, mon mari a beſoin d'un peu de plomb pour accommoder ſes filets; ſi par haſard vous en avez, il vous prie de lui en donner.

La mémoire du morceau de plomb que Saad m'avoit donné m'étoit ſi récente, ſurtout après ce qui m'étoit arrivé en me déshabillant, que je ne pouvois l'avoir oublié. Je répondis à la voiſine que j'en avois, qu'elle attendît un moment, & que ma femme alloit lui en donner un morceau.

Ma femme, qui s'étoit auſſi éveillée au bruit, ſe lève, trouve à tâtons le plomb où je lui avois enſeigné qu'il étoit, entr'ouvre la porte & le donne à la voiſine.

La femme du pêcheur ravie de n'être pas venue en vain : Voiſine, dit-elle à ma femme, le plaiſir que vous nous faites à mon mari & à moi eſt ſi grand, que je vous promets tout le poiſſon que mon mari amènera du premier jet de ſes filets, & je vous aſſure qu'il ne me dédira pas.

Le pêcheur ravi d'avoir trouvé, contre ſon eſpérance, le plomb qui lui manquoit, approuva la promeſſe que ſa femme nous avoit faite. Je vous ſais bon gré, dit-il, d'avoir ſuivi en cela mon intention. Il acheva

d'accommoder ſes filets, & il alla à la pêche deux heures avant le jour, ſelon ſa coutume. Il n'amena qu'un ſeul poiſſon du premier jet de ſes filets, mais long de plus d'une coudée, & gros à proportion. Il en fit enſuite pluſieurs autres qui furent tous heureux; mais il s'en fallut de beaucoup que de tout le poiſſon qu'il amena, il y en eût un ſeul qui approchât du premier.

Quand le pêcheur eut achevé ſa pêche, & qu'il fut revenu chez lui, le premier ſoin qu'il eut fut de ſonger à moi; & je fus extrêmement ſurpris, comme je travaillois, de le voir ſe préſenter devant moi chargé de ce poiſſon. Voiſin, me dit-il, ma femme vous a promis cette nuit le poiſſon que j'amènerois du premier jet de mes filets, en reconnoiſſance du plaiſir que vous nous avez fait, & j'ai approuvé ſa promeſſe. Dieu ne m'a envoyé pour vous que celui-ci, je vous prie de l'agréer; s'il m'en eût envoyé plein mes filets, ils euſſent de même tous été pour vous. Acceptez-le, je vous prie, tel qu'il eſt, comme s'il étoit plus conſidérable.

Voiſin, repris-je, le morceau de plomb que je vous ai envoyé eſt ſi peu de choſe, qu'il ne méritoit pas que vous le miſſiez à

un ſi haut prix. Les voiſins doivent ſe ſecourir les uns les autres dans leurs petits beſoins; je n'ai fait pour vous que ce que je pouvois en attendre dans une occaſion ſemblable. Ainſi je refuſerois de recevoir votre préſent, ſi je n'étois perſuadé que vous me le faites de bon cœur; je croirois même vous offenſer ſi j'en uſois de la ſorte. Je le reçois donc puiſque vous le voulez ainſi, & je vous en fais mon remerciement.

Nos civilités en demeurèrent-là, & je portai le poiſſon à ma femme. Prenez, lui dis-je, ce poiſſon, que le pêcheur notre voiſin vient de m'apporter, en reconnoiſſance du morceau de plomb qu'il nous envoya demander la nuit dernière. C'eſt, je crois, tout ce que nous pouvons eſpérer de ce préſent que Saad me fit hier, en me promettant qu'il me porteroit bonheur. Ce fut alors que je lui parlai du retour des deux amis, & de ce qui s'étoit paſſé entr'eux & moi.

Ma femme fut embarraſſée de voir un poiſſon ſi grand & ſi gros : Que voulez-vous, dit-elle, que nous en faſſions ? Notre gril n'eſt propre qu'à rôtir des petits poiſſons ; & nous n'avons pas de vaſe aſſez grand pour le faire cuire au court-bouillon.

C'eſt votre affaire, lui dis-je, accommodez-le comme il vous plaira; rôti ou bouilli, j'en ſerai content; & en diſant ces paroles je retournai à mon travail.

En accommodant le poiſſon, ma femme tira avec les entrailles un gros diamant, qu'elle prit pour du verre, quand elle l'eut nettoyé. Elle avoit bien entendu parler de diamans; & ſi elle en avoit vû ou manié, elle n'en avoit pas aſſez de connoiſſance pour en faire la diſtinction. Elle le donna au plus petit de nos enfans pour en faire un jouet avec ſes frères & ſes ſœurs, qui vouloient le voir & le manier tour-à-tour, en ſe le donnant les uns aux autres pour en admirer la beauté, l'éclat & le brillant.

Le ſoir, quand la lampe fut allumée, nos enfans qui continuoient leur jeu, en ſe cédant le diamant pour le conſidérer l'un après l'autre, s'apperçurent qu'il rendoit de la lumière à meſure que ma femme leur cachoit la clarté de la lampe, en ſe donnant du mouvement pour achever de préparer le ſoupé; & cela engageoit les enfans à ſe l'arracher pour en faire l'expérience. Mais les petits pleuroient quand les plus grands ne leur laiſſoient pas autant de temps qu'ils

vouloient, & ceux-ci étoient contraints de le rendre pour les appaiſer.

Comme peu de choſe eſt capable d'amuſer les enfans, & cauſer de la diſpute entr'eux, & que cela leur arrive ordinairement, ni ma femme ni moi nous ne fîmes pas d'attention à ce qui faiſoit le ſujet du bruit & du tintamarre dont ils nous étourdiſſoient. Ils ceſsèrent enfin quand les plus grands ſe furent mis à table pour ſouper avec nous, & que ma femme eut donné aux plus petits chacun leur part.

Après le ſoupé, les enfans ſe raſſemblèrent, & ils recommencèrent le même bruit qu'auparavant. Alors je voulus ſavoir quelle étoit la cauſe de leur diſpute : j'appelai l'aîné, & je lui demandai quel ſujet ils avoient de faire ainſi grand bruit. Il me dit : Mon père, c'eſt un morceau de verre qui fait de la lumière quand nous le regardons le dos tourné à la lampe. Je me le fis apporter, & j'en fis l'expérience.

Cela me parut extraordinaire, & me fit demander à ma femme ce que c'étoit que ce morceau de verre : Je ne ſais, dit-elle, c'eſt un morceau de verre que j'ai tiré du ventre du poiſſon en le préparant.

Je ne m'imaginois pas, non plus qu'elle,

que ce fût autre choſe que du verre. Je pouſſai néanmoins l'expérience plus loin; je dis à ma femme de cacher la lampe dans la cheminée; elle le fit, & je vis que le prétendu morceau de verre faiſoit une lumière ſi grande, que nous pouvions nous paſſer de la lampe pour nous coucher. Je la fis éteindre, & je mis moi-même le morceau de verre ſur le bord de la cheminée pour nous éclairer. Voici, dis-je, un autre avantage que le morceau de plomb que l'ami de Saadi m'a donné nous procure, en nous épargnant d'acheter de l'huile.

Quand mes enfans virent que j'avois fait éteindre la lampe, & que le morceau de verre y ſuppléoit, ſur cette merveille, ils pouſsèrent des cris d'admiration ſi hauts & avec tant d'éclat, qu'ils retentirent bien loin dans le voiſinage.

Nous augmentâmes le bruit, ma femme & moi, à force de crier pour les faire taire, & nous ne pûmes les gagner entièrement ſur eux que quand ils furent couchés & qu'ils ſe furent endormis, après s'être entretenus un temps conſidérable, à leur manière, de la lumière merveilleuſe du morceau de verre.

Nous nous couchâmes après eux, ma femme & moi; & le lendemain de grand matin,

ſans penſer davantage au morceau de verre, j'allai travailler à mon ordinaire. Il ne doit pas être étrange que cela ſoit arrivé à un homme comme moi, qui étois accoutumé à voir du verre, & qui n'avois jamais vu de diamans; & ſi j'en avois vu, je n'avois pas fait d'attention à en connoître la valeur.

Je ferai remarquer à votre majeſté, en cet endroit, qu'entre ma maiſon & celle de mon voiſin la plus prochaine, il n'y avoit qu'une cloiſon de charpente & de maçonnerie fort légère pour toute ſéparation. Cette maiſon appartenoit à un juif fort riche, jouaillier de profeſſion, & la chambre où lui & ſa femme couchoient joignoit à la cloiſon. Ils étoient déjà couchés, & endormis, quand mes enfans avoient fait le plus grand bruit; cela les avoit éveillés, & ils avoient été long-temps à ſe rendormir.

Le lendemain, la femme du juif, tant de la part de ſon mari qu'en ſon propre nom, vint porter ſes plaintes à la mienne de l'interruption de leur ſommeil dès le premier ſomme. Ma bonne Rachel, c'eſt ainſi que s'appeloit la femme du juif, lui dit ma femme, je ſuis bien fâchée de ce qui eſt arrivé, & je vous en fais mes excuſes. Vous ſavez ce que c'eſt que les enfans; un rien les fait rire,

de même que peu de choſe les fait pleurer. Entrez, & je vous montrerai le ſujet qui fait celui de vos plaintes.

La juive entra, & ma femme prit le diamant, puiſqu'enfin c'en étoit un, & un d'une grande ſingularité. Il étoit encore ſur la cheminée, & en le lui préſentant: Voyez, dit-elle, c'eſt ce morceau de verre qui eſt cauſe de tout le bruit que vous avez entendu hier au ſoir. Pendant que la juive, qui avoit connoiſſance de toutes ſortes de pierreries, examinoit ce diamant avec admiration, elle lui raconta comment elle l'avoit trouvé dans le ventre du poiſſon, & de tout ce qui en étoit arrivé.

Quand ma femme eut achevé, la juive qui ſavoit comment elle s'appeloit: Aishach, dit-elle, en lui remettant le diamant entre les mains, je crois comme vous que ce n'eſt que du verre; mais comme il eſt plus beau que le verre ordinaire, & que j'ai un morceau de verre à-peu-près ſemblable, dont je me pare quelquefois, & qu'il y feroit un accompagnement, je l'achetterois ſi vous vouliez me le vendre.

Mes enfans qui entendirent parler de vendre leur jouet, interrompirent la converſation en ſe récriant contre, en priant leur mère

mère de le leur garder, ce qu'elle fut contrainte de leur promettre pour les appaiſer.

La juive obligée de ſe retirer, ſortit; & avant de quitter ma femme qui l'avoit accompagnée juſqu'à la porte, elle la pria, en parlant bas, ſi elle avoit deſſein de vendre le morceau de verre, de ne le faire voir à perſonne qu'auparavant elle ne lui en eût donné avis.

Le juif étoit allé à ſa boutique de grand matin, dans le quartier des jouailliers. La juive alla l'y trouver, & elle lui annonça la découverte qu'elle venoit de faire; elle lui rendit compte de la groſſeur, du poids à-peu-près, de la beauté, de la belle eau & de l'éclat du diamant, & ſurtout de ſa ſingularité, qui étoit de rendre de la lumière la nuit, ſur le rapport de ma femme, d'autant plus croyable, qu'il étoit naïf.

Le juif renvoya ſa femme avec ordre d'en traiter avec la mienne, de lui en offrir d'abord peu de choſe, autant qu'elle le jugeroit à propos, & d'augmenter à proportion de la difficulté qu'elle trouveroit, & enfin de conclure le marché à quelque prix que ce fût.

La juive, ſelon l'ordre de ſon mari, parla à ma femme en particulier, ſans attendre qu'elle ſe fût déterminée à vendre le dia-

mant, & elle lui demanda si elle en vouloit vingt pièces d'or. Pour un morceau de verre, comme elle le pensoit, ma femme trouva la somme considérable. Elle ne voulut répondre néanmoins ni oui ni non; elle dit seulement à la juive, qu'elle ne pouvoit l'écouter qu'elle ne m'eût parlé auparavant.

Dans ces entrefaites, je venois de quitter mon travail, & je voulois rentrer chez moi pour dîner, comme elles se parloient à la porte. Ma femme m'arrête, & me demande si je consentois à vendre le morceau de verre qu'elle avoit trouvé dans le ventre du poisson, pour vingt pièces d'or que la juive, notre voisine, en offroit.

Je ne répondis pas sur le champ; je fis réflexion à l'assurance avec laquelle Saad m'avoit promis, en me donnant le morceau de plomb, qu'il feroit ma fortune; & la juive crut que c'étoit en méprisant la somme qu'elle avoit offerte, que je ne répondois rien. Voisin, me dit-elle, je vous en donnerai cinquante, en êtes-vous content?

Comme je vis que de vingt pièces d'or, la juive augmentoit si promptement jusqu'à cinquante, je tins ferme, & je lui dis qu'elle étoit bien éloignée du prix auquel je prétendois le vendre. Voisin, reprit-elle, prenez-

en cent pièces d'or; c'eſt beaucoup, je ne ſais même ſi mon mari m'avouera. A cette nouvelle augmentation, je lui dis que je voulois en avoir cent mille pièces d'or; que je voyois bien que le diamant valoit davantage; mais que pour lui faire plaiſir, à elle & à ſon mari, comme voiſins, je me bornois à cette ſomme que je voulois en avoir abſolument, & que s'ils le refuſoient à ce prix-là, d'autres jouailliers m'en donneroient davantage.

La juive me confirma elle-même dans ma réſolution, par l'empreſſement qu'elle témoigna de conclure le marché, en m'en offrant à pluſieurs repriſes juſqu'à cinquante mille pièces d'or, que je refuſai. Je ne puis, dit-elle, en offrir davantage ſans le conſentement de mon mari: il reviendra ce ſoir; la grâce que je vous demande, c'eſt d'avoir la patience qu'il vous ait parlé, & qu'il ait vu le diamant; ce que je lui promis.

Le ſoir, quand le juif fut revenu chez lui, il apprit de ſa femme qu'elle n'avoit rien avancé avec la mienne ni avec moi; l'offre qu'elle m'avoit faite de cinquante mille pièces d'or, & la grâce qu'elle m'avoit demandée.

Le juif obſerva le temps que je quittai mon ouvrage & que je voulus rentrer chez moi.

Voiſin Haſſan, dit-il en m'abordant, je vous prie de me montrer le diamant que votre femme a montré à la mienne: je le fis entrer & le lui montrai.

Comme il faiſoit fort ſombre, & que la lampe n'étoit pas encore allumée, il connut d'abord par la lumière que le diamant rendoit, & par ſon grand éclat au milieu de ma main qui en étoit éclairée, que ſa femme lui avoit fait un rapport fidelle. Il le prit; & après l'avoir examiné long-temps, & en ne ceſſant de l'admirer: Eh bien, voiſin, dit-il, ma femme, à ce qu'elle m'a dit, vous en a offert cinquante mille pièces d'or; afin que vous ſoyez content, je vous en offre vingt mille de plus.

Voiſin, repris-je, votre femme a pu vous dire que je l'ai mis à cent mille; ou vous me les donnerez, ou le diamant me demeurera, il n'y a pas de milieu. Il marchanda long-temps dans l'eſpérance que je le lui donnerois à quelque choſe de moins; mais il ne put rien obtenir, & la crainte qu'il eut que je ne le fiſſe voir à d'autres jouailliers, comme je l'euſſe fait, fit qu'il ne me quitta pas ſans conclure le marché, au prix que je demandois. Il me dit qu'il n'avoit pas les cent mille pièces d'or chez lui; mais que le lendemain

il me consigneroit toute la somme avant qu'il fût la même heure, & il m'en apporta le même jour deux sacs chacun de mille, pour que le marché fût conclu.

Le lendemain, je ne sais si le juif emprunta de ses amis, ou s'il fit société avec d'autres jouailliers : quoiqu'il en soit, il me fit la somme de cent mille pièces d'or, qu'il m'apporta dans le temps qu'il m'en avoit donné parole, & je lui mis le diamant entre les mains.

La vente du diamant ainsi terminée, & riche infiniment au-dessus de mes espérances, je remerciai dieu de sa bonté & de sa libéralité, & je fusse allé me jeter aux pieds de Saad, pour lui témoigner ma reconnoissance, si j'eusse su où il demeuroit. J'en aurois usé de même à l'égard de Saadi, à qui j'avois la première obligation de mon bonheur, quoiqu'il n'eût pas réussi dans la bonne intention qu'il avoit pour moi.

Je songeai ensuite au bon usage que je devois faire d'une somme aussi considérable. Ma femme, l'esprit déjà rempli de la vanité ordinaire à son sexe, me proposa d'abord des riches habillemens pour elle & pour ses enfans, d'acheter une maison & de la meubler richement. Ma femme, lui dis-je, ce

n'eſt point par ces ſortes de dépenſes que nous devons commencer. Remettez-vous-en à moi, ce que vous demandez viendra avec le temps. Quoique l'argent ne ſoit fait que pour le dépenſer, il faut néanmoins y procéder de manière qu'il produiſe un fonds dont on puiſſe tirer ſans qu'il tariſſe : c'eſt à quoi je penſe, & dès demain je commencerai à établir ce fonds.

Le jour ſuivant, j'employai la journée à aller chez une bonne partie des gens de mon métier, qui n'étoient pas plus à leur aiſe que je ne l'avois été juſqu'alors ; & en leur donnant de l'argent d'avance, je les engageai à travailler pour moi à différentes ſortes d'ouvrages de corderie, chacun ſelon ſon habileté & ſon pouvoir, avec promeſſe de ne pas les faire attendre, & d'être exact à les bien payer de leur travail, à meſure qu'ils m'apporteroient de leurs ouvrages. Le jour d'après, j'achevai d'engager de même les autres cordiers de ce rang, à travailler pour moi, & depuis ce temps-là, tout ce qu'il y en a dans Bagdad continuent ce travail, très-contens de mon exactitude à leur tenir la parole que je leur ai donnée.

Comme ce grand nombre d'ouvriers devoit produire des grands ouvrages, à propor-

tion, je louai des magasins en différens endroits; & dans chacun j'établis un commis, tant pour les recevoir que pour la vente en gros & en détail : & bientôt par cette économie je me fis un gain & un revenu considérables.

Ensuite, pour réunir en un seul endroit tant de magasins dispersés, j'achetai une grande maison, qui occupoit un grand terrein, mais qui tomboit en ruine. Je la fis mettre à bas, & à la place je fis bâtir celle que votre majesté vit hier. Mais quelqu'apparence qu'elle ait, elle n'est composée que des magasins qui me sont nécessaires, & de logemens qu'autant que j'en ai besoin pour moi & pour ma famille.

Il y avoit déjà quelque temps que j'avois abandonné mon ancienne & petite maison, pour venir m'établir dans cette nouvelle, quand Saadi & Saad, qui n'avoient plus pensé à moi jusqu'alors, s'en souvinrent. Ils convinrent d'un jour de promenade; & en passant par la rue où ils m'avoient vu, ils furent dans un grand étonnement de ne m'y pas voir occupé à mon petit train de corderie, comme ils m'y avoient vu. Ils demandèrent ce que j'étois devenu, si j'étois mort ou vivant. Leur étonnement augmenta, quand ils eurent

appris que celui qu'ils demandoient étoit devenu un gros marchand, & qu'on ne l'appeloit plus ſimplement Haſſan, mais Cogia Haſſan Alhabbal ; c'eſt-à-dire, le marchand Haſſan le cordier, & qu'il s'étoit fait bâtir dans la rue qu'on leur nomma, une maiſon qui avoit l'apparence d'un palais.

Les deux amis vinrent me chercher dans cette rue ; & dans le chemin, comme Saadi ne pouvoit s'imaginer que le morceau de plomb que Saad m'avoit donné fût la cauſe d'une ſi haute fortune : J'ai une joie parfaite, dit-il à Saad, d'avoir fait la fortune de Haſſan Alhabbal. Mais je ne puis approuver qu'il m'ait fait deux menſonges pour me tirer quatre cent pièces d'or, au lieu de deux cent : car d'attribuer ſa fortune au morceau de plomb que vous lui donnâtes, c'eſt ce que je ne puis, & perſonne non plus que moi ne l'y attribueroit.

C'eſt votre penſée, reprit Saad, mais ce n'eſt pas la mienne ; & je ne vois pas pourquoi vous voulez faire à Cogia Haſſan l'injuſtice de le prendre pour un menteur. Vous me permettrez de croire qu'il nous a dit la vérité, qu'il n'a penſé à rien moins qu'à nous la déguiſer, & que c'eſt le morceau de plomb que je lui donnai, qui eſt la cauſe uni-

que de ſon bonheur. C'eſt de quoi Cogia Haſſan va bientôt nous éclaircir vous & moi.

Ces deux amis arrivèrent dans la rue où eſt ma maiſon, en tenant de ſemblables diſcours. Ils demandèrent où elle étoit, on la leur montra; & à en conſidérer la façade, ils eurent de la peine à croire que ce fût elle. Ils frappèrent à la porte, & mon portier ouvrit.

Saadi qui craignoit de commettre une incivilité, s'il prenoit la maiſon de quelque ſeigneur de marque pour celle qu'il cherchoit, dit au portier: On nous a enſeigné cette maiſon pour celle de Cogia Haſſan Alhabbal; dites-nous ſi nous ne nous trompons pas. Non, ſeigneur, vous ne vous trompez pas, répondit le portier, en ouvrant la porte plus grande, c'eſt elle-même; entrez, il eſt dans la ſalle, & vous trouverez parmi les eſclaves quelqu'un qui vous annoncera.

Les deux amis me furent annoncés, & je les reconnus: dès que je les vis paroître, je me levai de ma place, je courus à eux, & voulus leur prendre le bord de la robe pour la baiſer; ils m'en empêchèrent, & il fallut que je ſouffriſſe malgré moi qu'ils m'embraſſaſſent. Je les invitai à monter ſur un grand ſopha, en leur en montrant un plus petit à quatre

perſonnes qui avançoit ſur mon jardin. Je les priai de prendre place, & ils vouloient que je me miſſe à la place d'honneur. Seigneurs, leur dis-je, je n'ai pas oublié que je ſuis le pauvre Haſſan Alhabbal; & quand je ſerois tout autre que je ne ſuis, & que je ne vous aurois pas les obligations que je vous ai, je fais ce qui vous eſt dû : je vous ſupplie de ne pas me couvrir plus long-temps de confuſion. Ils prirent la place qui leur étoit due, & je pris la mienne vis-à-vis d'eux.

Alors Saadi en prenant la parole, & en me l'adreſſant : Cogia Haſſan, dit-il, je ne puis exprimer combien j'ai de joie de vous voir à-peu-près dans l'état que je ſouhaitois, quand je vous fis préſent, ſans vous en faire un reproche, des deux cent pièces d'or, tant la première que la ſeconde fois; & je ſuis perſuadé que les quatre cent pièces ont fait en vous le changement merveilleux de votre fortune, que je vois avec plaiſir. Une ſeule choſe me fait de la peine, qui eſt que je ne comprends pas quelle raiſon vous pouvez avoir eue de me déguiſer la vérité deux fois, en alléguant des pertes arrivées par des contre-temps qui m'ont paru & qui me paroiſſent encore incroyables. Ne ſeroit-ce pas que quand nous vous vîmes la dernière fois,

vous aviez encore ſi peu avancé vos petites affaires, tant avec les deux cent premières, qu'avec les deux cent dernières pièces d'or, que vous eûtes honte d'en faire un aveu ? Je veux le croire ainſi par avance, & je m'attends que vous allez me confirmer dans mon opinion.

Saad entendit ce diſcours de Saadi avec grande impatience, pour ne pas dire indignation, & il le témoigna les yeux baiſſés en branlant la tête. Il le laiſſa parler néanmoins juſqu'à la fin, ſans ouvrir la bouche. Quand il eut achevé : Saadi, reprit-il, pardonnez ſi, avant que Cogia vous réponde, je le previens pour vous dire que j'admire votre prévention contre ſa ſincérité, & que vous perſiſtiez à ne vouloir pas ajouter foi aux aſſurances qu'il vous en a données ci-devant. Je vous ai déjà dit, & je vous le répète, que je l'ai cru d'abord, ſur le ſimple récit des deux accidens qui lui ſont arrivés ; & quoique vous en puiſſiez dire, je ſuis perſuadé qu'ils ſont véritables. Mais laiſſons-le parler, nous allons être éclaircis par lui-même, qui de nous deux lui rend juſtice.

Après le diſcours de ces deux amis, je pris la parole, & en la leur adreſſant également : Seigneurs, leur dis-je, je me condamnerois

à un silence perpétuel, sur l'éclaircissement que vous me demandez, si je n'étois certain que la dispute que vous avez à mon occasion n'est pas capable de rompre le nœud d'amitié qui unit vos cœurs. Je vais donc m'expliquer, puisque vous l'exigez de moi. Mais auparavant, je vous proteste que c'est avec la même sincérité que je vous ai exposé ci-devant ce qui m'étoit arrivé. Alors je leur racontai la chose de point en point, comme votre majesté l'a entendu, sans oublier la moindre circonstance.

Mes protestations ne firent pas d'impression sur l'esprit de Saadi, pour le guérir de sa prévention. Quand j'eus cessé de parler: Cogia Hassan, reprit-il, l'aventure du poisson & du diamant trouvé dans son ventre à point nommé, me paroît aussi peu croyable, que l'enlèvement de votre turban par un milan, & que le vase de fer échangé pour de la terre à décrasser. Quoiqu'il en puisse être, je n'en suis pas moins convaincu que vous n'êtes plus pauvre, mais riche, comme mon intention étoit que vous le devinssiez par mon moyen, je m'en réjouis très-sincèrement.

Comme il étoit tard, ils se levèrent pour prendre congé, & Saad en même-temps que lui. Je me levai de même, & en les arrê-

tant : Seigneurs, leur dis-je, trouvez bon que je vous demande une grâce, & je vous supplie de ne pas me la refuſer ; c'eſt de ſouffrir que j'aye l'honneur de vous donner un ſoupé frugal, & enſuite à chacun un lit, pour vous mener demain par eau à une petite maiſon de campagne que j'ai acheté, pour y aller prendre l'air de temps en temps, d'où je vous ramènerai par terre le même jour, chacun ſur un cheval de mon écurie.

Si Saad n'a pas d'affaire qui l'appelle ailleurs, dit Saadi, j'y conſens de bon cœur. Je n'en ai point, reprit Saad, dès qu'il s'agit de jouir de votre compagnie. Il faut donc, continua-t-il, envoyer chez vous & chez moi avertir qu'on ne nous attende pas. Je leur fis venir un eſclave, & pendant qu'ils le chargèrent de cette commiſſion, je pris le temps de donner ordre pour le ſoupé.

En attendant l'heure du ſoupé, je fis voir ma maiſon & tout ce qui la compoſe à mes bienfaiteurs, qui la trouvèrent bien entendue, par rapport à mon état. Je les appelle mes bienfaiteurs l'un & l'autre, ſans diſtinction, parce que ſans Saadi, Saad ne m'eût pas donné le morceau de plomb, & que ſans Saad, Saadi ne ſe fût pas adreſſé à moi pour me donner les quatre cent pièces d'or, à

quoi je rapporte la ſource de mon bonheur. Je les ramenai dans la ſalle, où ils me firent pluſieurs queſtions ſur le détail de mon négoce, & je leur répondis de manière qu'ils parurent contens de ma conduite.

On vint enfin m'avertir que le ſoupé étoit ſervi. Comme la table étoit miſe dans une autre ſalle, je les y fis paſſer. Ils ſe récrièrent ſur l'illumination dont elle étoit éclairée, ſur la propreté du lieu, ſur le buffet, & ſur les mets qu'ils trouvèrent à leur goût. Je les régalai auſſi d'un concert de voix & d'inſtrumens pendant le repas, & quand on eut deſſervi, d'une troupe de danſeurs & danſeuſes, & d'autres divertiſſemens, en tâchant de leur faire connoître autant qu'il m'étoit poſſible, combien j'étois pénétré de reconnoiſſance à leur égard.

Le lendemain, comme j'avois fait convenir Saadi & Saad de partir de grand matin, afin de jouir de la fraîcheur, nous nous rendîmes ſur le bord de la rivière, avant que le ſoleil fût levé. Nous nous embarquâmes ſur un bateau très-propre & garni de tapis, qu'on nous tenoit prêt; & à la faveur de ſix bons rameurs, & du courant de l'eau, environ en une heure & demie de naviga-

tion nous abordâmes à ma maiſon de campagne.

En mettant pied à terre, les deux amis s'arrêtèrent, moins pour en conſidérer la beauté par le dehors, que pour en admirer la ſituation avantageuſe pour les belles vues, ni trop bornées, ni trop étendues, qui la rendoient agréable de tous les côtés. Je les menai dans les appartemens, je leur en fis remarquer les accompagnemens, les dépendances & les commodités, ce qui la leur fit trouver toute riante & très-charmante.

Nous entrâmes enſuite dans le jardin, où ce qui leur plut davantage, fut une forêt d'orangers & de citroniers de toute ſorte d'eſpèces, chargés de fruits & de fleurs, dont l'air étoit embaumé, plantés par allées à diſtance égale, & arroſés par une rigole perpétuelle, d'arbre en arbre, d'une eau vive détournée de la rivière. L'ombrage, la fraîcheur dans la plus grande ardeur du ſoleil, le doux murmure de l'eau, le ramage harmonieux d'une infinité d'oiſeaux, & pluſieurs autres agrémens les frappèrent, de manière qu'ils s'arrêtoient preſque à chaque pas, tantôt pour me témoigner l'obligation qu'ils m'avoient de les avoir amenés dans un lieu ſi délicieux, tantôt pour me féliciter

de l'acquiſition que j'avois faite, & pour me faire d'autres complimens obligeans.

Je les menai juſqu'au bout de cette forêt, qui eſt fort longue & fort large, où je leur fis remarquer un bois de grands arbres, qui termine mon jardin. Je les menai juſqu'à un cabinet ouvert de tous les côtés, mais ombragé par un bouquet de palmiers qui n'empêchoient pas qu'on n'y eût la vue libre; & je les invitai d'y entrer, & de s'y repoſer ſur un ſopha garni de tapis & de couſſins.

Deux de mes fils que nous avions trouvés dans la maiſon, & que j'y avois envoyés depuis quelque temps avec leur précepteur, pour y prendre l'air, nous avoient quittés pour entrer dans le bois; & comme ils cherchoient des nids d'oiſeaux, ils en apperçurent un entre les branches d'un grand arbre. Ils tentèrent d'abord d'y monter; mais comme ils n'avoient ni la force, ni l'adreſſe pour l'entreprendre, ils le montrèrent à un eſclave que je leur avois donné, qui ne les abandonnoit pas, & ils lui dirent de leur dénicher les oiſeaux.

L'eſclave monta ſur l'arbre; & quand il fut arrivé juſqu'au nid, il fut fort étonné de voir qu'il étoit pratiqué dans un turban. Il enlève le nid tel qu'il étoit, deſcend de

l'arbre, & fait remarquer le turban à mes enfans ; mais comme il ne douta pas que ce ne fût une choſe que je ſerois bien-aiſe de voir, il le leur témoigna, & il le donna à l'aîné pour me l'apporter.

Je les vis venir de loin avec la joie ordinaire aux enfans qui ont trouvé un nid ; & en me le préſentant : Mon père, me dit l'aîné, voyez-vous ce nid dans un turban ?

Saadi & Saad ne furent pas moins ſurpris que moi de la nouveauté ; mais je le fus bien plus qu'eux, en reconnoiſſant que le turban étoit celui que le milan m'avoit enlevé. Dans mon étonnement, après l'avoir bien examiné & tourné de tous les côtés, je demandai aux deux amis : Seigneurs, avez-vous la mémoire aſſez bonne pour vous ſouvenir que c'eſt là le turban que je portois le jour que vous me fîtes l'honneur de m'aborder la première fois.

Je ne penſe pas, répondit Saad, que Saadi y ait fait attention non plus que moi ; mais ni lui ni moi nous ne pourrons en douter, ſi les cent quatre-vingt-dix pièces d'or s'y trouvent.

Seigneur, repris-je, ne doutez pas que ce ne ſoit le même turban : outre que je le reconnois fort bien, je m'apperçois auſſi à

la peſanteur que ce n'en eſt pas un autre ; & vous vous en appercevrez vous-même ſi vous prenez la peine de le manier. Je le lui préſentai, après en avoir ôté les oiſeaux que je donnai à mes enfans ; il le prit entre ſes mains, & le préſenta à Saadi, pour juger du poids qu'il pourroit avoir.

Je veux croire que c'eſt votre turban, me dit Saadi ; j'en ſerai néanmoins mieux convaincu, quand je verrai les cent quatre-vingt-dix pièces d'or en eſpèces.

Au moins, ſeigneurs, ajoutai-je, quand j'eus repris le turban, obſervez bien, je vous en ſupplie, avant que j'y touche, que ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'il s'eſt trouvé ſur l'arbre ; & que l'état où vous le voyez, & le nid qui eſt ſi proprement accommodé, ſans que main d'homme y ait touché, ſont des marques certaines qu'il s'y trouvoit depuis le jour que le milan me l'a emporté, & qu'il l'a laiſſé tomber ou poſé ſur cet arbre, dont les branches ont empêché qu'il ne ſoit tombé juſqu'à terre. Et ne trouvez pas mauvais que je vous faſſe faire cette remarque ; j'ai un trop grand intérêt de vous ôter tout ſoupçon de fraude de ma part.

Saad me ſeconda dans mon deſſein. Saadi reprit-il, cela vous regarde & non pas moi,

qui ſuis bien perſuadé que Cogia Haſſan ne nous en impoſe pas.

Pendant que Saad parloit, j'ôtai la toile qui environnoit en pluſieurs tours le bonnet qui faiſoit partie du turban, & j'en tirai la bourſe, que Saadi reconnut pour la même qu'il m'avoit donnée. Je la vuidai ſur le tapis devant eux, & je leur dis : Seigneurs, voilà les pièces d'or, comptez-les vous-mêmes, & voyez ſi le compte n'y eſt pas. Saadi les arrangea par dixaine, juſqu'au nombre de cent quatre-vingt-dix; & alors Saadi qui ne pouvoit nier une vérité ſi manifeſte, prit la parole, & en me l'adreſſant : Cogia Haſſan, dit-il, je conviens que ces cent quatre-vingt-dix pièces d'or n'ont pu ſervir à vous enrichir. Mais les cent quatre-vingt-dix autres que vous avez cachées dans un vaſe de ſon, comme vous voulez me le faire accroire, ont pu y contribuer.

Seigneur, repris-je, je vous ai dit la vérité auſſi-bien à l'égard de cette dernière ſomme, qu'à l'égard de la première. Vous ne voudriez pas que je me rétractaſſe pour vous dire un menſonge.

Cogia Haſſan, me dit Saad, laiſſez Saadi dans ſon opinion; je conſens de bon cœur qu'il croye que vous lui êtes redevable de

la moitié de votre bonne fortune, par le moyen de la dernière ſomme, pourvu qu'il tombe d'accord que j'y ai contribué de l'autre moitié, par le moyen du morceau de plomb que je vous ai donné, & qu'il ne révoque pas en doute le précieux diamant trouvé dans le ventre du poiſſon.

Saad, reprit Saadi, je veux ce que vous voulez, pourvu que vous me laiſſiez la liberté de croire qu'on n'amaſſe de l'argent qu'avec de l'argent.

Quoi, repartit Saadi, ſi le haſard vouloit que je trouvaſſe un diamant de cinquante mille pièces d'or, & qu'on m'en donnât la ſomme, aurois-je acquis cette ſomme avec de l'argent?

La conteſtation en demeura-là; nous nous levâmes, & rentrant dans la maiſon, comme le dîné étoit ſervi, nous nous mîmes à table. Après le dîné je laiſſai à mes hôtes la liberté de paſſer la grande chaleur du jour à ſe tranquilliſer, pendant que j'allai donner mes ordres à mon concierge & à mon jardinier. Je les rejoignis, & nous nous entretînmes de choſes indifférentes, juſqu'à ce que la plus grande chaleur fût paſſée, que nous retournâmes au jardin, où nous reſtâmes à la fraicheur preſque juſqu'au coucher du

ſoleil. Alors les deux amis & moi nous montâmes à cheval, & ſuivis d'un eſclave, nous arrivâmes à Bagdad environ à deux heures de nuit, avec un beau clair de lune.

Je ne ſais par quelle négligence de mes gens il étoit arrivé qu'il manquoit d'orge chez moi pour les chevaux. Les magaſins étoient fermés, & ils étoient trop éloignés pour en aller faire proviſion ſi tard.

En cherchant dans le voiſinage, un de mes eſclaves trouva un vaſe de ſon dans une boutique; il acheta le ſon, & l'apporta avec le vaſe, à la charge de rapporter & de rendre le vaſe le lendemain. L'eſclave vuida le ſon dans l'auge; & en l'étendant, afin que les chevaux en euſſent chacun leur part, il ſentit ſous ſa main un linge lié, qui étoit peſant. Il m'apporta le linge ſans y toucher, & dans l'état qu'il l'avoit trouvé, & il me le préſenta, en me diſant que c'étoit peut-être le linge dont il m'avoit entendu parler ſouvent, en racontant mon hiſtoire à mes amis.

Plein de joie, je dis à mes bienfaiteurs: Seigneurs, dieu ne veut pas que vous vous ſépariez d'avec moi que vous ne ſoyez pleinement convaincus de la vérité, dont je n'ai ceſſé de vous aſſurer; voici, continuai-je, en

m'adreſſant à Saadi, les autres cent quatre-vingt-dix pièces d'or que j'ai reçues de votre main, je le connois au linge que vous voyez. Je déliai le linge, & je comptai la ſomme devant eux. Je me fis auſſi apporter le vaſe, je le reconnus, & je l'envoyai à ma femme pour lui demander ſi elle le connoiſſoit, avec ordre de ne lui rien dire de ce qui venoit d'arriver. Elle le connut d'abord, & elle m'envoya dire que c'étoit le même vaſe qu'elle avoit échangé plein de ſon, pour de la terre à décraſſer.

Saadi ſe rendit de bonne foi; & revenu de ſon incrédulité, il dit à Saad: Je vous cède, & je reconnois avec vous que l'argent n'eſt pas toujours un moyen sûr pour en amaſſer d'autre, & devenir riche.

Quand Saadi eut achevé; Seigneur, lui dis-je, je n'oſerois vous propoſer de reprendre les trois cent quatre-vingt pièces qu'il a plû à dieu de faire reparoître aujourd'hui, pour vous détromper de l'opinion de ma mauvaiſe foi. Je ſuis perſuadé que vous ne m'en avez pas fait préſent dans l'intention que je vous les rendiſſe. De mon côté, je ne prétends pas en profiter, auſſi content que je le ſuis de ce qu'il m'a envoyé d'ailleurs; mais j'eſpère que vous approuverez que je les diſtribue demain

aux pauvres, afin que dieu nous en donne la récompenſe à vous & à moi.

Les deux amis couchèrent encore chez moi cette nuit-là; & le lendemain, après m'avoir embraſſé, ils retournèrent chacun chez ſoi, très-contens de la réception que je leur avois faite, & d'avoir connu que je n'abuſois pas du bonheur dont je leur étois redevable après dieu. Je n'ai pas manqué d'aller les remercier chez eux, chacun en particulier. Et depuis ce temps-là, je tiens à grand honneur la permiſſion qu'ils m'ont donnée de cultiver leur amitié & de continuer de les voir.

Le calife Haroun Alraſchid donnoit à Cogia Haſſan une attention ſi grande, qu'il ne s'apperçut de la fin de ſon hiſtoire que par ſon ſilence. Il lui dit: Cogia Haſſan, il y avoit long-temps que je n'avois rien entendu qui m'ait fait un auſſi grand plaiſir, que les voies toutes merveilleuſes par leſquelles il a plu à dieu de te rendre heureux dans ce monde. C'eſt à toi de continuer à lui rendre grâces, par le bon uſage que tu fais de ſes bienfaits. Je ſuis bien aiſe que tu ſaches que le diamant qui a fait ta fortune eſt dans mon tréſor; & de mon côté, je ſuis ravi d'apprendre par quel moyen il y eſt entré. Mais parce qu'il ſe peut faire qu'il reſte encore

quelque doute dans l'esprit de Saadi sur la singularité de ce diamant, que je regarde comme la chose la plus précieuse & la plus digne d'être admirée de tout ce que je possède, je veux que tu l'amènes avec Saad, afin que le garde de mon trésor le lui montre : & pour peu qu'il soit encore incrédule, qu'il reconnoisse que l'argent n'est pas toujours un moyen certain à un pauvre homme pour acquérir de grandes richesses en peu de temps, & sans beaucoup de peines. Je veux aussi que tu racontes ton histoire au garde de mon trésor, afin qu'il la fasse mettre par écrit, & qu'elle y soit conservée avec le diamant.

En achevant ces paroles, comme le calife eut témoigné par une inclination de tête à Cogia Hassan, à Sidi Nouman & à Baba-Abdalla, qu'il étoit content d'eux, ils prirent congé en se prosternant devant son trône, après quoi ils se retirèrent.

La sultane Scheherazade voulut commencer un autre conte; mais le sultan des Indes qui s'apperçut que l'aurore commençoit à paroître, remit à lui donner audience le jour suivant.

*

HISTOIRE

HISTOIRE

D'Ali Baba & de quarante voleurs exterminés par une eſclave.

LA ſultane Scheherazade éveillée par la vigilance de Dinarzade ſa ſœur, raconta au ſultan des Indes, ſon époux, l'hiſtoire laquelle il s'attendoit.

Puiſſant ſultan, dit-elle ;dans une ville de Perſe, aux confins des états de votre majeſté, il y avoit deux frères, dont l'un ſe nommoit Caſſim, & l'autre Ali Baba. Comme leur père ne leur avoit laiſſé que peu de biens, & qu'ils les avoient partagés également, il ſemble que leur fortune devoit être égale : le haſard néanmoins en diſpoſa autrement.

Caſſim épouſa une femme qui, peu de temps après leur mariage, devint héritière d'une boutique bien garnie, d'un magaſin rempli de bonnes marchandiſes, & de biens en fonds de terre, qui le mirent tout-à-coup à ſon aiſe, & le rendirent un des marchands les plus riches de la ville.

Ali Baba, au contraire, qui avoit épouſé

une femme auſſi pauvre que lui, étoit logé fort pauvrement, & il n'avoit autre induſtrie pour gagner ſa vie, & de quoi s'entretenir lui & ſes enfans, que d'aller couper du bois dans une forêt voiſine, & de venir le vendre à la ville, chargé ſur trois ânes qui faiſoient toute ſa poſſeſſion.

Ali Baba étoit un jour dans la forêt, & il achevoit d'avoir coupé à-peu-près aſſez de bois pour faire la charge de ſes ânes, lorſqu'il apperçut une groſſe pouſſière qui s'élevoit en l'air, & qui avançoit droit du côté où il étoit. Il regarde attentivement, & il diſtingue une troupe nombreuſe de gens à cheval qui venoient d'un bon train.

Quoiqu'on ne parlât pas de voleurs dans le pays, Ali Baba néanmoins eut la penſée que ces cavaliers pouvoient en être : ſans conſidérer ce que deviendroient ſes ânes, il ſongea à ſauver ſa perſonne. Il monta ſur un gros arbre, dont les branches à peu de hauteur ſe ſéparoient en rond, ſi près les unes des autres, qu'elles n'étoient ſéparées que par un très-petit eſpace. Il ſe poſta au milieu avec d'autant plus d'aſſurance, qu'il pouvoit voir ſans être vu; & l'arbre s'élevoit au pied d'un rocher iſolé de tous les côtés, beaucoup plus haut que l'arbre, & eſcarpé

de manière qu'on ne pouvoit monter au haut par aucun endroit.

Les cavaliers grands, puiſſans, tous bien montés & bien armés, arrivèrent près du rocher, où ils mirent pied à terre; & Ali Baba, qui en compta quarante, à leur mine & à leur équipement, ne douta pas qu'ils ne fuſſent des voleurs. Il ne ſe trompoit pas; en effet c'étoient des voleurs, qui, ſans faire aucun tort aux environs, alloient exercer leurs brigandages bien loin, & avoient là leur rendez-vous; & ce qu'il les vit faire, le confirma dans cette opinion.

Chaque cavalier débrida ſon cheval, l'attacha, lui paſſa au cou un ſac plein d'orge qu'il avoit apporté ſur la croupe, & ils ſe chargèrent chacun de leur valiſe; & la plupart des valiſes parurent ſi peſantes à Ali Baba, qu'il jugea qu'elles étoient pleines d'or & d'argent monnoyé.

Le plus apparent, chargé de ſa valiſe comme les autres, qu'Ali Baba prit pour le capitaine des voleurs, s'approcha du rocher, fort près du gros arbre où il s'étoit réfugié, & après qu'il ſe fut fait chemin au travers de quelques arbriſſeaux, il prononça ces paroles ſi diſtinctement, *Seſame, ouvre-toi*, qu'Ali Baba les entendit. Dès que le capitaine des

voleurs les eut prononcées, une porte s'ouvrit; & après qu'il eut fait paſſer tous ſes gens devant lui, & qu'ils furent tous entrés, il entra auſſi, & la porte ſe ferma.

Les voleurs demeurèrent long-temps dans le rocher; & Ali Baba qui craignoit que quelqu'un d'eux, ou que tous enſemble ne ſortiſſent s'il quittoit ſon poſte pour ſe ſauver, fut contraint de reſter ſur l'arbre, & d'attendre avec patience. Il fut tenté néanmoins de deſcendre pour ſe ſaiſir de deux chevaux, en monter un, & mener l'autre par la bride, & de gagner la ville en chaſſant ſes trois ânes devant lui; mais l'incertitude de l'événement fit qu'il prit le parti le plus sûr.

La porte ſe r'ouvrit enfin, les quarante voleurs ſortirent; & au lieu que le capitaine étoit entré le dernier, il ſortit le premier, & après les avoir vu défiler devant lui. Ali Baba entendit qu'il fit refermer la porte, en prononçant ces paroles : *Seſame, referme-toi.* Chacun retourna à ſon cheval, le rebrida, r'attacha ſa valiſe, & remonta deſſus. Quand ce capitaine enfin vit qu'ils étoient tous prêts à partir, il ſe mit à la tête, & il reprit avec eux le chemin par où ils étoient venus.

Ali Baba ne deſcendit pas de l'arbre d'abord: il dit en lui-même, ils peuvent avoir oublié

quelque choſe à les obliger de revenir, & je me trouverois attrapé ſi cela arrivoit. Il les conduiſit de l'œil juſqu'à ce qu'il les eût perdus de vûe, & il ne deſcendit que long-temps après pour plus grande sûreté. Comme il avoit retenu les paroles par leſquelles le capitaine des voleurs avoit fait ouvrir & refermer la porte, il eut la curioſité d'éprouver ſi en les prononçant elles feroient le même effet. Il paſſa au-travers des arbriſſeaux, & il apperçut la porte qu'ils cachoient. Il ſe préſenta devant; & il dit : *Seſame, ouvre-toi*, & dans l'inſtant la porte s'ouvrit toute grande.

Ali Baba s'étoit attendu de voir un lieu de ténèbres & d'obſcurité; mais il fut ſurpris d'en voir un bien éclairé, vaſte & ſpacieux; creuſé en voûte fort élevée à main d'homme, qui recevoit la lumière du haut du rocher, par une ouverture pratiquée de même. Il vit de grandes proviſions de bouche, des ballots de riches marchandiſes en piles, des étoffes de ſoie & de brocard, des tapis de grand prix, & ſur-tout de l'or & de l'argent monnoyé par tas, & dans des ſacs ou grandes bourſes de cuir les unes ſur les autres; & à voir toutes ces choſes, il lui parut qu'il y avoit, non pas de longues années, mais des ſiècles que cette grotte ſervoit de retraite à

des voleurs qui avoient ſuccédé les uns aux autres.

Ali Baba ne balança pas ſur le parti qu'il devoit prendre ; il entra dans la grotte, & dès qu'il y fut entré, la porte ſe referma ; mais cela ne l'inquiéta pas ; il ſavoit le ſecret de la faire ouvrir. Il ne s'attacha pas à l'argent, mais à l'or monnoyé, & particulièrement à celui qui étoit dans des ſacs. Il en enleva à pluſieurs fois autant qu'il pouvoit en porter & qu'ils purent ſuffire pour faire la charge de ſes trois ânes. Il raſſembla ſes ânes qui étoient diſperſés, & quand il les eut fait approcher du rocher, il les chargea des ſacs ; & pour les cacher, il accommoda du bois par-deſſus, de manière qu'on ne pouvoit les appercevoir. Quand il eut achevé, il ſe préſenta devant la porte ; & il n'eut pas prononcé ces paroles : *Seſame, referme-toi*, qu'elle ſe ferma ; car elle s'étoit fermée d'elle-même chaque fois qu'il y étoit entré, & demeurée ouverte chaque fois qu'il en étoit ſorti.

Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville ; & arrivant chez lui, il fit entrer ſes ânes dans une petite cour, & referma la porte avec grand ſoin. Il mit bas le peu de bois qui couvroit les ſacs, & il porta les ſacs

dans ſa maiſon, qu'il poſa & arrangea devant ſa femme qui étoit aſſiſe ſur un ſopha.

Sa femme mania les ſacs; & comme elle ſe fut apperçue qu'ils étoient pleins d'argent, elle ſoupçonna ſon mari de les avoir volés; de ſorte que quand il eut achevé de les apporter tous, elle ne put s'empêcher de lui dire: Ali Baba, ſeriez-vous aſſez malheureux pour.... Ali Baba l'interrompit. Paix, ma femme, dit-il, ne vous alarmez pas, je ne ſuis pas voleur, à moins que ce ne ſoit l'être que de prendre ſur les voleurs. Vous ceſſerez d'avoir cette mauvaiſe opinion de moi quand je vous aurai raconté ma bonne fortune. Il vuida les ſacs, qui firent un gros tas d'or dont ſa femme fut éblouie; & quand il eut fait, il lui fit le récit de ſon aventure, depuis le commencement juſqu'à la fin: & en achevant, il lui recommanda ſur toute choſe de garder le ſecret.

La femme, revenue & guérie de ſon épouvante, ſe réjouit avec ſon mari du bonheur qui leur étoit arrivé, & elle voulut compter pièce par pièce tout l'or qui étoit devant elle. Ma femme, lui dit Ali Baba, vous n'êtes pas ſage, que prétendez-vous faire? Quand auriez-vous achevé de compter? Je vais creuſer une foſſe & l'enfouir dedans; nous n'a-

vons pas de temps à perdre. Il eſt bon, reprit la femme, que nous ſachions au moins a-peu-près la quantité qu'il y en a. Je vais chercher une petite meſure dans le voiſinage, & je le meſurerai pendant que vous creuſerez la foſſe. Ma femme, repartit Ali Baba, ce que vous voulez faire n'eſt bon à rien; vous vous en abſtiendriez ſi vous vouliez me croire. Faites néanmoins ce qu'il vous plaira; mais ſouvenez-vous de garder le ſecret.

Pour ſe ſatisfaire, la femme d'Ali Baba ſort, & elle va chez Caſſim, ſon beau-frère, qui ne demeuroit pas loin. Caſſim n'étoit pas chez lui, & à ſon défaut, elle s'adreſſe à ſa femme, qu'elle prie de lui prêter une meſure pour quelques momens. La belle-ſœur lui demanda ſi elle la vouloit grande ou petite, & la femme d'Ali Baba lui en demanda une petite. Très-volontiers, dit la belle-ſœur; attendez un moment, je vais vous l'apporter.

La belle-ſœur va chercher la meſure, elle la trouve, mais comme elle connoiſſoit la pauvreté d'Ali Baba, curieuſe de ſavoir quelle ſorte de grain ſa femme vouloit meſurer, elle s'aviſa d'appliquer adroitement du ſuif au-deſſous de la meſure, & elle y en appliqua. Elle revint, & en la préſentant à la

femme d'Ali Baba, elle s'excuſa de l'avoir fait attendre, ſur ce qu'elle avoit eu de la peine à la trouver.

La femme d'Ali Baba revint chez elle, elle poſe la meſure ſur le tas d'or, l'emplit & la vuide un peu plus loin ſur le ſopha, juſqu'à ce qu'elle eut achevé, & elle fut contente du bon nombre de meſures qu'elle en trouva, dont elle fit part à ſon mari qui venoit d'achever de creuſer la foſſe.

Pendant qu'Ali Baba enfouit l'or, ſa femme, pour marquer ſon exactitude & ſa diligence à ſa belle-ſœur, lui rapporte ſa meſure; mais ſans prendre garde qu'une pièce d'or s'étoit attachée au-deſſous. Belle-ſœur, dit-elle, en la rendant, vous voyez que je n'ai pas gardé long-temps votre meſure, je vous en ſuis bien obligée, je vous la rends.

La femme d'Ali Baba n'eut pas tourné le dos, que la femme de Caſſim regarda la meſure par le deſſous; & elle fut dans un étonnement inexprimable d'y voir une pièce d'or attachée. L'envie s'empara de ſon cœur dans le moment. Quoi, dit-elle, Ali Baba a de l'or par meſure! Et où le miſérable a-t-il pris cet or? Caſſim ſon mari n'étoit pas à la maiſon, comme nous l'avons dit; il étoit à ſa boutique, d'où il ne devoit revenir que

le ſoir. Tout le temps qu'il ſe fit attendre fut un ſiècle pour elle, dans la grande impatience où elle étoit de lui apprendre une nouvelle dont il ne devoit pas être moins ſurpris qu'elle.

A l'arrivée de Caſſim chez lui : Caſſim, dit ſa femme, vous croyez être riche, vous vous trompez ; Ali Baba l'eſt infiniment plus que vous ; il ne compte pas ſon or comme vous, il le meſure. Caſſim demanda l'explication de cette énigme, & elle lui en donna l'éclairciſſement, en lui apprenant de quelle adreſſe elle s'étoit ſervie pour faire cette découverte, & elle lui montra le pièce de monnoie qu'elle avoit trouvée attachée au-deſſous de la meſure, pièce ſi ancienne, que le nom du prince qui y étoit marqué lui étoit inconnu.

Loin d'être ſenſible au bonheur qui pouvoit être arrivé à ſon frère pour ſe tirer de la misère, Caſſim en conçut une jalouſie mortelle. Il en paſſa preſque la nuit ſans dormir. Le lendemain il alla chez lui, que le ſoleil n'étoit pas levé. Il ne le traita pas de frère, il avoit oublié ſon nom depuis qu'il avoit épouſé la riche veuve. Ali Baba, dit-il en l'abordant, vous êtes bien réſervé dans vos affaires ; vous faites le pauvre, le miſérable, le gueux, & vous meſurez l'or.

Mon frère, reprit Ali Baba, je ne sais de quoi vous voulez me parler, expliquez-vous. Ne faites pas l'ignorant, repartit Cassim; & en lui montrant la pièce d'or que sa femme lui avoit mise entre les mains: Combien avez-vous de pièces, ajouta-t-il, semblables à celle-ci, que ma femme a trouvée attachée au-dessous de la mesure que la vôtre vint lui emprunter hier?

A ce discours, Ali Baba connut que Cassim & la femme de Cassim (par un entêtement de sa propre femme) savoient déjà ce qu'il avoit un si grand intérêt de tenir caché: mais la faute étoit faite, elle ne pouvoit se réparer. Sans donner à son frère la moindre marque d'étonnement ni de chagrin, il lui avoua la chose, & il lui raconta par quel hasard il avoit découvert la retraite des voleurs, & en quel endroit; & il lui offrit, s'il vouloit garder le secret, de lui faire part du trésor.

Je le pretends bien ainsi, reprit Cassim d'un air fier; mais, ajouta-t-il, je veux savoir aussi où est précisément ce trésor, les enseignes, les marques, & comment je pourrois y entrer moi-même, s'il m'en prenoit envie; autrement je vais vous dénoncer à la justice. Si vous le refusez, non-seulement

vous n'aurez plus à en eſpérer, vous perdrez même ce que vous avez enlevé, au lieu que j'en aurai ma part pour vous avoir dénoncé.

Ali Baba, plutôt par ſon bon naturel, qu'intimidé par les menaces inſolentes d'un frère barbare, l'inſtruiſit pleinement de ce qu'il ſouhaitoit, & même des paroles dont il falloit qu'il ſe ſervit, tant pour entrer dans la grotte, que pour en ſortir.

Caſſim n'en demanda pas davantage à Ali Baba; il le quitta, réſolu de le prévenir; & plein d'eſpérance de s'emparer du tréſor lui ſeul, il part le lendemain de grand matin, avant la pointe du jour, avec dix mulets chargés de grands coffres, qu'il ſe propoſa de remplir, en ſe réſervant d'en mener un plus grand nombre dans un ſecond voyage, à proportion des charges qu'il trouveroit dans la grotte. Il prend le chemin qu'Ali Baba lui avoit enſeigné; il arrive près du rocher, & il reconnoît les enſeignes & l'arbre ſur lequel Ali Baba s'étoit caché. Il cherche la porte, il la trouve; & pour la faire ouvrir, il prononça les paroles *Seſame, ouvre-toi*. La porte s'ouvre, il entre, & auſſitôt elle ſe referme. En examinant la grotte, il eſt dans une grande admiration de voir beaucoup plus de richeſſes qu'il ne l'avoit compris par le

récit d'Ali Baba, & ſon admiration augmenta à meſure qu'il examina chaque choſe en particulier. Avare & amateur des richeſſes, comme il l'étoit, il eût paſſé la journée à ſe repaître les yeux de la vue de tant d'or, s'il n'eût ſongé qu'il étoit venu pour l'enlever & pour en charger ſes dix mulets; il en prend un nombre de ſacs, autant qu'il en peut porter; & en venant à la porte pour la faire ouvrir, l'eſprit rempli de toute autre idée que ce qui lui importoit davantage, il ſe trouve qu'il oublie le mot néceſſaire, & au lieu de *Seſame*, il dit: *Orge ouvre-toi*; & il eſt bien étonné de voir que la porte, loin de s'ouvrir, demeura fermée. Il nomme pluſieurs autres noms de grains, autres que celui qu'il falloit, & la porte ne s'ouvre pas.

Caſſim ne s'attendoit pas à cet événement. Dans le grand danger où il ſe voit, la frayeur ſe ſaiſit de ſa perſonne; & plus il fait d'efforts pour ſe ſouvenir du mot de *Seſame*, plus il embrouille ſa mémoire, & il en demeure exclus abſolument comme ſi jamais il n'en avoit entendu parler. Il jette par terre les ſacs dont il étoit chargé, il ſe promène à grands pas dans la grotte, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; & toutes les richeſſes dont il ſe voit environné ne le touchent plus. Laiſ-

ſons Caſſim déplorant ſon ſort, il ne mérite pas de compaſſion.

Les voleurs revinrent à leur grotte vers le midi; & quand ils furent à peu de diſtance, & qu'ils eurent vu les mulets de Caſſim autour du rocher, chargés de coffres, inquiets de cette nouveauté, ils avancèrent à toute bride, & firent prendre la fuite aux dix mulets que Caſſim avoit négligé d'attacher, & qui paiſſoient librement; de manière qu'ils ſe diſpersèrent deçà & delà dans la forêt, ſi loin qu'ils les eurent bientôt perdus de vue.

Les voleurs ne ſe donnèrent pas la peine de courir après les mulets, il leur importoit davantage de trouver celui à qui ils appartenoient. Pendant que quelques-uns tournent autour du rocher pour le chercher, le capitaine avec les autres met pied à terre & va droit à la porte, le ſabre à la main, prononce les paroles, & la porte s'ouvre.

Caſſim qui entendit le bruit des chevaux du milieu de la grotte, ne douta pas de l'arrivée des voleurs, non plus que de ſa perte prochaine. Réſolu au moins de faire un effort pour échapper de leurs mains, & ſe ſauver, il s'étoit tenu prêt à ſe jeter dehors dès que la porte s'ouvriroit. Il ne la vit plutôt ou-

verte ; après avoir entendu prononcer le mot *Seſame*, qui étoit échappé de ſa mémoire, qu'il s'élança en ſortant ſi bruſquement, qu'il renverſa le capitaine par terre. Mais il n'échappa pas aux autres voleurs, qui avoient auſſi le ſabre à la main, & qui lui ôtèrent la vie ſur le champ.

Le premier ſoin des voleurs après cette exécution fut d'entrer dans la grotte : ils trouvèrent près de la porte les ſacs que Caſſim avoit commencé d'enlever pour les emporter, & en charger ſes mulets ; & ils les remirent à leur place ſans s'appercevoir de ceux qu'Ali Baba avoit emportés auparavant. En tenant conſeil, & délibérant enſemble ſur cet événement, ils comprirent bien comment Caſſim n'avoit pû ſortir de la grotte ; mais qu'il y eût pu entrer, c'eſt ce qu'ils ne pouvoient s'imaginer. Il leur vint en penſée qu'il pouvoit être deſcendu par le haut de la grotte ; mais l'ouverture par où le jour y venoit étoit ſi élevée, & le haut du rocher étoit ſi inacceſſible par dehors, outre que rien ne leur marquoit qu'il l'eût fait, qu'ils tombèrent d'accord que cela étoit hors de leur connoiſſance. Qu'il fût entré par la porte, c'eſt ce qu'ils ne pouvoient ſe perſuader, à moins qu'il n'eût eu le ſecret de

la faire ouvrir ; mais ils tenoient pour certain qu'ils étoient les ſeuls qui l'avoient, en quoi ils ſe trompoient, en ignorant qu'ils avoient été épiés par Ali Baba qui le ſavoit.

De quelque manière que la choſe fût arrivée, comme il s'agiſſoit que leurs richeſſes communes fuſſent en sûreté, ils convinrent de faire quatre quartiers du cadavre de Caſſim, & de les mettre près de la porte en dedans de la grotte, deux d'un côté, deux de l'autre, pour épouvanter quiconque auroit la hardieſſe de faire une pareille entrepriſe ; ſauf à ne revenir dans la grotte que dans quelque temps, après que la puanteur du cadavre ſeroit exhalée. Cette réſolution priſe, ils l'exécutèrent ; & quand ils n'eurent plus rien qui les arrêtât, ils laiſsèrent le lieu de leur retraite bien fermé, remontèrent à cheval, & allèrent battre la campagne ſur les routes fréquentées par les caravanes, pour les attaquer & exercer leurs brigandages accoutumés.

La femme de Caſſim cependant fut dans une grande inquiétude, quand elle vit qu'il étoit nuit cloſe & que ſon mari n'étoit pas revenu. Elle alla chez Ali Baba toute alarmée, & elle dit : Beau-frère, vous n'ignorez pas ; comme je le crois, que Caſſim

votre frère eſt allé à la forêt, & pour quel ſujet. Il n'eſt pas encore revenu, & voilà la nuit avancée; je crains que quelque malheur ne lui ſoit arrivé.

Ali Baba s'étoit douté de ce voyage de ſon frère, après le diſcours qu'il lui avoit tenu; & ce fut pour cela qu'il s'étoit abſtenu d'aller à la forêt ce jour-là; afin de ne lui pas donner d'ombrage. Sans lui faire aucun reproche dont elle pût s'offenſer, ni ſon mari, s'il eût été vivant, il lui dit qu'elle ne devoit pas encore s'alarmer, & que Caſſim apparemment avoit jugé à propos de ne rentrer dans la ville que bien avant dans la nuit.

La femme de Caſſim le crut ainſi, d'autant plus facilement, qu'elle conſidéra combien il étoit important que ſon mari fît la choſe ſecrettement. Elle retourna chez elle, & elle attendit patiemment juſqu'à minuit. Mais après cela, ſes alarmes redoublèrent, avec une douleur d'autant plus ſenſible, qu'elle ne pouvoit la faire éclater, ni la ſoulager par des cris, dont elle vit bien que la cauſe devoit être cachée au voiſinage. Alors, ſi ſa faute étoit irréparable, elle ſe repentit de la folle curioſité qu'elle avoit eue, par une envie condamnable de pénétrer dans les affaires de ſon beau-frère & de

ſa belle-ſœur. Elle paſſa la nuit dans les pleurs ; & dès la pointe du jour elle courut chez eux, & elle leur annonça le ſujet qui l'amenoit, plutôt par ſes larmes que par ſes paroles.

Ali Baba n'attendit pas que ſa belle-ſœur le priât de ſe donner la peine d'aller voir ce que Caſſim étoit devenu. Il partit ſur le champ avec ſes trois ânes, après lui avoir recommandé de modérer ſon affliction, & il alla à la forêt. En approchant du rocher, après n'avoir vû dans tout le chemin ni ſon frère, ni les dix mulets, il fut étonné du ſang répandu qu'il apperçut près de la porte, & il en prit un mauvais augure. Il ſe préſenta devant la porte, il prononça les paroles, elle s'ouvrit ; & il fut frappé du triſte ſpectacle du corps de ſon frère mis en quatre quartiers. Il n'héſita pas ſur le parti qu'il devoit prendre pour rendre les derniers devoirs à ſon frère, en oubliant le peu d'amitié fraternelle qu'il avoit eu pour lui. Il trouva dans la grotte de quoi faire deux paquets des quatre quartiers, dont il fit la charge d'un de ſes ânes, avec du bois pour les cacher. Il chargea les deux autres ânes de ſacs pleins d'or & de bois par-deſſus, comme la première fois, ſans perdre

de temps; & dès qu'il eut achevé, & qu'il eut commandé à la porte de ſe refermer, il reprit le chemin de la ville; mais il eut la précaution de s'arrêter à la ſortie de la forêt, aſſez de temps pour n'y rentrer que de nuit. En arrivant chez lui, il ne fit entrer chez lui que les deux ânes chargés d'or; & après avoir laiſſé à ſa femme le ſoin de les décharger, & lui avoir fait part en peu de mots de ce qui étoit arrivé à Caſſim, il conduiſit l'autre âne chez ſa belle-ſœur.

Ali Baba frappa à la porte, qui lui fut ouverte par Morgiane : cette Morgiane étoit une eſclave adroite, entendue, & féconde en inventions pour faire réuſſir les choſes les plus difficiles, & Ali Baba la connoiſſoit pour telle. Quand il fut entré dans la cour, il déchargea l'âne du bois & des deux paquets; & en prenant Morgiane à part : Morgiane, dit-il, la première choſe que je te demande, c'eſt un ſecret inviolable : tu vas voir combien il nous eſt néceſſaire autant à ta maîtreſſe qu'à moi. Voilà le corps de ton maître dans ces deux paquets, il s'agit de le faire enterrer comme s'il étoit mort de ſa mort naturelle; fais-moi parler à ta maîtreſſe, & ſois attentive à ce que je lui dirai.

Morgiane avertit ſa maîtreſſe, & Ali

Baba qui la ſuivoit, entra. Hé bien, beau-frère, demanda la belle-ſœur à Ali Baba avec grande impatience, quelle nouvelle apportez-vous de mon mari ? je n'apperçois rien ſur votre viſage qui doive me conſoler.

Belle-ſœur, répondit Ali Baba, je ne puis rien vous dire, qu'auparavant vous ne me promettiez de m'écouter depuis le commencement juſqu'à la fin ſans ouvrir la bouche. Il ne vous eſt pas moins important qu'à moi, dans ce qui eſt arrivé, de garder un grand ſecret pour votre bien & pour votre repos.

Ah ! s'écria la belle-ſœur, ſans élever la voix, ce préambule me fait connoître que mon mari n'eſt plus; mais en même-temps je connois la néceſſité du ſecret que vous me demandez. Il faut bien que je me faſſe violence : dites, je vous écoute.

Ali Baba raconta à ſa belle-ſœur tout le ſuccès de ſon voyage juſqu'à ſon arrivée avec le corps de Caſſim. Belle-ſœur, ajouta-t-il, voilà un ſujet d'affliction pour vous, d'autant plus grand que vous vous y attendiez le moins. Quoique le mal ſoit ſans remède, ſi quelque choſe néanmoins eſt capable de vous conſoler, je vous offre de joindre le peu de bien que dieu m'a en-

voyé, au vôtre, en vous épouſant, & en vous aſſurant que ma femme n'en ſera pas jalouſe, & que vous vivrez bien enſemble. Si la propoſition vous agrée, il faut ſonger à faire en ſorte qu'il paroiſſe que mon frère eſt mort de ſa mort naturelle; c'eſt un ſoin dont il me ſemble que vous pouvez vous repoſer ſur Morgiane, & j'y contribuerai de mon côté de tout ce qui ſera en mon pouvoir.

Quel meilleur parti pouvoit prendre la veuve de Caſſim, que celui qu'Ali Baba lui propoſoit, elle qui, avec les biens qui lui demeuroient par la mort de ſon premier mari, en trouvoit un autre plus riche qu'elle; & qui, par la découverte du tréſor qu'il avoit faite, pouvoit le devenir davantage? Elle ne refuſa pas le parti, elle le regarda au contraire comme un motif raiſonnable de conſolation. En eſſuyant ſes larmes, qu'elle avoit commencé de verſer en abondance, en ſupprimant les cris perçans ordinaires aux femmes qui ont perdu leurs maris, elle témoigna ſuffiſamment à Ali Baba qu'elle acceptoit ſon offre.

Ali Baba laiſſa la veuve de Caſſim dans cette diſpoſition; & après avoir recommandé à Morgiane de bien s'acquitter de ſon per-

ſonnage, il retourna chez lui avec ſon âne.

Morgiane ne s'oublia pas; elle ſortit en même-temps qu'Ali Baba, & alla chez un apothicaire qui étoit dans le voiſinage : elle frappe à la boutique, on ouvre, & elle demande d'une ſorte de tablette très-ſalutaire dans les maladies les plus dangereuſes. L'apothicaire lui en donna pour l'argent qu'elle avoit préſenté, en demandant qui étoit malade chez ſon maître. Ah, dit-elle, avec un grand ſoupir, c'eſt Caſſim lui-même, mon bon maître! on n'entend rien à ſa maladie, il ne parle ni ne peut manger. Avec ces paroles, elle emporte les tablettes, dont véritablement Caſſim n'étoit plus en état de faire uſage.

Le lendemain, la même Morgiane revient chez le même apothicaire, & demande, les larmes aux yeux, d'une eſſence dont on avoit coutume de ne faire prendre aux malades qu'à la dernière extrêmité, & qu'on n'eſpéroit rien de leur vie, ſi cette eſſence ne les faiſoit revivre. Hélas, dit-elle, avec une grande affliction, en la recevant des mains de l'apothicaire, je crains fort que ce remède ne faſſe pas plus d'effet que les tablettes! Ah, que je perds un bon maître!

D'un autre côté, comme on vit toute

la journée Ali Baba & ſa femme d'un air triſte faire pluſieurs allées & venues chez Caſſim, on ne fut pas étonné ſur le ſoir d'entendre les cris lamentables de la femme de Caſſim, & ſurtout de Morgiane, qui annonçoient que Caſſim étoit mort.

Le jour ſuivant de grand matin, que le jour ne faiſoit que commencer à paroître, Morgiane qui ſavoit qu'il y avoit ſur la place un bon-homme de ſavetier fort vieux, qui ouvroit tous les jours ſa boutique le premier, long-temps avant les autres, ſort, & elle va le trouver. En l'abordant, & en lui donnant le bon jour, elle lui mit une pièce d'or dans la main.

Baba Mouſtafa, connu de tout le monde ſous ce nom, Baba Mouſtafa, dis-je, qui étoit naturellement gai, & qui avoit toujours le mot pour rire, en regardant la pièce d'or, à cauſe qu'il n'étoit pas encore bien jour, & en voyant que c'étoit de l'or: bonne étrenne, dit-il, de quoi s'agit-il? me voilà prêt à bien faire.

Baba Mouſtafa, lui dit Morgiane, prenez ce qui vous eſt néceſſaire pour coudre, & venez avec moi promptement; mais à condition que je vous banderai les yeux, quand nous ſerons dans un tel endroit.

A ces paroles, Baba Mouſtafa fit le difficile, Oh, oh! reprit-il, vous voulez donc me faire faire quelque choſe contre ma conſcience, ou contre mon honneur. En lui mettant une autre pièce d'or dans la main : Dieu garde, reprit Morgiane, que j'exige rien de vous, que vous ne puiſſiez faire en tout honneur. Venez ſeulement, & ne craignez rien.

Baba Mouſtafa ſe laiſſa mener; & Morgiane, après lui avoir bandé les yeux avec un mouchoir à l'endroit qu'elle avoit marqué, le mena chez défunt ſon maître, & elle ne lui ôta le mouchoir que dans la chambre où elle avoit mis le corps, chaque quartier à ſa place. Quand elle le lui eut ôté : Baba Mouſtafa, dit-elle, c'eſt pour vous faire coudre les pièces que voilà que je vous ai amené. Ne perdez pas de temps; & quand vous aurez fait, je vous donnerai une autre pièce d'or.

Quand Baba Mouſtafa eut achevé, Morgiane lui rebanda les yeux dans la même chambre; & après lui avoir donné la troiſième pièce d'or qu'elle lui avoit promiſe, & lui avoir recommandé le ſecret, elle le remena juſqu'à l'endroit où elle lui avoit bandé les yeux en l'amenant; & là, après lui avoir encore ôté le mouchoir, elle le laiſſa retourner chez

chez lui, & le conduiſant de vue juſqu'à ce qu'elle ne le vît plus, afin de lui ôter la curioſité de revenir ſur ſes pas pour l'obſerver elle-même.

Morgiane avoit fait chauffer de l'eau pour laver le corps de Caſſim: ainſi Ali Baba, qui arriva comme elle venoit de rentrer, le lava, le parfuma d'encens, & l'enſevelit avec les cérémonies accoutumées. Le menuiſier apporta auſſi la bière, qu'Ali Baba avoit pris le ſoin de commander.

Afin que le menuiſier ne pût s'appercevoir de rien, Morgiane reçut la bière à la porte; & après l'avoir payé & renvoyé, elle aida à Ali Baba à mettre le corps dedans; & quand Ali Baba eut bien cloué les planches par-deſſus, elle alla à la moſquée avertir que tout étoit prêt pour l'enterrement. Les gens de la moſquée, deſtinés pour laver les corps morts, s'offrirent pour venir s'acquitter de leur fonction; mais elle leur dit que la choſe étoit faite.

Morgiane de retour, ne faiſoit preſque que rentrer, quand l'iman & d'autres miniſtres de de la moſquée arrivèrent. Quatre des voiſins aſſemblés chargèrent la bière ſur leurs épaules; & en ſuivant l'iman, qui récitoit des prières, ils la portèrent au cimetière. Mor-

giane en pleurs, comme eſclave du défunt, ſuivit la tête nue, en pouſſant des cris pitoyables, en ſe frappant la poitrine de grands coups, & en s'arrachant les cheveux; & Ali Baba marchoit après, accompagné des voiſins qui ſe détachoient tour-à-tour, de temps en temps, pour relayer & ſoulager les autres voiſins qui portoient la bière, juſqu'à ce qu'on arrivât au cimetière.

Pour ce qui eſt de la femme de Caſſim, elle reſta dans ſa maiſon, en ſe déſolant & en pouſſant des cris lamentables avec les femmes du voiſinage, qui, ſelon la coutume, y accoururent pendant la cérémonie de l'enterrement, & qui, en joignant leurs lamentations aux ſiennes, remplirent tout le quartier de triſteſſe bien loin aux environs.

De la ſorte, la mort funeſte de Caſſim fut cachée & diſſimulée entre Ali Baba, ſa femme, la veuve de Caſſim & Morgiane, avec un ménagement ſi grand, que perſonne de la ville, loin d'en avoir connoiſſance, n'en eut pas le moindre ſoupçon.

Trois ou quatre jours après l'enterrement de Caſſim, Ali Baba tranſporta le peu de meubles qu'il avoit, avec l'argent qu'il avoit enlevé du tréſor des voleurs, qu'il ne porta que de nuit dans la maiſon de la veuve de

ſon frère, pour s'y établir, ce qui fit connoître ſon nouveau mariage avec ſa belle-ſœur. Et comme ces ſortes de mariages ne ſont pas extraordinaires dans notre religion, perſonne n'en fut ſurpris.

Quant à la boutique de Caſſim, Ali Baba avoit un fils, qui depuis quelque temps avoit achevé ſon apprentiſſage chez un autre gros marchand, qui avoit toujours rendu témoignage de ſa bonne conduite; il la lui donna avec promeſſe, s'il continuoit de ſe gouverner ſagement, qu'il ne ſeroit pas long-temps à le marier avantageuſement ſelon ſon état.

Laiſſons Ali Baba jouir des commencemens de ſa bonne fortune, & parlons des quarante voleurs. Ils revinrent à leur retraite de la forêt, dans le temps dont ils étoient convenus; mais ils furent dans un grand étonnement de ne pas trouver le corps de Caſſim, & il augmenta quand ils ſe furent apperçus de la diminution de leurs ſacs d'or. Nous ſommes découverts & perdus, dit le capitaine, ſi nous n'y prenons garde, & que nous ne cherchions promptement à y apporter le remède; inſenſiblement nous allons perdre tant de richeſſes, que nos ancêtres & nous avons amaſſées avec tant de peines & de fatigues. Tout ce que nous pouvons juger du dommage

qu'on nous a fait, c'eſt que le voleur que nous avons ſurpris a eu le ſecret de faire ouvrir la porte, & que nous ſommes arrivés heureuſement à point nommé dans le temps qu'il en alloit ſortir. Mais il n'étoit pas le ſeul, un autre doit l'avoir comme lui. Son corps emporté & notre tréſor diminué en ſont des marques inconteſtables. Et comme il n'y a pas apparence que plus de deux perſonnes aient eu ce ſecret, après avoir fait périr l'un, il faut que nous faſſions périr l'autre de même. Qu'en dites-vous, braves gens, n'êtes-vous pas de même avis que moi ?

La propoſition du capitaine des voleurs fut trouvée ſi raiſonnable par ſa compagnie, qu'ils l'approuvèrent tous, & qu'ils tombèrent d'accord qu'il falloit abandonner toute autre entrepriſe, pour s'attacher uniquement à celle-ci, & ne s'en pas départir qu'ils n'y euſſent réuſſi.

Je n'en attendois pas moins de votre courage & de votre bravoure, reprit le capitaine; mais avant toute choſe, il faut que quelqu'un de vous, hardi, adroit & entreprenant, aille à la ville, ſans armes, & en habit de voyageur & d'étranger, & qu'il employe tout ſon ſavoir-faire pour découvrir ſi on n'y parle

pas de la mort étrange de celui que nous avons maſſacré comme il le méritoit, qui il étoit, & en quelle maiſon il demeuroit. C'eſt ce qu'il nous eſt important que nous ſachions d'abord, pour ne rien faire dont nous ayions lieu de nous repentir, en nous découvrant nous-mêmes, dans un pays où nous ſommes inconnus depuis ſi long-temps, & où nous avons un ſi grand intérêt de continuer à l'être. Mais afin d'animer celui de vous qui s'offrira pour ſe charger de cette commiſſion, & l'empêcher de ſe tromper, en nous venant faire un rapport faux, au lieu d'un véritable, qui ſeroit capable de cauſer notre ruine, je vous demande ſi vous ne jugez pas à propos qu'en ce cas-là il ſe ſoumette à la peine de mort.

Sans attendre que les autres donnaſſent leurs ſuffrages, je m'y ſoumets, dit l'un des voleurs, & je fais gloire d'expoſer ma vie, en me chargeant de la commiſſion. Si je n'y réuſſis pas, vous vous ſouviendrez au moins que je n'aurai manqué ni de bonne volonté, ni de courage, pour le bien commun de la troupe.

Ce voleur, après avoir reçu de grandes louanges du capitaine & de ſes camarades, ſe déguiſa de manière que perſonne ne pou-

voit le prendre pour ce qu'il étoit. En ſe ſéparant de la troupe, il partit la nuit, & prit ſi bien ſes meſures, qu'il entra dans la ville dans le temps que le jour ne faiſoit que commencer à paroître. Il avança juſqu'à la place, où il n'y vit qu'une ſeule boutique ouverte, & c'étoit celle de Baba Mouſtafa.

Baba Mouſtafa étoit aſſis ſur ſon ſiège, l'alêne à la main, prêt à travailler de ſon métier. Le voleur alla l'aborder, en lui ſouhaitant le bon jour; & comme il ſe fut apperçu de ſon grand âge: Bon-homme, dit-il, vous commencez à travailler de grand matin; il n'eſt pas poſſible que vous y voyiez encore clair, âgé comme vous l'êtes: & quand il feroit plus clair, je doute que vous ayez d'aſſez bons yeux pour coudre.

Qui que vous ſoyez, reprit Baba Mouſtafa, il faut que vous ne me connoiſſiez pas. Si vieux que vous me voyez, je ne laiſſe pas d'avoir les yeux excellens; & vous n'en douterez pas, quand vous ſaurez qu'il n'y a pas long-temps que j'ai couſu un mort dans un lieu où il ne faiſoit guères plus clair qu'il fait préſentement.

Le voleur eut une grande joie de s'être adreſſé en arrivant à un homme qui d'abord, comme il n'en douta pas, lui donnoit de

lui-même nouvelle de ce qui l'avoit amené, ſans le lui demander. Un mort! reprit-il avec étonnement; & pour le faire parler: pourquoi coudre un mort, ajouta-t-il? vous voulez dire apparemment que vous avez couſu le linceul dans lequel il a été enſeveli.

Non, non, reprit Baba Mouſtafa; je ſais ce que je veux dire; vous voudriez me faire parler, mais vous n'en ſaurez pas davantage.

Le voleur n'avoit pas beſoin d'un éclairciſſement plus ample, pour être perſuadé qu'il avoit découvert ce qu'il étoit venu chercher. Il tira une pièce d'or, & en la mettant dans la main de Baba Mouſtafa, il lui dit: Je n'ai garde de vouloir entrer dans votre ſecret, quoique je puiſſe vous aſſurer que je ne le divulguerois pas ſi vous me l'aviez confié. La ſeule choſe dont je vous prie, c'eſt de me faire la grâce de m'enſeigner, ou de venir me montrer, la maiſon où vous avez couſu ce mort.

Quand j'aurois la volonté de vous accorder ce que vous me demandez, reprit Baba Mouſtafa, en tenant la pièce d'or prête à la rendre, je vous aſſure que je ne pourrois pas le faire, & vous devez m'en croire ſur ma parole. En voici la raiſon: c'eſt qu'on m'a mené juſqu'à un certain endroit, où l'on

m'a bandé les yeux, & delà en me laiſſant conduire juſques dans la maiſon, d'où après avoir fait ce que je devois faire, on me ramena de la même manière juſqu'au même endroit. Vous voyez l'impoſſibilité qu'il y a que je puiſſe vous rendre ſervice.

Au moins, repartit le voleur, vous devez vous ſouvenir à-peu-près du chemin qu'on vous a fait faire les yeux bandés : venez, je vous prie, avec moi, je vous banderai les yeux en cet endroit-là, & nous marcherons enſemble par le même chemin & par les mêmes détours, que vous pourrez vous remettre dans la mémoire d'avoir marché; & comme toute peine mérite récompenſe, voici une autre pièce d'or : venez, faites-moi le plaiſir que je vous demande, & en diſant ces paroles, il lui mit une autre pièce dans la main.

Les deux pièces d'or tentèrent Baba Mouſtafa; il les regarda quelque temps dans ſa main ſans dire un mot, en ſe conſultant, pour ſavoir ce qu'il devoit faire. Il tira enfin ſa bourſe de ſon ſein & en les mettant dedans : Je ne puis vous aſſurer, dit-il au voleur, que je me ſouvienne préciſément du chemin qu'on me fit faire; mais puiſque vous le vou-

lez ainſi, allons, je ferai ce que je pourrai pour m'en ſouvenir.

Baba Mouſtafa ſe leva à la grande ſatisfaction du voleur; & ſans fermer ſa boutique, où il n'y avoit rien de conſéquence à perdre, il mena le voleur avec lui juſqu'à l'endroit où Morgiane lui avoit bandé les yeux. Quand ils furent arrivés: C'eſt ici, dit Baba Mouſtafa, qu'on m'a bandé, & j'étois tourné comme vous me voyez. Le voleur qui avoit ſon mouchoir prêt, les lui banda, & il marcha à côté de lui, en partie en le conduiſant, en partie en ſe laiſſant conduire par lui, juſqu'à ce qu'il s'arrêta.

Alors, il me ſemble, dit Baba Mouſtafa, que je n'ai point paſſé plus loin, & il ſe trouva véritablement devant la maiſon de Caſſim, où Ali Baba demeuroit alors. Avant de lui ôter le mouchoir de devant les yeux, le voleur fit promptement une marque à la porte, avec de la craie qu'il tenoit prête; & quand il le lui eut ôté, il demanda s'il ſavoit à qui appartenoit la maiſon. Baba Mouſtafa lui répondit qu'il n'étoit pas du quartier, & ainſi qu'il ne pouvoit lui en rien dire.

Comme le voleur vit qu'il ne pouvoit apprendre rien davantage de Baba Mouſtafa, il le remercia de la peine qu'il lui avoit fait

prendre ; & après qu'il l'eût quitté & laiſſé retourner à ſa boutique, il prit le chemin de la forêt, perſuadé qu'il ſeroit bien reçu.

Peu de temps après que le voleur & Baba Mouſtafa ſe furent ſéparés, Morgiane ſortit de la maiſon d'Ali Baba pour quelqu'affaire ; & en revenant, elle apperçut la marque que le voleur y avoit faite : elle s'arrêta pour y faire attention. Que ſignifie cette marque, dit-elle en elle-même ? quelqu'un voudroit-il du mal à mon maître, ou l'a-t-on faite pour ſe divertir ? A quelqu'intention qu'on l'ait pu faire, ajouta-t-elle, il eſt bon de ſe précautionner contre tout événement. Elle prend auſſi de la craie ; & comme les deux ou trois portes au-deſſus & au-deſſous étoient ſemblables, elle les marqua au même endroit, & elle rentra dans la maiſon, ſans parler de ce qu'elle venoit de faire, ni à ſon maître ni à ſa maîtreſſe.

Le voleur cependant qui continuoit ſon chemin, arriva à la forêt, & réjoignit ſa troupe de bonne heure. En arrivant, il fit rapport du ſuccès de ſon voyage, en exagérant le bonheur qu'il avoit eu, d'avoir trouvé d'abord un homme par lequel il avoit appris le fait dont il étoit venu s'informer, ce que perſonne que lui n'eût pu lui apprendre. Il

fut écouté avec une grande ſatisfaction; & le capitaine, en prenant la parole, après l'avoir loué de ſa diligence: Camarades, dit-il en s'adreſſant à tous; nous n'avons pas de temps à perdre; partons bien armés, ſans qu'il paroiſſe que nous le ſoyons; & quand nous ſerons entrés dans la ville ſéparément, les uns après les autres, pour ne pas donner de ſoupçon, que le rendez-vous ſoit dans la grande place, les uns d'un côté, les autres de l'autre, pendant que j'irai reconnoître la maiſon avec notre camarade, qui vient de nous apporter une ſi bonne nouvelle, afin que là-deſſus je juge du parti qui nous conviendra le mieux.

Le diſcours du capitaine des voleurs fut applaudi, & ils furent bientôt en état de partir. Ils défilèrent deux à deux, trois à trois; &, en marchant à une diſtance raiſonnable les uns des autres, ils entrèrent dans la ville ſans donner aucun ſoupçon. Le capitaine & celui qui étoit venu le matin y entrèrent les derniers. Celui-ci mena le capitaine dans la rue où il avoit marqué la maiſon d'Ali Baba; & quand il fut devant une des portes qui avoit été marquée par Morgiane, il la lui fit remarquer, en lui diſant que c'étoit celle-là. Mais en continuant leur

chemin ſans s'arrêter, afin de ne pas ſe rendre ſuſpects, comme le capitaine eut obſervé que la porte qui ſuivoit étoit marquée de la même marque & au même endroit, il le fit remarquer à ſon conducteur, & lui demanda ſi c'étoit celle-ci ou la première. Le conducteur demeura confus, & il ne ſut que répondre; encore moins quand il eut vu avec le capitaine, que les quatre ou cinq portes qui ſuivoient avoient auſſi la même marque. Il aſſura au capitaine, avec ſerment, qu'il n'en avoit marqué qu'une. Je ne ſais, ajouta-t-il, qui peut avoir marqué les autres avec tant de reſſemblance; mais dans cette confuſion, j'avoue que je ne peux diſtinguer laquelle eſt celle que j'ai marquée.

Le capitaine qui vit ſon deſſein avorté, ſe rendit à la grande place, où il fit dire à ſes gens par le premier qu'il rencontra, qu'ils avoient perdu leur peine & fait un voyage inutile, & qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre, que de reprendre le chemin de leur retraite commune. Il en donna l'exemple, & ils le ſuivirent tous dans le même ordre qu'ils étoient venus.

Quand la troupe ſe fut raſſemblée dans la forêt, le capitaine leur expliqua la raiſon pourquoi il les avoit fait revenir. Auſſitôt le

conducteur fut déclaré digne de mort tout d'une voix, & il s'y condamna lui-même, en reconnoiſſant qu'il avoit dû prendre mieux ſes précautions, & il préſenta le cou avec fermeté à celui qui ſe préſenta pour lui couper la tête.

Comme il s'agiſſoit, pour la conſervation de la bande, de ne pas laiſſer ſans vengeance le tort qui lui avoit été fait, un autre voleur, qui ſe promit de mieux réuſſir que celui qui venoit d'être châtié, ſe préſenta, & demanda en grâce d'être préféré. Il eſt écouté. Il marche; il corrompt Baba Mouſtafa, comme le premier l'avoit corrompu, & Baba Mouſtafa lui fait connoître la maiſon d'Ali Baba, les yeux bandés. Il la marqua de rouge dans un endroit moins apparent, en comptant que c'étoit un moyen sûr pour la diſtinguer d'avec celles qui étoient marquées de blanc.

Mais peu de temps après, Morgiane ſortit de la maiſon comme le jour précédent; & quand elle revint, la marque rouge n'échappa pas à ſes yeux clairvoyans. Elle fit le même raiſonnement qu'elle avoit fait, & elle ne manqua pas de faire la même marque de crayon rouge aux autres portes voiſines & aux mêmes endroits.

Le voleur, à ſon retour vers ſa troupe dans la forêt, ne manqua pas de faire valoir la précaution qu'il avoit priſe, & comme infaillible, diſoit-il, pour ne pas confondre la maiſon d'Ali Baba avec les autres. Le capitaine & ſes gens croyent avec lui que la choſe doit réuſſir. Ils ſe rendent à la ville dans le même ordre & avec les mêmes ſoins qu'auparavant, armés auſſi de même, prêts à faire le coup qu'ils méditoient, & le capitaine & le voleur, en arrivant, vont à la rue d'Ali Baba; mais ils trouvent la même difficulté que la première fois. Le capitaine en eſt indigné, & le voleur dans une confuſion auſſi grande que celui qui l'avoit précédé avec la même commiſſion.

Ainſi le capitaine fut contraint de ſe retirer encore ce jour-là avec ſes gens, auſſi peu ſatisfait que le jour d'auparavant. Le voleur, comme auteur de la mépriſe, ſubit pareillement le châtiment auquel il s'étoit ſoumis volontairement.

Le capitaine qui vit ſa troupe diminuée de deux braves ſujets, craignit de la voir diminuer davantage s'il continuoit de s'en rapporter à d'autres pour être informé au vrai de la maiſon d'Ali Baba. Leur exemple lui fit connoître qu'ils n'étoient propres

(tous) qu'à des coups de mains, & nullement à agir de tête dans les occaſions. Il ſe charge de la choſe lui-même; il vint à la ville, & avec l'aide de Baba Mouſtafa, qui lui rendit le même ſervice qu'aux deux députés de ſa troupe, il ne s'amuſa pas à faire aucune marque pour connoître la maiſon d'Ali Baba; mais il l'examina ſi bien, non-ſeulement en la conſidérant attentivement, mais même en paſſant & en repaſſant à diverſes fois pardevant, qu'il n'étoit pas poſſible qu'il s'y méprît.

Le capitaine des voleurs, ſatisfait de ſon voyage, & inſtruit de ce qu'il avoit ſouhaité, retourna à la forêt; & quand il fut arrivé dans la grotte, où ſa troupe l'attendoit: Camarades, dit-il, rien enfin ne peut plus nous empêcher de prendre une pleine vengeance du dommage qui nous a été fait. Je connois avec certitude la maiſon du coupable ſur qui elle doit tomber; & dans le chemin, j'ai ſongé aux moyens de la lui faire ſentir ſi adroitement, que perſonne ne pourra avoir connoiſſance du lieu de notre retraite, non plus que de notre tréſor; car c'eſt le but que nous devons avoir dans notre entrepriſe, autrement, au lieu de nous être utile, elle nous ſeroit funeſte.

Pour parvenir à ce but, continua le capitaine, voici ce que j'ai imaginé. Quand je vous l'aurai exposé, si quelqu'un fait un expédient meilleur, il pourra le communiquer. Alors il leur expliqua de quelle manière il prétendoit s'y comporter, & comme ils lui eurent tous donné leur approbation, il les chargea, en se partageant dans les bourgs & dans les villages d'alentour, & même dans les villes, d'acheter des mulets, jusqu'au nombre de dix-neuf, & trente-huit grands vases de cuir à transporter de l'huile, l'un plein, les autres vuides.

En deux ou trois jours de temps les voleurs eurent fait tout cet amas. Comme les vases vuides étoient un peu étroits par la bouche, pour l'exécution de son dessein, le capitaine les fit un peu élargir; & après avoir fait entrer un de ses gens dans chacun, avec les armes qu'il avoit jugées nécessaires, en laissant ouvert ce qu'il avoit fait découdre, afin de leur laisser la respiration libre, il les ferma de manière qu'ils paroissoient pleins d'huile; & pour les mieux déguiser, il les frotta par le dehors d'huile, qu'il prit du vase qui en étoit plein.

Les choses ainsi disposées, quand les mulets furent chargés des trente-sept voleurs,

ſans y comprendre le capitaine, chacun caché dans un des vaſes, & du vaſe qui étoit plein d'huile; leur capitaine, comme conducteur, prit le chemin de la ville, dans le temps qu'il avoit réſolu, & y arriva à la brune, environ une heure après le coucher du ſoleil, comme il ſe l'étoit propoſé. Il y entra, & il alla droit à la maiſon d'Ali Baba, dans le deſſein de frapper à la porte, & de demander à y paſſer la nuit avec ſes mulets, ſous le bon plaiſir du maître. Il n'eut pas la peine de frapper; il trouva Ali Baba à la porte, qui prenoit le frais après le ſoupé. Il fit arrêter ſes mulets; & en s'adreſſant à Ali Baba : Seigneur, dit-il, j'amène l'huile que vous voyez de bien loin, pour la vendre demain au marché; & à l'heure qu'il eſt, je ne ſais où aller loger : ſi cela ne vous incommode pas, faites-moi le plaiſir de me recevoir chez vous pour y paſſer la nuit; je vous en aurai obligation.

Quoiqu'Ali Baba eût vu dans la forêt celui qui lui parloit, & même entendu ſa voix, comment eût-il pu le reconnoître pour le capitaine des quarante voleurs, ſous le déguiſement d'un marchand d'huile? Vous êtes le bien-venu, lui dit-il, entrez; & en diſant ces paroles, il lui fit place pour

le laiſſer entrer avec ſes mulets, comme il le fit.

En même-temps, Ali Baba appela un eſclave qu'il avoit, & lui commanda, quand les mulets ſeroient déchargés, de les mettre non-ſeulement à couvert dans l'écurie, mais même de leur donner du foin & de l'orge. Il prit auſſi la peine d'entrer dans la cuiſine, & d'ordonner à Morgiane d'apprêter promptement à ſouper pour l'hôte qui venoit d'arriver, & de lui préparer un lit dans une chambre.

Ali Baba fit plus; pour faire à ſon hôte tout l'accueil poſſible, quand il vit que le capitaine des voleurs avoit déchargé ſes mulets, que les mulets avoient été menés dans l'écurie, comme il l'avoit commandé, & qu'il cherchoit une place pour paſſer la nuit à l'air, il alla le prendre pour le faire entrer dans la ſalle où il recevoit ſon monde, en lui diſant qu'il ne ſouffriroit pas qu'il couchât dans la cour. Le capitaine des voleurs s'en excuſa fort, ſous prétexte de ne vouloir pas être incommode, mais dans le vrai, pour avoir lieu d'exécuter ce qu'il méditoit avec plus de liberté; & il ne céda aux honnêtetés d'Ali Baba qu'après de fortes inſtances.

Ali Baba, non content de tenir compagnie à celui qui en vouloit à ſa vie, juſqu'à ce que Morgiane lui eût ſervi le ſoupé, continua de l'entretenir de pluſieurs choſes qu'il crut pouvoir lui faire plaiſir, & il ne le quitta que quand il eut achevé le repas dont il l'avoit régalé. Je vous laiſſe le maître, lui dit-il, vous n'avez qu'à demander toutes les choſes dont vous pouvez avoir beſoin, il n'y a rien chez moi qui ne ſoit à votre ſervice.

Le capitaine des voleurs ſe leva en même-temps qu'Ali Baba, & l'accompagna juſqu'à la porte; & pendant qu'Ali Baba alla dans la cuiſine pour parler à Morgiane, il entra dans la cour, ſous prétexte d'aller à l'écurie voir ſi rien ne manquoit à ſes mulets.

Ali Baba, après avoir recommandé de nouveau à Morgiane de prendre un grand ſoin de ſon hôte, & de ne le laiſſer manquer de rien : Morgiane, ajouta-t-il, je t'avertis que demain je vais au bain avant le jour; prends ſoin que mon linge de bain ſoit prêt, & de le donner à Abdalla (c'étoit le nom de ſon eſclave), & fais-moi un bon bouillon, pour le prendre à mon retour. Après lui avoir donné ces ordres, il ſe retira pour ſe coucher.

Le capitaine des voleurs, cependant, à la ſortie de l'écurie, alla donner à ſes gens l'ordre de ce qu'ils devoient faire. En commençant depuis le premier vaſe juſqu'au dernier, il dit à chacun : Quand je jetterai des petites pierres de la chambre où l'on me loge, ne manquez pas de vous faire ouverture, en fendant le vaſe depuis le haut juſqu'en bas, avec le couteau dont vous êtes muni, & d'en ſortir; auſſitôt je ſerai à vous. Et le couteau dont il parloit étoit pointu & affilé pour cet uſage.

Cela fait, il revint; & comme il ſe fut préſenté à la porte de la cuiſine, Morgiane prit de la lumière, & elle le conduiſit à la chambre qu'elle lui avoit préparée, où elle le laiſſa après lui avoir demandé s'il avoit beſoin de quelqu'autre choſe. Pour ne pas donner de ſoupçon, il éteignit la lumière peu de temps après, & il ſe coucha tout habillé, prêt à ſe lever dès qu'il auroit fait ſon premier ſomme.

Morgiane n'oublia pas les ordres d'Ali Baba; elle prépare ſon linge de bain, elle en charge Abdalla qui n'étoit pas encore allé ſe coucher, elle met le pot au feu pour le bouillon, & pendant qu'elle écume le pot, la lampe s'éteint. Il n'y avoit plus d'huile

dans la maiſon, & la chandelle y manquoit auſſi. Que faire? elle a beſoin cependant de voir clair pour écumer ſon pot; elle en témoigne ſa peine à Abdalla. Te voilà bien embarraſſée, lui dit Abdalla, va prendre de l'huile dans un des vaſes que voilà dans la cour.

Morgiane remercia Abdalla de l'avis, & pendant qu'il va ſe coucher près de la chambre d'Ali Baba, pour le ſuivre au bain, elle prend la cruche à l'huile & elle va dans la cour. Comme elle ſe fut approchée du premier vaſe qu'elle rencontra, le voleur qui étoit caché dedans, demanda, en parlant bas, eſt-il temps?

Quoique le voleur eût parlé bas, Morgiane néanmoins fut frappée de la voix d'autant plus facilement, que le capitaine des voleurs, dès qu'il eut déchargé ſes mulets, avoit ouvert, non-ſeulement ce vaſe, mais même tous les autres, pour donner de l'air à ſes gens, qui d'ailleurs y étoient fort mal à leur aiſe, ſans y être encore privés de la facilité de reſpirer.

Tout autre eſclave que Morgiane, auſſi ſurpriſe qu'elle le fut, en trouvant un homme dans un vaſe, au lieu d'y trouver de l'huile qu'elle cherchoit, eût fait un vacarme capa-

ble de cauſer de grands malheurs. Mais Morgiane étoit au-deſſus de ſes ſemblables; elle comprit en un inſtant l'importance de garder le ſecret, le danger preſſant où ſe trouvoit Ali Baba & ſa famille, & où elle ſe trouvoit elle-même, & la néceſſité d'y apporter promptement le remède, ſans faire d'éclat; & par ſa capacité elle en pénétra d'abord les moyens. Elle rentra donc en elle-même dans le moment, & ſans faire paroître aucune émotion, en prenant la place du capitaine des voleurs, elle répondit à la demande, & elle dit: Pas encore, mais bientôt. Elle s'approcha du vaſe qui ſuivoit, & la même demande lui fut faite, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce qu'elle arriva au dernier qui étoit plein d'huile; & à la même demande, elle donna la même réponſe.

Morgiane connut par-là que ſon maître Ali Baba, qui avoit cru ne donner à loger chez lui qu'à un marchand d'huile, y avoit donné entrée à trente-huit voleurs, en y comprenant le faux marchand leur capitaine. Elle remplit en diligence ſa cruche d'huile, qu'elle prit du dernier vaſe; elle revint dans la cuiſine, où après avoir mis de l'huile dans la lampe & l'avoir rallumée, elle prend une grande chaudière, elle retourne à la cour où elle l'emplit de l'huile du vaſe. Elle la rap-

porte, la met ſur le feu, & met deſſous force bois, parce que plutôt l'huile bouillira, plutôt elle aura exécuté ce qui doit contribuer au ſalut commun de la maiſon, qui ne demande pas de retardement. L'huile bout enfin, elle prend la chaudière, & elle va verſer dans chaque vaſe aſſez d'huile toute bouillante, depuis le premier juſqu'au dernier, pour les étouffer & leur ôter la vie, comme elle la leur ôta.

Cette action digne du courage de Morgiane, exécutée ſans bruit, comme elle l'avoit projeté, elle revint dans la cuiſine avec la chaudière vuide, & ferme la porte. Elle éteint le grand feu qu'elle avoit allumé, & elle n'en laiſſe qu'autant qu'il en faut pour achever de faire cuire le pot du bouillon d'Ali Baba. Enſuite elle ſouffle la lampe, & elle demeure dans un grand ſilence, réſolue de ne pas ſe coucher qu'elle n'eût obſervé ce qui arriveroit, par une fenêtre de la cuiſine qui donnoit ſur la cour, autant que l'obſcurité de la nuit pouvoit le permettre.

Il n'y avoit pas encore un quart-d'heure que Morgiane attendoit, quand le capitaine des voleurs s'éveilla. Il ſe lève, il regarde par la fenêtre qu'il ouvre; & comme il n'apperçoit aucune lumière, & qu'il voit régner un

grand repos & un profond ſilence dans la maiſon, il donne le ſignal en jetant des petites pierres, dont pluſieurs tombèrent ſur les vaſes; comme il n'en douta point par le ſon qui lui en vint aux oreilles. Il prête l'oreille, & il n'entend ni n'apperçoit rien qui lui faſſe connoître que ſes gens ſe mettent en mouvement. Il en eſt inquiet, il jette des petites pierres une ſeconde & une troiſième fois. Elles tombent ſur les vaſes, & cependant pas un des voleurs ne donne le moindre ſigne de vie, & il n'en peut comprendre la raiſon. Il deſcend dans la cour tout alarmé, avec le moins de bruit qu'il lui eſt poſſible, il approche de même du premier vaſe, & quand il veut demander au voleur, qu'il croit vivant, s'il dort, il ſent une odeur d'huile chaude & de brûlé, qui exhale du vaſe, par où il connoît que ſon entrepriſe contre Ali Baba, pour lui ôter la vie & pour piller ſa maiſon, & pour emporter s'il pouvoit l'or qu'il avoit enlevé à ſa communauté, étoit échouée. Il paſſe au vaſe qui ſuivoit, & à tous les autres l'un après l'autre, & il trouve que ſes gens étoient péris par le même ſort; & par la diminution de l'huile dans le vaſe qu'il avoit apporté plein, il connut la manière dont on s'étoit pris pour le priver du ſecours qu'il en attendoit.

attendoit. Au déſeſpoir d'avoir manqué ſon coup, il enfila la porte du jardin d'Ali Baba, qui donnoit dans la cour, & de jardin en jardin, en paſſant par-deſſus les murs, il ſe ſauva.

Quand Morgiane n'entendit plus de bruit & qu'elle ne vit pas revenir le capitaine des voleurs, après avoir attendu quelque temps, elle ne douta pas du parti qu'il avoit pris, plutôt que de chercher à ſe ſauver par la porte de la maiſon, qui étoit fermée à double tour. Satisfaite & dans une grande joie d'avoir ſi bien réuſſi à mettre toute la maiſon en ſûreté, elle ſe coucha enfin, & elle s'endormit.

Ali Baba cependant ſortit avant le jour, & alla au bain ſuivi de ſon eſclave, ſans rien ſavoir de l'évènement étonnant qui étoit arrivé chez lui pendant qu'il dormoit, au ſujet duquel Morgiane n'avoit pas jugé à propos de l'éveiller, avec d'autant plus de raiſon, qu'elle n'avoit pas de temps à perdre dans le temps du danger, & qu'il étoit inutile de troubler ſon repos, après qu'elle l'eut détourné.

En revenant des bains, & en rentrant chez lui, que le ſoleil étoit levé, Ali Baba fut ſi ſurpris de voir encore les vaſes d'huile dans

leur place, & que le marchand ne ſe fût pas rendu au marché avec ſes mulets, qu'il en demanda la raiſon à Morgiane qui lui étoit venue ouvrir, & qui avoit laiſſé toutes choſes dans l'état où il les voyoit, pour lui en donner le ſpectacle, & lui expliquer plus ſenſiblement ce qu'elle avoit fait pour ſa conſervation.

Mon bon maître, dit Morgiane, en répondant à Ali Baba, dieu vous conſerve, vous & toute votre maiſon. Vous apprendrez mieux ce que vous déſirez de ſavoir, quand vous aurez vu ce que j'ai à vous faire voir; prenez la peine de venir avec moi.

Ali Baba ſuivit Morgiane; quand elle eut fermé la porte, elle le mena au premier vaſe: Regardez dans le vaſe, lui dit-elle, & voyez s'il y a de l'huile.

Ali Baba regarda; & comme il eut vu un homme dans le vaſe, il ſe retira en arrière tout effrayé, avec un grand cri. Ne craignez rien, lui dit Morgiane, l'homme que vous voyez ne vous fera pas de mal; il en a fait, mais il n'eſt plus en état d'en faire, ni a vous ni à perſonne, il n'a plus de vie.

Morgiane, s'écria Ali Baba, que veut dire ce que tu viens de me faire voir? explique-le-moi.

Je vous l'expliquerai, dit Morgiane; mais modérez votre étonnement; & n'éveillez pas la curioſité des voiſins, d'avoir connoiſſance d'une choſe qu'il eſt très-important que vous teniez cachée. Voyez auparavant tous les autres vaſes.

Ali Baba regarda dans les autres vaſes l'un après l'autre, depuis le premier juſqu'au dernier, où il y avoit de l'huile, dont il remarqua que l'huile étoit notablement diminuée; & quand il eut fait, il demeura comme immobile, tantôt en jetant les yeux ſur les vaſes, tantôt en regardant Morgiane, ſans dire mot, tant la ſurpriſe où il étoit, étoit grande. A la fin, comme ſi la parole lui fut revenue: Et le marchand, demanda-t-il, qu'eſt-il devenu?

Le marchand, répondit Morgiane, eſt auſſi peu marchand que je ſuis marchande. Je vous dirai auſſi qui il eſt, & ce qu'il eſt devenu. Mais vous apprendrez toute l'hiſtoire plus commodément dans votre chambre; car il eſt temps, pour le bien de votre ſanté, que vous preniez un bouillon après être ſorti du bain.

Pendant qu'Ali Baba ſe rendit dans ſa chambre, Morgiane alla à la cuiſine prendre le bouillon; elle le lui apporta, & ayant de

le prendre, Ali Baba lui dit : Commence toujours à ſatisfaire l'impatience où je ſuis, & raconte-moi une hiſtoire ſi étrange, avec toutes ſes circonſtances.

Morgiane, pour obéir à Ali Baba, lui dit : Seigneur, hier au ſoir, quand vous vous fûtes retiré pour vous coucher, je préparai votre linge de bain, comme vous veniez de me le commander, & j'en chargeai Abdalla. Enſuite je mis le pot au feu pour le bouillon ; & comme je l'écumois, la lampe, faute d'huile, s'éteignit tout-à-coup ; & il n'y en avoit pas une goutte dans la cruche. Je cherchai quelques bouts de chandelle, & je n'en trouvai pas un. Abdalla, qui me vit embarraſſée, me fit ſouvenir des vaſes pleins d'huile qui étoient dans la cour, comme il n'en doutoit pas, non plus que moi, & comme vous l'avez cru vous-même. Je pris la cruche & je courus au vaſe le plus voiſin. Mais comme je fus près du vaſe, il en ſortit une voix qui me demanda : Eſt-il temps ? Je ne m'effrayai pas ; mais en comprenant ſur-le-champ la malice du faux marchand, je répondis ſans héſiter : Pas encore, mais bientôt. Je paſſai au vaſe qui ſuivoit, & une autre voix me fit la même demande, à laquelle je répondis de même. J'allai aux autres

vaſes l'un après l'autre ; à pareille demande, pareille réponſe, & je ne trouvai de l'huile que dans le dernier vaſe, dont j'emplis la cruche.

Quand j'eus conſidéré qu'il y avoit trente-ſept voleurs au milieu de votre cour, qui n'attendoient que le ſignal ou que le commandement de leur chef, que vous avez pris pour un marchand, & à qui vous aviez fait un ſi grand accueil, pour mettre toute la maiſon en combuſtion, je ne perdis pas de temps, je rapportai la cruche, j'allumai la lampe ; & après avoir pris la chaudière la plus grande de la cuiſine, j'allai l'emplir d'huile. Je la mis ſur le feu, & quand elle fut bien bouillante, j'en allai verſer dans chaque vaſe où étoient les voleurs, autant qu'il en fallut pour les empêcher tous d'exécuter le pernicieux deſſein qui les avoit amenés.

La choſe ainſi terminée de la manière que je l'avois méditée, je revins dans la cuiſine, j'éteignis la lampe ; & avant que je me couchaſſe, je me mis à examiner tranquillement par la fenêtre quel parti prendroit le faux marchand d'huile.

Au bout de quelque temps, j'entendis que pour ſignal il jeta de ſa fenêtre de petites pierres qui tombèrent ſur les vaſes. Il en jeta

une ſeconde & troiſième fois; & comme il n'apperçut ou n'entendit aucun mouvement, il deſcendit, & je le vis aller de vaſe en vaſe juſqu'au dernier; après quoi l'obſcurité de la nuit fit que je le perdis de vue. J'obſervai encore quelque temps, & comme je vis qu'il ne revenoit pas, je ne doutai pas qu'il ne ſe fût ſauvé par le jardin, déſeſpéré d'avoir ſi mal réuſſi. Ainſi, perſuadée que la maiſon étoit en sûreté, je me couchai.

En achevant, Morgiane ajouta : Voilà quelle eſt l'hiſtoire que vous m'avez demandée, & je ſuis convaincue que c'eſt la ſuite d'une obſervation que j'avois faite depuis deux ou trois jours, dont je n'avois pas cru devoir vous entretenir, qui eſt qu'une fois en revenant de la ville de bon matin, j'apperçus que la porte de la rue étoit marquée de blanc, & le jour d'après de rouge, après la marque blanche, & que chaque fois, ſans ſavoir à quel deſſein cela pouvoit avoir été fait, j'avois marqué de même & au même endroit, deux ou trois portes de nos voiſins, au-deſſus & au-deſſous. Si vous joignez cela avec ce qui vient d'arriver, vous trouverez que le tout a été machiné par les voleurs de la forêt, dont je ne ſais pourquoi la troupe eſt diminuée de deux. Quoiqu'il en ſoit, la

voilà réduite à trois au plus. Cela fait voir qu'ils avoient juré votre perte, & qu'il eſt bon que vous vous teniez ſur vos gardes, tant qu'il ſera certain qu'il en reſtera quelqu'un au monde. Quant à moi, je n'oublierai rien pour veiller à votre conſervation, comme j'y ſuis obligée.

Quand Morgiane eut achevé, Ali Baba, pénétré de la grande obligation qu'il lui avoit, lui dit : Je ne mourrai pas que je ne t'aye récompenſée comme tu le mérites. Je te dois la vie; & pour commencer à t'en donner une marque de reconnoiſſance, je te donne la liberté dès-à-préſent, en attendant que j'y mette le comble de la manière que je me le propoſe. Je ſuis perſuadé avec toi que les quarante voleurs m'ont dreſſé ces embûches. Dieu m'a délivré par ton moyen; j'eſpère qu'il continuera de me préſerver de leur méchanceté, & qu'en achevant de la détourner de deſſus ma tête, il délivrera le monde de leur perſécution & de leur engeance maudite. Ce que nous avons à faire, c'eſt d'enterrer inceſſamment les corps de cette peſte du genre humain, avec un ſi grand ſecret que perſonne ne puiſſe rien ſoupçonner de leur deſtinée, & c'eſt à quoi je vais travailler avec Abdalla.

Le jardin d'Ali Baba étoit d'une grande longueur, terminé par de grands arbres. Sans différer, il alla ſous ces arbres avec ſon eſclave, creuſer une foſſe longue & large à proportion des corps qu'ils avoient à y enterrer. Le terrein étoit aiſé à remuer, & ils ne mirent pas un long temps à l'achever. Ils tirèrent les corps hors des vaſes, & ils mirent à part les armes dont les voleurs s'étoient munis. Ils tranſportèrent ces corps au bout du jardin, & ils les arrangèrent dans la foſſe; & après les avoir couverts de la terre qu'ils en avoient tirée, ils diſpersèrent ce qui en reſtoit aux environs, de manière que le terrein parut égal comme auparavant. Ali Baba fit cacher ſoigneuſement les vaſes à l'huile & les armes; & quant aux mulets, dont il n'avoit pas beſoin pour lors, il les envoya au marché à différentes fois, où il les fit vendre par ſon eſclave.

Pendant qu'Ali Baba prenoit toutes ces meſures pour ôter à la connoiſſance du public par quel moyen il étoit devenu riche en peu de temps, le capitaine des quarante voleurs étoit retourné à la forêt, avec une mortification inconcevable, & dans l'agitation, ou plutôt dans la confuſion où il étoit d'un ſuccès ſi malheureux & ſi contraire à ce qu'il s'étoit

promis ; il étoit rentré dans la grotte, ſans avoir pu s'arrêter à aucune réſolution dans le chemin, ſur ce qu'il devoit faire ou ne pas faire à Ali Baba.

La ſolitude où il ſe trouva dans cette ſombre demeure, lui parut affreuſe. Braves gens, s'écria-t-il, compagnons de mes veilles, de mes courſes & de mes travaux, où êtes-vous ? Que puis-je faire ſans vous ? Vous avois-je raſſemblés & choiſis pour vous voir périr tous à la fois par une deſtinée ſi fatale & ſi indigne de votre courage ? Je vous regretterois moins ſi vous étiez morts le ſabre à la main en vaillans hommes. Quand aurai-je fait une autre troupe de gens de main comme vous ; & quand je le voudrois, pourrois-je l'entreprendre, & ne pas expoſer tant d'or, tant d'argent, tant de richeſſes à la proie de celui qui s'eſt déjà enrichi d'une partie ? Je ne puis & je ne dois pas y ſonger, qu'auparavant je ne lui aye ôté la vie. Ce que je n'ai pu faire avec un ſecours ſi puiſſant, je le ferai moi ſeul ; & quand j'aurai pourvu de la ſorte à ce que ce tréſor ne ſoit plus expoſé au pillage, je travaillerai à faire en ſorte qu'il ne demeure, ni ſans ſucceſſeurs ni ſans maître après moi, qu'il ſe conſerve & qu'il s'augmente dans toute la poſtérité. Cette

réſolution priſe, il ne fut pas embarraſſé à chercher les moyens de l'exécuter; & alors plein d'eſpérance, & l'eſprit tranquille, il s'endormit, & il paſſa la nuit aſſez paiſiblement.

Le lendemain, le capitaine des voleurs éveillé de grand matin, comme il ſe l'étoit propoſé, prit un habit fort propre, conformément au deſſein qu'il avoit médité, & il vint à la ville, où il prit un logement dans un khan; & comme il s'attendoit que ce qui s'étoit paſſé chez Ali Baba pouvoit avoir fait de l'éclat, il demanda au concierge, par manière d'entretien, s'il y avoit quelque choſe de nouveau dans la ville; ſur quoi le concierge parla de toute autre choſe que de ce qu'il lui importoit de ſavoir. Il jugea de là que la raiſon pourquoi Ali Baba gardoit un ſi grand ſecret, venoit de ce qu'il ne vouloit pas que la connoiſſance qu'il avoit du tréſor, & du moyen d'y entrer, fût divulguée, & de ce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit pour ce ſujet qu'on en vouloit à ſa vie. Cela l'anima davantage à ne rien négliger pour ſe défaire de lui par la même voie du ſecret.

Le capitaine des voleurs ſe pourvut d'un cheval, dont il ſe ſervit pour tranſporter à ſon logement pluſieurs ſortes de riches étoffes

& de toiles fines, en faiſant pluſieurs voyages à la forêt, avec les précautions néceſſaires pour cacher le lieu où il les alloit prendre. Pour débiter ces marchandiſes, quand il en eut amaſſé ce qu'il avoit jugé à propos, il chercha une boutique. Il en trouva une; & après l'avoir priſe à louage du propriétaire, il la garnit, & il s'y établit. La boutique, qui ſe trouva vis-à-vis de la ſienne, étoit celle qui avoit appartenu à Caſſim, & qui étoit occupée par le fils d'Ali Baba, il n'y avoit pas long-temps.

Le capitaine des voleurs, qui avoit pris le nom de Cogia Houſſain, comme nouveau venu, ne manqua pas de faire civilité aux marchands ſes voiſins, ſelon la coutume. Mais comme le fils d'Ali Baba étoit jeune, bien fait, qu'il ne manquoit pas d'eſprit, & qu'il avoit occaſion plus ſouvent de lui parler & de s'entretenir avec lui qu'avec les autres, il eut bientôt fait amitié avec lui. Il s'attacha même à le cultiver plus fortement & plus aſſiduement, quand trois ou quatre jours après ſon établiſſement, il eut reconnu Ali Baba qui vint voir ſon fils, qui s'arrêta à s'entretenir avec lui, comme il avoit coutume de le faire de temps en temps, & qu'il eut appris du fils, après qu'Ali Baba l'eut quitté,

que c'étoit ſon père. Il augmenta ſes empreſſemens auprès de lui, il le careſſa, il lui fit de petits préſens, il le régala même, & il lui donna pluſieurs fois à manger.

Le fils d'Ali Baba ne voulut pas avoir tant d'obligation à Cogia Houſſain ſans lui rendre la pareille. Mais il étoit logé étroitement, & il n'avoit pas la même commodité que lui, pour le régaler comme il le ſouhaitoit. Il parla de ſon deſſein à Ali Baba ſon père, en lui faiſant remarquer qu'il ne ſeroit pas ſéant qu'il demeurât plus long-temps ſans reconnoître les honnêtetés de Cogia Houſſain.

Ali Baba ſe chargea du régal avec plaiſir : Mon fils, dit-il, il eſt demain vendredi; comme c'eſt un jour que les gros marchands, comme Cogia Houſſain & comme vous, tiennent leurs boutiques fermées, faites avec lui une partie de promenade pour l'après-dînée, & en revenant faites enſorte que vous le faſſiez paſſer par chez moi, & que vous le faſſiez entrer. Il ſera mieux que la choſe ſe faſſe de la ſorte, que ſi vous l'invitiez dans les formes. Je vais ordonner à Morgiane de faire le ſoupé, & de le tenir prêt.

Le vendredi, le fils d'Ali Baba & Cogia Houſſain ſe trouvèrent l'après-dînée au rendez-vous qu'ils s'étoient donné, & ils firent leur

promenade. En revenant, comme le fils d'Ali Baba avoit affecté de faire paſſer Cogia Houſſain par la rue où demeuroit ſon père, quand ils furent arrivés devant la porte de la maiſon, il l'arrêta & en frappant : C'eſt, lui dit-il, la maiſon de mon père, lequel, ſur le récit que je lui ai fait de l'amitié dont vous m'honorez, m'a chargé de lui procurer l'honneur de votre connoiſſance. Je vous prie d'ajouter ce plaiſir à tous les autres dont je vous ſuis redevable.

Quoique Cogia Houſſain fut arrivé au but qu'il s'étoit propoſé, qui étoit d'avoir entrée chez Ali Baba, & de lui ôter la vie ſans haſarder la ſienne, en ne faiſant pas d'éclat, il ne laiſſa pas néanmoins de s'excuſer, & de faire ſemblant de prendre congé du fils ; mais comme l'eſclave d'Ali Baba venoit d'ouvrir, le fils le prit obligeamment par la main, & en entrant le premier, il le tira & le força en quelque manière d'entrer, comme malgré lui.

Ali Baba reçut Cogia Houſſain avec un viſage ouvert, & avec le bon accueil qu'il pouvoit ſouhaiter. Il le remercia des bontés qu'il avoit pour ſon fils. L'obligation qu'il vous en a, & que je vous en ai moi-même, ajouta-t-il, eſt d'autant plus grande, que c'eſt un jeune homme qui n'a pas encore

l'uſage du monde, & que vous ne dédaignez pas de contribuer à le former.

Cogia Houſſain rendit compliment pour compliment à Ali Baba, en l'aſſurant que ſi ſon fils n'avoit pas encore acquis l'expérience de certains vieillards, il avoit un bon ſens qui lui tenoit lieu de l'expérience d'une infinité d'autres.

Après un entretien de peu de durée ſur d'autres ſujets indifférens, Cogia Houſſain voulut prendre congé. Ali Baba l'arrêta : Seigneur, dit-il, où voulez-vous aller ? Je vous prie de me faire l'honneur de ſouper avec moi. Le repas que je veux vous donner eſt beaucoup au-deſſous de ce que vous méritez ; mais tel qu'il eſt, j'eſpère que vous l'agréerez d'auſſi bon cœur que j'ai intention de vous le donner.

Seigneur Ali Baba, reprit Cogia Houſſain, je ſuis très-perſuadé de votre bon cœur; & ſi je vous demande en grâce de ne pas trouver mauvais que je me retire ſans accepter l'offre obligeante que vous me faites, je vous ſupplie de croire que je ne le fais ni par mépris, ni par incivilité, mais parce que j'en ai une raiſon que vous approuveriez ſi elle vous étoit connue.

Et quelle peut être cette raiſon, ſeigneur,

reprit Ali Baba, peut-on vous la demander ? Je puis la dire, répliqua Cogia Houſſain ; c'eſt que je ne mange ni viande, ni ragoût où il y ait du ſel ; jugez vous-même de la contenance que je ferois à votre table. Si vous n'avez que cette raiſon, inſiſta Ali Baba, elle ne doit pas me priver de l'honneur de vous poſſéder à ſouper, à moins que vous ne le vouliez autrement. Premièrement, il n'y a pas de ſel dans le pain que l'on mange chez moi ; & quant à la viande & aux ragoûts, je vous promets qu'il n'y en aura pas dans ce qui ſera ſervi devant vous, je vais y donner ordre ; ainſi faites-moi la grâce de demeurer, je reviens à vous dans un moment.

Ali Baba alla à la cuiſine, & il ordonna à Morgiane de ne pas mettre du ſel ſur la viande qu'elle avoit à ſervir, & de préparer promptement deux ou trois ragoûts, entre ceux qu'il lui avoit commandés, où il n'y eût pas de ſel.

Morgiane qui étoit prête à ſervir, ne put s'empêcher de témoigner ſon mécontentement ſur ce nouvel ordre, & de s'en expliquer à Ali Baba : Qui eſt donc, dit-elle, cet homme ſi difficile, qui ne mange pas de ſel ? votre ſoupé ne ſera plus bon à manger, ſi je le ſers plus tard. Ne te fâche pas, Morgiane,

reprit Ali Baba, c'eſt un honnête homme; fais ce que je te dis.

Morgiane obéit, mais à contre-cœur, & elle eut la curioſité de connoître cet homme qui ne mangeoit pas de ſel. Quand elle eut achevé, & qu'Abdalla eut préparé la table, elle l'aida à porter les plats. En regardant Cogia Houſſain, elle le reconnut d'abord pour le capitaine des voleurs, malgré ſon déguiſement; & en l'examinant avec attention, elle apperçut qu'il avoit un poignard caché ſous ſon habit. Je ne m'étonne plus, dit-elle en elle-même, que le ſcélérat ne veuille pas manger de ſel avec mon maître; c'eſt ſon plus fier ennemi, il veut l'aſſaſſiner; mais je l'en empêcherai.

Quand Morgiane eut achevé de ſervir, ou de faire ſervir par Abdalla, elle prit le temps pendant que l'on ſoupoit, & fit les préparatifs néceſſaires pour l'exécution d'un coup des plus hardis; & elle venoit d'achever, lorſqu'Abdalla vint l'avertir qu'il étoit temps de ſervir le fruit. Elle porta le fruit, & dès qu'Abdalla eut levé ce qui étoit ſur la table, elle le ſervit. Enſuite elle poſa près d'Ali Baba une petite table, ſur laquelle elle mit le vin avec trois taſſes; & en ſortant elle emmena Abdalla avec elle, comme pour aller

ſouper enſemble, & donner à Ali Baba, ſelon la coutume, la liberté de s'entretenir & de ſe réjouir agréablement avec ſon hôte, & de le faire bien boire.

Alors, le faux Cogia Houſſain, ou plutôt le capitaine des quarante voleurs, crut que l'occaſion favorable pour ôter la vie à Ali Baba étoit venue. Je vais, dit-il, faire enivrer le père & le fils, & le fils à qui je veux bien donner la vie, ne m'empêchera pas d'enfoncer le poignard dans le cœur du père, & je me ſauverai par le jardin, comme je l'ai déjà fait, pendant que la cuiſinière & l'eſclave n'auront pas encore achevé de ſouper ou ſeront endormis dans la cuiſinè.

Au lieu de ſouper, Morgiane qui avoit pénétré dans l'intention du faux Cogia Houſſain, ne lui donna pas le temps de venir à l'exécution de ſa méchanceté. Elle s'habilla d'un habit de danſeuſe fort propre, prit une coëffure convenable, & ſe ceignit d'une ceinture d'argent doré, où elle attacha un poignard, dont la gaîne & le poignard étoient de même métal; & avec cela elle appliqua un fort beau maſque ſur ſon viſage. Quand elle ſe fut déguiſée de la ſorte, ellle dit à Abdalla : Abdalla, prends ton tambour de baſque, & allons donner à l'hôte de notre

maître & ami de ſon fils, le divertiſſement que nous lui donnons quelquefois.

Abdalla prend le tambour de baſque, il commence à en jouer en marchant devant Morgiane, & il entre dans la ſalle. Morgiane en entrant après, lui fait une profonde révérence d'un air délibéré & à ſe faire regarder, comme en demandant la permiſſion de faire voir ce qu'elle ſavoit faire.

Comme Abdalla vit qu'Ali Baba vouloit parler, il ceſſa de toucher le tambour de baſque. Entre, Morgiane, entre, dit Ali Baba; Cogia Houſſain jugera de quoi tu es capable, & il nous dira ce qu'il en penſera. Au moins, ſeigneur, dit-il à Cogia Houſſain, en ſe tournant de ſon côté, ne croyez pas que je me mette en dépenſe pour vous donner ce divertiſſement. Je le trouve chez moi, & vous voyez que ce ſont mon eſclave & ma cuiſinière, & dépenſière en même-temps, qui me le donnent. J'eſpère que vous ne le trouverez pas déſagréable.

Cogia Houſſain ne s'attendoit pas qu'Ali Baba dût ajouter ce divertiſſement au ſoupé qu'il lui donnoit. Cela lui fit craindre de ne pouvoir pas profiter de l'occaſion qu'il croyoit avoir trouvée. Au cas que cela arrivât, il ſe conſola par l'eſpérance de la trouver en

continuant de ménager l'amitié du père & du fils. Ainſi, quoiqu'il eût mieux aimé qu'Ali Baba eût bien voulu ne le lui pas donner, il fit ſemblant néanmoins de lui en avoir obligation, & il eut la complaiſance de lui témoigner que ce qui lui faiſoit plaiſir ne pouvoit pas manquer de lui en faire auſſi.

Quand Abdalla vit qu'Ali Baba & Cogia Houſſain avoient ceſſé de parler, il recommença à toucher ſon tambour de baſque & l'accompagna de ſa voix ſur un air à danſer; & Morgiane, qui ne cédoit à aucun danſeur ou danſeuſe de profeſſion, danſa d'une manière à ſe faire admirer, même de toute autre compagnie que celle à laquelle elle donnoit ce ſpectacle, dont il n'y avoit peut-être que le faux Cogia Houſſain qui y donnât le moins d'attention.

Après avoir danſé pluſieurs danſes avec le même agrément & de la même force, elle tira enfin le poignard, & en le tenant à la main elle en danſa une dans laquelle elle ſe ſurpaſſa par les figures différentes, par les mouvemens légers, par les ſauts ſurprenans, & par les efforts merveilleux dont elle les accompagna, tantôt en préſentant le poignard en avant, comme pour frapper, tantôt en

faiſant ſemblant de s'en frapper elle-même dans le ſein.

Comme hors d'haleine, enfin, elle arracha le tambour de baſque des mains d'Abdalla; de la main gauche, & en tenant le poignard de la droite, elle alla préſenter le tambour de baſque par le creux à Ali Baba, à l'imitation des danſeurs & danſeuſes de profeſſion, qui en uſent ainſi pour ſolliciter la libéralité de leurs ſpectateurs.

Ali Baba jeta une pièce d'or dans le tambour de baſque de Morgiane; Morgiane s'adreſſa enſuite au fils d'Ali Baba, qui ſuivit l'exemple de ſon père. Cogia Houſſain qui vit qu'elle alloit venir auſſi à lui, avoit déjà tiré la bourſe de ſon ſein pour lui faire ſon préſent, & il y mettoit la main, dans le moment que Morgiane, avec un courage digne de ſa fermeté & de ſa réſolution, lui enfonça le poignard au milieu du cœur, ſi avant qu'elle ne le retira qu'après lui avoir ôté la vie.

Ali Baba & ſon fils, épouvantés de cette action, pouſsèrent un grand cri: Ah malheureuſe! s'écria Ali Baba, qu'as-tu fait? eſt-ce pour nous perdre moi & ma famille?

Ce n'eſt pas vous perdre, répondit Morgiane, je l'ai fait pour votre conſervation.

Alors en ouvrant la robe de Cogia Houſſain, & en montrant à Ali Baba le poignard dont il étoit armé : Voyez, dit-elle, à quel fier ennemi vous aviez affaire, & regardez-le-bien au viſage, vous y reconnoîtrez le faux marchand d'huile, & le capitaine des quarante voleurs. Ne conſidérez-vous pas auſſi qu'il n'a pas voulu manger de ſel avec vous? en voulez-vous davantage pour vous perſuader de ſon deſſein pernicieux? Avant que je l'euſſe vu, le ſoupçon m'en étoit venu, du moment que vous m'avez fait connoître que vous aviez un tel convive. Je l'ai vu, & vous voyez que mon ſoupçon n'étoit pas mal fondé.

Ali Baba qui connut la nouvelle obligation qu'il avoit à Morgiane de lui avoir conſervé la vie une ſeconde fois, l'embraſſa: Morgiane, dit-il, je t'ai donné la liberté, & alors je t'ai promis que ma reconnoiſſance n'en demeureroit pas là, & que bientôt j'y mettrois le comble. Ce temps eſt venu, & je te fais ma belle-fille.

Et en s'adreſſant à ſon fils : Mon fils, ajouta Ali Baba, je vous crois aſſez bon fils, pour ne pas trouver étrange que je vous donne Morgiane pour femme ſans vous conſulter. Vous ne lui avez pas moins d'obli-

gation que moi. Vous voyez que Cogia Houſſain n'avoit recherché votre amitié que dans le deſſein de mieux réuſſir à m'arracher la vie par ſa trahiſon ; & s'il y eût réuſſi, vous ne devez pas douter qu'il ne vous eût ſacrifié auſſi à ſa vengeance. Conſidérez de plus qu'en épouſant Morgiane, vous épouſez le ſoutien de ma famille, tant que je vivrai, & l'appui de la vôtre juſqu'à la fin de vos jours.

Le fils, bien loin de témoigner aucun mécontentement, marqua qu'il conſentoit à ce mariage, non-ſeulement parce qu'il ne vouloit pas déſobéir à ſon père, mais même parce qu'il y étoit porté par ſa propre inclination.

On ſongea enſuite dans la maiſon d'Ali Baba à enterrer le corps du capitaine, auprès de ceux des quarante voleurs; & cela ſe fit ſi ſecrètement, qu'on n'en eut connoiſſance qu'après de longues années, lorſque perſonne ne ſe trouvoit plus intéreſſé dans la publication de cette hiſtoire mémorable.

Peu de jours après, Ali Baba célébra les nôces de ſon fils & de Morgiane avec grande ſolemnité, & par un feſtin ſomptueux, accompagné de danſes, de ſpecta-

cles & des divertiſſemens accoutumés; & il eut la ſatisfaction de voir que ſes amis & ſes voiſins, qu'il avoit invités, ſans avoir connoiſſance des vrais motifs du mariage, mais qui d'ailleurs n'ignoroient pas les belles & bonnes qualités de Morgiane, le louèrent hautement de ſa généroſité & de ſon bon cœur.

Après le mariage, Ali Baba qui s'étoit abſtenu de retourner à la grotte des voleurs depuis qu'il en avoit tiré & rapporté le corps de ſon frère Caſſim ſur un de ſes trois ânes, avec l'or dont il les avoit chargés, par la crainte de les y trouver, ou d'y être ſurpris, s'en abſtint encore après la mort des trente-huit voleurs, en y comprenant leur capitaine; parce qu'il ſuppoſa que les deux autres, dont le deſtin ne lui étoit pas connu, étoient encore vivans.

Mais au bout d'un an, comme il eut vu qu'il ne s'étoit fait aucune entrepriſe pour l'inquiéter, la curioſité le prit d'y faire un voyage, en prenant les précautions néceſſaires pour ſa ſûreté. Il monta à cheval; & quand il fut arrivé près de la grotte, il prit un bon augure de ce qu'il n'apperçut aucun veſtige, ni d'hommes ni de chevaux. Il mit pied à terre, il attacha ſon cheval, & en

ſe préſentant devant la porte, il prononça ces paroles : *Seſame, ouvre-toi*, qu'il n'avoit pas oubliées. La porte s'ouvrit; il entra, & l'état où il trouva toutes choſes dans la grotte, lui fit juger que perſonne n'y étoit entré depuis environ le temps que le faux Cogia Houſſain étoit venu lever boutique dans la ville, & ainſi que la troupe des quarante voleurs étoit entièrement diſſipée & exterminée depuis ce temps-là, & il ne douta plus qu'il ne fût le ſeul au monde qui eût le ſecret de faire ouvrir la grotte, & que le tréſor qu'elle enfermoit étoit à ſa diſpoſition. Il s'étoit muni d'une valiſe, il la remplit d'autant d'or que ſon cheval en put porter, & il revint à la ville.

Depuis ce temps-là, Ali Baba, ſon fils, qu'il mena à la grotte, & à qui il enſeigna le ſecret pour y entrer, & après eux leur poſtérité, à laquelle ils firent paſſer le même ſecret, en profitant de leur fortune avec modération, vécurent dans une grande ſplendeur, & honorés des premières dignités de la ville.

Après avoir achevé de raconter cette hiſtoire au ſultan Schahriar, Scheherazade qui vit qu'il n'étoit pas encore jour, commença de lui faire le récit de celle que nous allons voir.

HISTOIRE

HISTOIRE

D'Ali Cogia, Marchand de Bagdad.

SOUS le règne du calife Haroun Alraſchid, dit la ſultane, il y avoit à Bagdad un marchand nommé Ali Cogia, qui n'étoit ni des plus riches, ni auſſi du dernier ordre, lequel demeuroit dans ſa maiſon paternelle, ſans femme & ſans enfans. Dans le temps que libre de ſes actions il vivoit content de ce que ſon négoce lui produiſoit, il eut trois jours de ſuite un ſonge dans lequel un vieillard vénérable lui apparut avec un regard ſévère, qui le réprimandoit de ce qu'il ne s'étoit pas encore acquitté du pélérinage de la Mecque.

Ce ſonge troubla Ali Cogia & le mit dans un grand embarras. Comme bon muſulman, il n'ignoroit pas l'obligation où il étoit de faire ce pélérinage; mais comme il étoit chargé d'une maiſon, de meubles & d'une boutique, il avoit toujours cru que c'étoient des motifs aſſez puiſſans pour s'en diſpenſer, en tâchant d'y ſuppléer par des

aumônes, & par d'autres bonnes œuvres. Mais depuis le ſonge, ſa conſcience le preſſoit ſi vivement, que la crainte qu'il ne lui arrivât quelque malheur, le fit réſoudre de ne pas différer davantage à s'en acquitter.

Pour ſe mettre en état d'y ſatisfaire dans l'année qui couroit, Ali Cogia commença par la vente de ſes meubles; il vendit enſuite ſa boutique, & la plus grande partie des marchandiſes dont elle étoit garnie, en réſervant celles qui pouvoient être de débit à la Mecque; & pour ce qui eſt de la maiſon, il trouva un locataire à qui il en fit un bail. Les choſes ainſi diſpoſées, il ſe trouva prêt à partir dans le temps que la caravane de Bagdad pour la Mecque ſe mettroit en chemin. La ſeule choſe qui lui reſtoit à faire, étoit de mettre en sûreté une ſomme de mille pièces d'or qui l'eût embarraſſé dans le pélérinage, après avoir mis à part l'argent qu'il jugea à propos d'emporter avec lui, pour ſa dépenſe & pour d'autres beſoins.

Ali Cogia choiſit un vaſe d'une capacité convenable; il y mit les mille pièces d'or, & il acheva de le remplir d'olives. Après avoir bien bouché le vaſe, il le porte chez un marchand de ſes amis. Il lui dit : Mon frère, vous n'ignorez pas que dans peu de

jours je pars comme pélerin de la Mecque avec la caravane ; je vous demande en grâce de vouloir bien vous charger d'un vaſe d'olives que voici, & de me le conſerver juſqu'à mon retour. Le marchand lui dit obligeamment : Tenez, voilà la clef de mon magaſin, portez-y vous-même votre vaſe, & mettez-le où il vous plaira; je vous promets que vous l'y retrouverez.

Le jour du départ de la caravane de Bagdad arrivé, Ali Cogia, avec un chameau chargé de marchandiſes dont il avoit fait choix, & qui lui ſervit de monture dans le chemin, s'y joignit ; & il arriva heureuſement à la Mecque. Il y viſita, avec tous les autres pélerins, le temple ſi célèbre & ſi fréquenté chaque année par toutes les nations muſulmanes qui y abordent de tous les endroits de la terre où elles ſont répandues, en obſervant très-religieuſement les cérémonies qui leur ſont preſcrites. Quand il ſe fut acquitté des devoirs de ſon pélerinage, il expoſa les marchandiſes qu'il avoit apportées pour les vendre ou pour les échanger.

Deux marchands qui paſſoient, & qui virent les marchandiſes d'Ali Cogia, les trouvèrent ſi belles, qu'ils s'arrêtèrent pour les

conſidérer, quoiqu'ils n'en euſſent pas beſoin. Quand ils eurent ſatisfait leur curioſité, l'un dit à l'autre en ſe retirant : Si ce marchand ſavoit le gain qu'il feroit au Caire ſur ſes marchandiſes, il les y porteroit, plutôt que de les vendre ici, où elles ſont à bon marché.

Ali Cogia entendit ces paroles; & comme il avoit entendu parler mille fois des beautés de l'Egypte, il réſolut ſur le champ de profiter de l'occaſion & d'en faire le voyage. Ainſi après avoir rempaqueté & r'emballé ſes marchandiſes, au lieu de retourner à Bagdad, il prit le chemin de l'Egypte, en ſe joignant à la caravane du Caire. Quand il fut arrivé au Caire, il n'eut pas lieu de ſe repentir du parti qu'il avoit pris; il y trouva ſi bien ſon compte, qu'en très-peu de jours il eut achevé de vendre toutes ſes marchandiſes, avec un avantage beaucoup plus grand qu'il n'avoit eſpéré. Il en acheta d'autres dans le deſſein de paſſer à Damas; & en attendant la commodité d'une caravane qui devoit partir dans ſix ſemaines, il ne ſe contenta pas de voir tout ce qui étoit digne de ſa curioſité dans le Caire, il alla auſſi admirer les pyramides, & il remonta le Nil juſqu'à une cer-

taine distance, & il vit les villes les plus célèbres situées sur l'un & l'autre bord.

Dans le voyage de Damas, comme le chemin de la caravane étoit de passer par Jérusalem, notre marchand de Bagdad profite de l'occasion de visiter le temple, regardé par tous les musulmans comme le plus saint, après celui de la Mecque, d'où cette ville prend le titre de Noble Sainteté.

Ali Cogia trouva la ville de Damas un lieu si délicieux par l'abondance de ses eaux, par ses prairies & par ses jardins enchantés, que tout ce qu'il avoit lu de ses agrémens dans nos histoires, lui parut beaucoup au-dessous de la vérité, & qu'il y fit un long séjour. Comme néanmoins il n'oublioit pas qu'il étoit de Bagdad, il en prit enfin le chemin, & il arriva à Alep, où il fit encore quelque séjour; & delà, après avoir passé l'Euphrate, il prit le chemin de Moussoul, dans l'intention d'abréger son retour en descendant le Tigre.

Mais quand Ali Cogia fut arrivé à Moussoul, des marchands de Perse, avec lesquels il étoit venu d'Alep, & avec qui il avoit contracté une grande amitié, avoient pris un si grand ascendant sur son esprit, par leurs honnêtetés & par leurs entretiens agréables, qu'ils n'eurent pas de peine à lui persuader

de ne pas abandonner leur compagnie juſqu'à Schiraz, d'où il lui ſeroit aiſé de retourner à Bagdad avec un gain conſidérable. Ils le menèrent par les villes de Sultanie, de Reï, de Coam, de Caſchan, d'Iſpahan, & delà à Schiraz, d'où il eut encore la complaiſance de les accompagner aux Indes & de revenir à Schiraz avec eux.

De la ſorte, en comptant le ſéjour qu'il avoit fait dans chaque ville, il y avoit bientôt ſept ans qu'Ali Cogia étoit parti de Bagdad, quand enfin il réſolut d'en prendre le chemin, & juſqu'alors, l'ami auquel il avoit confié le vaſe d'olives avant ſon départ, pour le lui garder, n'avoit ſongé ni à lui ni au vaſe. Dans le temps qu'il étoit en chemin avec une caravane partie de Schiraz, un ſoir que ce marchand ſon ami ſoupoit en famille, on vint à parler d'olives, & ſa femme témoigna quelque déſir d'en manger, en diſant qu'il y avoit long-temps qu'on n'en avoit vu dans la maiſon.

A propos d'olives, dit le mari, vous me faites ſouvenir qu'Ali Cogia m'en laiſſa un vaſe en allant à la Mecque il y a ſept ans, qu'il mit lui-même dans mon magaſin, pour le reprendre à ſon retour. Mais où eſt Ali Cogia depuis qu'il eſt parti? Il eſt vrai qu'au retour

de la caravane, quelqu'un me dit qu'il avoit paſſé en Egypte. Il faut qu'il y ſoit mort, puiſqu'il n'eſt pas revenu depuis tant d'années; nous pouvons déſormais manger les olives ſi elles ſont bonnes. Qu'on me donne un plat & de la lumière, j'en irai prendre, & nous en goûterons.

Mon mari, reprit la femme, gardez-vous bien, au nom de dieu, de commettre une action ſi noire; vous ſavez que rien n'eſt plus ſacré qu'un dépôt. Il y a ſept ans, dites-vous, qu'Ali Cogia eſt allé à la Mecque, & qu'il n'eſt pas revenu; mais l'on vous a dit qu'il étoit allé en Egypte; & d'Egypte, que ſavez-vous s'il n'eſt pas allé plus loin? Il ſuffit que vous n'ayez pas de nouvelles de ſa mort; il peut revenir demain, après demain. Quelle infamie ne ſeroit-ce pas pour vous & pour votre famille s'il revient, & que vous ne lui rendiſſiez pas ſon vaſe dans le même état & tel qu'il vous l'a confié? Je vous déclare que je n'ai pas envie de ces olives, & que je n'en mangerai pas. Si j'en ai parlé, je ne l'ai fait que par manière d'entretien. De plus, croyez vous qu'après tant de temps les olives ſoient encore bonnes? elles ſont pourries & gâtées. Et ſi Ali Cogia revient, comme un preſſentiment me le dit, & qu'il s'apperçoive que

vous y ayez touché, quel jugement fera-t-il de votre amitié & de votre fidélité? Abandonnez votre deſſein, je vous en conjure.

La femme ne tint un ſi long diſcours à ſon mari, que parce qu'elle liſoit ſon obſtination ſur ſon viſage. En effet, il n'écouta pas de ſi bons conſeils; il ſe leva & il alla à ſon magaſin avec de la lumière & un plat. Alors, ſouvenez-vous au moins, lui dit ſa femme, que je ne prends pas de part à ce que vous allez faire, afin que vous ne m'en attribuiez pas la faute s'il vous arrive de vous en repentir.

Le marchand eut encore les oreilles fermées, & il perſiſta dans ſon deſſein. Quand il fut dans ſon magaſin, il prend le vaſe, il le découvre, & il voit les olives toutes pourries. Pour s'éclaircir ſi le deſſous étoit auſſi gâté que le deſſus, il en verſe dans le plat, & de la ſecouſſe avec laquelle il les verſa, quelques pièces d'or y tombèrent avec bruit.

A la vue de ces pièces, le marchand, naturellement avide & attentif, regarde dans le vaſe, & apperçoit qu'il avoit verſé preſque toutes les olives dans le plat, & que le reſte étoit tout or en belle monnoie. Il remet dans le vaſe ce qu'il avoit verſé d'olives, il le recouvre & il revient.

Ma femme, dit-il en rentrant, vous aviez

raiſon, les olives ſont pourries, & j'ai rebouché le vaſe, de manière qu'Ali Cogia ne s'appercevra pas que j'y ai touché, ſi jamais il revient. Vous euſſiez mieux fait de me croire, reprit la femme, & de n'y pas toucher. Dieu veuille qu'il n'en arrive aucun mal.

Le marchand fut auſſi peu touché de ces dernières paroles de ſa femme, que de la remontrance qu'elle lui avoit faite. Il paſſa la nuit preſqu'entière à ſonger au moyen de s'approprier l'or d'Ali Cogia, & à faire enſorte qu'il lui demeurât au cas qu'il revînt & qu'il lui demandât le vaſe. Le lendemain de grand matin, il va acheter des olives de l'année; il revient, il jete les vieilles du vaſe d'Ali Cogia; il en prend l'or, il le met en sûreté; & après l'avoir rempli des olives qu'il venoit d'acheter, il le recouvre du même couvercle, & il le remet à la même place où Ali Cogia l'avoit mis.

Environ un mois après que le marchand eut commis une action ſi lâche, & qui devoit lui coûter cher, Ali Cogia arriva à Bagdad de ſon long voyage. Comme il avoit loué ſa maiſon avant ſon départ, il mit pied à terre dans un khan, où il prit un logement en attendant qu'il eût ſignifié ſon arrivée à

ſon locataire, & que le locataire ſe fût pourvu ailleurs d'un logement.

Le lendemain, Ali Cogia alla trouver le marchand ſon ami, qui le reçut en l'embraſſant, & en lui témoignant la joie qu'il avoit de ſon retour, après une abſence de tant d'années, qui, diſoit-il, avoit commencé de lui faire perdre l'eſpérance de jamais le revoir.

Après les complimens de part & d'autre, accoutumés dans une ſemblable rencontre, Ali Cogia pria le marchand de vouloir bien lui rendre le vaſe d'olives qu'il avoit confié à ſa garde, & de l'excuſer de la liberté qu'il avoit priſe de l'en embarraſſer.

Ali Cogia, mon cher ami, reprit le marchand, vous avez tort de me faire des excuſes, je n'ai été nullement embarraſſé de votre vaſe, & dans une pareille occaſion, j'en euſſe uſé avec vous de la même manière que vous en avez uſé avec moi. Tenez, voilà la clef de mon magaſin, allez le prendre, vous le trouverez à la même place où vous l'avez mis.

Ali Cogia alla au magaſin du marchand, il en apporta ſon vaſe; & après lui avoir rendu la clef, l'avoir bien remercié du plaiſir qu'il en avoit reçu, il retourne au khan où

il avoit pris logement. Il découvre le vaſe, & en y mettant la main, à la hauteur où les mille pièces d'or qu'il y avoit cachées devoient être, il eſt dans une grande ſurpriſe de ne les y pas trouver. Il crut ſe tromper; & pour ſe tirer hors de peine promptement, il prend une partie des plats & autres vaſes de ſa cuiſine de voyage, & il verſe tout le vaſe d'olives ſans y trouver une ſeule pièce d'or. Il demeura immobile d'étonnement; & en élevant les mains & les yeux au ciel: Eſt-il poſſible, s'écria-t-il, qu'un homme que je regardois comme mon bon ami, m'ait fait une infidélité ſi inſigne!

Ali Cogia, ſenſiblement alarmé par la crainte d'avoir fait une perte ſi conſidérable, revient chez le marchand. Mon ami, lui dit-il, ne ſoyez pas ſurpris de ce que je reviens ſur mes pas: j'avoue que j'ai reconnu le vaſe d'olives que j'ai repris dans votre magaſin pour celui que j'y avois mis; avec les olives, j'y avois mis mille pièces d'or que je n'y trouve pas; peut-être en avez-vous eu beſoin, & que vous vous en êtes ſervi pour votre négoce. Si cela eſt, elles ſont à votre ſervice; je vous prie ſeulement de me tirer hors de peine & de m'en donner une reconnoiſſance,

après quoi vous me les rendrez à votre commodité.

Le marchand qui s'étoit attendu qu'Ali Cogia viendroit lui faire ce compliment, avoit médité auſſi ce qu'il devoit lui répondre. Ali Cogia, mon ami, dit-il, quand vous m'avez apporté votre vaſe d'olives, y ai-je touché ? ne vous ai-je pas donné la clef de mon magaſin ? ne l'y avez vous pas porté vous-même, & ne l'avez-vous pas retrouvé à la même place où vous l'aviez mis, dans le même état & couvert de même ? Si vous y avez mis de l'or, vous devez l'y avoir trouvé. Vous m'avez dit qu'il y avoit des olives, je l'ai cru. Voilà tout ce que j'en ſais ; vous m'en croirez ſi vous voulez, mais je n'y ai pas touché.

Ali Cogia prit toutes les voies de douceur pour faire en ſorte que le marchand ſe rendît juſtice à lui-même. Je n'aime, dit-il, que la paix, & je ſerois fâché d'en venir à des extrêmités qui ne vous feroient pas honneur dans le monde, & dont je ne me ſervirois qu'avec un regret extrême. Songez que des marchands comme nous doivent abandonner tout intérêt pour conſerver leur bonne réputation. Encore une fois, je ſerois au déſeſpoir ſi votre opiniâtreté m'obligeoit de

prendre les voies de la juſtice, moi qui ai toujours mieux aimé perdre quelque choſe de mon droit, que d'y recourir.

Ali Cogia, reprit le marchand, vous convenez que vous avez mis chez moi un vaſe d'olives en dépôt, vous l'avez repris, vous l'avez emporté, & vous venez me demander mille pièces d'or. M'avez-vous dit qu'elles fuſſent dans le vaſe? J'ignore même qu'il y ait des olives, vous ne me les avez pas montrées. Je m'étonne que vous ne me demandiez pas des perles ou des diamans plutôt que de l'or. Croyez-moi, retirez-vous, & ne faites pas aſſembler le monde devant ma boutique.

Quelques-uns s'y étoient déjà arrêtés; & ces dernières paroles du marchand, prononcées du ton d'un homme qui ſortoit hors des bornes de la modération, firent que non-ſeulement il s'y en arrêta un plus grand nombre, mais même que les marchands voiſins ſortirent de leurs boutiques, & vinrent pour prendre connoiſſance de la diſpute qui étoit entre lui & Ali Cogia, & tâcher de les mettre d'accord. Quand Ali Cogia leur eut expoſé le ſujet, les plus apparens demandèrent au marchand ce qu'il avoit à répondre.

Le marchand avoua qu'il avoit gardé le

vaſe d'Ali Cogia dans ſon magaſin; mais il nia qu'il y eût touché, & il fit ſerment qu'il ne ſavoit qu'il y eût des olives, que parce qu'Ali Cogia le lui avoit dit, & qu'il les prenoit tous à témoins de l'inſulte qu'il venoit lui faire juſques chez lui.

Vous vous l'attirez vous-même l'affront, dit alors Ali Cogia en prenant le marchand par le bras; mais puiſque vous en uſez ſi méchamment, je vous cite à la loi de dieu: voyons ſi vous aurez le front de dire la même choſe devant le cadi.

A cette ſommation, à laquelle tout bon muſulman doit obéir, à moins de ſe rendre rebelle à la religion, le marchand n'eut pas la hardieſſe de faire réſiſtance. Allons, dit-il, c'eſt ce que je demande; nous verrons qui a tort vous ou moi.

Ali Cogia mena le marchand devant le tribunal du cadi, où il l'accuſa de lui avoir volé un dépôt de mille pièces d'or, en expoſant le fait de la manière que nous venons de le voir. Le cadi lui demanda s'il avoit des témoins. Il répondit que c'étoit une précaution qu'il n'avoit pas priſe, parce qu'il avoit cru que celui à qui il confioit ſon dépôt étoit ſon ami, & que juſqu'alors il l'avoit reconnu pour honnête homme.

Le marchand ne dit autre choſe, pour ſa défenſe que ce qu'il avoit déjà dit à Ali Cogia, & en préſence de ſes voiſins; & il acheva en diſant qu'il étoit prêt d'affirmer par ſerment, non-ſeulement qu'il étoit faux qu'il eût pris les mille pièces d'or, comme on l'en accuſoit, mais même qu'il n'en avoit aucune connoiſſance. Le cadi exigea de lui le ſerment, après quoi il le renvoya abſous.

Ali Cogia extrêmement mortifié de ſe voir condamné à une perte ſi conſidérable, proteſta contre le jugement, en déclarant au cadi qu'il en porteroit ſa plainte au calife Haroun Alraſchid, qui lui feroit juſtice; mais le cadi ne s'étonna point de la proteſtation, il la regarda comme l'effet du reſſentiment ordinaire à tous ceux qui perdent leur procès, & il crut avoir fait ſon devoir, en renvoyant abſous un accuſé contre lequel on ne lui avoit pas produit de témoins.

Pendant que le marchand retournoit chez lui en triomphant d'Ali Cogia, avec la joie d'avoir ſes mille pièces d'or à ſi bon marché, Ali Cogia alla dreſſer un placet; & dès le lendemain, après avoir pris ſon temps que le calife devoit retourner de la moſquée après la prière de midi, il ſe mit dans une rue ſur le chemin, & dans le temps qu'il paſſoit,

il éleva le bras en tenant le placet à la main, & un officier, chargé de cette fonction, qui marchoit devant le calife, & qui se détacha de son rang, vint le prendre pour le lui donner.

Comme Ali Cogia savoit que la coutume du calife Haroun Alraschid, en rentrant dans son palais, étoit de lire lui-même les placets qu'on lui présentoit de la sorte, il suivit la marche, entra dans le palais, & attendit que l'officier qui avoit pris le placet sortît de l'appartement du calife. En sortant, l'officier lui dit que le calife avoit lu son placet, lui marqua l'heure qu'il lui donneroit audience le lendemain; & après avoir appris de lui la demeure du marchand, il envoya lui signifier de se trouver aussi le lendemain à la même heure.

Le soir du même jour, le calife avec le grand-visir Giafar, & Mesrour le chef des eunuques, l'un & l'autre déguisés comme lui, alla faire sa tournée dans la ville, comme j'ai déjà fait remarquer à votre majesté, qu'il avoit coutume de le faire de temps en temps.

En passant par une rue, le calife entendit du bruit; il pressa le pas, & il arriva à une porte qui donnoit entrée dans une cour, où dix ou douze enfans, qui n'étoient pas en-

core retirés, jouoient au clair de la lune, de quoi il s'apperçut en regardant par une fente.

Le calife curieux de ſavoir à quel jeu ces enfans jouoient, s'aſſit ſur un banc de pierre qui ſe trouva à propos à côté de la porte; & comme il continuoit de regarder par la fente, il entendit qu'un des enfans, le plus vif & le plus éveillé de tous, dit aux autres: Jouons au cadi; je ſuis le cadi, amenez-moi Ali Cogia & le marchand qui lui a volé mille pièces d'or.

A ces paroles de l'enfant, le calife ſe ſouvint du placet qui lui avoit été préſenté le même jour, & qu'il avoit lu; & cela lui fit redoubler ſon attention, pour voir quel ſeroit le ſuccès du jugement.

Comme l'affaire d'Ali Cogia & du marchand étoit nouvelle, & qu'elle faiſoit grand bruit dans la ville de Bagdad, juſques parmi les enfans, les autres enfans acceptèrent la propoſition avec joie, & ils convinrent du perſonnage que chacun devoit jouer. Perſonne ne refuſe à celui qui s'étoit offert de faire le cadi, d'en repréſenter le rôle. Quand il eut pris ſéance avec le ſemblant & la gravité d'un cadi, un autre comme officier compétent du tribunal, lui en préſenta deux,

dont il appela l'un Ali Cogia, & l'autre le marchand contre qui Ali Cogia portoit ſa plainte.

Alors le feint cadi prit la parole; & en interrogeant gravement le feint Ali Cogia: Ali Cogia, dit-il, que demandez-vous au marchand que voilà?

Le feint Ali Cogia, après une profonde révérence, informa le feint cadi du fait de point en point; & en achevant il conclut en le ſuppliant à ce qu'il lui plût interpoſer l'autorité de ſon jugement, pour empêcher qu'il ne fît une perte ſi conſidérable.

Le feint cadi, après avoir écouté le feint Ali Cogia, ſe tourna du côté du feint marchand, & il lui demanda pourquoi il ne rendoit pas à Ali Cogia la ſomme qu'il lui demandoit.

Le feint marchand apporta les mêmes raiſons que le véritable avoit alléguées devant le cadi de Bagdad; & il demanda de même à affirmer par ſerment que ce qu'il diſoit étoit la vérité.

N'allons pas ſi vîte, reprit le feint cadi, avant que nous en venions à votre ſerment, je ſuis bien aiſe de voir le vaſe d'olives. Ali Cogia, ajouta-t-il, en s'adreſſant au feint marchand de ce nom, avez-vous apporté

le vaſe? Comme il eut répondu qu'il ne l'avoit pas apporté: Allez le prendre, reprit-il, apportez-le-moi.

Le feint Ali Cogia diſparoît pour un moment; & en revenant il feint de poſer un vaſe devant le feint cadi, en diſant que c'étoit le même vaſe qu'il avoit mis chez l'accuſé & qu'il avoit retiré de chez lui. Pour ne rien omettre de la formalité, le feint cadi demanda au feint marchand s'il le reconnoiſſoit auſſi pour le même vaſe; & comme le feint marchand eut témoigné par ſon ſilence qu'il ne pouvoit le nier, il commanda qu'on le découvrît. Le feint Ali Cogia fit ſemblant d'ôter le couvercle, & le feint cadi en faiſant ſemblant de regarder dans le vaſe: Voilà de belles olives, dit-il, que j'en goûte. Il fit ſemblant d'en prendre une & d'en goûter, & il ajouta; elles ſont excellentes.

Mais, continua le feint cadi, il me ſemble que les olives gardées pendant ſept ans ne devroient pas être ſi bonnes. Qu'on faſſe venir des marchands d'olives, & qu'ils voyent ce qui en eſt. Deux enfans lui furent préſentés en qualité de marchands d'olives. Etes-vous marchands d'olives, leur demanda le feint cadi? Comme ils eurent répondu que c'étoit leur profeſſion: Dites-moi, reprit-

il, ſavez-vous combien de temps des olives accommodées par des gens qui s'y entendent, peuvent ſe conſerver bonnes à manger?

Seigneur, répondirent les feints marchands, quelque peine que l'on prenne pour les garder, elles ne valent plus rien la troiſième année, elles n'ont plus ni ſaveur, ni couleur; elles ne ſont bonnes qu'à jeter. Si cela eſt, reprit le feint cadi, voyez le vaſe que voilà, & dites-moi combien il y a de temps qu'on y a mis les olives qui y ſont?

Les marchands feints firent ſemblant d'examiner les olives & d'en goûter, & témoignèrent au cadi qu'elles étoient récentes & bonnes. Vous vous trompez, reprit le feint cadi: voilà Ali Cogia qui dit qu'il les a miſes dans le vaſe il y a ſept ans.

Seigneur, repartirent les feints marchands, appelés comme experts, ce que nous pouvons aſſurer, c'eſt que les olives ſont de cette année; & nous maintenons que de tous les marchands de Bagdad, il n'y en a pas un ſeul qui ne rende le même témoignage que nous.

Le feint marchand accuſé par le feint Ali Cogia voulut ouvrir la bouche contre le témoignage des marchands experts; mais le feint cadi ne lui en donna pas le temps.

Tais-toi, dit-il, tu es un voleur, qu'on le pende. De la ſorte, les enfans mirent fin à leur jeu avec une grande joie, en frappant des mains, & en ſe jetant ſur le feint criminel, comme pour le mener pendre.

On ne peut exprimer combien le calife Haroun Alraſchid admira la ſageſſe & l'eſprit de l'enfant qui venoit de rendre un jugement ſi ſage, ſur l'affaire qui devoit être plaidée devant lui le lendemain. En ceſſant de regarder par la fente, & en ſe levant, il demanda à ſon grand-viſir, qui avoit été attentif auſſi à ce qui venoit de ſe paſſer, s'il avoit entendu le jugement que l'enfant venoit de rendre, & ce qu'il en penſoit. Commandeur des croyans, répondit le grand-viſir Giafar, on ne peut-être plus ſurpris que je le ſuis d'une ſi grande ſageſſe, dans un âge ſi peu avancé.

Mais, reprit le calife, ſais-tu une choſe, qui eſt que j'ai à prononcer demain ſur la même affaire, & que le véritable Ali Cogia m'en a préſenté le placet aujourd'hui ? Je l'apprends de votre majeſté, répond le grand-viſir. Crois-tu, reprit encore le calife, que je puiſſe en rendre un autre jugement que celui que nous venons d'entendre ? Si l'affaire eſt la même, repartit le grand-viſir, il ne

me paroît pas que votre majeſté puiſſe y procéder d'une autre manière, ni prononcer autrement. Remarque donc bien cette maiſon, lui dit le calife, & amène-moi demain l'enfant, afin qu'il juge la même affaire en ma préſence. Mande auſſi au cadi, qui a renvoyé abſous le marchand voleur, de s'y trouver, afin qu'il apprenne ſon devoir de l'exemple d'un enfant, & qu'il ſe corrige. Je veux auſſi que tu prennes le ſoin de faire avertir Ali Cogia d'apporter ſon vaſe d'olives, & que deux marchands d'olives ſe trouvent à mon audience. Le calife lui donna cet ordre, en continuant ſa tournée, qu'il acheva ſans rencontrer autre choſe qui méritât ſon attention.

Le lendemain, le grand-viſir Giafar vint à la maiſon où le calife avoit été témoin du jeu des enfans, & il demanda à parler au maître; au défaut du maître, qui étoit ſorti, on le fit parler à la maîtreſſe. Il lui demanda ſi elle avoit des enfans. Elle répondit qu'elle en avoit trois, & elle les fit venir devant lui. Mes enfans, leur demanda le grand-viſir, qui de vous faiſoit le cadi hier au ſoir que vous jouiez enſemble? Le plus grand, qui étoit l'aîné, répondit que c'étoit lui; & comme il ignoroit pourquoi il lui faiſoit cette

demande, il changea de couleur. Mon fils, lui dit le grand-visir, venez avec moi, le commandeur des croyans veut vous voir.

La mère fut dans une grande alarme, quand elle vit que le grand-visir vouloit emmener son fils. Elle lui demanda : Seigneur, est-ce pour enlever mon fils, que le commandeur des croyans le demande ? Le grand-visir la rassura, en lui promettant que son fils lui seroit renvoyé en moins d'une heure, & qu'elle apprendroit à son retour le sujet pourquoi il étoit appelé, dont elle seroit contente. Si cela est ainsi, seigneur, reprit la mère, permettez-moi qu'auparavant je lui fasse prendre un habit plus propre, & qui le rende plus digne de paroître devant le commandeur des croyans, & elle le lui fit prendre sans perdre de temps.

Le grand-visir emmena l'enfant, & il le présenta au calife à l'heure qu'il avoit donnée à Ali Cogia & au marchand pour les entendre.

Le calife qui vit l'enfant un peu interdit, & qui voulut le préparer à ce qu'il attendoit de lui : Venez, mon fils, dit-il, approchez; est-ce vous qui jugiez hier l'affaire d'Ali Cogia & du marchand qui lui a volé son or ? Je vous ai vu & je vous ai entendu; je suis bien content de vous. L'enfant ne se décon-

certa pas, il répondit modeſtement que c'étoit lui. Mon fils, reprit le calife, je veux vous faire voir aujourd'hui le véritable Ali Cogia & le véritable marchand : venez vous aſſeoir près de moi.

Alors le calife prit l'enfant par la main, monta & s'aſſit ſur ſon trône ; & quand il l'eut fait aſſeoir près de lui, il demanda où étoient les parties. On les fit avancer, & on les lui nomma, pendant qu'ils ſe proſternoient & qu'ils frappoient de leur front le tapis qui couvroit le trône. Quand ils ſe furent relevés, le calife leur dit : Plaidez chacun votre cauſe, l'enfant que voici vous écoutera & vous fera juſtice, & s'il manque en quelque choſe, j'y ſuppléerai.

Ali Cogia & le marchand parlèrent l'un après l'autre ; & quand le marchand vint à demander à faire le même ſerment qu'il avoit fait dans ſon premier jugement, l'enfant dit qu'il n'étoit pas encore temps, & qu'auparavant il étoit à propos de voir le vaſe d'olives.

A ces paroles, Ali Cogia préſenta le vaſe, le poſa aux pieds du calife, & le découvrit. Le calife regarda les olives, & il en prit une dont il goûta. Le vaſe fut donné à examiner aux marchands experts, qui avoient été appelés ;

appelés; & leur rapport fut que les olives étoient bonnes, & de l'année. L'enfant leur dit qu'Ali Cogia assuroit qu'elles y avoient été mises il y avoit sept ans; à quoi ils firent la même réponse que les enfans, feints marchands experts, comme nous l'avons vu.

Ici, quoique le marchand accusé vît bien que les deux marchands experts venoient de prononcer sa condamnation, il ne laissa pas néanmoins de vouloir alléguer quelque chose pour se justifier; mais l'enfant se garda bien de l'envoyer pendre, il regarda le calife: Commandeur des croyans, dit-il, ceci n'est pas un jeu; c'est à votre majesté de condamner à mort sérieusement, & non pas à moi, qui ne le fis hier que pour rire.

Le calife instruit pleinement de la mauvaise foi du marchand, l'abandonna aux ministres de la justice pour le faire pendre, ce qui fut exécuté, après qu'il eut déclaré où il avoit caché les mille pièces d'or, qui furent rendues à Ali Cogia. Ce monarque, enfin, plein de justice & d'équité, après avoir averti le cadi qui avoit rendu le premier jugement, lequel étoit présent, d'apprendre d'un enfant à être plus exact dans sa fonction, embrassa l'enfant, & le renvoya avec une bourse de

cent pièces d'or, qu'il lui fit donner pour marque de ſa libéralité.

HISTOIRE

Le Cheval enchanté.

SCHEHERAZADE, en continuant de raconter au ſultan des Indes ſes hiſtoires ſi agréables, & auxquelles il prenoit un ſi grand plaiſir, l'entretint de celle du cheval enchanté. Sire, dit-elle, comme votre majeſté ne l'ignore pas, le Nevroux, c'eſt-à-dire le nouveau jour, qui eſt le premier de l'année & du printemps, ainſi nommé par excellence, eſt une fête ſi ſolemnelle & ſi ancienne dans toute l'étendue de la Perſe, dès les premiers temps même de l'idolâtrie, que la religion de notre prophète, toute pure qu'elle eſt, & que nous tenons pour la véritable, en s'y introduiſant, n'a pu juſqu'à nos jours venir à bout de l'abolir; quoique l'on puiſſe dire qu'elle eſt toute payenne, & que les cérémonies qu'on y obſerve ſont ſuperſtitieuſes. Sans parler des grandes villes, il n'y en a ni petite, ni bourg, ni village, ni hameau, où elle ne ſoit célèbrée avec des réjouiſſances extraordinaires.

Mais les réjouiſſances qui ſe font à la cour les ſurpaſſent toutes infiniment par la variété des ſpectacles ſurprenans & nouveaux, & les étrangers des états voiſins, & même des plus éloignés, attirés par les récompenſes, & par la libéralité des rois envers ceux qui excellent par leurs inventions & par leur induſtrie; de manière qu'on ne voit rien dans les autres parties du monde qui approche de cette magnificence.

Dans une de ces fêtes, après que les plus habiles & les plus ingénieux du pays, avec les étrangers qui s'étoient rendus à Schiraz, où la cour étoit alors, eurent donné au roi & à toute ſa cour le divertiſſement de leurs ſpectacles, & que le roi leur eut fait ſes largeſſes, à chacun ſelon ce qu'il avoit mérité, & ce qu'il avoit fait paroître de plus extraordinaire, de plus merveilleux & de plus ſatisfaiſant, ménagées avec une égalité qu'il n'y en avoit pas un qui ne s'eſtimât dignement récompenſé: dans le temps qu'il ſe préparoit à ſe retirer & à congédier la grande aſſemblée, un indien parut au pied de ſon trône, en faiſant avancer un cheval ſellé, bridé, & richement harnaché, repréſenté avec tant d'art, qu'à le voir on l'eût pris d'abord pour un véritable cheval.

L'indien ſe proſterna devant le trône, & quand il ſe fut relevé, en montrant le cheval au roi : Sire, dit-il, quoique je me préſente le dernier devant votre majeſté pour entrer en lice, je puis l'aſſurer néanmoins que dans ce jour de fête, elle n'a rien vu d'auſſi merveilleux & d'auſſi ſurprenant que le cheval ſur lequel je la ſupplie de jeter les yeux. Je ne vois dans ce cheval, lui dit le roi, autre choſe que l'art & l'induſtrie de l'ouvrier à lui donner la reſſemblance du naturel, autant qu'il lui a été poſſible. Mais un autre ouvrier pourroit en faire un ſemblable, qui le ſurpaſſeroit même en perfection.

Sire, reprit l'indien, ce n'eſt pas auſſi par ſa conſtruction, ni par ce qu'il paroît à l'extérieur, que j'ai deſſein de faire regarder mon cheval par votre majeſté comme une merveille. C'eſt par l'uſage que j'en ſais faire, & que tout homme comme moi peut en faire, par le ſecret que je puis lui communiquer. Quand je le monte, en quelqu'endroit de la terre, ſi éloigné qu'il puiſſe être, que je veuille me tranſporter par la région de l'air, je puis l'exécuter en très-peu de temps. En peu de mots, ſire, voilà en quoi conſiſte la merveille de mon cheval ; merveille dont perſonne n'a jamais entendu parler, & dont

je m'offre de faire voir l'expérience à votre majeſté, ſi elle me le commande.

Le roi de Perſe qui étoit curieux de tout ce qui tenoit du merveilleux, & qui après tant de choſes de cette nature qu'il avoit vues, & qu'il avoit cherché & déſiré de voir, n'avoit rien vu qui en approchât, ni entendu dire qu'on eût vu rien de ſemblable, dit à l'indien qu'il n'y avoit que l'expérience qu'il venoit de lui propoſer qui pût le convaincre de la prééminence de ſon cheval, & qu'il étoit prêt d'en voir la vérité.

L'indien mit auſſitôt le pied dans l'étrier, ſe jeta ſur le cheval avec une grande légèreté; & quand il eut mis le pied dans l'autre étrier, & qu'il ſe fut bien aſſuré ſur la ſelle, il demanda au roi de Perſe où il lui plaiſoit de l'envoyer.

Environ à trois lieues de Schiraz il y avoit une haute montagne qu'on découvroit à plein de la grande place où le roi de Perſe étoit, devant ſon palais, remplie de tout le peuple qui s'y étoit rendu. Vois-tu cette montagne, dit le roi, en la montrant à l'indien, c'eſt où je ſouhaite que tu ailles; la diſtance n'eſt pas longue; mais elle ſuffit pour faire juger de la diligence que tu feras pour aller & pour revenir. Et parce qu'il n'eſt pas poſſible de te

conduire des yeux jusques-là, pour marque certaine que tu y seras allé, j'entends que tu m'apportes une palme d'un palmier qui est au pied de la montagne.

A peine le roi de Perse eut achevé de déclarer sa volonté par ces paroles, que l'indien ne fit que tourner une cheville, qui s'élevoit un peu au défaut du cou du cheval, en approchant du pommeau de la selle. Dans l'instant le cheval s'éleva de terre, & enleva le cavalier en l'air comme un éclair, si haut qu'en peu de momens ceux qui avoient les yeux les plus perçans le perdirent de vue, & cela se fit avec une grande admiration du roi & de ses courtisans, & de grands cris d'étonnement de la part de tous les spectateurs assemblés.

Il n'y avoit presque pas un quart-d'heure que l'indien étoit parti, quand on l'apperçut au haut de l'air, qu'il revenoit la palme à la main. On le vit enfin arriver au-dessus de la place où il fit plusieurs caracoles aux acclamations de joie du peuple qui lui applaudissoit, jusqu'à ce qu'il vînt se poser devant le trône du roi, à la même place d'où il étoit parti, sans aucune secousse du cheval qui pût l'incommoder. Il mit pied à terre; & en s'ap-

prochant du trône, il ſe proſterna, & il poſa la palme aux pieds du roi.

Le roi de Perſe qui fut témoin avec non moins d'admiration que d'étonnement, du ſpectacle inoui que l'indien venoit de lui donner, conçut en même-temps une forte envie de poſſéder le cheval. Et comme il ſe perſuadoit qu'il ne trouveroit pas de difficultés à en traiter avec l'indien, quelque ſomme qu'il en demandât, réſolu de la lui accorder, il le regardoit déjà comme la pièce la plus précieuſe qu'il auroit dans ſon tréſor, dont il comptoit de l'enrichir. A juger de ton cheval par ſon apparence extérieure, dit-il à l'indien, je ne comprenois pas qu'il dût être conſidéré autant que tu viens de me faire voir qu'il le mérite. Je t'ai obligation de m'avoir déſabuſé; & pour te marquer combien j'en fais d'eſtime, je ſuis prêt de l'acheter, s'il eſt à vendre.

Sire, reprit l'indien, je n'ai pas douté que votre majeſté, qui paſſe entre tous les rois qui régnent aujourd'hui ſur la terre, pour celui qui ſait juger le mieux de toutes choſes, & les eſtimer ſelon leur juſte valeur, rendroit à mon cheval la juſtice qu'elle lui rend, dès que je lui aurois fait connoître par où il étoit digne de ſon attention. J'a-

vois même prévu qu'elle ne ſe contenteroit pas de l'admirer & de le louer, mais même qu'elle déſireroit d'abord d'en être poſſeſſeur, comme elle vient de me le témoigner. De mon côté, ſire, quoique j'en connoiſſe le prix, autant qu'on peut le connoître, & que ſa poſſeſſion me donne un relief pour rendre mon nom immortel dans le monde, je n'y ai pas néanmoins une attache ſi forte, que je ne veuille bien m'en priver pour ſatisfaire la noble paſſion de votre majeſté. Mais en lui faiſant cette déclaration, j'en ai une autre à lui faire, touchant la condition ſans laquelle je ne puis me réſoudre à le laiſſer paſſer en d'autres mains, qu'elle ne prendra peut-être pas en bonne part.

Votre majeſté aura donc pour agréable, continua l'indien, que je lui marque que je n'ai pas acheté ce cheval : je ne l'ai obtenu de l'inventeur & du fabricateur, qu'en lui donnant en mariage ma fille unique qu'il me demanda, & en même-temps il exigea de moi que je ne le vendrois pas, & que ſi j'avois à lui donner un autre poſſeſſeur, ce ſeroit par un échange tel que je le jugerois à propos.

L'indien vouloit pourſuivre, mais au mot d'échange, le roi de Perſe l'interrompit : Je

ſuis prêt, repartit-il, de t'accorder tel échange que tu me demanderas. Tu ſais que mon royaume eſt grand, qu'il eſt rempli de grandes villes, puiſſantes, riches & peuplées. Je laiſſe à ton choix celle qu'il te plaira de choiſir en pleine puiſſance & ſouveraineté pour le reſte de tes jours.

Cet échange parut véritablement royal à toute la cour de Perſe, mais il étoit fort au-deſſous de ce que l'indien s'étoit propoſé. Il avoit porté ſes vues à quelque choſe de beaucoup plus élevé. Il répondit au roi : Sire, je ſuis infiniment obligé à votre majeſté de l'offre qu'elle me fait, & je ne puis aſſez la remercier de ſa généroſité. Je la ſupplie néanmoins de ne pas s'offenſer, ſi je prends la hardieſſe de lui témoigner que je ne puis mettre mon cheval en ſa poſſeſſion, qu'en recevant de ſa main la princeſſe ſa fille pour épouſe. Je ſuis réſolu de n'en perdre la propriété qu'à ce prix.

Les courtiſans qui environnoient le roi de Perſe, ne purent s'empêcher de faire un grand éclat de rire, à la demande extravagante de l'indien. Mais le prince Firouz Schah, fils aîné du roi, & héritier préſomptif du royaume, ne l'entendit qu'avec indignation. Le roi penſa tout autrement, & il crut qu'il pouvoit ſa-

crifier la princeſſe de Perſe à l'indien pour ſatisfaire ſa curioſité. Il balança néanmoins, ſavoir s'il devoit prendre ce parti.

Le prince Firouz Schah qui vit que le roi ſon père héſitoit ſur la réponſe qu'il devoit faire à l'indien, craignit qu'il ne lui accordât ce qu'il demandoit, choſe qu'il eut regardée comme également injurieuſe à la dignité royale, à la princeſſe ſa ſœur & à ſa propre perſonne. Il prit donc la parole, & en le prévenant: Sire, dit-il, que votre majeſté me pardonne ſi j'oſe lui demander, s'il eſt poſſible qu'elle balance un moment ſur le refus qu'elle doit faire à la demande inſolente d'un homme de rien & d'un bateleur infâme, & qu'elle lui donne lieu de ſe flater un moment qu'il va entrer dans l'alliance d'un des plus puiſſans monarques de la terre; je la ſupplie de conſidérer ce qu'elle ſe doit, non-ſeulement à ſoi-même, mais même à ſon ſang & à la haute nobleſſe de ſes ayeux.

Mon fils, reprit le roi Perſe, je prends votre remontrance en bonne part, & je vous ſais bon gré du zèle que vous témoignez pour vous conſerver l'éclat de votre naiſſance dans le même état que vous l'avez reçu; mais vous ne conſidérez pas aſſez l'excellence de ce cheval, ni que l'indien qui me propoſe

cette voie pour l'acquérir, peut, ſi je le rebute, aller faire la même propoſition ailleurs, où l'on paſſera par-deſſus le point d'honneur; & que je ſerois au déſeſpoir, ſi un autre monarque pouvoit ſe vanter de m'avoir ſurpaſſé en généroſité, & de m'avoir privé de la gloire de poſſéder le cheval que j'eſtime la choſe la plus ſingulière & la plus digne d'admiration qu'il y ait au monde. Je ne veux pas dire néanmoins que je conſente à lui accorder ce qu'il demande; peut-être n'eſt-il pas bien d'accord avec lui-même, ſur l'exorbitance de ſa prétention, & que la princeſſe ma fille, à part, je ferai telle autre convention avec lui qu'il en ſera content. Mais avant que je vienne à la dernière diſcuſſion du marché, je ſuis bien aiſe que vous examiniez le cheval, & que vous en faſſiez l'eſſai vous-même, afin que vous m'en diſiez votre ſentiment. Je ne doute pas qu'il ne veuille bien le permettre.

Comme il eſt naturel de ſe flatter dans ce que l'on ſouhaite, l'indien qui crut entrevoir dans le diſcours qu'il venoit d'entendre, que le roi de Perſe n'étoit pas abſolument éloigné de le recevoir dans ſon alliance, en acceptant le cheval à ce prix, & que le prince, au lieu de lui être contraire,

comme il venoit de le faire paroître, pourroit lui devenir favorable, loin de s'oppoſer au déſir du roi, il en témoigna de la joie; & pour marque qu'il y conſentoit avec plaiſir, il prévint le prince en s'approchant du cheval, prêt à l'aider à le monter, & l'avertit enſuite de ce qu'il falloit qu'il fît pour le bien gouverner.

Le prince Firouz Schah, avec une adreſſe merveilleuſe, monta le cheval ſans le ſecours de l'indien; & il n'eut pas plutôt le pied aſſuré dans l'un & l'autre étrier, que ſans attendre aucun avis de l'indien, il tourna la cheville qu'il lui avoit vû tourner peu de temps auparavant, lorſqu'il l'avoit monté. Du moment qu'il l'eut retournée, le cheval l'enleva avec la même viteſſe qu'une flèche tirée par l'archer le plus fort & le plus adroit; & de la ſorte, en peu de momens le roi, toute la cour, & toute la nombreuſe aſſemblée le perdirent de vue.

Le cheval ni le prince Firouz Schah ne paroiſſoient plus dans l'air, & le roi de Perſe faiſoit des efforts inutilement pour l'appercevoir, quand l'indien alarmé de ce qui venoit d'arriver ſe proſterna devant le trône, & obligea le roi de jeter les yeux ſur lui, & de faire attention au diſcours qu'il

lui tint en ces termes : Sire, dit-il, votre majeſté elle-même a vû que le prince ne m'a pas permis par ſa promptitude de lui donner l'inſtruction néceſſaire pour gouverner mon cheval. Sur ce qu'il m'a vu faire, il a voulu marquer qu'il n'avoit pas beſoin de mon avis pour partir & s'élever en l'air ; mais il ignore l'avis que j'avois à lui donner pour faire détourner le cheval en arrière, & pour le faire revenir au lieu d'où il eſt parti. Ainſi, ſire, la grâce que je demande à votre majeſté, c'eſt de ne me pas rendre garant de ce qui pourra arriver de ſa perſonne. Elle eſt trop équitable pour m'imputer le malheur qui peut en arriver.

Le diſcours de l'indien affligea fort le roi de Perſe, qui comprit que le danger où étoit le prince ſon fils étoit inévitable, s'il étoit vrai, comme l'indien le diſoit, qu'il y eût un ſecret pour faire revenir le cheval, différent de celui qui le faiſoit partir & élever en l'air. Il lui demanda pourquoi il ne l'avoit pas rappelé dans le moment qu'il l'avoit vû partir.

Sire, répondit l'indien, votre majeſté elle-même a été témoin de la rapidité avec laquelle le cheval & le prince ont été enlevés ; la ſurpriſe où j'en ai été, & où j'en

ſuis encore, m'a d'abord ôté la parole, & quand j'ai été en état de m'en ſervir, il étoit déjà ſi éloigné qu'il n'eût pas entendu ma voix; & quand il l'eût entendue, il n'eut pu gouverner le cheval pour le faire revenir, puiſqu'il n'en ſavoit pas le ſecret, & qu'il ne s'eſt pas donné la patience de l'apprendre de moi. Mais, ſire, ajouta-t-il, il y a lieu d'eſpérer néanmoins que le prince, dans l'embarras où il ſe trouvera, s'appercevra d'une autre cheville, & qu'en la tournant, le cheval auſſitôt ceſſera de s'élever, & deſcendra du côté de la terre, où il pourra ſe poſer en tel lieu convenable qu'il jugera à propos, en le gouvernant avec la bride.

Nonobſtant le raiſonnement de l'indien, qui avoit toute l'apparence poſſible, le roi de Perſe alarmé du péril évident où étoit le prince ſon fils : Je ſuppoſe, reprit-il, choſe néanmoins très-incertaine, que le prince mon fils s'apperçoive de l'autre cheville, & qu'il en faſſe l'uſage que tu dis, le cheval au lieu de deſcendre juſqu'en terre, ne peut-il pas tomber ſur des rochers, ou ſe précipiter avec lui juſqu'au profond de la mer ?

Sire, repartit l'indien, je puis délivrer votre majeſté de cette crainte, en l'aſſurant

que le cheval paſſe les mers ſans jamais y tomber, & qu'il porte toujours le cavalier où il a intention de ſe rendre; & votre majeſté peut s'aſſurer, que pour peu que le prince s'apperçoive de l'autre cheville que j'ai dit, le cheval ne le portera qu'où il voudra ſe rendre; & il n'eſt pas croyable qu'il ſe rende ailleurs que dans un lieu où il pourra trouver du ſecours, & ſe faire connoître.

A ces paroles de l'indien : Quoïqu'il en ſoit, repliqua le roi de Perſe, comme je ne puis me fier à l'aſſurance que tu me donnes, ta tête me répondra de la vie de mon fils, ſi dans trois mois je ne le vois revenir ſain & ſauf, ou que je n'apprenne certainement qu'il ſoit vivant. Il commanda qu'on s'aſſurât de ſa perſonne, & qu'on le reſſerrât dans une priſon étroite; après quoi il ſe retira dans ſon palais, extrêmement affligé de ce que la fête du Nevroux, ſi ſolemnelle dans la Perſe, ſe fût terminée d'une manière ſi triſte pour lui & pour ſa cour.

Le prince Firouz Schah, cependant, fut enlevé dans l'air avec la rapidité que nous avons dit; & en moins d'une heure il ſe vit ſi haut, qu'il ne diſtinguoit plus rien ſur la terre, où les montagnes & les vallées

lui paroiſſoient confondues avec les plaines. Ce fut alors qu'il ſongea à revenir au lieu d'où il étoit parti. Pour y réuſſir, il s'imagina qu'à tourner la même cheville à contre-ſens, & en tournant la bride en même-temps, il réuſſiroit; mais ſon étonnement fut extrême, quand il vit que le cheval l'enlevoit toujours avec la même rapidité. Il la tourna & retourna pluſieurs fois, mais inutilement; ce fut alors qu'il reconnut la grande faute qu'il avoit commiſe, de ne pas prendre de l'indien tous les enſeignemens néceſſaires pour bien gouverner le cheval avant d'entreprendre de le monter. Il comprit dans le moment la grandeur du péril où il étoit; mais cette connoiſſance ne lui fit pas perdre le jugement; il ſe recueillit en lui-même, avec tout le bon ſens dont il étoit capable; & en examinant la tête & le cou du cheval avec attention, il apperçut une autre cheville plus petite, & moins apparente que la première, à côté de l'oreille droite du cheval. Il tourna la cheville, & dans le moment il remarqua qu'il deſcendoit vers la terre, par une ligne ſemblable à celle par où il avoit monté, mais moins rapidement.

Il y avoit une demi-heure que les ténèbres de la nuit couvroient la terre à l'endroit

où le prince Firouz Schah ſe trouvoit perpendiculairement, quand il tourna la cheville. Mais comme le cheval continua de deſcendre, le ſoleil ſe coucha auſſi pour lui en peu de temps, juſqu'à ce qu'il ſe trouva entièrement dans les ténèbres de la nuit. De la ſorte, loin de choiſir un lieu où aller mettre pied à terre à ſa commodité, il fut contraint de lâcher la bride ſur le col du cheval, en attendant avec patience qu'il achevât de deſcendre, non ſans inquiétude du lieu où il s'arrêteroit, ſavoir ſi ce ſeroit un lieu habité, un déſert, un fleuve ou la mer.

Le cheval enfin s'arrêta, & ſe poſa qu'il étoit plus de minuit, & le prince Firouz Schah mit pied à terre; mais avec une grande foibleſſe, qui venoit de ce qu'il n'avoit rien pris depuis le matin du jour qui venoit de finir, avant qu'il ſortît du palais avec le roi ſon père, pour aſſiſter aux ſpectacles de la fête. La première choſe qu'il fit dans l'obſcurité de la nuit, fut de reconnoître le lieu où il étoit, & il ſe trouva ſur le toît en terraſſe d'un palais magnifique, couronné d'une baluſtrade de marbre à hauteur d'appui. En examinant la terraſſe, il rencontra l'eſcalier par où on y montoit

du palais, dont la porte n'étoit pas fermée, mais entr'ouverte.

Tout autre que le prince Firoux Schah n'eut peut-être pas haſardé de deſcendre, dans la grande obſcurité qui règnoit alors dans l'eſcalier, outre la difficulté qui ſe préſentoit, s'il trouveroit amis ou ennemis; conſidération qui ne fut pas capable de l'arrêter. Je ne viens pas pour faire mal à perſonne, ſe dit-il à lui-même; & apparemment ceux qui me verront les premiers, & qui ne me verront pas les armes à la main, auront l'humanité de m'écouter avant qu'ils attentent à ma vie. Il ouvrit la porte davantage ſans faire de bruit, & il deſcendit de même avec grande précaution, pour s'empêcher de faire quelque faux pas, dont le bruit eût pû éveiller quelqu'un. Il réuſſit, & dans un entrepôt de l'eſcalier il trouva la porte ouverte d'une grande ſalle, où il y avoit de la lumière.

Le prince Firouz Schah s'arrêta à la porte; & en prêtant l'oreille, il n'entendit d'autre bruit que des gens qui dormoient profondément, & qui ronfloient en différentes manières. Il avança un peu dans la ſalle; & à la lumière d'une lanterne, il vit que ceux qui dormoient étoient des eunuques noirs,

chacun avec le ſabre nud près de ſoi ; & cela lui fit connoître que c'étoit la garde de l'appartement d'une reine ou d'une princeſſe, & il ſe trouva que c'étoit celui d'une princeſſe.

La chambre où couchoit la princeſſe ſuivoit après cette ſalle, & la porte qui étoit ouverte le faiſoit connoître à la grande lumière dont elle étoit éclairée, qui ſe laiſſoit voir au-travers d'une portière d'une étoffe de ſoie fort légère.

Le prince Firouz Schah s'avance juſqu'à la portière, le pied en l'air, ſans éveiller les eunuques. Il l'ouvrit, & quand il fut entré, ſans s'arrêter à conſidérer la magnificence de la chambre, qui étoit toute royale, circonſtance qui lui importoit peu dans l'état où il étoit, il ne fit attention qu'à ce qui lui importoit davantage. Il vit pluſieurs lits, un ſeul ſur le ſopha, & les autres au bas. Des femmes de la princeſſe étoient couchées dans ceux-ci pour lui tenir compagnie & l'aſſiſter dans ſes beſoins, & la princeſſe dans le premier.

A cette diſtinction, le prince Firouz Schah ne ſe trompa pas dans le choix qu'il avoit à faire pour s'adreſſer à la princeſſe elle-même. Il s'approcha de ſon lit ſans l'éveiller,

ni pas une de ſes femmes. Quand il fut aſſez près, il vit une beauté ſi extraordinaire & ſi ſurprenante, qu'il en fut charmé & enflammé d'amour dès la première vûe. Ciel! s'écria-t-il en lui-même, ma deſtinée m'a-t-elle amené en ce lieu pour me faire perdre ma liberté, que j'ai conſervée entière juſqu'à préſent? Ne dois-je pas m'attendre à un eſclavage certain, dès qu'elle aura ouvert les yeux, ſi ces yeux, comme je dois m'y attendre, achèvent de donner le luſtre & la perfection à un aſſemblage d'attraits & de charmes ſi merveilleux? Il faut bien m'y réſoudre, puiſque je ne puis reculer ſans me rendre homicide de moi-même, & que la néceſſité l'ordonne ainſi.

En achevant ces réflexions, par rapport à l'état où il ſe trouvoit & à la beauté de la princeſſe, le prince Firouz Schah ſe mit ſur les deux genoux, & en prenant l'extrêmité de la manche pendante de la chemiſe de la princeſſe, d'où ſortoit un bras blanc comme de la neige & fait au tour, il la tira fort légèrement.

La princeſſe ouvrit les yeux; & dans la ſurpriſe où elle fut de voir devant elle un homme bien fait, bien mis, & de bonne mine, elle demeura interdite, ſans donner

néanmoins aucun ſigne de frayeur ou d'épouvante.

Le prince profita de ce moment favorable; il baiſſa la tête preſque juſques ſur le tapis de pied, & en la relevant: Reſpectable princeſſe, dit-il, par une aventure la plus extraordinaire & la plus merveilleuſe qu'on puiſſe imaginer, vous voyez à vos pieds un prince ſuppliant, fils du roi de Perſe, qui ſe trouvoit hier au matin près du roi ſon père, au milieu des réjouiſſances d'une fête ſolemnelle, & qui ſe trouve à l'heure qu'il eſt dans un pays inconnu, où il eſt en danger de périr, ſi vous n'avez la bonté & la généroſité de l'aſſiſter de votre ſecours & de votre protection. Je l'implore, cette protection, adorable princeſſe, avec la confiance que vous ne me la refuſerez pas. J'oſe me le perſuader avec d'autant plus de fondement, qu'il n'eſt pas poſſible que l'inhumanité ſe rencontre avec tant de beauté, tant de charmes & tant de majeſté.

La princeſſe, à qui le prince Firouz Schah s'étoit adreſſé ſi heureuſement, étoit la princeſſe de Bengale, fille aînée du roi du royaume de ce nom, qui lui avoit fait bâtir ce palais, peu éloigné de la capitale, où elle venoit ſouvent prendre le divertiſſement de

la campagne. Après qu'elle l'eut écouté avec toute la bonté qu'il pouvoit désirer, elle lui répondit avec la même bonté : Prince, dit-elle, rassurez-vous, vous n'êtes pas dans un pays barbare ; l'hospitalité, l'humanité & la politesse ne règnent pas moins dans le royaume de Bengale que dans le royaume de Perse. Ce n'est pas moi qui vous accorde la protection que vous me demandez ; vous l'avez trouvée toute acquise, non-seulement dans mon palais, mais même dans tout le royaume, vous pouvez m'en croire & vous fier à ma parole.

Le prince de Perse vouloit remercier la princesse de Bengale de son honnêteté, & de la grâce qu'elle venoit de lui accorder si obligeamment ; & il avoit déjà baissé la tête fort bas pour lui en faire son compliment, mais elle ne lui donna pas le temps de parler : Quelque forte envie, ajouta-t-elle, que j'aie d'apprendre de vous par quelle merveille vous avez mis si peu de temps à venir de la capitale de Perse, & par quel enchantement vous avez pu pénétrer jusqu'à vous présenter devant moi si secrètement, que vous avez trompé la vigilance de ma garde ; comme néanmoins il n'est pas possible que vous n'ayez besoin de nourriture, & en vous

regardant en qualité d'un hôte qui eſt le bien venu, j'aime mieux remettre ma curioſité à demain matin, & donner ordre à mes femmes, de vous loger dans une de mes chambres, de vous bien régaler, & de vous y laiſſer repoſer & délaſſer, juſqu'à ce que vous ſoyez en état de ſatisfaire ma curioſité, & moi de vous entendre.

Les femmes de la princeſſe qui s'étoient éveillées dès les premières paroles que le prince Firouz Schah avoit adreſſées à la princeſſe leur maîtreſſe, avec un étonnement d'autant plus grand de le voir au chevet du lit de la princeſſe, qu'elles ne concevoient comment il avoit pu y arriver ſans les éveiller ni elles ni les eunuques; ces femmes, dis-je, n'eurent pas plutôt compris l'intention de la princeſſe, qu'elles s'habillèrent en diligence, & qu'elles furent prêtes d'exécuter ſes ordres dans le moment qu'elle les leur eût donnés. Elles prirent chacune une des bougies en grand nombre qui éclairoient la chambre de la princeſſe; & quand le prince eut pris congé, en ſe retirant très-reſpectueuſement, elles marchèrent devant lui, & le conduiſirent dans une très-belle chambre, où les unes lui préparèrent un lit, pen-

dant que les autres allèrent à la cuisine & à l'office.

Quoiqu'à une heure indue, ces dernières femmes néanmoins de la princesse de Bengale ne firent pas attendre long-temps le prince Firouz Schah. Elles apportèrent plusieurs sortes de mets en grande affluence. Il choisit ce qu'il lui plut; & quand il eut mangé suffisamment, selon le besoin qu'il en avoit, elles desservirent, & le laissèrent en liberté de se coucher, après lui avoir montré plusieurs armoires où il trouveroit toutes les choses qui pouvoient lui être nécessaires.

La princesse de Bengale, remplie des charmes, de l'esprit, de la politesse, & de toutes les autres belles qualités du prince de Perse, dont elle avoit été frappée dans le peu d'entretien qu'elle venoit d'avoir avec lui, n'avoit encore pu se rendormir, quand ses femmes rentrèrent dans sa chambre pour se coucher. Elle leur demanda si elles avoient eu bien soin de lui; si elles l'avoient laissé content; si rien ne lui manquoit, & sur toutes choses ce qu'elles pensoient de ce prince.

Les femmes de la princesse, après l'avoir satisfaite sur les premiers articles, répondirent sur le dernier: Princesse, nous ne savons pas ce que vous en pensez vous-même.

Pour

Pour nous, nous vous eſtimerions très heureuſe ſi le roi votre père vous donnoit pour époux un prince ſi aimable. Il n'y en a pas un à la cour de Bengale qui puiſſe lui être comparé, & nous n'apprenons pas auſſi qu'il y en ait dans les états voiſins qui ſoient dignes de vous.

Ce diſcours flatteur ne déplut pas à la princeſſe de Bengale; mais comme elle ne vouloit pas déclarer ſon ſentiment, elle leur impoſa ſilence. Vous êtes des conteuſes, dit-elle, recouchez-vous, & laiſſez-moi me rendormir.

Le lendemain, la première choſe que fit la princeſſe quand elle fut levée, fut de ſe mettre à ſa toilette. Juſqu'alors elle n'avoit pas encore pris autant de peine qu'elle en prit ce jour-là pour ſe coiffer & s'ajuſter, en conſultant ſon miroir. Jamais ſes femmes n'avoient eu beſoin de plus de patience pour faire & défaire pluſieurs fois la même choſe, juſqu'à ce qu'elle fût contente.

Je n'ai pas déplu au prince de Perſe en déshabillé, je m'en ſuis bien apperçue, diſoit elle en elle-même, il verra autre choſe quand je ſerai dans mes atours. Elle s'orna la tête de diamans les plus gros & les plus brillans, avec un collier, des bracelets, &

une ceinture de pierreries ſemblables, le tout d'un prix ineſtimable; & l'habit qu'elle prit étoit d'une étoffe la plus riche de toutes les Indes, qu'on ne travailloit que pour les rois, les princes & les princeſſes, & d'une couleur qui achevoit de la parer avec tous ſes avantages. Après qu'elle eut encore conſulté ſon miroir pluſieurs fois, & qu'elle eut demandé à ſes femmes l'une après l'autre, s'il manquoit quelque choſe à ſon ajuſtement, elle envoya ſavoir ſi le prince de Perſe étoit éveillé, & au cas qu'il le fût, & habillé, comme elle ne doutoit pas qu'il ne demandât de venir ſe préſenter devant elle, de lui marquer qu'elle alloit venir elle-même, & qu'elle avoit ſes raiſons pour en uſer de la ſorte.

Le prince de Perſe qui avoit gagné ſur le jour ce qu'il avoit perdu la nuit, & qui s'étoit remis parfaitement de ſon voyage pénible, venoit d'achever de s'habiller, quand il reçut le bon jour de la princeſſe de Bengale par une de ſes femmes.

Le prince, ſans donner à la femme de la princeſſe le temps de lui faire part de ce qu'elle avoit à lui dire, lui demanda ſi la princeſſe étoit en état qu'il pût lui rendre ſon devoir & ſes reſpects. Mais quand la femme

ſe fut acquittée auprès de lui de l'ordre qu'elle avoit : La princeſſe, dit-il, eſt la maîtreſſe, & je ne ſuis chez elle que pour exécuter ſes commandemens.

La princeſſe de Bengale n'eut pas plutôt appris que le prince de Perſe l'attendoit, qu'elle vint le trouver. Après les complimens réciproques de la part du prince, ſur ce qu'il avoit éveillé la princeſſe au plus fort de ſon ſommeil, dont il lui demanda mille pardons, & de la part de la princeſſe, qui lui demanda comment il avoit paſſé la nuit, & en quel état il ſe trouvoit; la princeſſe s'aſſit ſur le ſopha, & le prince fit la même choſe, en ſe plaçant à quelque diſtance par reſpect.

Alors la princeſſe, en prenant la parole : Prince, dit-elle, j'euſſe pu vous recevoir dans la chambre où vous m'avez trouvée couchée cette nuit. Mais comme le chef de mes eunuques a la liberté d'y entrer, & que jamais il ne pénètre ici ſans ma permiſſion; dans l'impatience où je ſuis d'apprendre de vous l'aventure ſurprenante qui me procure le bonheur de vous voir, j'ai mieux aimé venir vous en ſommer ici, comme dans un lieu où ni vous ni moi ne ſerons pas interrompus. Obligez-moi donc, je vous en con-

jure, de me donner la ſatisfaction que je vous demande.

Pour ſatisfaire à la princeſſe de Bengale, le prince Firouz Schaz commença ſon diſcours par la fête ſolemnelle & annuelle du Nevrouz, dans tout le royaume de Perſe, avec le récit de tous les ſpectacles dignes de ſa curioſité, qui avoient fait le divertiſſement de la cour de Perſe, & preſque généralement de la ville de Schiraz. Il vint enſuite au cheval enchanté, dont la deſcription, avec le récit des merveilles que l'indien monté deſſus avoit fait voir devant une aſſemblée ſi célèbre, convainquit la princeſſe, qu'on ne pouvoit rien imaginer au monde de plus ſurprenant en ce genre. Princeſſe, continua le prince de Perſe, vous jugez bien que le roi mon père qui n'épargne aucune dépenſe pour augmenter ſes tréſors des choſes les plus rares & les plus curieuſes dont il peut avoir connoiſſance, doit avoir été enflammé d'un grand déſir d'y ajouter un cheval de cette nature. Il le fut en effet, & il n'héſita pas à demander à l'indien ce qu'il l'eſtimoit.

La réponſe de l'indien fut des plus extravagantes. Il dit qu'il n'avoit pas acheté le cheval, mais qu'il l'avoit acquis en échange d'une fille unique qu'il avoit, & que comme

il ne pouvoit s'engager à s'en priver que ſous une condition ſemblable, il ne pouvoit le lui céder qu'en épouſant, avec ſon conſentement, la princeſſe ma ſœur.

La foule des courtiſans qui environnoient le trône du roi mon père, qui entendirent l'extravagance de cette propoſition, s'en moquèrent hautement; & en mon particulier j'en conçus une indignation ſi grande, qu'il ne me fut pas poſſible de la diſſimuler, d'autant plus que je m'apperçus que le roi mon père balançoit ſur ce qu'il devoit répondre. En effet, je crus voir le moment qu'il alloit lui accorder ce qu'il demandoit, ſi je ne lui euſſe repréſenté vivement le tort qu'il alloit faire à ſa gloire. Ma remontrance néanmoins ne fut pas capable de lui faire abandonner entièrement le deſſein de ſacrifier la princeſſe ma ſœur à un homme ſi mépriſable. Il crut que je pourrois entrer dans ſon ſentiment, ſi une fois je pouvois comprendre comme lui, à ce qu'il s'imaginoit, combien ce cheval étoit eſtimable par ſa ſingularité. Dans cette vue, il voulut que je l'examinaſſe, que je le montaſſe, & que j'en fiſſe l'eſſai moi-même.

Pour complaire au roi mon père, je montai le cheval: & dès que je fus deſſus, comme j'avois vu l'indien mettre la main à une che-

ville & la tourner, pour ſe faire enlever avec le cheval, ſans prendre autre enſeignement de lui, je fis la même choſe, & dans l'inſtant je fus enlevé en l'air d'une vîteſſe beaucoup plus grande, que d'une flèche décochée par l'archer le plus robuſte & le plus expérimenté.

En peu de temps je fus ſi fort éloigné de la terre, que je ne diſtinguois plus aucun objet, & il me ſembloit que j'approchois ſi fort de la voûte du ciel, que je craignois d'aller m'y briſer la tête. Dans le mouvement rapide dont j'étois emporté, je fus long-temps comme hors de moi-même, & hors d'état de faire attention au danger préſent auquel j'étois expoſé en pluſieurs manières. Je voulus tourner à contre-ſens la cheville que j'avois tournée d'abord, mais je n'en expérimentai pas l'effet que je m'étois attendu. Le cheval continua de m'emporter vers le ciel, & ainſi de m'éloigner de la terre de plus en plus. Je m'apperçus enfin d'une autre cheville; je la tournai, & le cheval au lieu de s'élever davantage, commença à décliner vers la terre; & comme je me trouvai bientôt dans les ténèbres de la nuit, & qu'il n'étoit pas poſſible de gouverner le cheval pour me faire poſer dans un lieu où je ne couruſſe pas de danger, je tins la

bride en un même état, & je me remis à la volonté de dieu ſur ce qui pourroit arriver de mon ſort.

Le cheval enfin ſe poſa, je mis pied à terre; & en examinant le lieu, je me trouvai ſur la terraſſe de ce palais. Je trouvai la porte de l'eſcalier qui étoit entr'ouverte, je deſcendis ſans bruit, & une porte ouverte, avec un peu de lumière, ſe préſenta devant moi. J'avançai la tête; & comme j'eus vu des eunuques endormis, & une grande lumière au-travers d'une portière, la néceſſité preſſante où j'étois, nonobſtant le danger inévitable dont j'étois menacé ſi les eunuques ſe fuſſent éveillés, m'inſpira la hardieſſe, pour ne pas dire la témérité, d'avancer légèrement & d'ouvrir la portière.

Il n'eſt pas beſoin, princeſſe, ajouta le prince, de vous dire le reſte; vous le ſavez. Il ne me reſte qu'à vous remercier de votre bonté & de votre généroſité, & vous ſupplier de me marquer par quel endroit je puis vous témoigner ma reconnoiſſance d'un ſi grand bienfait, tel que vous en ſoyez ſatisfaite. Comme, ſelon le droit des gens, je ſuis déjà votre eſclave, & que je ne puis plus vous offrir ma perſonne, il ne me reſte plus que mon cœur. Que dis-je, princeſſe? il

n'eſt plus à moi ce cœur, vous me l'avez ravi par vos charmes, & d'une manière que, bien loin de vous le redemander, je vous l'abandonne. Ainſi, permettez-moi de vous déclarer, que je ne vous connois pas moins pour maîtreſſe de mon cœur que de mes volontés.

Ces dernières paroles du prince Firouz Schah furent prononcées d'un ton & d'un air qui ne laiſsèrent pas douter la princeſſe de Bengale un ſeul moment de l'effet qu'elle avoit attendu de ſes attraits. Elle ne fut pas ſcandaliſée de la déclaration du prince de Perſe, comme trop précipitée. Le rouge qui lui en monta au viſage, ne ſervit qu'à la rendre plus belle & plus aimable aux yeux du prince.

Quand le prince Firouz Schah eut achevé de parler : Prince, reprit la princeſſe de Bengale, ſi vous m'avez fait un plaiſir des plus ſenſibles en me racontant les choſes ſurprenantes & merveilleuſes que je viens d'entendre ; d'un autre côté, je n'ai pu vous regarder ſans frayeur dans la plus haute région de l'air, & quoique j'euſſe le bien de vous voir devant moi ſain & ſauf, je n'ai ceſſé néanmoins de craindre, que dans le moment que vous m'avez appris que le

cheval de l'indien étoit venu ſe poſer ſi heureuſement ſur la terraſſe de mon palais, la même choſe pouvoit arriver en mille autres endroits; mais je ſuis ravie de ce que le haſard m'a donné la préférence, & l'occaſion de vous faire connoître que le même haſard pouvoit vous adreſſer ailleurs, mais non pas où vous puiſſiez être reçu plus agréablement, & avec plus de plaiſir.

Ainſi, prince, je me tiendrois offenſée très-ſenſiblement, ſi je voulois croire que la penſée que vous m'avez témoignée d'être mon eſclave fût ſérieuſe, & que je ne l'attribuaſſe pas à votre honnêteté plutôt qu'à un ſentiment ſincère; & la réception que je vous fis hier, doit vous faire connoître ſuffiſamment que vous n'êtes pas moins libre qu'au milieu de la cour de Perſe.

Quant à votre cœur, ajouta la princeſſe de Bengale, d'un ton qui ne marquoit rien moins qu'un refus, comme je ſuis bien perſuadée que vous n'avez pas attendu juſqu'à préſent à en diſpoſer, & que vous ne devez avoir fait choix que d'une princeſſe qui le mérite, je ſerois fort fâchée de vous donner lieu de lui faire une infidélité.

Le prince Firouz Schah voulut proteſter à la princeſſe de Bengale qu'il étoit venu de

Perſe maître de ſon cœur ; mais dans le moment qu'il alloit prendre la parole, une des femmes de la princeſſe, qui en avoit l'ordre, vint avertir que le dîné étoit ſervi.

Cette interruption délivra le prince & la princeſſe d'une explication qui les eût embarraſſés également, dont ils n'avoient pas beſoin. La princeſſe de Bengale demeura pleinement convaincue de la ſincérité du prince de Perſe ; & quant au prince, quoique la princeſſe ne ſe fût pas expliquée, il jugea néanmoins par ſes paroles & à la manière favorable dont il avoit été écouté, qu'il avoit lieu d'être content de ſon bonheur.

Comme la femme de la princeſſe tenoit la portière ouverte, la princeſſe de Bengale, en ſe levant, dit au prince de Perſe, qui fit la même choſe, qu'elle n'avoit pas coutume de dîner de ſi bonne heure ; mais que, comme elle ne doutoit pas qu'on ne lui eût fait faire un méchant ſoupé, elle avoit donné ordre qu'on ſervît le dîné plutôt qu'à l'ordinaire : & en diſant ces paroles, elle le conduiſit dans un ſallon magnifique, où la table étoit préparée & chargée d'une grande abondance d'excellens mets. Ils ſe mirent à table ; & dès qu'ils eurent pris place, des femmes eſclaves de la princeſſe, en grand nombre,

belles & richement habillées, commencèrent un concert agréable d'inſtrumens & de voix, qui dura pendant tout le repas.

Comme le concert étoit des plus doux, & ménagé de manière qu'il n'empêchoit pas le prince & la princeſſe de s'entretenir, ils paſsèrent une grande partie du repas, la princeſſe à ſervir le prince & à l'inviter de manger, & le prince de ſon côté à ſervir la princeſſe de ce qui lui paroiſſoit le meilleur, afin de la prévenir avec des manières & des paroles qui lui attiroient de nouvelles honnêtetés & de nouveaux complimens de la part de la princeſſe; & dans ce commerce réciproque de civilités & d'attentions l'un pour l'autre, l'amour fit plus de progrès de part & d'autre qu'un tête-à-tête prémédité.

Le prince & la princeſſe ſe levèrent enfin de table; la princeſſe mena le prince de Perſe dans un cabinet grand & magnifique par ſa ſtructure, & par l'or & l'azur qui l'embelliſſoient avec ſymétrie, & richement meublé. Ils s'aſſirent ſur le ſopha, qui avoit une vue très-agréable ſur le jardin du palais, qui fut admiré par le prince Firouz Schah, pour la variété des fleurs, des arbuſtes & des arbres, tous différens de ceux de Perſe, auxquels ils ne cédoient pas en

beauté. En prenant occaſion de lier la converſation avec la princeſſe par cet endroit: Princeſſe, dit il, j'avois cru qu'il n'y avoit au monde que la Perſe où il y eût des palais ſuperbes & des jardins admirables, dignes de la majeſté des rois; mais je vois que par-tout où il y a de grands rois, les rois ſavent ſe faire bâtir des demeures convenables à leur grandeur & à leur puiſſance; & s'il y a de la différence dans la manière de bâtir & dans les accompagnemens, elles ſe reſſemblent dans la grandeur & dans la magnificence.

Prince, reprit la princeſſe de Bengale, comme je n'ai aucune idée des palais de Perſe, je ne puis porter mon jugement ſur la comparaiſon que vous en faites avec le mien pour vous en dire mon ſentiment; mais quelque ſincère que vous puiſſiez être, j'ai de la peine à me perſuader qu'elle ſoit juſte: vous voudrez bien que je croye que la complaiſance y a beaucoup de part. Je ne veux pourtant pas mépriſer mon palais devant vous; vous avez de trop bons yeux, & vous êtes d'un trop bon goût pour n'en pas juger ſainement; mais je vous aſſure que je le trouve très-médiocre, quand je le mets en parallèle avec celui du roi mon

père, qui le surpasse infiniment en grandeur, en beauté & en richesses. Vous m'en direz vous-même ce que vous en penserez quand vous l'aurez vu. Puisque le hasard vous a amené jusqu'à la capitale de ce royaume, je ne doute pas que vous ne vouliez bien le voir & y saluer le roi mon père, afin qu'il vous rende les honneurs dûs à un prince de votre rang & de votre mérite.

En faisant naître au prince de Perse la curiosité de voir le palais de Bengale, & d'y saluer le roi son père, la princesse se flattoit que si elle pouvoit y réussir, son père, en voyant un prince si bien fait, si sage & si accompli en toutes sortes de belles qualités, pourroit peut-être se résoudre à lui proposer une alliance, en offrant de la lui donner pour épouse; & par-là, comme elle étoit bien persuadée qu'elle n'étoit pas indifférente au prince, & que le prince ne refuseroit pas d'entrer dans cette alliance, elle espéroit de parvenir à l'accomplissement de ses souhaits, en gardant la bienséance convenable à une princesse qui vouloit paroître être soumise aux volontés du roi son père. Mais le prince de Perse ne lui répondit pas sur cet article conformément à ce qu'elle en avoit pensé.

Princeſſe, reprit le prince, le rapport que vous venez de me faire de la préférence du palais du roi de Bengale, que vous donnez au vôtre, me ſuffit pour ne pas faire difficulté de croire qu'il eſt ſincère. Quant à la propoſition que vous me faites de rendre mes reſpects au roi votre père, je me ferois non-ſeulement un plaiſir, mais même un grand honneur de m'en acquitter. Mais, princeſſe, ajouta-t-il, je vous en fais juge vous-même; me conſeilleriez-vous de me préſenter devant la majeſté d'un ſi grand monarque comme un aventurier, ſans ſuite & ſans un train convenable à mon rang?

Prince, repartit la princeſſe, que cela ne vous faſſe pas de peine, vous n'avez qu'à vouloir, l'argent ne vous manquera pas pour vous faire tel train qu'il vous plaira, je vous en fournirai. Nous avons ici des négocians de votre nation en grand nombre; vous pouvez en choiſir autant que vous le jugerez à propos, pour vous faire une maiſon qui vous fera honneur.

Le prince Firouz Schah pénétra l'intention de la princeſſe de Bengale; & la marque ſenſible qu'elle lui donnoit de ſon amour par cet endroit, augmenta la paſſion qu'il avoit conçue pour elle; mais quelque forte

qu'elle fût, elle ne lui fit pas oublier ſon devoir. Il lui répliqua ſans héſiter : Princeſſe, dit-il, j'accepterois de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites, dont je ne puis aſſez vous marquer ma reconnoiſſance, ſi l'inquiétude où le roi mon père doit être de mon éloignement ne m'en empêchoit abſolument. Je ſerois indigne des bontés & de la tendreſſe qu'il a toujours eues pour moi, ſi je ne retournois au plutôt, & ne me rendois auprès de lui pour les faire ceſſer. Je le connois; & pendant que j'ai le bonheur de jouir de l'entretien d'une princeſſe ſi aimable, je ſuis perſuadé qu'il eſt plongé dans des douleurs mortelles, & qu'il a perdu l'eſpérance de me revoir. J'eſpère que vous me ferez la juſtice de comprendre que je ne puis ſans ingratitude, & même ſans crime, me diſpenſer d'aller lui rendre la vie, dont un retour différé trop longtemps pourroit lui cauſer la perte.

Après cela, princeſſe, continua le prince de Perſe, ſi vous me jugiez digne d'aſpirer au bonheur de devenir votre époux, comme le roi mon père m'a toujours témoigné qu'il ne vouloit pas me contraindre dans le choix d'une épouſe, je n'aurois pas de peine à obtenir de lui de revenir, non pas en in-

connu, mais en prince, demander de ſa part au roi de Bengale de contracter alliance avec lui par notre mariage. Je ſuis perſuadé qu'il s'y portera de lui-même, dès que je l'aurai informé de la généroſité avec laquelle vous m'avez accueilli dans ma diſgrâce.

De la manière que le prince de Perſe venoit de s'expliquer, la princeſſe de Bengale étoit trop raiſonnable pour inſiſter à lui perſuader de ſe faire voir au roi de Bengale, & d'exiger de lui de rien faire contre ſon devoir & contre ſon honneur; mais elle fut alarmée du prompt départ qu'il méditoit, à ce qu'il lui parut, & elle craignit, s'il prenoit congé d'elle ſitôt, que bien-loin de lui tenir la promeſſe qu'il lui faiſoit, il ne l'oubliât dès qu'il auroit ceſſé de la voir. Pour l'en détourner, elle lui dit; Prince, en vous faiſant la propoſition de contribuer à vous mettre en état de voir le roi mon père, mon intention n'a pas été de m'oppoſer à une excuſe auſſi légitime que celle que vous m'apportez, & que je n'avois pas prévue. Je me rendrois complice moi-même de la faute que vous commettriez ſi j'en avois la penſée; mais je ne puis approuver que vous ſongiez à partir auſſi promptement que vous ſemblez vous le propoſer.

Accordez au moins à mes prières la grâce que je vous demande, de vous donner le temps de vous reconnoître; & puiſque mon bonheur a voulu que vous ſoyez arrivé dans le royaume de Bengale plutôt qu'au milieu d'un déſert, ou que ſur le ſommet d'une montagne ſi eſcarpée, qu'il vous eût été impoſſible d'en deſcendre, d'y faire un ſéjour ſuffiſant pour en porter des nouvelles un peu détaillées à la cour de Perſe.

Ce diſcours de la princeſſe de Bengale avoit pour but, que le prince Firouz, en faiſant avec elle un ſéjour de quelque durée, devînt inſenſiblement plus paſſionné pour ſes charmes, dans l'eſpérance que par ce moyen, l'ardent déſir qu'elle appercevoit en lui de retourner en Perſe, ſe ralentiroit, & qu'alors il pourroit ſe déterminer à paroître en public & à ſe faire voir au roi de Bengale. Le prince de Perſe ne put honnêtement lui refuſer la grâce qu'elle lui demandoit, après la réception & l'accueil favorable qu'il en avoit reçu. Il eut la complaiſance d'y condeſcendre, & la princeſſe ne ſongea plus qu'à lui rendre ſon ſéjour agréable par tous les divertiſſemens qu'elle put imaginer.

Pendant pluſieurs jours, ce ne furent que fêtes, que bals, que concerts, que feſtins

ou collations magnifiques, que promenades dans le jardin, & que chaſſes dans le parc du palais, où il y avoit toutes ſortes de bêtes fauves, de cerfs, biches, daims, chevreuils, & d'autres ſemblables, particulières au royaume de Bengale, dont la chaſſe, non dangereuſe, pouvoit convenir à la princeſſe.

A la fin de ces chaſſes, le prince & la princeſſe ſe rejoignoient dans quelque bel endroit du parc, où on leur étendoit un grand tapis avec des couſſins, afin qu'ils fuſſent aſſis plus commodément. Là, en reprenant leurs eſprits, & en ſe remettant de l'exercice violent qu'ils venoient de ſe donner, ils s'entretenoient ſur divers ſujets. Sur toute choſe, la princeſſe de Bengale prenoit un grand ſoin de faire tomber la converſation ſur la grandeur, la puiſſance, les richeſſes & le gouvernement de la Perſe, afin que du diſcours du prince Firouz Schah, elle pût à ſon tour prendre occaſion de lui parler du royaume de Bengale & de ſes avantages, & par-là gagner ſur ſon eſprit de le faire réſoudre à s'y arrêter; mais il arriva le contraire de ce qu'elle s'étoit propoſée.

En effet, le prince de Perſe, ſans rien exagérer, lui fit un détail ſi avantageux de

la grandeur du royaume de Perſe, de la magnificence & de l'opulence qui y regnoient, de ſes forces militaires, de ſon commerce par terre & par mer juſqu'aux pays les plus éloignés, dont quelques-uns lui étoient inconnus, & de la multitude de ſes grandes villes, preſqu'auſſi peuplées que celle qu'il avoit choiſie pour ſa réſidence, où il avoit même des palais tout meublés, prêts à le recevoir, ſelon les différentes ſaiſons, de manière qu'il étoit à ſon choix de jouir d'un printemps perpétuel; qu'avant qu'il eût achevé, la princeſſe regarda le royaume de Bengale comme de beaucoup inférieur à celui de Perſe par pluſieurs endroits. Il arriva même que quand il eut fini ſon diſcours, & qu'il l'eut priée de l'entretenir à ſon tour des avantages du royaume de Bengale, elle ne put s'y réſoudre qu'après pluſieurs inſtances de la part du prince.

La princeſſe de Bengale donna donc cette ſatisfaction au prince Firouz Schah, mais en diminuant pluſieurs avantages par où il étoit conſtant que le royaume de Bengale ſurpaſſoit le royaume de Perſe. Elle lui fit ſi bien connoître la diſpoſition où elle étoit de l'y accompagner, qu'il jugea qu'elle pourroit y conſentir à la première propoſition qu'il lui

en ſeroit ; mais il crut qu'il ne ſeroit à propos de la lui faire, que quand il auroit eu la complaiſance de demeurer avec elle aſſez de temps pour la mettre dans ſon tort, au cas qu'elle voulût le retenir un peu plus longtemps, & l'empêcher de ſatisfaire au devoir indiſpenſable de ſe rendre auprès du roi ſon père.

Pendant deux mois entiers, le prince Firouz Schah s'abandonna entièrement aux volontés de la princeſſe de Bengale, en ſe préſentant à tous les divertiſſemens qu'elle put imaginer, & qu'elle voulut bien lui donner, comme ſi jamais il n'eût dû faire autre choſe que de paſſer ſa vie avec elle de la ſorte. Mais dès que ce terme fut écoulé, il lui déclara ſérieuſement qu'il n'y avoit que trop long-temps qu'il manquoit à ſon devoir, & il la pria de lui accorder enfin la liberté de s'en acquitter, en lui répétant la promeſſe qu'il lui avoit déjà faite de revenir inceſſamment, & dans un équipage digne d'elle & digne de lui, la demander en mariage dans les formes au roi de Bengale.

Princeſſe, ajouta le prince, mes paroles peut-être vous ſeront ſuſpectes ; & que ſur la permiſſion que je vous demande, vous m'avez déjà mis au rang de ces faux amans

qui mettent l'objet de leur amour en oubli dès qu'ils en ſont éloignés ; mais pour marque de la paſſion non feinte & non ſimulée avec laquelle je ſuis perſuadé que la vie ne me peut être agréable qu'avec une princeſſe auſſi aimable que vous l'êtes, & qui m'aime, comme je ne veux pas en douter, j'oſerois vous demander la grâce de vous emmener avec moi, ſi je ne craignois que vous ne priſſiez ma demande pour une offenſe.

Comme le prince Firouz Schah ſe fut apperçu que la princeſſe avoit rougi à ces dernières paroles, & que ſans aucune marque de colère elle héſitoit ſur le parti qu'elle devoit prendre : Princeſſe, continua-t-il, pour ce qui eſt du conſentement du roi mon père, & de l'accueil avec lequel il vous recevra dans ſon alliance, je puis vous en aſſurer. Quant à ce qui regarde le roi de Bengale, après les marques de tendreſſe, d'amitié & de conſidération qu'il a toujours eues & qu'il conſerve encore pour vous, il faudroit qu'il fût tout autre que vous ne me l'avez dépeint ; c'eſt-à-dire, ennemi de votre repos & de votre bonheur, s'il ne recevoit avec bienveillance l'ambaſſade que le roi mon père lui enverroit, pour obtenir de lui l'approbation de notre mariage.

La princeſſe de Bengale ne répondit rien à ce diſcours du prince de Perſe; mais ſon ſilence & ſes yeux baiſſés lui firent connoître mieux qu'aucune autre déclaration, qu'elle n'avoit pas de répugnance à l'accompagner en Perſe, & qu'elle y conſentoit. La ſeule difficulté qu'elle parut y trouver, fut que le prince de Perſe ne fût pas aſſez expérimenté pour gouverner le cheval, & qu'elle craignoit de ſe trouver avec lui dans le même embarras que quand il en avoit fait l'eſſai. Mais le prince Firouz Schah la délivra ſi bien de cette crainte, en lui perſuadant qu'elle pouvoit s'en fier à lui, & qu'après ce qui lui étoit arrivé, il pouvoit défier l'Indien même de le gouverner avec plus d'adreſſe que lui, qu'elle ne ſongea plus qu'à prendre avec lui des meſures pour partir ſi ſecrètement, que perſonne de ſon palais ne pût avoir le moindre ſoupçon de leur deſſein.

Elle réuſſit; & dès le lendemain matin, un peu avant la pointe du jour, que tout ſon palais étoit encore enſeveli dans un profond ſommeil, comme elle ſe fut rendue ſur la terraſſe avec le prince; le prince tourna le cheval du côté de la Perſe, dans un endroit où la princeſſe pouvoit elle-même s'aſſeoir en croupe aiſément. Il monta le pre-

mier; & quand la princeſſe ſe fut aſſiſe derrière lui à ſa commodité, qu'elle l'eut embraſſé de la main, pour une plus grande sûreté, & qu'elle lui eut marqué qu'il pouvoit partir, il tourna la même cheville qu'il avoit tournée dans la capitale de Perſe, & le cheval les enleva en l'air.

Le cheval fit ſa diligence ordinaire, & le prince Firouz Schah le gouverna de manière, qu'environ en deux heures & demie, il découvrit la capitale de la Perſe. Il n'alla pas deſcendre dans la grande place d'où il étoit parti, ni dans le palais du ſultan, mais dans un palais de plaiſance, peu éloigné de la ville. Il mena la princeſſe dans le plus bel appartement, où il lui dit que pour lui faire rendre les honneurs qui lui étoient dûs, il alloit avertir le ſultan ſon père de leur arrivée, & qu'elle le reverroit inceſſamment; que cependant il donnoit ordre au concierge du palais, qui étoit préſent, de ne lui laiſſer manquer de rien de toutes les choſes dont elle pouvoit avoir beſoin.

Après avoir laiſſé la princeſſe dans l'appartement, le prince Firouz Schah commanda au concierge de lui faire ſeller un cheval. Le cheval lui fut amené, il le monta; & après avoir renvoyé le concierge auprès de

la princeſſe, avec ordre ſur toute choſe, de la faire déjeûner de ce qui pouvoit lui être ſervi le plus promptement, il partit; & dans le chemin & dans les rues de la ville par où il paſſa pour ſe rendre au palais, il fut reçu aux acclamations du peuple, qui changea ſa triſteſſe en joie, après avoir déſeſpéré de le revoir jamais, depuis qu'il avoit diſparu. Le ſultan ſon père donnoit audience quand il ſe préſenta devant lui au milieu de ſon conſeil, qui étoit tout en habit de deuil, comme le ſultan, depuis le jour que le cheval l'avoit emporté. Il le reçut en l'embraſſant avec des larmes de joie & de tendreſſe; il lui demanda avec empreſſement ce que le cheval de l'Indien étoit devenu.

Cette demande donna lieu au prince de prendre l'occaſion de raconter au ſultan ſon père, l'embarras & le danger où il s'étoit trouvé, après que le cheval l'eut enlevé dans l'air; de quelle manière il s'en étoit tiré, & comment il étoit arrivé enſuite au palais de la princeſſe de Bengale; la bonne réception qu'elle lui avoit faite; le motif qui l'avoit obligé de faire avec elle un plus long ſéjour qu'il ne devoit, & la complaiſance qu'elle avoit eue de ne le pas déſobliger; juſqu'à

obtenir

obtenir d'elle enfin de venir en Perſe avec lui, après lui avoir promis de l'épouſer.

Et, ſire, ajouta le prince en achevant, après lui avoir promis en même-temps que vous ne me refuſeriez pas votre conſentement, je viens de l'amener avec moi ſur le cheval de l'indien; elle attend dans un des palais de plaiſance de votre majeſté, où je l'ai laiſſée, que j'aille lui annoncer que je ne lui en ai pas fait la promeſſe en vain.

A ces paroles, le prince ſe proſterna devant le ſultan ſon père, pour le fléchir; mais le ſultan l'en empêcha, il le retint, & en l'embraſſant une ſeconde fois: Mon fils, dit-il, non-ſeulement je conſens à votre mariage avec la princeſſe de Bengale, je veux même aller au-devant d'elle en parſonne, la remercier de l'obligation que je lui ai en mon particulier, l'amener dans mon palais, & célébrer ſes noces dès aujourd'hui.

Ainſi le ſultan, après avoir donné les ordres pour l'entrée qu'il vouloit faire à la princeſſe de Bengale, ordonna que l'on quittât l'habit de deuil, & que les réjouiſſances commençaſſent par le concert des timbales, des trompettes & des tambours, avec les autres inſtrumens guerriers; il commanda qu'on

allât faire ſortir l'indien de priſon, & qu'on le lui amenât.

L'indien lui fut amené; & quand on le lui eut préſenté: Je m'étois aſſuré de ta perſonne, lui dit le ſultan, afin que ta vie, qui cependant n'eut pas été une victime ſuffiſante, ni à ma colère, ni à ma douleur, me répondit de celle du prince mon fils. Rends grâces à dieu de ce que je l'ai retrouvé. Vas, reprends ton cheval, & ne parois plus devant moi.

Quand l'indien fut hors de la préſence du ſultan de Perſe; comme il avoit appris de ceux qui étoient venus le délivrer de priſon, que le prince Firouz Schah étoit de retour avec la princeſſe qu'il avoit amenée avec lui ſur le cheval enchanté, le lieu où il avoit mis pied à terre, & où il l'avoit laiſſée, & que le ſultan ſe diſpoſoit à aller la prendre & l'amener à ſon palais; il n'héſita pas à le devancer lui & le prince de Perſe, & ſans perdre de temps, il ſe rendit en diligence au palais de plaiſance; & en s'adreſſant au concierge, il dit qu'il venoit de la part du ſultan & du prince de Perſe, pour prendre la princeſſe de Bengale en croupe ſur le cheval, & la mener en l'air au ſultan qui l'attendoit, diſoit-il, dans la place de ſon pa-

lais pour la recevoir, & donner ce ſpectacle à ſa cour & à la ville de Schiraz.

L'indien étoit connu du concierge, qui ſavoit que le ſultan l'avoit fait arrêter ; & le concierge fit d'autant moins de difficulté à ajouter foi à ſa parole, qu'il le voyoit en liberté. Il ſe préſenta à la princeſſe de Bengale, & la princeſſe n'eut pas plutôt appris qu'il venoit particulièrement de la part du prince de Perſe, qu'elle conſentit à ce que le prince ſouhaitoit, comme elle ſe le perſuadoit.

L'indien, ravi en lui-même de la facilité qu'il trouvoit à faire réuſſir ſa méchanceté, monta le cheval, prit la princeſſe en croupe, avec l'aide du concierge ; il tourna la cheville, & auſſitôt le cheval les enleva lui & la princeſſe au plus haut de l'air.

Dans le même moment, le ſultan de Perſe, ſuivi de ſa cour, ſortoit de ſon palais pour ſe rendre au palais de plaiſance, & le prince de Perſe venoit de prendre le devant pour préparer la princeſſe de Bengale à le recevoir, comme l'indien affectoit de paſſer au-deſſus de la ville avec ſa proie, pour braver le ſultan & le prince, & pour ſe venger du traitement injuſte qui lui avoit été fait, comme il le prétendoit.

Quand le ſultan de Perſe eut apperçu le raviſſeur qu'il ne méconnut pas, il s'arrêta avec un étonnement d'autant plus ſenſible & plus affligeant, qu'il n'étoit pas poſſible de le faire repentir de l'affront inſigne qu'il lui faiſoit avec un ſi grand éclat. Il le chargea de mille imprécations avec ſes courtiſans, & avec tous ceux qui furent témoins d'une inſolence ſi ſignalée, & de cette méchanceté ſans égale.

L'indien, peu touché de ces malédictions, dont le bruit arriva juſqu'à lui, continua ſa route, pendant que le ſultan de Perſe rentra dans le palais, extrêmement mortifié de recevoir une injure auſſi atroce, & de ſe voir dans l'impuiſſance d'en punir l'auteur.

Mais quelle fut la douleur de prince Firouz Schah, quand il vit qu'à ſes propres yeux, ſans pouvoir y apporter empêchement, l'indien lui enlevoit la princeſſe de Bengale, qu'il aimoit ſi paſſionnément, qu'il ne pouvoit plus vivre ſans elle. A cet objet, auquel il ne s'étoit pas attendu, il demeura comme immobile. Et avant qu'il eût délibéré s'il ſe déchaîneroit en injures contre l'indien, ou s'il plaindroit le ſort déplorable de la princeſſe, & s'il lui demanderoit pardon du peu de précaution qu'il avoit pris pour ſe la con-

ſerver, elle qui s'étoit livrée à lui d'une manière qni marquoit ſi bien combien il en étoit aimé; le cheval qui emportoit l'un & l'autre avec une rapidité incroyable, les avoit dérobés à ſa vue. Quel parti prendre? Retournera-t-il au palais du ſultan ſon père, ſe renfermer dans ſon appartement, pour ſe plonger dans l'affliction, ſans ſe donner aucun mouvement à la pourſuite du raviſſeur, pour délivrer ſa princeſſe de ſes mains, & le punir comme il le méritoit? Sa généroſité, ſon amour, ſon courage ne le permettent pas. Il continue ſon chemin juſqu'au palais de plaiſance.

A l'arrivée du prince, le concierge qui s'étoit apperçu de ſa crédulité, & qu'il s'étoit laiſſé tromper par l'indien, ſe préſente devant lui les larmes aux yeux, ſe jette à ſes pieds, s'accuſe lui-même du crime qu'il croit avoir commis, & ſe condamne à la mort qu'il attend de ſa main.

Lève-toi, lui dit le prince, ce n'eſt pas à toi que j'impute l'enlèvement de ma princeſſe, je ne l'impute qu'à moi-même & qu'à ma ſimplicité. Sans perdre de temps, vas-moi chercher un habillement de derviche, & prends garde de dire que c'eſt pour moi.

Peu loin du palais de plaiſance, il y avoit

un couvent de derviches, dont le ſcheilkh ou ſupérieur étoit ami du concierge. Le concierge alla le trouver; & en lui faiſant une fauſſe confidence de la diſgrace d'un officier de conſidération de la cour, auquel il avoit de grandes obligations, & qu'il étoit bien aiſe de favoriſer pour lui donner lieu de ſe ſouſtraire à la colère du ſultan, il n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit; il apporta l'habillement complet de derviche au prince Firouz Schah. Le prince s'en revêtit, après s'être dépouillé du ſien. Déguiſé de la ſorte; &, pour la dépenſe & pour le beſoin du voyage qu'il alloit entreprendre, muni d'une boîte de perles & de diamans qu'il avoit apportée pour en faire préſent à la princeſſe de Bengale, il ſortit du palais de plaiſance à l'entrée de la nuit, & incertain de la route qu'il devoit prendre; mais, réſolu de ne pas revenir qu'il n'eût retrouvé ſa princeſſe, & qu'il ne la ramenât, il ſe mit en chemin.

Revenons à l'indien, il gouverna le cheval enchanté de manière que, le même jour, il arriva de bonne heure dans un bois près de la capitale du royaume de Kaſchmir. Comme il avoit beſoin de manger, & qu'il jugea que la princeſſe de Bengale pouvoit

être dans le même beſoin, il mit pied à terre dans ce bois, en un endroit où il laiſſa la princeſſe ſur un gazon, près d'un ruiſſeau d'une eau très-fraîche & très-claire.

Pendant l'abſence de l'indien, la princeſſe de Bengale qui ſe voyoit ſous la puiſſance d'un indigne raviſſeur, dont elle redoutoit la violence, avoit ſongé à ſe dérober & à chercher un lieu d'aſyle ; mais comme elle avoit mangé fort légèrement le matin, à ſon arrivée au palais de plaiſance, elle ſe trouva dans une foibleſſe ſi grande, quand elle eût voulu exécuter ſon deſſein, qu'elle fut contrainte de l'abandonner, & de demeurer ſans autre reſſource que dans ſon courage, avec une ferme réſolution de ſouffrir plutôt la mort que de manquer de fidélité au prince de Perſe. Ainſi elle n'attendit pas que l'indien l'invitât une ſeconde fois à manger, elle mangea, & elle reprit aſſez de force pour répondre courageuſement aux diſcours inſolens qu'il commença de lui tenir à la fin du repas. Après pluſieurs menaces, comme elle vit que l'indien ſe préparoit à lui faire violence, elle ſe leva pour lui réſiſter, en pouſſant de grands cris. Ces cris attirèrent en un moment une troupe de cavaliers qui les environnèrent elle & l'indien.

C'étoit le ſultan du royaume de Kaſchmir, lequel, en revenant de la chaſſe avec ſa ſuite, paſſoit par cet endroit-là, heureuſement pour la princeſſe de Bengale, & qui étoit accouru au bruit qu'il avoit entendu. Il s'adreſſa à l'indien, & il lui demanda qui il étoit, & ce qu'il prétendoit de la dame qu'il voyoit. L'indien répondit avec impudence que c'étoit ſa femme, & qu'il n'appartenoit à perſonne d'entrer en connoiſſance du démêlé qu'il avoit avec elle.

La princeſſe qui ne connoiſſoit ni la qualité ni la dignité de celui qui ſe préſentoit ſi à propos pour la délivrer, dément l'indien. Seigneur, qui que vous ſoyez, reprit-elle, que le ciel envoie à mon ſecours, ayez compaſſion d'uue princeſſe, & n'ajoutez pas foi à un impoſteur : dieu me garde d'être femme d'un indien auſſi vil & auſſi mépriſable. C'eſt un magicien abominable, qui m'a enlevée aujourd'hui au prince de Perſe, auquel j'étois deſtinée pour épouſe, & qui m'a amenée ici ſur le cheval enchanté que vous voyez.

La princeſſe de Bengale n'eut pas beſoin d'un plus long diſcours, pour perſuader au ſultan de Kaſchmir qu'elle diſoit la vérité. Sa beauté, ſon air de princeſſe & ſes larmes

parloient pour elle ; elle voulut pourſuivre, mais au lieu de l'écouter, le ſultan de Kaſchmir, juſtement indigné de l'inſolence de l'indien, le fit environner ſur le champ, & commanda qu'on lui coupât la tête. Cet ordre fut exécuté avec d'autant plus de facilité, que l'indien qui avoit commis ce rapt à la ſortie de ſa priſon, n'avoit aucune arme pour ſe défendre.

La princeſſe de Bengale, délivrée de la perſécution de l'indien, tomba dans une autre qui ne lui fut pas moins douloureuſe. Le ſultan, après lui avoir fait donner un cheval, l'emmena à ſon palais, où il la logea dans l'appartement le plus magnifique après le ſien, & il lui donna un grand nombre de femmes eſclaves pour être auprès d'elle & la ſervir, avec des eunuques pour ſa garde. Il la mena lui-même juſques dans cet appartement, où, ſans lui donner le temps de le remercier de la grande obligation qu'elle lui avoit, de la manière qu'elle l'avoit médité : Princeſſe, lui dit-il, je ne doute pas que vous n'ayez beſoin de repos, je vous laiſſe en liberté de le prendre, demain vous ſerez plus en état de m'entretenir des circonſtances de l'étrange aventure qui vous eſt arrivée, & en achevant ces paroles, il ſe retira.

La princeſſe de Bengale étoit dans une joie inexprimable, de ſe voir en ſi peu de temps délivrée de la perſécution d'un homme qu'elle ne pouvoit regarder qu'avec horreur ; & elle ſe flatta que le ſultan de Kaſchmir voudroit bien mettre le comble à ſa généroſité, en la renvoyant au prince de Perſe, quand elle lui auroit appris de quelle manière elle étoit à lui, & qu'elle l'auroit ſupplié de lui faire cette grâce. Mais elle étoit bien éloignée de voir l'accompliſſement de l'eſpérance qu'elle avoit conçue.

En effet, le roi de Kaſchmir avoit réſolu de l'épouſer le lendemain ; & il en avoit fait annoncer les réjouiſſances dès la pointe du jour par le ſon des timbales, des tambours, des trompettes & d'autres inſtrumens propres à inſpirer la joie, qui retentiſſoient non-ſeulement dans le palais, mais même par toute la ville. La princeſſe de Bengale fut éveillée par le bruit de ces concerts tumultueux, & elle en attribua la cauſe à tout autre motif que celui pour lequel il ſe faiſoit entendre. Mais quand le ſultan de Kaſchmir, qui avoit donné ordre qu'on l'avertît lorſqu'elle ſeroit en état de recevoir viſite, fut venu la lui rendre, & qu'après s'être informé de ſa ſanté, il lui eut fait

connoître que les fanfares qu'elle entendoit étoient pour rendre leurs noces plus ſolemnelles, & l'eut priée en même-temps d'y prendre part, elle en fut dans une conſternation ſi grande, qu'elle tomba évanouie.

Les femmes de la princeſſe qui étoient préſentes accoururent à ſon ſecours, & le ſultan lui-même s'employa pour la faire revenir; mais elle demeura long-temps dans cet état avant qu'elle reprît ſes eſprits. Elle les reprit enfin; & alors, plutôt que de manquer à la foi qu'elle avoit promiſe au prince Firouz Schah, en conſentant aux noces que le ſultan de Kaſchmir avoit réſolues ſans la conſulter, elle prit le parti de feindre que l'eſprit venoit de lui tourner dans l'évanouiſſement. Dès-lors elle commença à dire des extravagances en préſence du ſultan, elle ſe leva même comme pour ſe jeter ſur lui; de manière que le ſultan fut fort ſurpris & fort affligé de ce contre-temps fâcheux. Comme il vit qu'elle ne revenoit pas en ſon bon ſens, il la laiſſa avec ſes femmes, auxquelles il recommanda de ne la pas abandonner, & de prendre un grand ſoin de ſa perſonne. Pendant la journée, il prit celui d'envoyer ſouvent s'informer de l'état où elle ſe trouvoit, & chaque fois on lui rapporta,

ou qu'elle étoit au même état, ou que le mal augmentoit plutôt que de diminuer. Le mal parut même plus violent ſur le ſoir que pendant le jour, & de la ſorte le ſultan de Kaſchmir ne fût pas cette nuit-là auſſi heureux qu'il ſe l'étoit promis.

La princeſſe de Bengale ne continua pas ſeulement le lendemain ſes diſcours extravagans, & d'autres marques d'une grande aliénation d'eſprit, ce fut la même choſe les jours ſuivans, juſqu'à ce que le ſultan de Kaſchmir fut contraint d'aſſembler les médecins de ſa cour, de leur parler de cette maladie, & de leur demander s'ils ne ſavoient pas de remèdes ppur la guérir.

Les médecins, après une conſultation entre eux, répondirent d'un commun accord, qu'il y avoit pluſieurs ſortes & pluſieurs degrés de cette maladie, dont les unes, ſelon leur nature, pouvoient ſe guérir, & les autres étoient incurables, & qu'ils ne pouvoient juger de quelle nature étoit celle de la princeſſe de Bengale qu'ils ne la viſſent. Le ſultan ordonna aux eunuques de les introduire dans la chambre de la princeſſe, l'un après l'autre, chacun ſelon ſon rang.

La princeſſe qui avoit prévu ce qui arrivoit, & qui craignit que ſi elle laiſſoit ap-

procher des médecins de ſa perſonne, & qu'ils vinſſent à lui tâter le pouls, le moins expérimenté ne vînt à connoître qu'elle étoit en bonne ſanté, & que ſa maladie n'étoit qu'une feinte; à meſure qu'il en paroiſſoit, elle entroit dans des tranſports d'averſion ſi grands, prête à les déviſager s'ils approchoient, que pas un n'eut la hardieſſe de s'y oppoſer.

Quelques-uns de ceux qui ſe prétendoient plus habiles que les autres, & qui ſe vantoient de juger des maladies à la ſeule vue des malades, lui ordonnèrent de certaines potions qu'elle faiſoit d'autant moins de difficulté de prendre, qu'elle étoit sûre qu'il étoit en ſon pouvoir d'être malade autant qu'il lui plairoit & qu'elle le jugeroit à propos, & que ces potions ne pouvoient pas lui faire de mal.

Quand le ſultan de Kaſchmir vit que les médecins de ſa cour n'avoient rien opéré pour la guériſon de la princeſſe, il appela ceux de ſa capitale, dont la ſcience, l'habileté & l'expérience n'eurent pas un meilleur ſuccès. Enſuite il fit appeler les médecins des autres villes de ſon royaume, ceux particulièrement les plus renommés dans la pra-

tique de leur profeſſion. La princeſſe ne leur fit pas un meilleur accueil qu'aux premiers, & tout ce qu'ils ordonnèrent ne fit aucun effet. Il dépêcha enfin dans les états, dans les royaumes & dans les cours des princes voiſins, des exprès avec des conſultations en forme pour être diſtribuées aux médecins les plus fameux, avec promeſſe de bien payer le voyage de ceux qui viendroient ſe rendre à la capitale de Kaſchmir, & d'une récompenſe magnifique à celui qui guériroit la malade.

Pluſieurs de ces médecins entreprirent le voyage; mais pas un ne put ſe vanter d'avoir été plus heureux que ceux de ſa cour & de ſon royaume, & lui remettre l'eſprit dans ſon aſſiette; choſe qui ne dépendoit ni d'eux, ni de leur art, mais de la volonté de la princeſſe elle-même.

Dans cet intervalle, le prince Firouz Schah, déguiſé ſous l'habit de derviche, avoit parcouru pluſieurs provinces, & les principales villes de ces provinces, avec d'autant plus de peines d'eſprit, ſans mettre les fatigues du chemin en compte, qu'il ignoroit s'il ne tenoit pas un chemin oppoſé à celui qu'il eût dû prendre pour avoir des nouvelles de ce qu'il cherchoit.

Attentif aux nouvelles qu'on débitoit dans chaque lieu par où il paſſoit, il arriva enfin dans une grande ville des Indes, où l'on s'entretenoit fort d'une princeſſe de Bengale, à qui l'eſprit avoit tourné le même jour que le ſultan de Kaſchmir avoit deſtiné pour la célébration de ſes nôces avec elle. Au nom de la princeſſe de Bengale, en ſuppoſant que c'étoit celle qui faiſoit le ſujet de ſon voyage, avec d'autant plus de vraiſemblance, qu'il n'avoit pas appris qu'il y eût à la cour de Bengale une autre princeſſe que la ſienne, ſur la foi du bruit commun qui s'en étoit répandu, il prit la route du royaume & de la capitale de Kaſchmir. A ſon arrivée dans cette capitale, il ſe logea dans un khan, où il apprit dès le même jour l'hiſtoire de la princeſſe de Bengale, & la malheureuſe fin de l'indien, telle qu'il la méritoit, qui l'avoit amenée ſur le cheval enchanté; circonſtance qui lui fit connoître, à ne pouvoir pas s'y tromper, que la princeſſe étoit celle qu'il venoit chercher, & enfin la dépenſe inutile que le ſultan avoit faite en médecins qui n'avoient pu la guérir.

Le prince de Perſe bien informé de toutes ces particularités, ſe fit faire un habit de médecin dès le lendemain; & avec cet habit

& la longue barbe qu'il s'étoit laiſſé croître dans le voyage, il ſe fit connoître pour médecin en marchant par les rues. Dans l'impatience où il étoit de voir ſa princeſſe, il ne différa pas d'aller au palais du ſultan, où il demanda à parler à un officier; on l'adreſſa au chef des huiſſiers, auquel il marqua qu'on pourroit peut-être regarder en lui comme une témérité, qu'en qualité de médecin il vînt ſe préſenter pour tenter la guériſon de la princeſſe après que tant d'autres avant lui n'avoient pu y réuſſir; mais qu'il eſpéroit, par la vertu de quelques remèdes ſpécifiques qui lui étoient connus & dont il avoit l'expérience, de lui procurer la guériſon qu'ils n'avoient pu lui donner. Le chef des huiſſiers lui dit qu'il étoit le bien venu, que le ſultan le verroit avec plaiſir, & que s'il réuſſiſſoit à lui donner la ſatisfaction de voir la princeſſe dans ſa première ſanté, il pouvoit s'attendre à une récompenſe convenable à la libéralité du ſultan ſon ſeigneur & maître. Attendez-moi, ajouta-t-il, je ſerai à vous dans un moment.

Il y avoit du temps qu'aucun médecin ne s'étoit préſenté; & le ſultan de Kaſchmir, avec grande douleur, avoit comme perdu l'eſpérance de revoir la princeſſe de Bengale

dans l'état de ſanté où il l'avoit vue, & en même-temps dans celui de lui témoigner en l'épouſant juſqu'à quel point il l'aimoit. Cela fit qu'il commanda au chef des huiſſiers de lui amener promptement le médecin qu'il venoit de lui annoncer.

Le prince de Perſe fut préſenté au ſultan de Kaſchmir ſous l'habit & le déguiſement de médecin ; & le ſultan ſans perdre de temps en des diſcours ſuperflus, après lui avoir marqué que la princeſſe de Bengale ne pouvoit ſupporter la vue d'un médecin ſans entrer dans des tranſports qui ne faiſoient qu'augmenter ſon mal, le fit monter dans un cabinet en ſoupente, d'où il pouvoit la voir par une jalouſie ſans être vu.

Le prince Firouz Schah monta ; & il apperçut ſon aimable princeſſe aſſiſe négligemment, qui chantoit les larmes aux yeux une chanſon par laquelle elle déploroit ſa malheureuſe deſtinée, qui la privoit peut-être pour toujours de l'objet qu'elle aimoit ſi tendrement.

Le prince attendri de la triſte ſituation où il vit ſa chère princeſſe, n'eut pas beſoin d'autres marques pour comprendre que ſa maladie étoit feinte, & que c'étoit pour l'amour de lui qu'elle ſe trouvoit dans une

contrainte ſi affligeante. Il deſcendit du cabinet, & après avoir rapporté au ſultan de quelle nature étoit la maladie de la princeſſe, & qu'elle n'étoit pas incurable, il lui dit que, pour parvenir à ſa guériſon, il étoit néceſſaire qu'il lui parlât en particulier, & ſeul à ſeul; & quant aux emportemens où elle entroit à la vue des médecins, il eſpéroit qu'elle le recevroit & l'écouteroit favorablement.

Le ſultan fit ouvrir la porte de la chambre de la princeſſe, & le prince Firouz Schah entra. Dès que la princeſſe le vit paroître, comme elle le prenoit pour un médecin, dont il avoit l'habit, elle ſe leva comme en furie, en le menaçant & en le chargeant d'injures. Cela ne l'empêcha pas d'approcher; & quand il fut aſſez près pour ſe faire entendre, comme il ne vouloit être entendu que d'elle ſeule, il lui dit d'un ton bas, & d'un air reſpectueux à ſe rendre croyable: Princeſſe, je ne ſuis pas médecin; reconnoiſſez, je vous en ſupplie, le prince de Perſe qui vient vous mettre en liberté.

Au ton de voix & aux traits du haut du viſage qu'elle reconnut en même-temps, nonobſtant la longue barbe que le prince s'étoit laiſſé croître, la princeſſe de Bengale

ſe calma, & en un inſtant elle fit paroître ſur ſon viſage la joie, que ce que l'on déſire le plus, & à quoi l'on s'attend le moins, eſt capable de cauſer quand il arrive. La ſurpriſe agréable où elle ſe trouva lui ôta la parole pour un temps, & donna lieu au prince Firouz Schah de lui raconter le déſeſpoir dans lequel il s'étoit trouvé plongé, dans le moment qu'il avoit vu l'indien la ravir & l'enlever à ſes yeux; la réſolution qu'il avoit priſe dès-lors d'abandonner toute choſe pour la chercher en quelqu'endroit de la terre qu'elle pût être, & de ne pas ceſſer qu'il ne l'eût trouvée & arrachée des mains du perfide; & par quel bonheur enfin, après un voyage ennuyeux & fatigant, il avoit la ſatisfaction de la retrouver dans le palais du ſultan de Kaſchmir. Quand il eut achevé, en moins de paroles qu'il lui fut poſſible, il pria la princeſſe de l'informer de ce qui lui étoit arrivé depuis ſon enlèvement juſqu'au moment qu'il avoit le bonheur de lui parler, en lui marquant qu'il étoit important qu'il eût cette connoiſſance, afin de prendre des meſures juſtes pour ne pas la laiſſer plus long-temps ſous la tyrannie du ſultan de Kaſchmir.

La princeſſe de Bengale n'avoit pas un

long discours à tenir au prince de Perse ; puisqu'elle n'avoit qu'à lui raconter de quelle manière elle avoit été délivrée de la violence de l'indien par le sultan de Kaschmir en revenant de la chasse ; mais traitée cruellement le lendemain par la déclaration qu'il étoit venu lui faire, du dessein précipité qu'il avoit pris de l'épouser le même jour, sans lui avoir fait la moindre honnêteté pour prendre son consentement ; conduite violente & tyrannique, qui lui avoit causé un évanouissement, après lequel elle n'avoit vu de parti à prendre que celui qu'elle avoit pris comme le meilleur pour se conserver un prince auquel elle avoit donné son cœur & sa foi, ou mourir plutôt que de se livrer à un sultan qu'elle n'aimoit pas & qu'elle ne pouvoit aimer.

Le prince de Perse, à qui la princesse n'avoit en effet autre chose à dire, lui demanda si elle savoit ce que le cheval enchanté étoit devenu après la mort de l'indien. J'ignore, répondit-elle, quel ordre le sultan peut avoir donné là-dessus ; mais après ce que je lui en ai dit, il est à croire qu'il ne l'aura pas négligé.

Comme le prince Firouz Schah ne douta pas que le sultan de Kaschmir n'eût fait gar-

der le cheval ſoigneuſement, il communiqua à la princeſſe le deſſein qu'il avoit de s'en ſervir pour la ramener en Perſe, après être convenu avec elle des moyens qu'ils devoient prendre pour y réuſſir, afin que rien n'empêchât l'exécution, & particulièrement, qu'au lieu d'être en déshabillé, comme elle étoit alors, elle s'habilleroit le lendemain pour recevoir le ſultan avec civilité, quand il le lui amèneroit, ſans l'obliger néanmoins de lui parler.

Le ſultan de Kaſchmir fut dans une grande joie, quand le prince de Perſe lui eut appris ce qu'il avoit opéré dès la première viſite pour l'avancement de la guériſon de la princeſſe de Bengale. Le lendemain il le regarda comme le premier médecin du monde, quand la princeſſe l'eut reçu d'une manière qui lui perſuada que véritablement ſa guériſon étoit bien avancée, comme il le lui avoit fait entendre.

En la voyant en cet état, il ſe contenta de lui marquer combien il étoit ravi de la voir en diſpoſition de recouvrer bientôt ſa ſanté parfaite; & après qu'il l'eut exhortée à concourir avec un médecin ſi habile pour achever ce qu'il avoit ſi bien commencé,

en lui donnant toute ſa confiance, il ſe retira, ſans attendre d'elle aucune parole.

Le prince de Perſe qui avoit accompagné le ſultan de Kaſchmir, ſortit avec lui de la chambre de la princeſſe; & en l'accompagnant, il lui demanda, ſi ſans manquer au reſpect qui lui étoit dû, il pouvoit lui faire cette demande, par quelle aventure une princeſſe de Bengale ſe trouvoit ſeule dans le royaume de Kaſchmir, ſi fort éloignée de ſon pays, comme s'il l'eût ignoré, & que la princeſſe ne lui en eût rien dit; mais il le fit pour le faire tomber ſur le diſcours du cheval enchanté, & apprendre de ſa bouche ce qu'il en avoit fait.

Le ſultan de Kaſchmir qui ne pouvoit pénétrer par quel motif le prince de Perſe lui faiſoit cette demande, ne lui en fit pas un myſtère; il lui dit à-peu-près la même choſe que ce qu'il avoit appris de la princeſſe de Bengale; & quant au cheval enchanté; qu'il l'avoit fait porter dans ſon tréſor, comme une grande rareté, quoiqu'il ignorât comment on pouvoit s'en ſervir.

Sire, reprit le feint médecin, la connoiſſance que votre majeſté vient de me donner, me fournit le moyen d'achever la guériſon de la princeſſe. Comme elle a été portée ſur

ce cheval, & que le cheval eſt enchanté, elle a contracté quelque choſe de l'enchantement, qui ne peut être diſſipé que par de certains parfums qui me ſont connus. Si votre majeſté veut en avoir le plaiſir, & donner un ſpectacle des plus ſurprenans à ſa cour, & au peuple de ſa capitale; que demain elle faſſe apporter le cheval au milieu de la place devant ſon palais, & qu'elle s'en remette ſur moi pour le reſte; je promets de faire voir à ſes yeux & à ceux de toute l'aſſemblée, en très-peu de momens, la princeſſe de Bengale auſſi ſaine d'eſprit & de corps que jamais de ſa vie; & afin que la choſe ſe faſſe avec tout l'éclat qu'elle mérite, il eſt à propos que la princeſſe ſoit habillée le plus magnifiquement qu'il ſera poſſible, avec les joyaux les plus précieux que votre majeſté peut avoir.

Le ſultan de Kaſchmir eût fait des choſes plus difficiles que celles que le prince de Perſe lui propoſoit, pour arriver à la jouiſſance de ſes déſirs qu'il regardoit ſi prochaine.

Le lendemain, le cheval enchanté fut tiré du tréſor par ſon ordre, & poſé de grand matin dans la grande place du palais; & comme le bruit ſe répandit bientôt dans toute la ville, que c'étoit un préparatif pour quelque choſe

d'extraordinaire qui devoit s'y paſſer, l'on y accourut en foule de tous les quartiers. Les gardes du ſultan y furent diſpoſés pour empêcher le déſordre, & pour laiſſer un grand vuide autour du cheval.

Le ſultan de Kaſchmir parut; & quand il eut pris place ſur un échafaud, environné des principaux ſeigneurs & officiers de ſa cour, la princeſſe de Bengale, accompagnée de toute la troupe des femmes que le ſultan lui avoit aſſignées, s'approcha du cheval enchanté, & ſes femmes l'aidèrent à monter deſſus. Quand elle fut ſur la ſelle, les pieds dans l'un & l'autre étrier, avec la bride à la main, le feint médecin fit poſer autour du cheval pluſieurs caſſolettes pleines de feu, qu'il avoit fait apporter; & en tournant à l'entour, il jeta dans chacune un parfum compoſé de pluſieurs ſortes d'odeurs les plus exquiſes. Enſuite, recueilli en lui-même, les yeux baiſſés & les mains appliquées ſur la poitrine, il tourna trois fois autour du cheval, en faiſant ſemblant de prononcer certaines paroles; & dans le moment que les caſſolettes exhaloient à la fois une fumée la plus épaiſſe, d'une odeur très-ſuave, & que la princeſſe en étoit environnée, de manière qu'on avoit de la peine à la voir, ni elle

Sultan de Kachmir, quand tu voudras épouser des Princesses qui imploreront ta protection, apprends auparavant à avoir leur consentement.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

elle ni le cheval, il prit ſon temps, il ſe jeta légèrement en croupe derrière la princeſſe, porta la main à la cheville du départ qu'il tourna; & dans le moment que le cheval les enlevoit en l'air, lui & la princeſſe, il prononça ces paroles à haute voix, ſi diſtinctement que le ſultan lui-même les entendit : *Sultan de Kaſchmir, quand tu voudras épouſer des princeſſes qui implореront ta protection, apprends auparavant à avoir leur conſentement.*

Ce fut de la ſorte que le prince de Perſe recouvra & délivra la princeſſe de Bengale, & la ramena le même jour en peu de temps à la capitale de Perſe, où il n'alla pas mettre pied à terre au palais de plaiſance, mais au milieu du palais devant l'appartement du roi ſon père; & le roi de Perſe ne différa la ſolemnité de ſon mariage avec la princeſſe de Bengale, qu'autant de temps qu'il en fallut pour les préparatifs, afin d'en rendre la cérémonie plus pompeuſe, & qui marquât davantage la part qu'il y prenoit.

Dès que le nombre des jours arrêtés pour les réjouiſſances fut accompli, le premier ſoin que le roi de Perſe ſe donna, fut de nommer & d'envoyer une ambaſſade célèbre au roi de Bengale pour lui rendre compte

de tout ce qui s'étoit passé, & pour lui demander l'approbation & la ratification de l'alliance qu'il venoit de contracter avec lui par ce mariage, que le roi de Bengale, bien informé de toutes choses, se fit un honneur & un plaisir d'accorder.

HISTOIRE

Du Prince Ahmed, & de la Fée Pari-Banou.

LA sultane Scheherazade fit suivre l'histoire du cheval enchanté par celle du prince Ahmed, & de la fée (1) Pari-Banou; & en prenant la parole, elle dit :

Sire, un sultan, l'un des prédécesseurs de votre majesté, qui occupoit paisiblement le trône des Indes depuis plusieurs années, avoit dans sa vieillesse la satisfaction de voir que trois princes ses fils, dignes imitateurs de ses vertus, avec une princesse sa nièce, faisoient l'ornement de sa cour. L'aîné des princes se nommoit Houssain, le second Ali, le plus jeune Ahmed, & la princesse sa nièce (2) Nourounnihar.

(1) Ce sont deux mots persans, qui signifient la même chose, c'est-à-dire, *génie femelle*, *fée*.

(2) Mot arabe, qui signifie *lumière du jour*.

La princeſſe Nourounnihar étoit fille d'un prince, cadet du ſultan, que le ſultan avoit partagé d'un appanage d'un grand revenu, mais qui étoit mort peu d'années après avoir été marié, en la laiſſant dans un fort bas âge. Le ſultan, en conſidération de ce que le prince ſon frère avoit toujours parfaitement correſpondu à l'amitié fraternelle qui étoit entr'eux, avec une grande attache à ſa perſonne, s'étoit chargé de l'éducation de ſa fille, & l'avoit fait venir dans ſon palais pour être élevée avec les trois princes. Avec une beauté ſingulière, & avec toutes les perfections du corps qui pouvoient la rendre accomplie, cette princeſſe avoit auſſi infiniment d'eſprit, & ſa vertu ſans reproche la diſtinguoit entre toutes les princeſſes de ſon temps.

Le ſultan, oncle de la princeſſe, qui s'étoit propoſé de la marier dès qu'elle ſeroit en âge, & de faire alliance avec quelque prince de ſes voiſins, en la lui donnant pour épouſe, y ſongeoit ſérieuſement, lorſqu'il s'apperçut que les trois princes ſes fils l'aimoient paſſionnément. Il en eut une grande douleur; cette douleur ne venoit pas tant de ce que leur paſſion l'empêcheroit de contracter l'alliance qu'il avoit méditée, que de la difficulté, comme il le prévoyoit, à obtenir d'eux

qu'ils s'accordaſſent, & que les deux cadets au moins conſentiſſent à la céder à leur aîné. Il leur parla à chacun en particulier; & après leur avoir remontré l'impoſſibilité qu'il y avoit qu'une ſeule princeſſe devînt l'épouſe des trois, & les troubles qu'ils alloient cauſer s'ils perſiſtoient dans leur paſſion, elle n'oublia rien pour leur perſuader ou de s'en rapporter à la déclaration que la princeſſe en feroit en faveur de l'un des trois, ou de ſe déſiſter de leurs prétentions, & de ſonger à d'autres noces, dont il leur laiſſoit la liberté du choix, & de convenir entr'eux de permettre qu'elle fût mariée à un prince étranger. Mais comme il eut trouvé en eux une opiniâtreté inſurmontable, il les fit venir tous trois devant lui, & il leur tint ce diſcours: Mes enfans, dit-il, puiſque pour votre bien & pour votre repos je n'ai pu réuſſir à vous perſuader de ne plus aſpirer à épouſer la princeſſe ma nièce & votre couſine; comme je ne veux pas uſer de mon autorité en la donnant à l'un de vous préférablement aux deux autres, il me ſemble que j'ai trouvé un moyen propre à vous rendre contens, & à conſerver l'union qui doit être entre vous, ſi vous voulez m'écouter, & que vous exécutiez ce que vous allez entendre. Je

trouve donc à propos que vous alliez voyager chacun ſéparément dans un pays différent, de manière que vous ne puiſſiez pas vous rencontrer ; & comme vous ſavez que je ſuis curieux, ſur toute choſe, de tout ce qui peut paſſer pour rare & ſingulier, je promets la princeſſe ma nièce en mariage à celui de vous qui m'apportera la rareté la plus extraordinaire & la plus ſingulière : de la ſorte, comme le haſard fera que vous jugerez vous-mêmes de la ſingularité des choſes que vous aurez apportées, par la comparaiſon que vous en ferez, vous n'aurez pas de peine à vous faire juſtice, en cédant la préférence à celui de vous qui l'aura méritée. Pour les fraix du voyage & pour l'achat de la rareté dont vous aurez à faire l'acquiſition, je vous donnerai la même ſomme à chacun, convenable à votre naiſſance, ſans l'employer néanmoins en dépenſes de ſuite & d'équipage, qui, en vous faiſant connoître pour ce que vous êtes, vous priveroit de la liberté dont vous avez beſoin, non-ſeulement pour vous bien acquitter du motif que vous avez à vous propoſer, mais même pour mieux obſerver les choſes qui mériteront votre attention, & enfin tirer une plus grande utilité de votre voyage.

Comme les trois princes avoient toujours été très-ſoumis aux volontés du ſultan leur père, & que chacun de ſon côté ſe flattoit que la fortune lui ſeroit favorable, & lui donneroit lieu de parvenir à la poſſeſſion de Nourounnihar, ils lui marquèrent qu'ils étoient prêts d'obéir. Sans différer, le ſultan leur fit compter la ſomme qu'il venoit de leur promettre; & dès le même jour ils donnèrent les ordres pour les préparatifs de leur voyage; ils prirent même congé du ſultan, pour être en état de partir de grand matin dès le lendemain. Ils ſortirent par la même porte de la ville, bien montés & bien équipés, habillés en marchands, chacun avec un ſeul officier de confiance, déguiſé en eſclave, & ils ſe rendirent enſemble au premier gîte, où le chemin ſe partageoit en trois, par l'un deſquels ils devoient continuer leur voyage chacun de ſon côté. Le ſoir en ſe régalant d'un ſoupé qu'ils s'étoient fait préparer, ils convinrent que leur voyage ſeroit d'un an, & ſe donnèrent rendez-vous au même gîte, à la charge que le premier qui arriveroit attendroit les deux autres, & les deux le troiſième, afin que, comme ils avoient pris congé du ſultan leur père tous les trois enſemble, ils ſe préſentaſſent de

même devant lui à leur retour. Le lendemain à la pointe du jour, après s'être embraſſés & ſouhaité réciproquement un heureux voyage, ils montèrent à cheval, & prirent chacun l'un des trois chemins, ſans ſe rencontrer dans leur choix.

Le prince Houſſain, l'aîné des trois frères, qui avoit entendu dire des merveilles de la grandeur, des forces, des richeſſes & de la ſplendeur du royaume de Biſnagar, prit ſa route du côté de la mer des Indes; & après une marche d'environ trois mois, en ſe joignant à différentes caravanes, tantôt par des déſerts & par des montagnes ſtériles, tantôt par des pays très-peuplés, les mieux cultivés & les plus fertiles qu'il y eût en aucun autre endroit de la terre, il arriva à Biſnagar, ville qui donne le nom à tout le royaume, dont elle eſt la capitale, & qui eſt la demeure ordinaire de ſes rois. Il ſe logea dans un khan deſtiné pour les marchands étrangers; & comme il avoit appris qu'il y avoit quatre quartiers principaux où les marchands de toutes les ſortes de marchandiſes avoient leurs boutiques, au milieu deſquels étoit ſitué le château, ou plutôt le palais des rois, lequel occupoit un terrain très-vaſte, comme au centre de la ville,

qui avoit trois enceintes & deux lieues en tous ſens d'une porte à l'autre, dès le lendemain il ſe rendit à l'un de ces quartiers.

Le prince Houſſain ne put voir le quartier où il ſe trouva ſans admiration; il étoit vaſte, coupé & traverſé par pluſieurs rues toutes voûtées contre l'ardeur du ſoleil, & néanmoins très-bien éclairées. Les boutiques étoient d'une même grandeur & d'une même ſymétrie, & celles des marchands d'une même ſorte de marchandiſes n'étoient pas diſperſées, mais raſſemblées dans une même rue, & il en étoit de même des boutiques des artiſans.

La multitude des boutiques, remplies d'une même ſorte de marchandiſes, comme des toiles les plus fines de différens endroits des Indes; des toiles peintes des couleurs les plus vives, qui repréſentoient au naturel des perſonnages, des payſages, des arbres, des fleurs; d'étoffes de ſoie & de brocard, tant de la Perſe que de la Chine, & d'autres lieux; de porcelaines du Japon & de la Chine; de tapis de pied de toutes les grandeurs, le ſurprirent ſi extraordinairement, qu'il ne ſavoit s'il devoit s'en rapporter à ſes propres yeux. Mais quand il fut arrivé aux boutiques des orfèvres & des jouailliers, car

les deux professions étoient exercées par les mêmes marchands, il fut comme ravi en extase, à la vue de la quantité prodigieuse d'excellens ouvrages en or & en argent, & comme ébloui par l'éclat des perles, des diamans, des rubis, des émeraudes, des saphirs & autres pierreries qui y étoient en vente & en confusion. S'il fut étonné de tant de richesses réunies en un seul endroit, il le fut bien davantage quand il vint à juger de la richesse du royaume en général, en considérant qu'à la réserve des bramines & des ministres des idoles, qui faisoient profession d'une vie éloignée de la vanité du monde, il n'y avoit dans toute son étendue ni indien ni indienne qui n'eût des colliers, des bracelets & des ornemens aux jambes & aux pieds, de perles ou de pierreries, qui paroissoient avec d'autant plus d'éclat, qu'ils étoient tous noirs, d'un noir à en relever parfaitement le brillant.

Une autre particularité qui fut admirée par le prince Houssain, fut le grand nombre de vendeurs de roses qui faisoient la plus grande foule dans les rues par leur multitude. Il comprit qu'il falloit que les indiens fussent grands amateurs de cette fleur, puisqu'il n'y en avoit pas un qui n'en portât un bouquet

à la main, ou à la tête en guirlande, ni de marchands qui n'en eût pluſieurs vaſes garnis dans ſa boutique, de manière que le quartier, ſi grand qu'il étoit, en étoit tout embaumé.

Le prince Houſſain enfin après avoir parcouru le quartier de rue en rue, l'idée remplie de tant de richeſſes qui s'étoient préſentées à ſes yeux, eut beſoin de ſe repoſer. Il le témoigna à un marchand, & le marchand fort civilement l'invita à entrer & à s'aſſeoir dans ſa boutique, ce qu'il accepta. Il n'y avoit pas long-temps qu'il étoit aſſis dans la boutique, quand il vit paſſer un crieur avec un tapis ſur le bras d'environ ſix pieds en quarré, qui le crioit à trente bourſes à l'enchère. Il appela le crieur, & demanda à voir le tapis, qui lui parut d'un prix exorbitant, non-ſeulement pour ſa petiteſſe, mais même pour ſa qualité. Quand il eut bien examiné le tapis, il dit au crieur, qu'il ne comprenoit pas comment un tapis de pied ſi petit & de ſi peu d'apparence, étoit mis à un ſi haut prix.

Le crieur, qui prenoit le prince Houſſain pour un marchand, lui dit pour réponſe: Seigneur, ſi ce prix vous paroît exceſſif, votre étonnement ſera beaucoup plus grand quand vous ſaurez que j'ai ordre de le faire

monter juſqu'à quarante bourſes, & de ne le livrer qu'à celui qui en comptera la ſomme. Il faut donc, reprit le prince Houſſain, qu'il ſoit précieux par quelqu'endroit qui ne m'eſt pas connu. Vous l'avez deviné, ſeigneur, repartit le crieur, & vous en conviendrez, quand vous ſaurez qu'en s'aſſeyant ſur ce tapis, auſſitôt on eſt tranſporté avec le tapis où l'on ſouhaite d'aller, & l'on s'y trouve preſque dans le moment, ſans que l'on ſoit arrêté par aucun obſtacle.

Ce diſcours du crieur fit que le prince des Indes, en conſidérant que le motif principal de ſon voyage étoit d'en rapporter au ſultan ſon père quelque rareté ſingulière, dont on n'eût pas entendu parler, jugea qu'il n'en pouvoit acquérir aucune dont le ſultan dût être plus ſatisfait. Si le tapis, dit-il au crieur, avoit la vertu que tu lui donnes, non-ſeulement je ne trouverois pas que ce ſeroit l'acheter trop chèrement que d'en donner les quarante bourſes qu'on en demande, je pourrois même me réſoudre à m'en accorder pour le prix, & avec cela, je te ferois un préſent dont tu aurois lieu d'être content. Seigneur, reprit le crieur, je vous ai dit la vérité, & il ſera aiſé de vous en convaincre, dès que vous aurez arrêté le marché

à quarante bourſes, en y mettant la condition que je vous en ferai voir l'expérience. Alors, comme vous n'avez pas ici les quarante bourſes, & qu'il faudroit que pour les recevoir, je vous accompagnaſſe juſqu'au khan où vous devez être logé comme étranger, avec la permiſſion du maître de la boutique, nous entrerons dans l'arrière-boutique; j'y étendrai le tapis, & quand nous y ſerons aſſis vous & moi, que vous aurez formé le ſouhait d'être tranſporté avec moi dans l'appartement que vous avez pris dans le khan, ſi nous n'y ſommes pas tranſportés ſur le champ, il n'y aura pas de marché fait, & vous ne ſerez tenu à rien. Quant au préſent, comme c'eſt au vendeur à me récompenſer de ma peine, je le recevrai comme une grâce que vous aurez bien voulu me faire, dont je vous aurai l'obligation.

Sur la bonne foi du crieur, le prince accepta le parti. Il conclut le marché ſous la condition propoſée, après quoi il entra dans l'arrière-boutique du marchand, après en avoir obtenu la permiſſion. Le crieur étendit le tapis, ils s'aſſirent deſſus l'un & l'autre; & dès que le prince eut formé le déſir d'être tranſporté au khan dans ſon appartement, il s'y trouva avec le crieur dans

la même ſituation. Comme il n'avoit pas beſoin d'autre certitude de la vertu du tapis, il compta au crieur la ſomme de quarante bourſes en or, & il y ajouta un préſent de vingt-cinq pièces d'or dont il gratifia le crieur.

De la ſorte, le prince Huſſain demeura poſſeſſeur du tapis, avec une joie extrême d'avoir acquis à ſon arrivée à Biſnagar une pièce ſi rare, qui devoit, comme il n'en doutoit pas, lui valoir la poſſeſſion de Nourounnihar. En effet, il tenoit comme une choſe impoſſible que les princes ſes cadets rapportaſſent rien de leur voyage qui pût entrer en comparaiſon avec ce qu'il avoit rencontré ſi heureuſement. Sans faire un plus long ſéjour à Biſnagar, il pouvoit, en s'aſſeyant ſur le tapis, ſe rendre le même jour au rendez-vous dont il étoit convenu avec eux; mais il eût été obligé de les attendre trop long-temps: cela fit que, curieux de voir le roi de Biſnagar & ſa cour, & de prendre connoiſſance des forces, des loix, des coutumes, de la religion & de l'état de tout le royaume, il réſolut d'employer quelques mois à ſatisfaire ſa curioſité.

La coutume du roi de Biſnagar étoit de donner accès auprès de ſa perſonne une fois la ſemaine aux marchands étrangers. Ce fut

ſous ce titre que le prince Houſſain, qui ne vouloit point paſſer pour ce qu'il étoit, le vit pluſieurs fois; & comme ce prince, qui d'ailleurs étoit très-bien fait de ſa perſonne, avoit infiniment d'eſprit, & qu'il étoit d'une politeſſe achevée, c'étoit par où il ſe diſtinguoit des marchands avec leſquels il paroiſſoit devant le roi; c'étoit à lui, préférablement aux marchands, qu'il adreſſoit la parole pour s'informer de la perſonne du ſultan des Indes, des forces, des richeſſes & du gouvernement de ſon empire.

Les autres jours, le prince les employoit à voir ce qu'il y avoit de plus remarquable dans la ville & aux environs. Entr'autres choſes dignes d'être admirées, il vit un temple d'idoles, dont la ſtructure étoit particulière en ce qu'elle étoit toute de bronze; il avoit dix coudées en quarré dans ſon aſſiette, & quinze en hauteur; & ce qui en faiſoit la plus grande beauté, étoit une idole d'or maſſif, de la hauteur d'un homme, dont les yeux étoient d'un rubis, appliqué avec tant d'art, qu'il ſembloit à ceux qui la regardoient, qu'elle avoit les yeux ſur eux, de quel côté qu'ils ſe tournaſſent pour la voir. Il en vit un autre qui n'étoit pas moins admirable. C'étoit dans un village où il y avoit une

plaine d'environ dix arpens, laquelle n'étoit qu'un jardin délicieux, parſemé de roſes & d'autres fleurs agréables à la vue, & tout cet eſpace étoit environné d'un petit mur à hauteur d'appui, pour empêcher que les animaux n'en approchaſſent. Au milieu de la plaine, il s'élevoit une terraſſe à hauteur d'homme, revêtue de pierres jointes enſemble, avec tant de ſoin & d'induſtrie, qu'il ſembloit que ce ne fût qu'une ſeule pierre. Le temple, qui étoit en dôme, étoit poſé au milieu de la terraſſe, haut de cinquante coudées, ce qui faiſoit qu'on le découvroit de pluſieurs lieues à l'entour. La longueur étoit de trente, & la largeur de vingt; & le marbre rouge dont il étoit bâti, étoit extrêmement poli. La voûte du dôme étoit ornée de trois rangs de peintures fort vives & de bon goût; & tout le temple étoit généralement rempli de tant d'autres peintures, de bas reliefs & d'idoles, qu'il n'y avoit aucun endroit où il n'y en eût depuis le haut juſqu'en bas.

Le ſoir & le matin, on faiſoit des cérémonies ſuperſtitieuſes dans ce temple, leſquelles étoient ſuivies de jeux, de concerts d'inſtrumens, de danſes, de chants & de feſtins; & les miniſtres du temple & les ha-

bitans du lieu, ne ſubſiſtent que des offrandes que les pélerins en foule y apportent des endroits les plus éloignés du royaume, pour s'acquitter de leurs vœux.

Le prince Houſſain fut encore ſpectateur d'une fête ſolemnelle qui ſe célèbre tous les ans à la cour de Biſnagar, à laquelle les gouverneurs des provinces, les commandans des places fortifiées, les gouverneurs & les juges des villes, & les bramines les plus célèbres par leur doctrine, ſont obligés de ſe trouver : il y en a de ſi éloignés, qu'ils ne mettent pas moins de quatre mois à s'y rendre. L'aſſemblée, compoſée d'une multitude innombrable d'indiens, ſe fait dans une plaine d'une vaſte étendue, où ils font un ſpectacle ſurprenant, tant que la vue peut s'étendre. Comme au centre de cette plaine il y avoit une place d'une grande longueur & largeur, fermée d'un côté par un bâtiment ſuperbe en forme d'échafaudage à neuf étages, ſoutenu par quarante colonnes, & deſtiné pour le roi, pour ſa cour, & pour les étrangers qu'il honoroit de ſon audience une fois la ſemaine ; en dedans, il étoit orné & meublé magnifiquement, & au-dehors, peint de payſages, où l'on voyoit toutes ſortes d'animaux, d'oiſeaux, d'inſectes, & même de

mouches & de moucherons, le tout au naturel, & d'autres échafauds, hauts au moins de quatre ou de cinq étages, & peints à peu-près les uns de même que les autres, formoient les trois autres côtés; & ces échafauds avoient cela de particulier, qu'on les faiſoit tourner & changer de face & de décoration, d'heure en heure.

De chaque côté de la place, à peu de diſtance les uns des autres, étoient rangés mille éléphans, avec des harnois d'une grande ſomptuoſité, chargés chacun d'une tour quarrée de bois doré, avec des joueurs d'inſtrumens ou des farceurs dans chaque tour. La trompe de ces éléphans, leurs oreilles & le reſte du corps étoient peints de cinabre & d'autres couleurs qui repréſentoient des figures groteſques.

Dans tout ce ſpectacle, ce qui fit admirer davantage au prince Houſſain l'induſtrie, l'adreſſe & le génie inventif des indiens, fut de voir un des éléphans, le plus puiſſant & le plus gros, les quatre pieds poſés ſur l'extrémité d'un poteau enfoncé perpendiculairement, & hors de terre environ deux pieds, jouer, en battant l'air de ſa trompe, à la cadence des inſtrumens. Il n'admira pas moins un autre éléphant, non moins puiſ-

ſant, au bout d'une poutre poſée en travers ſur un poteau, à la hauteur de dix pieds, avec une pierre d'une groſſeur prodigieuſe attachée & ſuſpendue à l'autre bout, qui lui ſervoit de contre-poids, par le moyen duquel, tantôt haut, tantôt bas, en préſence du roi & de ſa cour, il marquoit par les mouvemens de ſon corps & de ſa trompe, les cadences des inſtrumens, de même que l'autre éléphant. Les indiens, après avoir attaché la pierre de contre-poids, avoient attiré l'autre bout juſqu'en terre à force d'hommes, & y avoient fait monter l'éléphant.

Le prince Houſſain eût pu faire un plus long ſéjour à la cour & dans le royaume de Biſnagar; une infinité d'autres merveilles euſſent pu l'y arrêter agréablement juſqu'au dernier jour de l'année révolue, dont les princes ſes frères & lui étoient convenus pour ſe rejoindre; mais pleinement ſatisfait de ce qu'il avoit vu, comme il étoit continuellement occupé de l'objet de ſon amour, & que depuis l'acquiſition qu'il avoit faite, la beauté & les charmes de la princeſſe Nourounnihar augmentoient de jour en jour la violence de ſa paſſion, il lui ſembla qu'il auroit l'eſprit plus tranquille, & qu'il ſeroit

plus près de ſon bonheur quand il ſe ſeroit approché d'elle. Après avoir ſatisfait le concierge du khan pour le louage de l'appartement qu'il y avoit occupé, & lui avoir marqué l'heure qu'il pourroit venir prendre la clef qu'il laiſſeroit à la porte, ſans lui avoir marqué de quelle manière il partiroit, il y rentra en fermant la porte ſur lui & en y laiſſant la clef. Il étendit le tapis, & s'y aſſit avec l'officier qu'il avoit amené avec lui. Alors il ſe recueillit en lui-même; & après avoir ſouhaité ſérieuſement d'être tranſporté au gîte où les princes ſes frères devoient ſe rendre comme lui, il s'apperçut bientôt qu'il y étoit arrivé. Il s'y arrêta, & ſans ſe faire connoître que pour un marchand, il les attendit.

Le prince Ali, frère puîné du prince Houſſain, qui avoit projeté de voyager en Perſe, pour ſe conformer à l'intention du ſultan des Indes, en avoit pris la route avec une caravane, à laquelle il s'étoit joint à la troiſième journée après ſa ſéparation d'avec les deux princes ſes frères. Après une marche de près de quatre mois, il arriva enfin à Schiraz, qui étoit alors la capitale du royaume de Perſe. Comme il avoit fait amitié & ſociété en chemin avec un petit nombre de

marchands, ſans ſe faire connoître pour autre que pour marchand jouaillier, il prit logement avec eux dans un même khan.

Le lendemain, pendant que les marchands ouvroient leurs ballots de marchandiſes, le prince Ali qui ne voyageoit que pour ſon plaiſir, & qui ne s'étoit embarraſſé que des choſes néceſſaires pour le faire commodément, après avoir changé d'habit, ſe fit conduire au quartier où ſe vendoient les pierreries, les ouvrages en or & en argent, brocards, étoffes de ſoie, toiles fines, & les autres marchandiſes les plus rares & les plus précieuſes. Ce lieu qui étoit ſpacieux & bâti ſolidement, étoit voûté, & la voûte étoit ſoutenue de gros piliers, autour deſquels les boutiques étoient ménagées de même que le long des murs, tant en-dedans qu'en-dehors, & il étoit connu communément à Schiraz ſous le nom de bezeſtein. D'abord le prince Ali parcourut le bezeſtein en long & en large de tous les côtés, & il jugea avec admiration des richeſſes qui y étoient renfermées, par la quantité prodigieuſe des marchandiſes les plus précieuſes qu'il y vit étalées. Parmi tous les crieurs qui alloient & venoient, chargés de différentes pièces, en les criant à l'encan, il ne fut pas peu

ſurpris d'en voir un qui tenoit à la main un tuyau d'ivoire, long d'environ un pied, & de la groſſeur d'un peu plus d'un pouce, qu'il crioit à trente bourſes. Il s'imagina d'abord que le crieur n'étoit pas dans ſon bon ſens. Pour s'en éclaircir, en s'approchant de la boutique d'un marchand : Seigneur, dit-il au marchand, en lui montrant le crieur, dites-moi, je vous prie, ſi je me trompe; cet homme qui crie un petit tuyau d'ivoire à trente bourſes, a-t-il l'eſprit bien ſain? Seigneur, répondit le marchand, à moins qu'il ne l'ait perdu depuis hier, je puis vous aſſurer que c'eſt le plus ſage de tous nos crieurs, & le plus employé, comme celui en qui l'on a le plus de confiance, quand il s'agit de la vente de quelque choſe de grand prix; & quant au tuyau qu'il crie à trente bourſes, il faut qu'il les vaille & même davantage, par quelqu'endroit qui ne paroît pas. Il va repaſſer dans un moment, nous l'appellerons, & vous vous en informerez par vous-même; aſſeyez-vous cependant ſur mon ſopha, & repoſez-vous.

Le prince Ali ne refuſa pas l'offre obligeante du marchand, & peu de temps après qu'il ſe fut aſſis, le crieur repaſſa. Comme le marchand l'eut appelé par ſon nom, il

s'approcha. Alors en lui montrant le prince Ali, il lui dit : Répondez à ce ſeigneur qui demande ſi vous êtes dans votre bon ſens, de crier à trente bourſes un tuyau d'ivoire qui paroît de ſi peu de conſéquence. J'en ſerois étonné moi-même, ſi je ne ſavois pas que vous êtes un homme ſage. Le crieur en s'adreſſant au prince Ali, lui dit : Seigneur, vous n'êtes pas le ſeul qui me traite de fou, à l'occaſion de ce tuyau; mais vous jugerez vous-même ſi je le ſuis quand je vous en aurai dit la propriété, & j'eſpère qu'alors vous y mettrez une enchère, comme ceux à qui je l'ai déjà montré, qui avoient une auſſi mauvaiſe opinion de moi que vous.

Premièrement, ſeigneur, pourſuivit le crieur, en préſentant le tuyau au prince, remarquez que ce tuyau eſt garni d'un verre à chaque extrêmité, & conſidérez qu'en regardant par l'un des deux, quelque choſe qu'on puiſſe ſouhaiter de voir, on la voit auſſitôt. Je ſuis prêt de vous faire réparation d'honneur, reprit le prince Ali, ſi vous me faites connoître la vérité de ce que vous avancez; & comme il avoit le tuyau à la main, après avoir obſervé les deux verres, montrez-moi, continua-t-il, par où il faut regarder, afin que je m'en éclairciſſe; & le

crieur le lui montra. Le prince regarda ; & en ſouhaitant de voir le ſultan des Indes ſon père, il le vit en parfaite ſanté, aſſis ſur ſon trône au milieu de ſon conſeil. Enſuite, comme après le ſultan il n'avoit rien de plus cher au monde que la princeſſe Nouroun-nihar, il ſouhaita de la voir, & il la vit aſſiſe à ſa toilette, environnée de ſes femmes, riante & de belle humeur.

Le prince Ali n'eut pas beſoin d'autre preuve pour ſe perſuader que ce tuyau étoit la choſe la plus précieuſe qu'il y eût alors, non-ſeulement dans la ville de Schiraz, mais même dans tout l'univers ; & il crut que s'il négligeoit de l'acheter, jamais il ne rencontreroit une rareté pareille à remporter de ſon voyage, ni à Schiraz, quand il y demeureroit dix ans, ni ailleurs. Il dit donc au crieur : Je me retracte de la penſée déraiſonnable que j'ai eue de votre peu de bon ſens, mais je crois que vous ſerez pleinement ſatisfait de la réparation que je ſuis prêt de vous en faire, en achetant le tuyau. Comme je ſerois fâché qu'un autre que moi le poſſédât, dites-moi au juſte à quel prix le vendeur le fixe : ſans vous donner la peine de le crier davantage, & de vous fatiguer à aller & venir, vous n'aurez qu'à venir avec

moi, je vous en compterai la ſomme. Le crieur l'aſſura avec ſerment qu'il avoit ordre de lui en porter quarante bourſes, & que, pour peu qu'il en doutât, il étoit prêt de le mener à lui-même. Le prince indien ajouta foi à ſa parole, il l'emmena avec lui: & quand ils furent arrivés au khan, où étoit ſon logement, il lui compta les quarante bourſes en belle monnoie d'or, & de la ſorte il demeura poſſeſſeur du tuyau d'ivoire.

Quand le prince Ali eut fait cette acquiſition, la joie qu'il en eut fut d'autant plus grande, que les princes ſes frères, comme il ſe le perſuada, n'auroient rencontré rien d'auſſi rare & auſſi digne d'admiration, & qu'ainſi la princeſſe Nourounnihar ſeroit la récompenſe des fatigues de ſon voyage. Il ne ſongea plus qu'à prendre connoiſſance de la cour de Perſe, ſans ſe faire connoître, & qu'à voir ce qu'il y avoit de plus curieux à Schiraz & aux environs, en attendant que la caravane avec laquelle il étoit venu reprît la route des Indes. Il avoit achevé de ſatisfaire ſa curioſité quand la caravane fut en état de partir. Le prince ne manqua pas de s'y joindre, & elle ſe mit en chemin. Aucun accident ne troubla ni n'interrompit la

la marche ; & ſans autre incommodité que la longueur ordinaire des journées & la fatigue du voyage, elle arriva heureuſement au rendez-vous, où le prince Houſſain étoit déjà arrivé. Le prince l'y trouva, & il reſta avec lui en attendant le prince Ahmed.

Le prince Ahmed avoit pris le chemin de Samarcande ; & comme dès le lendemain de ſon arrivée il eut imité les deux princes ſes frères, & qu'il ſe fut rendu au bezeſtein, à peine y étoit-il entré, qu'un crieur ſe préſenta devant lui avec une pomme artificielle à la main, qu'il crioit à trente-cinq bourſes : il arrêta le crieur, en lui diſant : Montrez-moi cette pomme, & apprenez-moi quelle vertu ou quelle propriété ſi extraordinaire elle peut avoir, pour être criée à un ſi haut prix. En la lui mettant dans la main, afin qu'il l'examinât : Seigneur, lui dit le crieur, cette pomme, à ne la regarder que par l'extérieur, eſt véritablement peu de choſe ; mais ſi on en conſidère les propriétés, les vertus & l'uſage admirable qu'on en peut faire pour le bien des hommes, on peut dire qu'elle n'a pas de prix, & il eſt certain que qui la poſsède, poſsède un tréſor. En effet, il n'y a pas de malade affligé de quelque maladie mortelle que ce ſoit, comme

de fièvre continue, de fièvre pourprée, de pleuréſie, de peſte, & d'autres maladies de cette nature, même moribond, qu'elle ne guériſſe, & auquel elle ne faſſe ſur le champ recouvrer la ſanté, auſſi parfaite, que ſi jamais de ſa vie il n'eût été malade; & cela ſe fait par le moyen du monde le plus facile, puiſque c'eſt ſimplement en la faiſant flairer par la perſonne.

Si l'on vous en doit croire, reprit le prince Ahmed, voilà une pomme d'une vertu merveilleuſe, & l'on peut dire qu'elle n'a pas de prix: mais ſur quoi peut ſe fonder un honnête homme comme moi, qui auroit envie de l'acheter, pour ſe perſuader qu'il n'y a ni déguiſement ni exagération dans l'éloge que vous en faites?

Seigneur, repartit le crieur, la choſe eſt connue & avérée dans toute la ville de Samarcande; & ſans aller plus loin, interrogez tous les marchands qui ſont ici raſſemblés, vous verrez ce qu'ils vous en diront, & vous en trouverez qui ne vivroient pas aujourd'hui, comme ils vous le témoigneront eux-mêmes, s'ils ne ſe fuſſent ſervis de cet excellent remède. Pour vous faire mieux comprendre ce qui en eſt, c'eſt le fruit de l'étude & des veilles d'un philoſophe très-

célèbre de cette ville, qui s'étoit appliqué toute ſa vie à la connoiſſance de la vertu des plantes & des minéraux, & qui enfin étoit parvenu à en faire la compoſition que vous voyez, par laquelle il a fait dans cette ville des cures ſi ſurprenantes, que jamais ſa mémoire n'y ſera en oubli. Une mort ſi ſubite, qu'elle ne lui donna pas le temps de faire lui-même ſon remède ſouverain, l'enleva il y a peu de temps; & ſa veuve, qu'il a laiſſée avec très-peu de bien, & chargée d'un nombre d'enfans en bas âge, s'eſt enfin réſolue de la mettre en vente, pour ſe mettre plus à l'aiſe elle & ſa famille.

Pendant que le crieur informoit le prince Ahmed des vertus de la pomme artificielle, pluſieurs perſonnes s'arrêtèrent & les environnèrent, dont la plupart confirmèrent tout le bien qu'il en diſoit. Et comme l'un d'eux eut témoigné qu'il avoit un ami ſi dangereuſement malade, qu'on n'eſpéroit plus rien de ſa vie, & que c'étoit une occaſion préſente & favorable pour en faire voir l'expérience au prince Ahmed, le prince Ahmed prit la parole, & dit au crieur qu'il en donneroit quarante bourſes, ſi elle guériſſoit le malade en la lui faiſant ſentir.

Le crieur qui avoit ordre de la vendre ce

prix-là : Seigneur, dit-il au prince Ahmed, allons faire cette expérience, la pomme ſera pour vous; & je le dis avec d'autant plus de confiance, qu'il eſt indubitable qu'elle ne fera pas moins ſon effet que toutes les fois qu'elle a été employée pour faire revenir des portes de la mort tant de malades dont la vie étoit déſeſpérée.

L'expérience réuſſit, & le prince, après avoir compté les quarante bourſes au crieur qui lui conſigna la pomme artificielle, attendit avec grande impatience le départ de la première caravane pour retourner aux Indes. Il employa ce temps-là à voir à Samarcande & aux environs tout ce qui étoit digne de ſa curioſité, & principalement la vallée de la Soyde, ainſi nommée de la rivière du même nom qui l'arroſe, & que les arabes reconnoiſſent pour l'un des quatre paradis de l'univers, par la beauté de ſes campagnes & de ſes jardins, accompagnés de palais, par ſa fertilité en toutes ſortes de fruits, & par les délices dont on y jouit dans la belle ſaiſon.

Le prince Ahmed enfin ne perdit pas l'occaſion de la première caravane qui prit la route des Indes. Il partit, & nonobſtant les incommodités inévitables dans un long voyage, il arriva en parfaite ſanté au gîte

où les princes Houſſain & Ali l'attendoient.

Le prince Ali, en arrivant quelque temps avant le prince Ahmed, demanda au prince Houſſain, qui étoit venu le premier, combien il y avoit de temps qu'il étoit arrivé. Comme il eut appris de lui qu'il y avoit près de trois mois : Il faut donc, reprit-il, que vous ne ſoyez pas allé bien loin. Je ne vous dirai rien préſentement, repartit le prince Houſſain, du lieu où je ſuis allé; mais je puis vous aſſurer que j'ai mis plus de trois mois à m'y rendre. Si cela eſt, répliqua le prince Ali, il faut donc que vous y ayez fait fort peu de ſéjour. Mon frère, lui dit le prince Houſſain, vous vous trompez, le ſéjour que j'y ai fait a été de quatre à cinq mois, & il n'a tenu qu'à moi de le faire plus long. A moins que vous ne ſoyez revenu en volant, reprit encore le prince Ali, je ne comprends pas comment il peut y avoir trois mois que vous êtes de retour, comme vous voulez me le faire accroire.

Je vous ai dit la vérité, ajouta le prince Houſſain, & c'eſt une énigme dont je ne vous donnerai l'explication qu'à l'arrivée du prince Ahmed, notre frère, en déclarant en même-temps quelle eſt la rareté que j'ai rapportée de mon voyage. Pour vous, je ne

ſais pas ce que vous avez rapporté, il faut que ce ſoit peu de choſe : en effet, je ne vois pas que vos charges ſoient augmentées. Et vous, prince, reprit le prince Ali, à la réſerve d'un tapis d'aſſez peu de conſéquence, dont votre ſopha eſt garni, & dont vous devez avoir fait acquiſition, il me ſemble que je pourrois vous rendre raillerie pour raillerie. Mais comme il paroît que vous voulez faire un myſtère de la rareté que vous avez rapportée, vous trouverez bon que j'en uſe de même à l'égard de celle dont j'ai fait acquiſition.

Le prince repartit : Je tiens la rareté que j'ai apportée ſi fort au-deſſus de toute autre, quelle qu'elle puiſſe être, que je ne ferois pas de difficulté de vous la montrer, & de vous en faire tomber d'accord en vous déclarant par quel endroit je la tiens telle, ſans craindre que celle que vous apportez, comme je le ſuppoſe, puiſſe lui être préférée. Mais il eſt à propos que nous attendions que le prince Ahmed, notre frère, ſoit arrivé ; alors nous pourrons nous faire part avec plus d'égard & de bienſéance les uns pour les autres, de la bonne fortune qui nous ſera échue.

Le prince Ali ne voulut pas entrer plus

avant en conteſtation avec le prince Houſſain ſur la préférence qu'il donnoit à la rareté qu'il avoit apportée; il ſe contenta d'être bien perſuadé, que ſi le tuyau qu'il avoit à lui montrer, n'étoit pas préférable, il n'étoit pas poſſible au moins qu'il fût inférieur, & il convint avec lui d'attendre à le produire, que le prince Ahmed fût arrivé.

Quand le prince Ahmed eut rejoint les deux princes ſes frères, qu'ils ſe furent embraſſés avec beaucoup de tendreſſe, & fait compliment ſur le bonheur qu'ils avoient de ſe revoir dans le même lieu où ils s'étoient ſéparés, le prince Houſſain, comme l'aîné, prit la parole, & dit: Mes frères; nous aurons du temps de reſte à nous entretenir des particularités chacun de ſon voyage; parlons de ce qui nous eſt le plus important de ſavoir; & comme je tiens pour certain que vous vous êtes ſouvenus comme moi du principal motif qui nous y a engagés, ne nous cachons pas ce que nous apportons; & en nous le montrant, faiſons-nous juſtice par avance, & voyons en faveur de qui le ſultan notre père pourra juger de la préférence.

Pour donner l'exemple, continua le prince Houſſain, je vous dirai que la rareté que j'ai rapportée du voyage que j'ai fait au

royaume de Biſnagar, eſt le tapis ſur lequel je ſuis aſſis; il eſt commun & ſans apparence, comme vous le voyez; mais quand je vous aurai déclaré quelle eſt ſa vertu, vous ſerez dans une admiration d'autant plus grande, que jamais vous n'avez rien entendu de pareil, & vous allez en convenir. En effet, tel qu'il vous paroît, ſi l'on eſt aſſis deſſus, comme nous y ſommes, & que l'on déſire d'être tranſporté en quelque lieu, ſi éloigné qu'il puiſſe être, on ſe trouve dans ce lieu preſque dans le moment. J'en ai fait l'expérience avant de compter les quarante bourſes qu'il m'a coûtées, ſans les regretter; & quand j'eus ſatisfait ma curioſité pleinement à la cour & dans le royaume de Biſnagar, & que je voulus revenir, je ne me ſuis pas ſervi d'autre voiture que de ce tapis merveilleux pour me ramener ici, moi & mon domeſtique, qui peut vous dire combien de temps j'ai mis à m'y rendre. Je vous en ferai voir l'expérience à l'un & à l'autre quand vous le jugerez à propos. J'attends que vous m'appreniez ſi ce que vous avez apporté, peut entrer en comparaiſon avec mon tapis.

Le prince Houſſain acheva en cet endroit d'exalter l'excellence de ſon tapis, & le

prince Ali, en prenant la parole, la lui adreſſa en ces termes : Mon frère, dit-il, il faut avouer que votre tapis eſt une des choſes les plus merveilleuſes que l'on puiſſe imaginer, s'il a, comme je ne veux pas en douter, la propriété que vous venez de nous dire. Mais vous avouerez qu'il peut y avoir d'autres choſes, je ne dis pas plus, mais au moins auſſi merveilleuſes dans un autre genre; & pour vous en faire tomber d'accord, continua-t-il, le tuyau d'ivoire que voici, non plus que votre tapis, à le voir, ne paroît pas une rareté qui mérite une grande attention. Je n'en ai pas moins payé cependant que vous de votre tapis, & je ne ſuis pas moins content de mon marché que vous l'êtes du vôtre : équitable même comme vous l'êtes, vous tomberez d'accord que je n'ai pas été trompé, quand vous ſaurez & que vous en aurez vu l'expérience, qu'en regardant par un des deux bouts, on voit tel objet que l'on ſouhaite de voir. Je ne veux pas que vous m'en croyiez à ma parole, ajouta le prince Ali en lui préſentant le tuyau, voilà le tuyau, voyez ſi je vous en impoſe.

Le prince Houſſain prit le tuyau d'ivoire de la main du prince Ali; & comme il eut

approché l'œil du bout que le prince Ali avoit marqué en le lui préſentant, avec intention de voir la princeſſe Nourounnihar, & d'apprendre comment elle ſe portoit; le prince Ali & le prince Ahmed, qui avoient les yeux ſur lui, furent extrêmement étonnés de le voir tout-à-coup changer de viſage, d'une manière qui marquoit une ſurpriſe extraordinaire, jointe à une grande affliction. Le prince Houſſain ne leur donna pas le temps de lui en demander le ſujet. Princes, s'écria-t-il, c'eſt inutilement que vous & moi nous avons entrepris un voyage ſi pénible, dans l'eſpérance d'en être récompenſés par la poſſeſſion de la charmante Nourounnihar; dans peu de momens cette aimable princeſſe ne ſera plus en vie; je viens de la voir dans ſon lit, environnée de ſes femmes & de ſes eunuques qui ſont en pleurs, & qui paroiſſent n'attendre autre choſe que de la voir rendre l'ame. Tenez, voyez-la vous-mêmes dans ce pitoyable état, & joignez vos larmes aux miennes.

Le prince Ali reçut le tuyau d'ivoire de la main du prince Houſſain; il regarda: après avoir vu le même objet avec un déplaiſir ſenſible, il le préſenta au prince Ahmed, afin qu'il vît auſſi un ſpectacle ſi

triſte & ſi affligeant, qui devoit les intéreſſer tous également.

Quand le prince Ahmed eut pris le tuyau d'ivoire des mains du prince Ali, qu'il eut regardé, & qu'il eut vu la princeſſe Nourounnihar ſi peu éloignée de la fin de ſes jours, il prit la parole, & en l'adreſſant aux deux princes ſes frères; Princes, dit-il, la princeſſe Nourounnihar, qui fait également le ſujet de nos vœux, eſt véritablement dans un état qui l'approche de la mort de bien près; mais autant qu'il me le paroît, pourvu que nous ne perdions pas de temps, il y a encore lieu de la préſerver de ce moment fatal.

Alors le prince Ahmed tira de ſon ſein la pomme artificielle qu'il avoit acquiſe; & en la montrant aux princes ſes frères, il leur dit : La pomme que vous voyez ne m'a pas moins coûté que le tapis & que le tuyau d'ivoire que vous avez apporté chacun de votre voyage. L'occaſion qui ſe préſente de vous en faire voir la vertu merveilleuſe, fait que je ne regrette pas les quarante bourſes qu'elle m'a coûtées. Pour ne vous pas tenir en ſuſpens, elle a la vertu qu'un malade en la ſentant, même à l'agonie, recouvre la ſanté ſur le champ; l'expérience que j'en ai

faite m'empêche d'en douter ; & je puis vous en faire voir l'effet à vous-mêmes, en la perſonne de la princeſſe Nourounnihar, ſi nous faiſons la diligence que nous devons pour la ſecourir.

Si cela eſt ainſi, reprit le prince Houſſain, nous ne pouvons faire une plus grande diligence, qu'en nous tranſportant à l'inſtant juſques dans la chambre de la princeſſe, par le moyen de mon tapis. Ne perdons pas de temps, approchez-vous, aſſeyez-vous-y comme moi, il eſt aſſez grand pour nous contenir tous trois ſans nous preſſer ; mais avant toute choſe, donnons ordre chacun à notre domeſtique de partir enſemble inceſſamment, & de venir nous trouver au palais.

Quand cet ordre eut été donné, le prince Ali & le prince Ahmed s'aſſirent ſur le tapis avec le prince Houſſain ; & comme ils avoient tous trois le même intérêt, ils formèrent auſſi tous trois le même déſir d'être tranſportés dans la chambre de la princeſſe Nourounnihar. Leur déſir fut exécuté ; & ils y furent tranſportés ſi promptement, qu'ils s'apperçurent d'être arrivés au lieu où ils avoient ſouhaité, & nullement d'être partis de celui qu'ils venoient de quitter.

La préſence des trois princes, ſi peu atten-

due, effraya les femmes & les eunuques de la princeſſe, qui ne comprenoient pas par quel enchantement trois hommes ſe trouvoient au milieu d'eux. Ils les méconnurent même d'abord, & les eunuques étoient près de ſe jeter ſur eux, comme ſur des gens qui avoient pénétré juſques dans un lieu dont il ne leur étoit pas même permis d'approcher, mais ils revinrent bientôt de leur erreur, en les reconnoiſſant pour ce qu'ils étoient.

Le prince Ahmed ne ſe vit pas plutôt dans la chambre de Nourounnihar, & il n'eut pas plutôt apperçu cette princeſſe mourante, qu'il ſe leva de deſſus le tapis, ce que firent auſſi les deux autres princes, & s'approchant du lit, il lui mit la pomme merveilleuſe ſous les narines. Quelques momens après, la princeſſe ouvrit les yeux, tourna la tête de côté & d'autre, en regardant les perſonnes qui l'environnoient, & elle ſe mit ſur ſon ſéant en demandant à s'habiller, avec la même liberté & la même connoiſſance que ſi elle n'eût fait que de ſe réveiller après un long ſommeil. Ses femmes lui eurent bientôt appris d'une manière qui marquoit leur joie, que c'étoit aux trois princes ſes couſins, & particulièrement au prince Ahmed, qu'elle avoit l'obligation du recou-

vrement ſi ſubit de ſa ſanté. Auſſitôt, en témoignant la joie qu'elle avoit de les revoir, elle les remercia tous enſemble, & le prince Ahmed en particulier. Comme elle avoit demandé à s'habiller, les princes ſe contentèrent de lui marquer combien étoit grand le plaiſir qu'ils avoient d'être arrivés aſſez à temps, pour contribuer chacun en quelque choſe à la tirer du danger évident où ils l'avoient vue, & les vœux ardens qu'ils faiſoient pour la longue durée de ſa vie, après quoi ils ſe retirèrent.

Pendant que la princeſſe s'habilloit, les princes, en ſortant de ſon appartement, allèrent ſe jeter aux pieds du ſultan leur père & lui rendre leurs reſpects; & en paroiſſant devant lui, ils trouvèrent qu'ils avoient été prévenus par le principal eunuque de la princeſſe qui l'informoit de leur arrivée imprévue, & de quelle manière la princeſſe venoit d'être guérie parfaitement par leur moyen. Le ſultan les reçut & les embraſſa avec une joie d'autant plus grande, qu'en même-temps qu'il les voyoit de retour, il apprenoit que la princeſſe ſa nièce, qu'il aimoit comme ſi elle eut été ſa propre fille, après avoir été abandonnée par les médecins, venoit de recouvrer la ſanté d'une manière

toute merveilleuſe. Après les complimens de part & d'autre, ordinaires dans une pareille occaſion, les princes lui préſentèrent chacun la rareté qu'ils avoient apportée. Le prince Houſſain, le tapis, qu'il avoit eu ſoin de reprendre en ſortant de la chambre de la princeſſe; le prince Ali, le tuyau d'ivoire; & le prince Ahmed, la pomme artificielle; & après en avoir fait l'éloge, chacun en la lui mettant entre les mains, à ſon rang, ils le ſupplièrent de prononcer ſur celle à laquelle il donnoit la préférence, & ainſi de déclarer auquel des trois il donnoit la princeſſe Nourounnihar pour épouſe, ſelon ſa promeſſe.

Le ſultan des Indes, après avoir écouté avec bienveillance tout ce que les princes voulurent lui repréſenter à l'avantage de ce qu'ils avoient apporté, ſans les interrompre, & bien informé de ce qui venoit de ſe paſſer dans la guériſon de la princeſſe Nourounnihar, demeura quelque temps dans le ſilence, comme s'il eut penſé à ce qu'il avoit à leur répondre. Il l'interrompit enfin, & il leur tint ce diſcours plein de ſageſſe : Mes enfans, dit-il, je déclarerois l'un de vous, avec un grand plaiſir, ſi je pouvois le faire avec juſtice; mais conſidérez vous-mêmes

ſi je le puis. Vous, prince Ahmed, il eſt vrai que la princeſſe ma nièce eſt redevable de ſa guériſon à votre pomme artificielle ; mais je vous demande, la lui euſſiez-vous procurée, ſi auparavant le tuyau d'ivoire du prince Ali ne vous eût donné lieu de connoître le danger où elle étoit, & que le tapis du prince Houſſain ne vous eût ſervi à venir la ſecourir promptement ? Vous, prince Ali, votre tuyau d'ivoire a ſervi à vous faire connoître, à vous & aux princes vos frères, que vous alliez perdre la princeſſe votre couſine, & en cela il faut convenir qu'elle vous a une grande obligation. Il faut auſſi que vous conveniez que cette connoiſſance ſeroit demeurée inutile pour le bien qui lui en eſt arrivé, ſans la pomme artificielle & ſans le tapis. Et vous enfin, prince Houſſain, la princeſſe ſeroit une ingrate ſi elle ne vous marquoit ſa reconnoiſſance en conſidération de votre tapis, qui s'eſt trouvé ſi néceſſaire pour lui procurer la guériſon. Mais conſidérez qu'il n'eût été d'aucun uſage pour y contribuer, ſi vous n'euſſiez eu connoiſſance de la maladie par le moyen du tuyau d'ivoire du prince Ali, & ſi le prince Ahmed n'eût employé ſa pomme artificielle pour la guérir. Ainſi,

comme ni le tapis, ni le tuyau d'ivoire, ni la pomme artificielle ne donnent pas la moindre préférence à l'un plus qu'à l'autre, mais au contraire une parfaite égalité à chacun, & que je ne puis accorder la princeſſe Nourounnihar qu'à un ſeul, vous voyez vous-mêmes que le ſeul fruit que vous avez rapporté de votre voyage, eſt la gloire d'avoir contribué également à lui rendre la ſanté.

Si cela eſt vrai, ajouta le ſultan, vous voyez auſſi que c'eſt à moi à recourir à une autre voie, pour me déterminer certainement au choix que je dois faire entre vous. Comme il y a encore du temps juſqu'à la nuit, c'eſt ce que je veux faire dès aujourd'hui. Allez donc, prenez chacun un arc & une flèche, & rendez-vous hors de la ville à la grande plaine des exercices de chevaux; je vais me préparer pour m'y rendre; & je déclare que je donnerai la princeſſe Nourounnihar pour épouſe à celui de vous qui aura tiré le plus loin.

Au reſte, je n'oublie pas que je dois vous remercier en général, & chacun en particulier, comme je le fais, du préſent que vous m'avez apporté. J'ai bien des raretés dans mon cabinet, mais il n'y a rien qui

approche de la ſingularité du tapis, du tuyau d'ivoire & de la pomme artificielle, dont je vais l'augmenter & l'enrichir. Ce ſont trois pièces qui vont y tenir le premier rang, & que j'y conſerverai précieuſement, non pas par ſimple curioſité, mais pour en tirer dans les occaſions l'uſage avantageux que l'on peut en faire.

Les trois princes n'eurent rien à répondre à la déciſion que le ſultan venoit de prononcer. Quand ils furent hors de ſa préſence, on leur fournit à chacun un arc & une fléche, qu'ils remirent à un de leurs officiers, qui s'étoient aſſemblés dès qu'ils avoient appris la nouvelle de leur arrivée, & ils ſe rendirent à la plaine des exercices de chevaux, ſuivis d'une foule innombrable de peuple.

Le ſultan ne ſe fit pas attendre; & dès qu'il fut arrivé, le prince Houſſain, comme l'aîné, prit ſon arc & la flèche, & tira le premier; le prince Ali tira enſuite, & l'on vit tomber la flèche plus loin que celle du prince Houſſain; le prince Ahmed tira le dernier, mais on perdit la ſienne de vue, & perſonne ne la vit tomber; on courut, on chercha; mais quelque diligence que l'on fît, & que le prince Ahmed fît lui-même,

il ne fut pas poſſible de trouver la flèche, ni près, ni loin. Quoiqu'il fût croyable que c'étoit lui qui avoit tiré le plus loin, & ainſi qu'il avoit mérité que la princeſſe Nourounnihar lui fût accordée, comme néanmoins il étoit néceſſaire que la flèche ſe trouvât pour rendre la choſe évidente & certaine, quelque remontrance qu'il fît au ſultan, le ſultan ne laiſſa pas de juger en faveur du prince Ali. Ainſi il donna les ordres pour les préparatifs de la ſolemnité des noces, & peu de jours après elles ſe célébrèrent avec une grande magnificence.

Le prince Houſſain n'honora pas la fête de ſa préſence. Comme ſa paſſion pour la princeſſe Nourounnihar étoit très-ſincère & très-vive, il ne ſe ſentit pas aſſez de force pour ſoutenir avec patience la mortification de la voir paſſer entre les bras du prince Ali, lequel, diſoit-il, ne la méritoit pas mieux, ni ne l'aimoit pas plus parfaitement que lui. Il en eut au contraire un déplaiſir ſi ſenſible, qu'il abandonna la cour, & qu'il renonça au droit qu'il avoit de ſuccéder à la couronne, pour aller ſe faire derviche & ſe mettre ſous la diſcipline d'un ſcheilkh très-fameux, lequel étoit dans une grande réputation de mener une vie exemplaire, & qui avoit établi ſa

demeure & celle de ſes diſciples qui étoient en grand nombre, dans une agréable ſolitude.

Le prince Ahmed, par le même motif que le prince Houſſain, n'aſſiſta pas aux noces du prince Ali & de la princeſſe Nourounnihar; mais il ne renonça pas au monde comme lui. Comme il ne pouvoit comprendre comment la flèche qu'il avoit tirée étoit pour ainſi dire devenue inviſible, il ſe déroba à ſes gens; &, réſolu de la chercher d'une manière à n'avoir rien à ſe reprocher, il ſe rendit à l'endroit où celles des princes Houſſain & Ali avoient été ramaſſées. Delà, en marchant droit devant lui, & en regardant à droite & à gauche, il alla ſi loin ſans trouver ce qu'il cherchoit, qu'il jugea que la peine qu'il ſe donnoit étoit inutile. Attiré néanmoins comme malgré lui, il ne laiſſa pas de pourſuivre ſon chemin juſqu'à des rochers fort élevés, où il eut été obligé de ſe détourner quand il auroit voulu paſſer outre, & ces rochers extrêmement eſcarpés étoient ſitués dans un lieu ſtérile, à quatre lieues loin d'où il étoit parti.

En approchant de ces rochers, le prince Ahmed apperçoit une flèche, il la ramaſſe, il la conſidère, & il fut dans un grand étonnement de voir que c'étoit la même qu'il

avoit tirée. C'eſt elle, dit-il en lui-même; mais ni moi, ni aucun mortel au monde, nous n'avons la force de tirer une flèche ſi loin. Comme il l'avoit trouvée couchée par terre, & non pas enfoncée par la pointe, il jugea qu'elle avoit donné contre le rocher, & qu'elle avoit été renvoyée par ſa réſiſtance. Il y a du myſtère, dit-il encore, dans une choſe ſi extraordinaire, & ce myſtère ne peut être qu'avantageux pour moi. La fortune, après m'avoir affligé en me privant de la poſſeſſion d'un bien qui devoit, comme je l'eſpérois, faire le bonheur de ma vie, m'en réſerve peut-être un autre pour ma conſolation.

Dans cette penſée, comme la face de ces rochers s'avançoit en pointes & ſe reculoit en pluſieurs enfoncemens, le prince entra dans un de ces enfoncemens; & comme il jetoit les yeux de coin en coin, une porte de fer ſe préſenta ſans apparence de ſerrure. Il craignit qu'elle ne fût fermée, mais en la pouſſant elle s'ouvrit en dedans, & il vit une deſcente douce en pente, ſans degrés, par où il deſcendit avec la flèche à la main. Il crut qu'il alloit entrer dans des ténèbres; mais bientôt une autre lumière toute différente ſuccéda à celle qu'il quittoit; & en

entrant dans une place ſpacieuſe, à cinquante ou ſoixante pas ou environ il apperçut un palais magnifique, dont, il n'eut pas le temps d'admirer la ſtructure admirable. En effet, en même-temps une dame d'un air & d'un port majeſtueux, & d'une beauté à laquelle la richeſſe des étoffes dont elle étoit habillée, & les pierreries dont elle étoit ornée, n'ajoutoient aucun avantage, s'avança juſques ſur le veſtibule, accompagnée d'une troupe de femmes, dont il eut peu de peine à diſtinguer la maîtreſſe.

Dès que le prince Ahmed eut apperçu la dame, il preſſa le pas pour aller lui rendre ſes reſpects; & la dame de ſon côté, qui le vit venir, le prévint par ces paroles, en élevant la voix: Prince Ahmed, dit-elle, approchez, vous êtes le bien-venu.

La ſurpriſe du prince ne fut pas médiocre, quand il s'entendit nommer dans un pays dont il n'avoit jamais entendu parler, quoique ce pays fût ſi voiſin de la capitale du ſultan ſon père; & il ne comprenoit pas comment il pouvoit être connu d'une dame qu'il ne connoiſſoit pas. Il aborda enfin la dame en ſe jetant à ſes pieds; & en ſe relevant: Madame, dit-il, à mon arrivée dans un lieu où j'avois à craindre que ma curioſité

ne m'eût fait pénétrer imprudemment, je vous rends mille grâces de l'assurance que vous me donnez d'être le bien-venu : mais, madame, sans commettre une incivilité, oserois-je vous demander par quelle aventure il arrive, comme vous me l'apprenez vous-même, que je ne vous sois pas inconnu, à vous, dis-je, qui êtes si fort dans notre voisinage, sans que j'en aie eu connoissance qu'aujourd'hui ? Prince, lui dit la dame, entrons dans le sallon, j'y satisferai à votre demande plus commodément pour vous & pour moi.

En achevant ces paroles, la dame, pour montrer le chemin au prince Ahmed, le mena dans un sallon, dont la structure merveilleuse, l'or & l'azur qui en embellissoient la voûte en dôme, & la richesse inestimable des meubles, lui parurent une nouveauté si grande, qu'il en témoigna son admiration, en s'écriant qu'il n'avoit rien vu de semblable, & qu'il ne croyoit pas qu'on pût rien voir qui en approchât. Je vous assure néanmoins, reprit la dame, que c'est la moindre pièce de mon palais, & vous en tomberez d'accord quand je vous en aurai fait voir tous les appartemens. Elle monta, & elle s'assit sur un sopha ; & quand le prince eut

pris place auprès d'elle, à la prière qu'elle lui en fit : Prince, dit-elle, vous êtes ſurpris, dites-vous, de ce que je vous connois ſans que vous me connoiſſiez, votre ſurpriſe ceſſera quand vous ſaurez qui je ſuis. Vous n'ignorez pas, ſans doute, une choſe que votre religion vous enſeigne, qui eſt que le monde eſt habité par des génies, auſſi-bien que par des hommes. Je ſuis fille d'un de ces génies, des plus puiſſans & des plus diſtingués parmi eux, & mon nom eſt Pari-Banou. Ainſi vous devez ceſſer d'être ſurpris que je vous connoiſſe, vous, le ſultan votre père, les princes vos frères & la princeſſe Nourounnihar. Je ſuis informée de même de votre amour & de votre voyage, dont je pourrois vous dire toutes les circonſtances, puiſque c'eſt moi qui ai fait mettre en vente à Samarcande la pomme artificielle que vous y avez achetée ; à Biſnagar, le tapis que le prince Houſſain y a trouvé, & à Schiraz, le tuyau d'ivoire que le prince Ali en a rapporté. Cela doit ſuffire pour vous faire comprendre que je n'ignore rien de ce qui vous touche. La ſeule choſe que j'ajoute, c'eſt que vous m'avez paru digne d'un ſort plus heureux que celui de poſſéder la princeſſe Nourounnihar ; & que pour vous y faire

faire acheminer, comme je me trouvois préſente dans le temps que vous tirâtes la flèche, que je vois que vous tenez, & que je prévis qu'elle ne paſſeroit pas même au-delà de celle du prince Houſſain, je la pris en l'air, & lui donnai le mouvement néceſſaire pour venir frapper les rochers près deſquels vous venez de la trouver. Il ne tiendra qu'à vous de profiter de l'occaſion qu'elle vous préſente, de devenir plus heureux.

Comme la fée Pari-Banou prononça ces dernières paroles d'un ton différent, en regardant même le prince Ahmed d'un air tendre, & en baiſſant auſſitôt les yeux par modeſtie, avec une rougeur qui lui monta au viſage, le prince n'eut pas de peine à comprendre de quel bonheur elle entendoit parler. Il conſidéra tout d'une vue que la princeſſe Nourounnihar ne pouvoit plus être à lui, & que la fée Pari-Banou la ſurpaſſoit infiniment en beauté, en appas, en agrémens, de même que par un eſprit tranſcendant & par des richeſſes immenſes, autant qu'il pouvoit le conjecturer par la magnificence du palais où il ſe trouvoit, & il bénit le moment que la penſée lui étoit venue de chercher une ſeconde fois la flèche qu'il avoit tirée; & en cédant au penchant qui l'entraî-

noit du côté du nouvel objet qui l'enflammoit : Madame, reprit-il, quand je n'aurois toute ma vie que le bonheur d'être votre eſclave & l'admirateur de tant de charmes qui me raviſſent à moi-même, je m'eſtimerois le plus heureux de tous les mortels. Pardonnez-moi la hardieſſe qui m'inſpire de vous demander cette grâce, & ne dédaignez pas, en me la refuſant, d'admettre dans votre cour un prince qui ſe dévoue tout à vous.

Prince, repartit la fée, comme il y a long-temps que je ſuis maîtreſſe de mes volontés, du conſentement de mes parens, ce n'eſt pas comme eſclave que je veux vous admettre à ma cour, mais comme maître de ma perſonne & de tout ce qui m'appartient & peut m'appartenir conjointément avec moi, en me donnant votre foi, & en voulant bien m'agréer pour votre épouſe. J'eſpère que vous ne prendrez pas en mauvaiſe part que je vous prévienne par cette offre. Je vous ai déjà dit que je ſuis maîtreſſe de mes volontés ; j'ajouterai qu'il n'en eſt pas de même chez les fées que chez les dames envers les hommes, leſquelles n'ont pas coutume de faire de telles avances, elles tiendroient à grand déshonneur d'en uſer ainſi. Pour nous, nous les faiſons,

& nous tenons qu'on doit nous en avoir obligation.

Le prince Ahmed ne répondit rien à ce diſcours de la fée ; mais pénétré de reconnoiſſance, il crut ne pouvoir mieux la lui marquer qu'en s'approchant pour lui baiſer le bas de ſa robe. Elle ne lui en donna pas le temps, elle lui préſenta la main qu'il baiſa ; & en retenant & en ſerrant la ſienne : Prince Ahmed, dit-elle, ne me donnez-vous pas votre foi, comme je vous donne la mienne ? Eh, madame, reprit le prince ravi de joie, que pourrois-je faire de mieux & qui me fît plus de plaiſir ? Oui, ma ſultane, ma reine, je vous la donne avec mon cœur, ſans réſerve. Si cela eſt, repartit la fée, vous êtes mon époux, & je ſuis votre épouſe. Les mariages ne ſe contractent pas parmi nous avec d'autres cérémonies ; ils ſont plus fermes & plus indiſſolubles que parmi les hommes, nonobſtant les formalités qu'ils y apportent. Préſentement, pourſuivit-elle, pendant qu'on préparera le feſtin de nos noces pour ce ſoir, & qu'apparemment vous n'avez rien pris d'aujourd'hui, on va vous apporter de quoi faire un léger repas, après quoi je vous ferai voir les appartemens de mon palais, & vous jugerez s'il n'eſt pas

vrai, comme je vous l'ai dit, que ce ſallon en eſt la moindre pièce.

Quelques-unes des femmes de la fée, qui étoient entrées dans ce ſallon avec elle, & qui comprirent quelle étoit ſon intention, ſortirent, & peu de temps après apportèrent quelques mets & d'excellent vin.

Quand le prince Ahmed eut mangé & bu autant qu'il voulut, la fée Pari-Banou le mena d'appartement en appartement, où il vit le diamant, le rubis, l'émeraude & toutes ſortes de pierreries fines, employés avec les perles, l'agate, le jaſpe, le prophyre, & toutes ſortes de marbres les plus précieux, ſans parler des ameublemens qui étoient d'une richeſſe ineſtimable; le tout employé dans une profuſion ſi étonnante, que bien loin d'avoir rien vu d'approchant, il avoua qu'il ne pouvoit rien y avoir de pareil au monde. Prince, lui dit la fée, ſi vous admirez ſi fort mon palais, qui, à la vérité, a de grandes beautés, que diriez-vous du palais des chefs de nos génies, qui ſont tout autrement beaux, ſpacieux & magnifiques? Je pourrois vous faire admirer auſſi la beauté de mon jardin: mais, ajouta-t-elle, ce ſera pour une autre fois; la nuit approche, & il eſt temps de nous mettre à table.

La ſalle où la fée fit entrer le prince Ahmed, & où la table étoit ſervie, étoit la dernière pièce du palais qui reſtoit à faire voir au prince; elle n'étoit pas inférieure à aucune de toutes celles qu'il venoit de voir. En entrant, il admira l'illumination d'une infinité de bougies parfumées d'ambre, dont la multitude, loin de faire de la confuſion, étoit dans une ſymétrie bien entendue, qui faiſoit plaiſir à voir. Il admira de même un grand buffet chargé de vaiſſelle d'or, que l'art rendoit plus précieuſe que la matière; pluſieurs chœurs de femmes, toutes d'une beauté raviſſante & richement habillées, qui commencèrent un concert de voix & de toutes ſortes d'inſtrumens les plus harmonieux qu'il eut jamais entendus. Ils ſe mirent à table; & comme Pari-Banou prit un grand ſoin de ſervir au prince Ahmed des mets les plus délicats, qu'elle lui nommoit à meſure, en l'invitant à en goûter; & comme le prince n'en avoit jnmais entendu parler, & qu'il les trouvoit exquis, il en faiſoit l'éloge, en s'écriant que la bonne chère qu'elle lui faiſoit ſurpaſſoit toutes celles que l'on faiſoit parmi les hommes. Il s'écria de même ſur l'excellence du vin qui lui fut ſervi, dont ils ne commencèrent à boire,

la fée & lui, qu'au deſſert, qui n'étoit que de fruits, que de gâteaux & d'autres choſes propres à le faire trouver meilleur.

Après le deſſert, enfin, la fée Pari-Banou & le prince Ahmed s'éloignèrent de la table, qui fut emportée ſur le champ, & s'aſſirent ſur le ſopha à leur commodité, le dos appuyé de couſſins d'étoffe de ſoie à grands fleurons de différentes couleurs, ouvrage à l'aiguille d'une grande délicateſſe. Auſſitôt un grand nombre de génies & de fées entrèrent dans la ſalle & commencèrent un bal des plus ſurprenans, qu'ils continuèrent juſqu'à ce que la fée & le prince Ahmed ſe levèrent. Alors les génies & les fées, en continuant de danſer, ſortirent de la ſalle, & marchèrent devant les nouveaux mariés, juſqu'à la porte de la chambre où le lit nuptial étoit préparé. Quand ils y furent arrivés, ils ſe rangèrent en haie pour les laiſſer entrer; après quoi ils ſe retirèrent, & les laiſsèrent dans la liberté de ſe coucher.

La fête des noces fut continuée le lendemain, ou plutôt les jours qui en ſuivirent la célébration furent une fête continuelle, que la fée Pari-Banou, à qui la choſe étoit aiſée, ſut diverſifier par de nouveaux ragoûts & de nouveaux mets dans les feſtins, de

nouveaux concerts, de nouvelles danſes, de nouveaux ſpectacles & de nouveaux divertiſſemens, tous ſi extraordinaires, que le prince Ahmed n'eût pu ſe les imaginer en toute ſa vie parmi les hommes, quand elle eût été de mille ans.

L'intention de la fée ne fut pas ſeulement de donner au prince des marques eſſentielles de la ſincérité de ſon amour & de l'excès de ſa paſſion par tant d'endroits; elle voulut auſſi lui faire connoître par-là, que, comme il n'avoit plus rien à prétendre à la cour du ſultan ſon père, & qu'en aucun endroit du monde, ſans parler de ſa beauté, ni des charmes qui l'accompagnoient, il ne trouveroit rien de comparable au bonheur dont il jouiſſoit auprès d'elle, il falloit qu'il s'attachât à elle entièrement, & que jamais il ne s'en ſéparât. Elle réuſſit parfaitement dans ce qu'elle s'étoit propoſé; l'amour du prince Ahmed ne diminua pas par la poſſeſſion, il augmenta à un point, qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir de ceſſer de l'aimer, quand elle-même elle eût pu ſe réſoudre à ne plus l'aimer.

Au bout de ſix mois, le prince Ahmed, qui avoit toujours aimé & honoré le ſultan ſon père, conçut un grand déſir d'apprendre de ſes nouvelles; & comme il ne pouvoit

ſe ſatisfaire qu'en s'abſentant pour en aller apprendre lui-même, il en parla à Pari-Banou dans un entretien, & la pria de vouloir bien le lui permettre. Ce diſcours alarma la fée, & elle craignit que ce ne fût un prétexte pour l'abandonner; elle lui dit: En quoi puis-je vous avoir donné du mécontentement, pour vous obliger à me demander cette permiſſion? Seroit-il poſſible que vous euſſiez oublié que vous m'avez donné votre foi, & que vous ne m'aimaſſiez plus, moi qui vous aime ſi paſſionnément? Vous devez en être bien perſuadé par les marques que je ne ceſſe de vous en donner.

Ma reine, reprit le prince Ahmed, je ſuis très-convaincu de votre amour, & je m'en rendrois indigne ſi je ne vous en témoignois pas ma reconnoiſſance par un amour réciproque. Si vous êtes offenſée de ma demande, je vous ſupplie de me la pardonner; il n'y a pas de réparation que je ne ſois prêt à vous en faire. Je ne l'ai pas faite pous vous déplaire, je l'ai faite uniquement par un motif de reſpect envers le ſultan mon père, que je ſouhaiterois de délivrer de l'affliction où je dois l'avoir plongé par une abſence ſi longue; affliction d'autant plus grande, comme j'ai lieu de le préſumer, qu'il ne me croit plus

en vie. Mais puiſque vous n'agréez pas que j'aille lui donner cette conſolation, je veux ce que vous voulez, & il n'y a rien au monde que je ne ſois prêt de faire pour vous complaire.

Le prince Ahmed, qui ne diſſimuloit pas, & qui l'aimoit dans ſon cœur auſſi parfaitement qu'il venoit de l'en aſſurer par ces paroles, ceſſa d'inſiſter davantage ſur la permiſſion qu'il lui avoit demandée, & la fée lui témoigna combien elle étoit ſatisfaite de ſa ſoumiſſion. Comme néanmoins il ne pouvoit pas abandonner abſolument le deſſein qu'il s'étoit formé, il affecta de l'entretenir de temps en temps des belles qualités du ſultan des Indes, & ſurtout des marques de tendreſſe dont il lui étoit obligé en ſon particulier, avec eſpérance qu'à la fin elle ſe laiſſeroit fléchir.

Comme le prince Ahmed l'avoit jugé, il étoit vrai que le ſultan des Indes, au milieu des réjouiſſances à l'occaſion des noces du prince Ali & de la princeſſe Nourounnihar, avoit été affligé ſenſiblement de l'éloignement des deux autres princes ſes fils; il ne fut pas long-temps à être informé du parti que le prince Houſſain avoit pris d'abandonner le monde, & du lieu qu'il avoit choiſi pour

y faire ſa retraite. Comme un bon père, qui faiſoit conſiſter une partie de ſon bonheur à voir les enfans qui ſont ſortis de ſes reins, particulièrement quand ils ſe rendent dignes de ſa tendreſſe, il eût mieux aimé qu'il fût demeuré à la cour attaché à ſa perſonne. Comme néanmoins il ne pouvoit pas déſapprouver qu'il eût fait le choix de l'état de perfection auquel il s'étoit engagé, il ſupporta ſon abſence avec patience. Il fit toutes les diligences poſſibles pour avoir des nouvelles du prince Ahmed; il dépêcha des couriers dans toutes les provinces de ſes états, avec ordre aux gouverneurs de l'arrêter, de l'obliger de revenir à la cour: mais les ſoins qu'il ſe donna n'eurent pas le ſuccès qu'il avoit eſpéré, & ſes peines, au lieu de diminuer, ne firent qu'augmenter. Souvent il s'en expliquoit avec ſon grand-viſir: Viſir, diſoit-il, tu ſais qu'Ahmed eſt celui des princes mes fils que j'ai toujours aimé le plus tendrement, & tu n'ignores pas les voies que j'ai priſes pour parvenir à le retrouver, ſans y réuſſir. La douleur que j'en ſens eſt ſi vive, que j'y ſuccomberai à la fin, ſi tu n'as pas compaſſion de moi. Pour peu d'égards que tu aies pour ma conſervation, je te conjure de m'aider de ton ſecours & de tes conſeils.

Le grand-viſir, non moins attaché à la perſonne du ſultan, que zélé à ſe bien acquitter de l'adminiſtration des affaires de l'état, en ſongeant aux moyens de lui apporter du ſoulagement, ſe ſouvint d'une magicienne dont on diſoit des merveilles; il lui propoſa de la faire venir & de la conſulter. Le ſultan y conſentit; & le grand-viſir, après l'avoir envoyée chercher, la lui amena lui-même.

Le ſultan dit à la magicienne: L'affliction où je ſuis depuis les noces du prince Ali, mon fils, & de la princeſſe Nourounnihar, ma nièce, de l'abſence du prince Ahmed, eſt ſi connue & ſi publique, que tu ne l'ignores pas, ſans doute. Par ton art & par ton habileté, ne pourrois-tu pas me dire ce qu'il eſt devenu? Eſt-il encore en vie? où eſt-il? que fait-il? dois-je eſpérer de le revoir?

La magicienne, pour ſatisfaire à ce que le ſultan lui demandoit, répondit: Sire, quelque habileté que je puiſſe avoir dans ma profeſſion, il ne m'eſt pas poſſible néanmoins de ſatisfaire ſur le champ à la demande que votre majeſté me fait; mais ſi elle veut bien me donner du temps juſqu'à demain, je lui en donnerai la réponſe. Le ſultan, en lui accordant ce délai, la renvoya avec promeſſe

de la bien récompenſer ſi la réponſe étoit conforme à ſon ſouhait.

La magicienne revint le lendemain, & le grand-viſir la préſenta au ſultan pour la ſeconde fois. Elle dit au ſultan : Sire, quelque diligence que j'aie apporté en me ſervant des règles de mon art, pour obéir à votre majeſté ſur ce qu'elle déſire de ſavoir, je n'ai pu trouver autre choſe, ſinon que le prince Ahmed n'eſt pas mort; la choſe eſt très-certaine, & elle peut s'en aſſurer. Quant au lieu où il peut être, c'eſt ce que je n'ai pu découvrir.

Le ſultan des Indes fut obligé de ſe contenter de cette réponſe, qui le laiſſa à-peu-près dans la même inquiétude qu'auparavant ſur le ſort du prince ſon fils.

Pour revenir au prince Ahmed, il entretint la fée Pari-Banou ſi ſouvent du ſultan ſon père, ſans parler davantage du déſir qu'il avoit de le voir, que cette affectation lui fit comprendre quel étoit ſon deſſein. Ainſi, comme elle ſe fut apperçue de ſa retenue & de la crainte qu'il avoit de lui déplaire, après le refus qu'elle lui avoit fait, elle inféra premièrement, que l'amour qu'il avoit pour elle, dont il ne ceſſoit de lui donner des marques en toutes rencontres, étoit ſincère; enſuite,

en jugeant par elle-même de l'injuſtice qu'il y auroit de faire violence à un fils ſur ſa tendreſſe pour un père, en voulant le forcer au penchant naturel qui l'y portoit, elle réſolut de lui accorder ce qu'elle voyoit bien qu'il déſiroit toujours ardemment.

Elle lui dit un jour : Prince, la permiſſion que vous m'aviez demandée d'aller voir le ſultan votre père, m'avoit donné une juſte crainte que ce ne fût un prétexte pour me donner une marque de votre inconſtance & pour m'abandonner, & je n'ai pas eu d'autre motif que celui-là pour vous la refuſer ; mais aujourd'hui, auſſi pleinement convaincue par vos actions que par vos paroles, que je peux me repoſer ſur votre conſtance & ſur la fermeté de votre amour, je change de ſentiment, & je vous accorde cette permiſſion, ſous une condition néanmoins, qui eſt de me jurer auparavant que votre abſence ne ſera pas longue, & que vous reviendrez bientôt. Cette condition ne doit pas vous faire de peine, comme ſi je l'exigeois de vous par défiance ; je ne le fais que parce que je ſais qu'elle ne vous en fera pas, après la conviction où je ſuis, comme je viens de vous le témoigner, de la ſincérité de votre amour.

Le prince Ahmed voulut ſe jeter aux pieds

de la fée, pour lui mieux marquer combien il étoit pénétré de reconnoiſſance; mais elle l'en empêcha. Ma ſultane, dit-il, je connois tout le prix de la grâce que vous me faites, mais les paroles me manquent pour vous en remercier auſſi dignement que je le ſouhaiterois. Suppléez à mon impuiſſance, je vous en conjure, & quoique vous puiſſiez vous en dire à vous-même, ſoyez perſuadée que j'en penſe encore davantage. Vous avez eu raiſon de croire que le ſerment que vous exigez de moi ne me feroit pas de peine. Je vous le fais d'autant plus volontiers, qu'il n'eſt pas poſſible déſormais que je vive ſans vous. Je vais donc partir, & la diligence que j'apporterai à revenir, vous fera connoître que je l'aurai fait, non pas par la crainte de me rendre parjure ſi j'y manquois, mais parce que j'aurai ſuivi mon inclination, qui eſt de vivre avec vous toute ma vie inſéparablement; & ſi je m'en éloigne quelquefois ſous votre bon plaiſir, j'éviterai le chagrin que pourroit me cauſer une trop longue abſence.

Pari-Banou fut d'autant plus charmée de ces ſentimens du prince Ahmed, qu'ils la délivrèrent des ſoupçons qu'elle s'étoit formés contre lui, par la crainte que ſon empreſſe-

ment à vouloir aller voir le ſultan des Indes, ne fût un prétexte ſpécieux pour renoncer à la foi qu'il lui avoit promiſe. Prince, lui dit-elle, partez quand il vous plaira; mais auparavant, ne trouvez pas mauvais que je vous donne quelques avis ſur la manière dont il eſt bon que vous vous comportiez dans votre voyage. Premièrement, je ne crois pas qu'il ſoit à propos que vous parliez de notre mariage au ſultan votre père, ni de ma qualité, non plus que du lieu où vous vous êtes établi, & où vous demeurez depuis que vous êtes éloigné de lui. Priez-le de ſe contenter d'apprendre que vous êtes heureux, que vous ne déſirez rien davantage, & que le ſeul motif qui vous aura amené, eſt celui de faire ceſſer les inquiétudes où il pouvoit être au ſujet de votre deſtinée. Pour l'accompagner enfin, elle lui donna vingt cavaliers bien montés & bien équipés. Quand tout fut prêt, le prince Ahmed prit congé de la fée en l'embraſſant & en renouvelant la promeſſe de revenir inceſſamment. On lui amena le cheval qu'elle lui avoit fait tenir prêt : outre qu'il étoit richement harnaché, il étoit auſſi plus beau & de plus grand prix qu'aucun qu'il y eût dans les écuries du ſultan des Indes. Il le

monta de bonne grâce, avec un grand plaiſir de la fée; & après lui avoir donné le dernier adieu, il partit.

Comme le chemin qui conduiſoit à la capitale des Indes n'étoit pas long, le prince Ahmed mit peu de temps à y arriver. Dès qu'il y entra, le peuple, joyeux de le revoir, le reçut avec acclamation, & la plupart ſe détachèrent & l'accompagnèrent en foule juſqu'à l'appartement du ſultan. Le ſultan le reçut & l'embraſſa avec une grande joie, en ſe plaignant néanmoins d'une manière qui partoit de ſa tendreſſe paternelle, de l'affliction où une ſi longue abſence l'avoit jeté; & cette abſence, ajouta-t-il, m'a été d'autant plus douloureuſe, qu'après ce que le ſort avoit décidé à votre déſavantage en faveur du prince Ali votre frère, j'avois lieu de craindre que vous ne vous fuſſiez porté à quelqu'action de déſeſpoir.

Sire, reprit le prince Ahmed, je laiſſe à conſidérer à votre majeſté, ſi après avoir perdu Nourounnihar, qui avoit été l'unique objet de mes ſouhaits, je pouvois me réſoudre à être témoin du bonheur du prince Ali. Si j'euſſe été capable d'une indignité de cette nature, qu'eût-on penſé de mon amour à la cour & à la ville, & qu'en eût

penſé votre majeſté elle-même ? L'amour eſt une paſſion qu'on n'abandonne pas quand on le veut ; elle domine, elle maîtriſe, & ne donne pas le temps à un véritable amant de faire uſage de ſa raiſon. Votre majeſté ſait qu'en tirant ma flèche, il m'arriva une choſe ſi extraordinaire, que jamais elle n'eſt arrivée à perſonne ; ſavoir, que, quoique dans une plaine auſſi unie & auſſi dégagée que celle des exercices des chevaux, il ne fut pas poſſible de trouver la flèche que j'avois tirée ; ce qui fit que je perdis une cauſe dont la juſtice n'étoit pas moins dûe à mon amour, qu'elle l'étoit aux princes mes frères. Vaincu par le caprice du ſort, je ne perdis pas le temps en des plaintes inutiles. Pour ſatisfaire mon eſprit inquiet ſur cette aventure, que je ne comprenois pas, je m'éloignai de mes gens ſans qu'ils s'en apperçuſſent, & je retournai ſeul ſur le lieu pour chercher ma flèche. Je la cherchai en-deçà, au-delà, à droite, à gauche de l'endroit où je ſavois que celles du prince Houſſain & du prince Ali avoient été ramaſſées, & où il me ſembloit que la mienne devoit être tombée ; mais la peine que je pris fut inutile. Je ne me rebutai pas, je pourſuivis ma recherche en continuant de marcher en avant

ſur le terrein, à-peu-près en droite ligne où je m'imaginois qu'elle pouvoit être tombée. J'avois déjà fait plus d'une lieue, toujours en jetant les yeux de côté & d'autre, & même en me détournant de temps en temps pour aller reconnoître la moindre choſe qui me donnoit l'idée d'une flèche, quand je fis réflexion qu'il n'étoit pas poſſible que la mienne fût venue ſi loin : je m'arrêtai, & je me demandai à moi-même ſi j'avois perdu l'eſprit & ſi j'étois dépourvu de bon ſens au point de me flatter d'avoir eu la force de pouſſer une flèche à une ſi longue diſtance, qu'aucun de nos héros les plus anciens & les plus renommés par leur force n'avoit jamais eue. Je fis ce raiſonnement, & j'étois près d'abandonner mon entrepriſe ; mais quand je voulus exécuter ma réſolution, je me ſentis entraîné comme malgré moi ; & après avoir marché quatre lieues, juſqu'où la plaine eſt terminée par des rochers, j'apperçus une flèche ; je courus, je la relevai, & je reconnus que c'étoit celle que j'avois tirée, mais qui n'avoit pas été trouvée ni dans le lieu, ni dans le temps qu'il le falloit. Ainſi, bien loin de penſer que votre majeſté m'eût fait une injuſtice en prononçant pour le prince Ali, j'interprétai ce qui m'étoit

arrivé tout autrement, & je ne doutai pas qu'en cela il n'y eût un myſtère à mon avantage, ſur lequel je ne devois rien oublier pour en avoir l'éclairciſſement, & j'eus cet éclairciſſement ſans m'éloigner trop de l'endroit; mais c'eſt un autre myſtère ſur lequel je ſupplie votre majeſté de ne pas trouver mauvais que je demeure dans le ſilence, & de ſe contenter d'apprendre par ma bouche que je ſuis heureux & content de mon bonheur. Au milieu de ce bonheur, comme la ſeule choſe qui le troubloit & qui étoit capable de le troubler, étoit l'inquiétude où je ne doutois pas que votre majeſté ne fût au ſujet de ce que je pouvois être devenu depuis que j'ai diſparu & que je me ſuis éloigné de la cour; j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de venir vous en délivrer, & je n'ai pas voulu y manquer. Voilà le motif unique qui m'amène; la ſeule grâce que je demande à votre majeſté, c'eſt de me permettre de venir de temps en temps lui rendre mes reſpects, & apprendre des nouvelles de l'état de ſa ſanté.

Mon fils, répondit le ſultan des Indes, je ne puis vous refuſer la permiſſion que vous me demandez; j'aurois beaucoup mieux aimé néanmoins que vous euſſiez pu vous réſou-

dre à demeurer auprès de moi. Apprenez-moi au moins où je pourrois avoir de vos nouvelles, toutes les fois que vous pourriez manquer à venir m'en apprendre vous-même, ou que votre préſence ſeroit néceſſaire. Sire, repartit le prince Ahmed, ce que votre majeſté me demande fait partie du myſtère dont je lui ai parlé; je la ſupplie de vouloir bien que je garde auſſi le ſilence ſur ce point: je me rendrai ſi fréquemment à mon devoir, que je crains plutôt de me rendre importun, que de lui donner lieu de m'accuſer de négligence, quand ma préſence ſera néceſſaire.

Le ſultan des Indes ne preſſa pas davantage le prince Ahmed ſur cet article; il lui dit: Mon fils, je ne veux pas pénétrer plus avant dans votre ſecret, je vous en laiſſe entièrement le maître, pour vous dire que vous ne pouviez me faire un plus grand plaiſir que de venir me rendre, par votre préſence, la joie dont je n'avois pas été ſuſceptible depuis ſi long-temps, & que vous ſerez le bien-venu toutes les fois que vous pourrez venir, ſans préjudice de vos occupations ou de vos plaiſirs.

Le prince Ahmed ne demeura pas plus de trois jours à la cour du ſultan ſon père, il en partit le quatrième de bon matin; & la

fée Pari-Banou le revit avec d'autant plus de joie, qu'elle ne s'attendoit pas qu'il dût revenir ſitôt ; & ſa diligence fit qu'elle ſe condamna elle-même de l'avoir ſoupçonné capable de manquer à la fidélité qu'il lui devoit, & qu'il lui avoit promiſe ſi ſolemnellement. Elle ne le diſſimula pas au prince ; elle lui avoua franchement ſa foibleſſe, & lui en demanda pardon. Alors l'union des deux amans fut ſi parfaite, que ce que l'un vouloit, l'autre le vouloit de même.

Un mois après le retour du prince Ahmed, comme la fée Pari-Banou eut remarqué que depuis ce temps-là, ce prince qui n'avoit pas manqué de lui faire le récit de ſon voyage & de lui parler de l'entretien qu'il avoit eu avec le ſultan ſon père, dans lequel il lui avoit demandé la permiſſion de venir le voir de temps en temps, que ce prince, dis-je, ne lui avoit parlé du ſultan non plus que s'il n'eût pas été au monde, au lieu qu'auparavant il lui en parloit ſi ſouvent, elle jugea qu'il s'en abſtenoit par la conſidération qu'il avoit pour elle. Delà elle prit occaſion un jour de lui tenir ce diſcours : Prince, dites-moi, avez-vous mis le ſultan votre père en oubli ? Ne vous ſouvenez-vous plus de la promeſſe que vous lui avez faite, d'aller le

voir de temps en temps ? Pour moi, je n'ai pas oublié ce que vous m'en avez dit à votre retour, & je vous en fais ſouvenir, afin que vous n'attendiez pas plus long-temps à vous acquitter de votre promeſſe pour la première fois.

Madame, reprit le prince Ahmed, ſur le même ton enjoué que la fée, comme je ne me ſens pas coupable de l'oubli dont vous me parlez, j'aime mieux ſouffrir le reproche que vous me faites, ſans l'avoir mérité, que de m'être expoſé à un refus, en vous marquant à contre-temps de l'empreſſement pour obtenir une choſe qui eut pu vous faire de la peine à me l'accorder. Prince, lui dit la fée, je ne veux pas que vous ayez davantage de ces égards pour moi, & afin que ſemblable choſe n'arrive plus, puiſqu'il y a un mois que vous n'avez vu le ſultan des Indes votre père, il me ſemble que vous ne devez pas mettre, entre les viſites que vous aurez à lui rendre, un plus long intervalle que d'un mois. Commencez donc dès demain, & continuez de même de mois en mois, ſans qu'il ſoit beſoin que vous m'en parliez, ou que vous attendiez que je vous en parle; j'y conſens très-volontiers.

Le prince Ahmed partit le lendemain avec

la même ſuite, mais plus leſte, & lui-même monté, équipé & habillé plus magnifiquement que la première fois ; & il fut reçu par le ſultan avec la même joie & avec la même ſatisfaction. Il continua pluſieurs mois à lui rendre viſite, & toujours dans un équipage plus riche & plus éclatant.

A la fin, quelques viſirs, favoris du ſultan, qui jugèrent de la grandeur & de la puiſſance du prince Ahmed, par les échantillons qu'il en faiſoit paroître, abusèrent de la liberté que le ſultan leur donnoit de lui parler, pour lui faire naître de l'ombrage contre lui. Ils lui repréſentèrent qu'il étoit de la bonne prudence qu'il sût où le prince ſon fils faiſoit ſa retraite, d'où il prenoit de quoi faire une ſi grande dépenſe, lui à qui il n'avoit aſſigné ni apanage, ni revenu fixe, qui ſembloit ne venir à la cour que pour le braver en affectant de faire voir qu'il n'avoit pas beſoin de ſes libéralités pour vivre en prince ; & qu'enfin il étoit à craindre qu'il ne fît ſoulever les peuples pour attenter à le détrôner.

Le ſultan des Indes, qui étoit bien éloigné de penſer que le prince Ahmed fût capable de former un deſſein auſſi pernicieux que celui que les favoris prétendoient lui faire

accroire, leur dit : Vous vous moquez, mon fils m'aime, & je ſuis d'autant plus sûr de ſa tendreſſe & de ſa fidélité, que je ne me ſouviens pas de lui avoir donné le moindre ſujet d'être mécontent de moi.

Sur ces dernières paroles, un des favoris prit occaſion de lui dire : Sire, quoique votre majeſté, au jugement général des plus ſenſés, n'ait pu prendre un meilleur parti que celui qu'elle a pris pour mettre d'accord les trois princes, au ſujet du mariage de la princeſſe Nourounnihar, qui ſait ſi le prince Ahmed s'eſt ſoumis à la déciſion du ſort avec la même réſignation que le prince Houſſain? Ne peut-il pas s'être imaginé qu'il la méritoit ſeul, & que votre majeſté, au lieu de la lui accorder préférablement à ſes aînés, lui a fait une injuſtice en remettant la choſe à ce qui en ſeroit décidé par le ſort ?

Votre majeſté peut dire, ajouta le malicieux favori, que le prince Ahmed ne donne aucune marque de mécontentement, que nos frayeurs ſont vaines, que nous nous alarmons trop facilement, & que nous avons tort de lui ſuggérer des ſoupçons de cette nature contre un prince de ſon ſang, qui peut-être n'ont pas de fondement; mais, ſire, pourſuivit le favori, peut-être auſſi que ces ſoupçons

ſoupçons ſont bien fondés. Votre majeſté n'ignore pas que, dans une affaire auſſi délicate & auſſi importante, il faut s'attacher au parti le plus sûr; qu'elle conſidère que la diſſimulation de la part du prince peut l'amuſer & la tromper, & que le danger eſt d'autant plus à craindre, qu'il ne paroît pas que le prince Ahmed ſoit fort éloigné de ſa capitale. En effet, ſi elle y a fait la même attention que nous, elle a pu obſerver que toutes les fois qu'il arrive, lui & ſes gens ſont frais, leurs habillemens & les houſſes des chevaux, avec leurs ornemens, ont le même éclat que s'ils ne faiſoient que de ſortir de la main de l'ouvrier. Leurs chevaux même ne ſont pas plus haraſſés que s'ils ne venoient que de la promenade. Ces marques du voiſinage du prince Ahmed ſont ſi évidentes, que nous croirions manquer à notre devoir, ſi nous ne lui en faiſions notre humble remontrance, afin que pour ſa propre conſervation, & pour le bien de ſes états; elle y ait tel égard qu'elle jugera à propos.

Quand le favori eut achevé ce long diſcours, le ſultan, en mettant fin à l'entretien, dit: Quoiqu'il en ſoit, je ne crois pas que mon fils Ahmed ſoit auſſi méchant que vous voulez me le perſuader; je ne laiſſe pas

néanmoins de vous être obligé de vos conſeils, & je ne doute pas que vous ne me les donniez avec bonne intention.

Le ſultan des Indes parla de la ſorte à ſes favoris, ſans leur faire connoître que leurs diſcours euſſent fait impreſſion ſur ſon eſprit. Il ne laiſſa pas néanmoins d'en être alarmé, & il réſolut de faire obſerver les démarches du prince Ahmed, ſans en donner connoiſſance à ſon grand-viſir; il fit venir la magicienne, qui fut introduite par une porte ſecrète du palais, & amenée juſques dans ſon cabinet. Il lui dit: Tu m'as dit la vérité, quand tu m'as aſſuré que mon fils Ahmed n'étoit pas mort, & je t'en ai obligation; il faut que tu me faſſes un autre plaiſir. Depuis que je l'ai retrouvé, & qu'il vient à ma cour de mois en mois, je n'ai pu obtenir de lui qu'il m'apprît en quel lieu il s'eſt établi, & je n'ai pas voulu le gêner pour lui tirer ſon ſecret malgré lui; mais je te crois aſſez habile pour faire enſorte que ma curioſité ſoit ſatisfaite, ſans que ni lui, ni perſonne de ma cour en ſache rien. Tu ſais qu'il eſt ici; & comme il a coutume de s'en retourner ſans prendre congé de moi, non plus que d'aucun de ma cour, ne perds pas de temps, vas dès aujourd'hui ſur ſon chemin, & obſerve-

le ſi bien que tu ſaches où il ſe retire, & que tu m'en apportes la réponſe.

En ſortant du palais du ſultan, comme la magicienne avoit appris en quel endroit le prince Ahmed avoit trouvé ſa flèche, dès l'heure même elle y alla, & elle ſe cacha près des rochers, de manière qu'elle ne pouvoit pas être apperçue.

Le lendemain le prince Ahmed partit dès la pointe du jour, ſans avoir pris congé ni du ſultan, ni d'aucun courtiſan, ſelon ſa coutume. La magicienne le vit venir, & elle le conduiſit des yeux juſqu'à ce qu'elle le perdît de vue lui & ſa ſuite.

Comme les rochers formoient une barrière inſurmontable aux mortels, ſoit à pied, ſoit à cheval, tant ils étoient eſcarpés; la magicienne jugea de deux choſes l'une, ou que le prince ſe retiroit dans une caverne, ou dans quelque lieu ſouterrain, où des génies & des fées faiſoient leur demeure. Quand elle eut jugé que le prince & ſes gens devoient avoir diſparu & être rentrés dans la caverne ou dans le ſouterrain qu'elle s'étoit imaginé, elle ſortit du lieu où elle s'étoit cachée, & alla droit à l'enfoncement où elle les avoit vu entrer; elle y entra, & en avançant juſqu'où il ſe terminoit par pluſieurs détours,

elle regarda de tous les côtés, en allant & en revenant plusieurs fois sur ses pas. Mais, nonobstant sa diligence, elle n'apperçut aucune ouverture de caverne, non plus que la porte de fer qui n'avoit pas échappé à la recherche du prince Ahmed; c'est que cette porte étoit apparente pour les hommes seulement, & particulièrement pour certains hommes dont la présence pouvoit être agréable à la fée Pari-Banou, & nullement pour les femmes.

La magicienne qui vit que la peine qu'elle se donnoit étoit inutile, fut obligée de se contenter de la découverte qu'elle venoit de faire. Elle revint en rendre compte au sultan; & en achevant de lui faire le récit de ses démarches, elle ajouta: Sire, comme votre majesté peut le comprendre après ce que je viens d'avoir l'honneur de lui marquer, il ne me sera pas difficile de lui donner toute la satisfaction qu'elle peut désirer touchant la conduite du prince Ahmed. Je ne lui dirai pas dès-à-présent ce que j'en pense; j'aime mieux le lui faire connoître d'une manière qu'elle ne puisse pas en douter. Pour y venir, je ne lui demande que du temps & de la patience, avec la permission de me laisser faire, sans s'informer des moyens dont j'ai besoin de me servir.

Le ſultan prit en bonne part les meſures que la magicienne prenoit avec lui. Il lui dit : Tu es la maîtreſſe, vas, & fais comme tu le jugeras à propos, j'attendrai avec patience l'effet de tes promeſſes. Et afin de l'encourager, il lui fit préſent d'un diamant d'un très-grand prix, en lui diſant que c'étoit en attendant qu'il la récompensât pleinement, quand elle auroit achevé de lui rendre le ſervice important dont il ſe repoſoit ſur ſon habileté.

Comme le prince Ahmed, depuis qu'il avoit obtenu de la fée Pari-Banou la permiſſion d'aller faire ſa cour au ſultan des Indes, n'avoit pas manqué d'être régulier à s'en acquitter une fois le mois ; la magicienne qui ne l'ignoroit pas, attendit que le mois qui couroit fût achevé. Un jour ou deux avant qu'il finît, elle ne manqua pas de ſe rendre au pied des rochers, à l'endroit où elle avoit perdu de vue le prince & ſes gens, & elle attendit là dans l'intention d'exécuter le projet qu'elle avoit imaginé.

Dès le lendemain le prince Ahmed ſortit à ſon ordinaire par la porte de fer, avec la même ſuite qui avoit coutume de l'accompagner, & il arriva près de la magicienne, qu'il ne connoiſſoit pas pour ce qu'elle étoit ;

comme il eut apperçu qu'elle étoit couchée, la tête appuyée ſur le roc, & qu'elle ſe plaignoit comme une perſonne qui ſouffroit beaucoup, la compaſſion fit qu'il ſe détourna pour s'approcher d'elle, & qu'il lui demanda quel étoit ſon mal, & ce qu'il pouvoit faire pour la ſoulager.

La magicienne artificieuſe, ſans lever la tête, en regardant le prince d'une manière à augmenter la compaſſion dont il étoit déjà touché, répondit par des paroles entrecoupées, comme par une grande difficulté de reſpirer, qu'elle étoit partie de chez elle pour aller à la ville, & que dans le chemin elle avoit été attaquée d'une fiévre violente; que les forces à la fin lui avoient manqué, & qu'elle avoit été contrainte de s'arrêter, & de demeurer dans l'état où il la voyoit, dans un lieu éloigné de toute habitation, & ainſi ſans eſpérance d'être ſecourue.

Bonne femme, reprit le prince Ahmed, vous n'êtes pas auſſi éloignée du ſecours dont vous avez beſoin que vous le croyez; je ſuis prêt de vous le faire éprouver, & de vous mettre fort près d'ici dans un lieu où l'on aura pour vous, non-ſeulement tout le ſoin poſſible, mais même où vous trouverez une

prompte guériſon ; pour cela, vous n'avez qu'à vous lever, & qu'à ſouffrir qu'un de mes gens vous prenne en croupe.

A ces paroles du prince Ahmed, la magicienne qui ne feignoit d'être malade que pour apprendre où il demeuroit, ce qu'il faiſoit, & quel étoit ſon ſort, ne refuſa pas le bienfait qu'il lui offrit de ſi bonne grâce ; & pour marquer qu'elle acceptoit l'offre, plutôt par ſon action que par des paroles, en feignant que la violence de ſa maladie prétendue l'en empêchoit, elle fit des efforts pour ſe lever. En même-temps deux cavaliers du prince mirent pied à terre, l'aidèrent à ſe lever ſur ſes pieds, & la mirent en croupe derrière un autre cavalier. Pendant qu'ils remontoient à cheval, le prince qui rebrouſſa chemin ſe mit à la tête & arriva bientôt à la porte de fer, qui fut ouverte par un des cavaliers qui s'étoit avancé : il entra ; & quand il fut arrivé dans la cour du palais de la fée, ſans mettre pied à terre, il détacha un de ſes cavaliers pour l'avertir qu'il vouloit lui parler.

La fée Pari-Banou fit d'autant plus de diligence à venir, qu'elle ne comprenoit pas quel motif avoit pu obliger le prince Ahmed à revenir ſitôt ſur ſes pas. Sans lui donner

le temps de lui demander quel étoit ce motif : Ma princeſſe, lui dit le prince, en lui montrant la magicienne que deux de ſes gens venoient de mettre à terre, & qui la ſoutenoient par-deſſous les bras, je vous prie d'avoir pour cette bonne femme la même compaſſion que moi. Je viens de la trouver dans l'état où vous la voyez, & je lui ai promis l'aſſiſtance dont elle a beſoin. Je vous la recommande, perſuadé que vous ne l'abandonnerez pas, autant par votre propre inclination, qu'en conſidération de ma prière.

La fée Pari-Banou qui avoit eu les yeux attachés ſur la prétendue malade, pendant que le prince Ahmed lui parloit, commanda à deux de ſes femmes qui l'avoient ſuivie, de la prendre d'entre les mains des deux cavaliers, de la mener dans un appartement du palais, & de prendre pour elle le même ſoin qu'elles prendroient pour ſa propre perſonne.

Pendant que les deux femmes exécutoient l'ordre qu'elles venoient de recevoir, Pari-Banou s'approcha du prince Ahmed, & en baiſſant la voix : Prince, dit-elle, je loue votre compaſſion digne de vous & de votre naiſſance, & je me fais un grand plaiſir de

correſpondre à votre bonne intention ; mais vous me permettrez de vous dire que je crains fort que cette bonne intention ne ſoit mal récompenſée. Il ne me paroît pas que cette femme ſoit auſſi malade qu'elle le fait paroître, & je ſuis fort trompée ſi elle n'eſt pas apoſtée exprès pour vous donner de grandes mortifications. Mais que cela ne vous afflige pas ; & quoique l'on puiſſe machiner contre vous, perſuadez-vous que je vous délivrerai de tous les pièges que l'on pourra vous tendre, allez & pourſuivez votre voyage.

Ce diſcours de la fée n'alarma pas le prince Ahmed : Ma princeſſe, reprit-il, comme je ne me ſouviens pas d'avoir fait de mal à perſonne, & que je n'ai pas deſſein d'en faire, je ne crois pas auſſi que perſonne ait la penſée de m'en cauſer. Quoiqu'il en puiſſe être, je ne ceſſerai pas de faire le bien toutes les fois que l'occaſion ſe préſentera. En achevant, il prit congé de la fée ; & en ſe ſéparant il reprit ſon chemin, qu'il avoit interrompu à l'occaſion de la magicienne, & en peu de temps il arriva avec ſa ſuite à la cour du ſultan des Indes, qui le reçut à-peu-près à ſon ordinaire, en ſe contraignant autant qu'il lui étoit poſſible, pour ne

rien faire paroître du trouble cauſé par des ſoupçons que les diſcours de ſes favoris lui avoient fait naître.

Les deux femmes, cependant, que la fée Pari-Banou avoit chargées de ſes ordres, avoient mené la magicienne dans un très-bel appartement & meublé richement. D'abord elles la firent aſſeoir ſur un ſopha, où, pendant qu'elle étoit appuyée contre un couſſin de brocard à fond d'or, elles préparèrent devant elle, ſur le même ſopha, un lit dont les matelas de ſatin étoient relevés d'une broderie en ſoie, les draps d'une toile des plus fines, & la couverture de drap d'or. Quand elles l'eurent aidée à ſe coucher, car la magicienne continuoit de feindre que l'accès de fièvre dont elle étoit attaquée la tourmentoit de manière qu'elle ne pouvoit s'aider elle-même; alors, dis-je, une des deux femmes ſortit & revint peu de temps après avec une porcelaine des plus fines à la main, pleine d'une liqueur. Elle la préſenta à la magicienne, pendant que l'autre femme l'aidoit à ſe mettre ſur ſon ſéant : Prenez cette liqueur, dit-elle, c'eſt de l'eau de la fontaine des lions, remède ſouverain pour quelque fièvre que ce ſoit. Vous en verrez l'effet en moins d'une heure de temps.

La magicienne, pour mieux feindre, ſe fit prier long-temps, comme ſi elle eût eu une répugnance inſurmontable à prendre cette potion. Elle prit enfin la porcelaine, & elle avala la liqueur en ſecouant la tête, comme ſi elle ſe fût fait une grande violence. Quand elle ſe fut recouchée, les deux femmes la couvrirent bien : Demeurez en repos, lui dit celle qui avoit apporté la potion, & même dormez ſi l'envie vous en prend. Nous allons vous laiſſer, & nous eſpérons de vous trouver parfaitement guérie quand nous reviendrons environ dans une heure.

La magicienne qui n'étoit pas venue pour faire la malade long-temps, mais uniquement pour épier où étoit la retraite du prince Ahmed, & ce qui pouvoit l'avoir obligé de renoncer à la cour du ſultan ſon père, & qui en étoit déjà informée ſuffiſamment, eut volontiers déclaré dès-lors que la potion avoit fait ſon effet, tant elle avoit d'envie de retourner & d'informer le ſultan du bon ſuccès de la commiſſion dont il l'avoit chargée. Mais comme on ne lui avoit pas dit que la potion fît effet ſur le champ, il fallut malgré elle qu'elle attendît le retour des deux femmes.

Les deux femmes vinrent dans le temps

qu'elles avoient dit, & elles trouvèrent la magicienne levée, habillée ſur le ſopha, qui ſe leva en les voyant entrer : O l'admirable potion, s'écria-t-elle, elle a fait ſon effet bien plutôt que vous ne me l'aviez dit, & je vous attendois avec impatience il y a déjà du temps, pour vous prier de me mener à votre charitable maîtreſſe, afin que je la remercie de ſa bonté, dont je lui ſerai obligée éternellement, & que guérie comme par un miracle, je ne perde pas de temps pour continuer mon voyage.

Les deux femmes, fées comme leur maîtreſſe, après avoir marqué à la magicienne la part qu'elles prenoient à la joie qu'elle avoit de ſa prompte guériſon, marchèrent devant elle pour lui montrer le chemin, & la menèrent au travers de pluſieurs appartemens, tous plus ſuperbes que celui d'où elle ſortoit, dans le ſallon le plus magnifique & le plus richement meublé de tout le palais.

Pari-Banou étoit dans ce ſallon, aſſiſe ſur un trône d'or maſſif, enrichi de diamans, de rubis & de perles d'une groſſeur extraordinaire ; & à droite & à gauche accompagnée d'un grand nombre de fées, toutes d'une beauté charmante & habillées très-

richement. A la vue de tant d'éclat & de majeſté, la magicienne ne fut pas ſeulement éblouie, mais elle demeura ſi fort interdite, qu'après s'être proſternée devant le trône, il ne lui fut pas poſſible d'ouvrir la bouche pour remercier la fée, comme elle ſe l'étoit propoſé. Pari-Banou lui en épargna la peine. Bonne-femme, dit-elle, je ſuis bien-aiſe que l'occaſion de vous obliger ſe ſoit préſentée, & de vous voir en état de pourſuivre votre chemin. Je ne vous retiens pas; mais auparavant vous ne ſerez pas fâchée de voir mon palais. Allez avec mes femmes, elles vous accompagneront & vous le feront voir.

La magicienne, toujours interdite, ſe proſterna une ſeconde fois le front ſur le tapis qui couvroit le bas du trône, en prenant congé, ſans avoir la force ni la hardieſſe de proférer une ſeule parole, & elle ſe laiſſa conduire par les deux fées qui l'accompagnoient. Elle vit avec étonnement, & avec des exclamations continuelles, les mêmes appartemens pièce à pièce, les mêmes richeſſes, la même magnificence que la fée Pari-Banou elle-même avoit fait obſerver au prince Ahmed la première fois qu'il s'étoit préſenté devant elle, comme nous l'avons vu. Et ce qui lui donna le plus d'admiration,

fut qu'après avoir vu tout le contenu du palais, les deux fées lui dirent que tout ce qu'elle venoit d'admirer, n'étoit qu'un échantillon de la grandeur & de la puiſſance de leur maîtreſſe, & que dans l'étendue de ſes états, elle avoit d'autres palais dont elle ne pouvoit dire le nombre, tous d'une architecture & d'un modèle différent, non moins ſuperbes & magnifiques. En l'entretenant de pluſieurs autres particularités, elles la conduiſirent juſqu'à la porte de fer par où le prince Ahmed l'avoit amenée, l'ouvrirent, & lui dirent qu'elles lui ſouhaitoient un heureux voyage, après qu'elle eut pris congé d'elles, & qu'elle les eut remerciées de la peine qu'elles s'étoient donnée.

Après avoir avancé quelques pas, la magicienne ſe retourna pour obſerver la porte & pour la reconnoître; mais elle la chercha en vain; elle étoit devenue inviſible pour elle, de même que pour toute autre femme, comme nous l'avons remarqué. Ainſi, à la réſerve de cette ſeule circonſtance, elle ſe rendit auprès du ſultan, aſſez contente d'elle-même, de s'être ſi bien acquittée, de la manière qu'elle l'avoit projeté, de la commiſſion dont elle avoit été chargée. Quand elle fut arrivée à la capitale, elle alla, par

des rues détournées, ſe faire introduire par la même porte ſecrète du palais. Le ſultan, averti de ſon arrivée, la fit venir; & comme il la vit paroître avec un viſage ſombre, il jugea qu'elle n'avoit pas réuſſi, & il lui dit: A te voir, je juge que ton voyage a été inutile, & que tu ne m'apportes pas l'éclairciſſement que j'attendois de ta diligence.

Sire, reprit la magicienne, votre majeſté me permettra de lui repréſenter que ce n'eſt pas à me voir qu'elle doit juger ſi je me ſuis bien comportée dans l'exécution de l'ordre dont elle m'a honorée, mais ſur le rapport ſincère de ce que j'ai fait & de tout ce qui m'eſt arrivé, en n'oubliant rien pour me rendre digne de ſon approbation. Ce qu'elle peut remarquer de ſombre dans mon viſage, vient d'une autre cauſe que celle de n'avoir pas réuſſi, en quoi j'eſpère que votre majeſté trouvera qu'elle a lieu d'être contente. Je ne lui dis pas quelle eſt cette cauſe; le récit que j'ai à lui faire, ſi elle a la patience de m'écouter, la lui fera connoître.

Alors la magicienne raconta au ſultan des Indes de quelle manière, en feignant d'être malade, elle avoit fait enſorte que le prince Ahmed, touché de compaſſion, l'avoit fait mener dans un lieu ſouterrain, préſentée &

recommandée lui-même à une fée d'une beauté à laquelle il n'y en avoit pas de comparable dans l'univers, en la priant de vouloir bien contribuer de ſes ſoins à lui rendre la ſanté. Elle lui marqua enſuite avec quelle complaiſance la fée avoit auſſitôt donné ordre à deux des fées qui l'accompagnoient, de ſe charger d'elle, & de ne la pas abandonner qu'elle n'eût recouvré la ſanté ; ce qui lui avoit fait connoître qu'une ſi grande condeſcendance ne pouvoit venir que de la part d'une épouſe pour un époux. La magicienne ne manqua pas de lui exagérer la ſurpriſe où elle avoit été à la vue de la façade du palais de la fée, à laquelle elle ne croyoit pas qu'il y eût rien d'égal au monde, pendant que les deux fées l'y menoient par-deſſous les bras, l'une d'un côté, l'autre de l'autre, comme une malade, telle qu'elle feignoit de l'être, qui n'eût pu ſe ſoutenir ni marcher ſans leur ſecours. Elle lui fit un détail de leur empreſſement à la ſoulager quand elle fut dans l'appartement où elles l'avoient conduite, de la potion qu'on lui avoit fait prendre, de la prompte guériſon qui s'étoit enſuivie, mais feinte de même que la maladie, quoiqu'elle ne doutât pas de la vertu de la potion ; de la majeſté de la fée aſſiſe

ſur un trône tou brillant de pierreries, dont la valeur ſurpaſſoit toutes les richeſſes du royaume des Indes; & enfin des autres richeſſes immenſes & hors de toute ſupputation, tant en général qu'en particulier, qui étoient renfermées dans la vaſte capacité du palais.

La magicienne acheva en cet endroit le récit du ſuccès de ſa commiſſion; & en continuant ſon diſcours: Sire, pourſuivit-elle, que penſe votre majeſté de ces richeſſes inouies de la fée? Peut-être dira-t-elle qu'elle en eſt dans l'admiration, & qu'elle ſe réjouit de la haute fortune du prince Ahmed ſon fils, qui en jouit en commun avec la fée. Pour moi, ſire, je ſupplie votre majeſté de me pardonner, ſi je prends la liberté de lui remontrer que j'en penſe autrement, & même que j'en ſuis dans l'épouvante, quand je conſidère le malheur qui peut lui en arriver; & c'eſt ce qui fait le ſujet de l'inquiétude où je ſuis, que je n'ai pu ſi bien diſſimuler qu'elle ne s'en ſoit apperçue. Je veux croire que le prince Ahmed par ſon bon naturel n'eſt pas capable de lui-même de rien entreprendre contre votre majeſté: mais qui peut répondre que la fée par ſes attraits, par ſes careſſes & par le pouvoir qu'elle a

déjà acquis ſur l'eſprit de ſon époux, ne lui inſpirera pas le pernicieux deſſein de la ſupplanter, & de s'emparer de la couronne du royaume des Indes ? C'eſt à votre majeſté à faire toute l'attention que mérite une affaire d'une auſſi grande importance.

Quelque perſuadé que fût le ſultan des Indes du bon naturel du prince Ahmed, il ne laiſſa pas d'être ému par le diſcours de la magicienne. Il lui dit, en la congédiant : Je te remercie de la peine que tu t'es donnée, & de ton avis ſalutaire ; j'en connois toute l'importance, qui me paroît telle que je ne puis en délibérer ſans prendre conſeil.

Quand on étoit venu annoncer au ſultan l'arrivée de la magicienne, il s'entretenoit avec les mêmes favoris qui lui avoient déjà inſpiré contre le prince Ahmed les ſoupçons que nous avons dits. Il ſe fit ſuivre par la magicienne, & il vint retrouver ſes favoris. Il leur fit part de ce qu'il venoit d'apprendre ; & après qu'il leur eut communiqué auſſi le ſujet qu'il y avoit de craindre que la fée ne fît changer l'eſprit du prince, il leur demanda de quels moyens ils croyoient qu'on pouvoit ſe ſervir pour prévenir un ſi grand mal.

L'un des favoris, en prenant la parole

pour tous, répondit : Pour prévenir ce mal, ſire, puiſque votre majeſté connoît celui qui pourroit en devenir l'auteur, qu'il eſt au milieu de ſa cour, & qu'il eſt en ſon pouvoir de le faire, elle ne devroit pas héſiter à le faire arrêter, & je ne dirai pas à lui faire ôter la vie, la choſe feroit un trop grand éclat, mais au moins à le faire enfermer dans une priſon étroite pour le reſte de ſes jours. Les autres favoris applaudirent à ce ſentiment tout d'une voix.

La magicienne qui trouva le conſeil trop violent, demanda au ſultan la permiſſion de parler; & quand il la lui eut accordée, elle dit : Sire, je ſuis perſuadée que c'eſt le bon zèle pour les intérêts de votre majeſté qui fait que ſes conſeillers lui propoſent de faire arrêter le prince Ahmed; mais ils ne trouveront pas mauvais que je leur faſſe conſidérer, qu'en arrêtant ce prince, il faudroit donc en même-temps faire arrêter ceux qui l'accompagnent; mais ceux qui l'accompagnent ſont des génies. Croyent-ils qu'il ſoit aiſé de les ſurprendre, de mettre la main ſur eux, & de ſe ſaiſir de leurs perſonnes? Ne diſparoîtroient-ils pas par la propriété qu'ils ont de ſe rendre inviſibles? & dans le moment n'iroient-ils pas informer la fée de

l'insulte qu'on auroit faite à son époux, & la fée laisseroit-elle l'insulte sans vengeance ? Mais si par quelqu'autre moyen moins éclatant, le sultan peut se mettre à couvert des mauvais desseins que le prince Ahmed pourroit avoir, sans que la gloire de sa majesté y fût intéressée, & que personne ne pût soupçonner qu'il y eût de la mauvaise intention de sa part; ne seroit-il pas plus à propos qu'elle le mît en pratique ? Si sa majesté avoit quelque confiance en mon conseil, comme les génies & les fées peuvent des choses qui sont au-dessus de la portée des hommes, elle piqueroit le prince Ahmed d'honneur, en l'engageant à lui procurer certains avantages, par l'entremise de sa fée, sous prétexte d'en tirer une grande utilité, dont il lui auroit obligation. Par exemple, toutes les fois que votre majesté veut se mettre en campagne, elle est obligée de faire une dépense prodigieuse, non-seulement en pavillons & en tentes pour elle & pour son armée, mais même en chameaux, en mulets & autres bêtes de charge, seulement pour voiturer tout cet attirail; ne pourroit-elle pas l'engager, par le grand crédit qu'il doit avoir auprès de la fée, à lui procurer un pavillon qui puisse tenir dans la main, sous

lequel cependant toute votre armée puiſſe demeurer à couvert ? Je n'en dis pas davantage à votre majeſté. Si le prince apporte le pavillon, il y a tant d'autres demandes de cette nature qu'elle pourra lui faire, qu'à la fin il faudra qu'il ſuccombe dans les difficultés, ou dans l'impoſſibilité de l'exécution, quelque fertile en moyens & en invention que puiſſe être la fée, qui vous l'a enleve par ſes enchantemens. De la ſorte, la honte fera qu'il n'oſera plus paroître, & qu'il ſera contraint de paſſer ſes jours avec ſa fée, exclus du commerce de ce monde; d'où il arrivera que votre majeſté n'aura plus rien à craindre de ſes entrepriſes, & qu'on ne pourra pas lui reprocher une action auſſi odieuſe, que celle de l'effuſion du ſang d'un fils, ou de le confiner dans une priſon perpétuelle.

Quand la magicienne eut achevé de parler, le ſultan demanda à ſes favoris s'ils avoient quelque choſe de meilleur à lui propoſer; & comme il vit qu'ils gardoient le ſilence, il ſe détermina à ſuivre le conſeil de la magicienne, comme celui qui lui paroiſſoit le plus raiſonnable, & qui d'ailleurs étoit conforme à la douceur qu'il avoit toujours ſuivie dans ſa manière de gouverner.

Le lendemain, comme le prince Ahmed ſe fut préſenté devant le ſultan ſon père, qui s'entretenoit avec ſes favoris, & qu'il eut pris place près de ſa perſonne, ſa préſence n'empêcha pas que la converſation ſur pluſieurs choſes indifférentes ne continuât encore quelque temps. Enſuite le ſultan prit la parole; & en l'adreſſant au prince Ahmed: Mon fils, dit-il, quand vous vîntes me tirer de la profonde triſteſſe où la longueur de votre abſence m'avoit plongé, vous me fîtes un myſtère du lieu que vous aviez choiſi pour votre retraite; & ſatisfait de vous revoir & d'apprendre que vous étiez content de votre ſort, je ne voulus pas pénétrer dans votre ſecret, dès que j'eus compris que vous ne le ſouhaitiez pas. Je ne ſais quelle raiſon vous pouvez avoir eue pour en uſer de la ſorte avec un père, qui dès-lors, comme je le fais aujourd'hui, vous eût témoigné la part qu'il prenoit à votre bonheur. Je ſais quel eſt ce bonheur, je m'en réjouis avec vous, & j'approuve le parti que vous avez pris d'épouſer une fée ſi digne d'être aimée, ſi riche & ſi puiſſante, comme je l'ai appris de bonne part. Si puiſſant que je ſois, il ne m'eut pas été poſſible de vous procurer un mariage ſemblable. Dans

le haut rang où vous vous êtes élevé, lequel pourroit être envié par tout autre que par un père comme moi, je vous demande non-ſeulement que vous continuiez de vivre avec moi en bonne intelligence, comme vous avez toujours fait juſqu'à préſent, mais même d'employer tout le crédit que vous pouvez avoir auprès de votre fée pour m'obtenir ſon aſſiſtance dans les beſoins que je pourrois avoir; & dès aujourd'hui vous voudrez bien que je mette ce crédit à l'épreuve. Vous n'ignorez pas à quelle dépenſe exceſſive, ſans parler de l'embarras, mes généraux, mes officiers ſubalternes, & moi-même, nous ſommes obligés toutes les fois que j'ai à me mettre en campagne en temps de guerre, pour nous pourvoir de pavillons & de tentes, de chameaux & d'autres bêtes de charge pour les tranſporter. Si vous faites bien attention au plaiſir que vous me ferez, je ſuis perſuadé que vous n'aurez pas de peine à faire enſorte qu'elle vous accorde un pavillon qui tienne dans la main, & ſous lequel toute mon armée puiſſe être à couvert, ſur-tout quand vous lui aurez fait connoître qu'il ſera deſtiné pour moi. La difficulté de la choſe ne vous attirera pas un refus; tout le monde ſait le pouvoir qu'ont

les fées d'en faire de plus extraordinaires.

Le prince Ahmed ne s'étoit pas attendu que le ſultan ſon père dût exiger de lui une choſe pareille, qui lui parut d'abord très-difficile, pour ne pas dire impoſſible. En effet, quoiqu'il n'ignorât pas abſolument combien le pouvoir des génies & des fées étoit grand, il douta néanmoins qu'il s'étendît à pouvoir lui fournir un pavillon tel qu'il le demandoit. D'ailleurs, juſqu'alors il n'avoit rien demandé d'approchant à Pari-Banou: il ſe contentoit des marques continuelles qu'elle lui donnoit de ſa paſſion, & il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit lui perſuader qu'il y correſpondoit de tout ſon cœur, ſans autre intérêt que celui de ſe conſerver dans ſes bonnes grâces; ainſi il fut dans un grand embarras ſur la réponſe qu'il avoit à faire. Sire, reprit-il, ſi j'ai fait un myſtère à votre majeſté de ce qui m'étoit arrivé, & du parti que j'avois pris après avoir trouvé ma flèche, c'eſt qu'il ne me parut pas qu'il lui importât d'en être informée; j'ignore par quel endroit ce myſtère lui a été révélé; je ne puis néanmoins lui cacher que le rapport qu'on lui a fait eſt véritable. Je ſuis époux de la fée dont on lui a parlé; je l'aime, & je ſuis perſuadé qu'elle m'aime de même; mais

mais pour ce qui eſt du crédit que j'ai auprès d'elle, comme votre majeſté le croit, je ne puis rien en dire. C'eſt que non-ſeulement je ne l'ai pas mis à l'épreuve, je n'en ai pas même eu la penſée, & j'euſſe fort ſouhaité que votre majeſté eût voulu me diſpenſer de l'entreprendre, & me laiſſer jouir du bonheur d'aimer & d'être aimé, avec le déſintéreſſement pour toute autre choſe que je m'étois propoſé. Mais ce qu'un père demande eſt un commandement pour un fils, qui comme moi ſe fait un devoir de lui obéir en toute choſe. Quoique malgré moi, & avec une répugnance que je ne puis exprimer, je ne laiſſerai pas de faire à mon épouſe la demande que votre majeſté ſouhaite que je lui faſſe, mais je ne lui promets pas de l'obtenir; & ſi je ceſſe d'avoir l'honneur de venir lui rendre mes reſpects, ce ſera une marque que je ne l'aurai pas obtenue, & par avance, je lui demande la grâce de me e pardonner, & de conſidérer qu'elle-même m'aura réduit à cette extrêmité.

Le ſultan des Indes repartit au prince Ahmed: Mon fils, je ſerois bien fâché que ce que je vous demande pût vous donner lieu de me cauſer le déplaiſir de ne vous plus voir; je vois bien que vous ne connoiſſez

pas le pouvoir d'un mari ſur une femme. La vôtre feroit voir qu'elle ne vous aimeroit que très-foiblement, ſi avec le pouvoir qu'elle a comme fée, elle vous refuſoit une choſe d'auſſi peu de conſéquence que ce que je vous prie de lui demander pour l'amour de moi. Abandonnez votre timidité, elle ne vient que de ce que vous croyez n'être pas aimé autant que vous aimez. Allez, demandez ſeulement, vous verrez que la fée vous aime au-delà de ce que vous croyez, & ſouvenez-vous que, faute de demander, on ſe prive de grands avantages. Penſez que de même que vous ne lui refuſeriez pas ce qu'elle vous demanderoit, parce que vous l'aimez, elle ne vous refuſera pas auſſi ce que vous lui demanderez, parce qu'elle vous aime.

Le ſultan des Indes ne perſuada pas le prince Ahmed par ſon diſcours; le prince Ahmed eût mieux aimé qu'il lui eût demandé toute autre choſe, que de l'expoſer à déplaire à ſa chère Pari-Banou; & dans le chagrin qu'il conçut, il partit de la cour deux jours plutôt qu'il n'avoit coutume. Dès qu'il fut arrivé, la fée, qui juſqu'alors l'avoit toujours vu ſe préſenter devant elle avec un viſage ouvert, lui demanda la cauſe du

changement qu'elle y remarquoit. Comme elle vit qu'au lieu de répondre, il lui demandoit des nouvelles de ſa ſanté, d'un air qui faiſoit connoître qu'il évitoit de la ſatisfaire : Je répondrai, dit-elle, à votre demande quand vous aurez répondu à la mienne. Le prince s'en défendit long-temps, en lui proteſtant que ce n'étoit rien; mais plus il ſe défendoit, plus elle le preſſoit. Je ne puis, dit-elle, vous voir dans l'état où vous êtes, que vous ne m'ayez déclaré ce qui vous fait de la peine, afin que j'en diſſipe la cauſe, quelle qu'elle puiſſe être : il faudroit qu'elle fût bien extraordinaire ſi elle étoit hors de mon pouvoir, à moins que ce ne fût la mort du ſultan votre père ; en ce cas-là, avec ce que je tâcherois d'y contribuer de mon côté, le temps vous en apporteroit la conſolation.

Le prince Ahmed ne put réſiſter plus long-temps aux vives inſtances de la fée, il lui dit donc : Madame, dieu prolonge la vie du ſultan mon père, & le béniſſe juſqu'à la fin de ſes jours. Je l'ai laiſſé plein de vie & en parfaite ſanté ; ainſi ce n'eſt pas là ce qui cauſe le chagrin dont vous vous êtes apperçue ; c'eſt le ſultan lui-même qui en eſt la cauſe, & j'en ſuis d'autant plus affligé, qu'il me met

dans la néceſſité fâcheuſe de vous être importun. Premièrement, madame, vous ſavez le ſoin que j'ai pris, avec votre approbation, de lui cacher le bonheur que j'ai eu de vous voir, de vous aimer, de mériter vos bonnes grâces & votre amour, & de recevoir votre foi en vous donnant la mienne; je ne ſais néanmoins par quel endroit il en a été informé.

La fée Pari-Banou interrompit le prince Ahmed en cet endroit. Et moi, reprit-elle, je le ſais; ſouvenez-vous de ce que je vous ai prédit de la femme qui vous a fait accroire qu'elle étoit malade, & dont vous avez eu compaſſion; c'eſt elle-même qui a rapporté au ſultan votre père ce que vous lui aviez caché. Je vous avois dit qu'elle étoit auſſi peu malade que vous & que moi : elle en a fait voir la vérité. En effet, après que les deux femmes auxquelles je l'avois recommandée lui eurent fait prendre d'une eau ſouveraine pour toutes ſortes de fiévres, dont cependant elle n'avoit pas beſoin, elle feignit que cette eau l'avoit guérie, & ſe fit amener pour prendre congé de moi, afin d'aller inceſſamment rendre compte du ſuccès de ſon entrepriſe. Elle étoit même ſi preſſée, qu'elle ſeroit partie ſans voir mon

palais, ſi en commandant à mes deux femmes de la conduire, je ne lui euſſe fait comprendre qu'il valoit la peine d'être vu. Mais pourſuivez, & voyons en quoi le ſultan votre père vous a mis dans la néceſſité de m'être importun, choſe néanmoins qui n'arrivera pas, je vous prie d'en être perſuadé.

Madame, pourſuivit le prince Ahmed, vous avez pu remarquer que juſqu'à préſent, content que vous m'aimiez, je ne vous ai demandé aucune autre faveur. Après la poſſeſſion d'une épouſe aimable, que pourrois-je déſirer davantage! Je n'ignore pas néanmoins quel eſt votre pouvoir; mais je m'étois fait un devoir de bien me garder de le mettre à l'épreuve. Conſidérez donc, je vous en conjure, que ce n'eſt pas moi, mais le ſultan mon père qui vous fait la demande indiſcrète, autant qu'il me le paroît, d'un pavillon qui le mette à couvert des injures du temps quand il eſt en campagne, lui, toute ſa cour & toute ſon armée, & qui tienne dans la main. Encore une fois, ce n'eſt pas moi, c'eſt le ſultan mon père qui vous demande cette grâce.

Prince, reprit la fée en ſouriant, je ſuis fâchée que ſi peu de choſe vous ait cauſé l'embarras & le tourment d'eſprit que vous

me faites paroître : je vois bien que deux choſes y ont contribué ; l'une, eſt la loi que vous vous êtes impoſée, de vous contenter de m'aimer & d'être aimé, & de vous abſtenir de la liberté de me faire la moindre demande qui mît mon pouvoir à l'épreuve ; l'autre, que je ne doute pas, quoique vous en puiſſiez dire, que vous vous êtes imaginé que la demande, que le ſultan votre père a exigé que vous me fiſſiez, étoit au-delà de ce pouvoir. Quant à la première, je vous en loue, & je vous en aimerois davantage s'il étoit poſſible. Quant à la ſeconde, je n'aurai pas de peine à vous faire connoître que ce que le ſultan me demande eſt une bagatelle, & que, dans l'occaſion, je puis toute autre choſe plus difficile. Mettez-vous donc l'eſprit en repos, & ſoyez perſuadé que, bien loin de m'importuner, je me ferai toujours un très-grand plaiſir de vous accorder tout ce que vous pourrez ſouhaiter que je faſſe pour l'amour de vous.

En achevant, la fée commanda qu'on lui fît venir ſa tréſorière. La tréſorière vint. Nourgihan, lui dit la fée, (c'étoit le nom de la tréſorière,) apporte-moi le pavillon le plus grand qui ſoit dans mon tréſor. Nourgihan revint peu de momens après, & elle

apporta un pavillon, lequel tenoit non-ſeulement dans la main, mais même que la main pouvoit cacher en la fermant, & elle le préſenta à la fée ſa maîtreſſe qui le prit & le mit entre les mains du prince Ahmed, afin qu'il le conſidérât.

Quand le prince Ahmed vit ce que la fée Pari-Banou appeloit un pavillon, le pavillon le plus grand, diſoit-elle, qu'il y eut dans ſon tréſor, il crut qu'elle vouloit ſe moquer de lui, & les marques de ſa ſurpriſe parurent ſur ſon viſage & dans ſa contenance. Pari-Banou qui s'en apperçut, fit un grand éclat de rire. Quoi! prince, s'écria-t-elle, vous croyez donc que je veux me moquer de vous? Vous verrez tout-à-l'heure que je ne ſuis pas une moqueuſe. Nourgihan, dit-elle à ſa tréſorière, en reprenant le pavillon des mains du prince Ahmed; & en le lui remettant: Vas, dreſſe-le, que le prince juge ſi le ſultan ſon père le trouvera moins grand que celui qu'il lui a demandé.

La tréſorière ſortit du palais, & s'en éloigna aſſez loin pour faire enſorte que, quand elle l'auroit dreſſé, l'extrémité vint d'un côté juſqu'au palais. Quand elle eut fait, le prince Ahmed le trouva, non pas plus petit, mais ſi grand, que deux armées auſſi nombreuſes

que celle du ſultan des Indes, euſſent pu y être à couvert. Alors, ma princeſſe, dit-il à Pari-Banou, je vous demande mille pardons de mon incrédulité; après ce que je vois, je ne crois pas qu'il y ait rien de tout ce que vous voudrez entreprendre dont vous ne puiſſiez venir à bout. Vous voyez, lui dit la fée, que le pavillon eſt plus grand qu'il n'eſt de beſoin; mais vous remarquerez une choſe, qu'il a cette propriété, qu'il s'agrandit ou s'appetiſſe à proportion de ce qui doit y être à couvert, ſans qu'il ſoit beſoin qu'on y mette la main.

La tréſorière mit bas le pavillon, le réduiſit dans ſon premier état, l'apporta & le mit entre les mains du prince. Le prince Ahmed le prit; & le lendemain, ſans différer plus long-temps, il monta à cheval, & accompagné de ſa ſuite ordinaire, il alla le préſenter au ſultan ſon père.

Le ſultan qui s'étoit perſuadé qu'un pavillon tel qu'il l'avoit demandé étoit hors de toute poſſibilité, fut dans une grande ſurpriſe de la diligence du prince ſon fils. Il reçut le pavillon; & après en avoir admiré la petiteſſe, il fut dans un étonnement dont il eut de la peine à revenir, quand il l'eut fait dreſſer dans la grande plaine que nous avons

dite, & qu'il eut connu que deux autres armées auſſi grandes que la ſienne pouvoient y être à couvert fort au large. Comme il eût pu regarder cette circonſtance comme une ſuperfluité, qui pouvoit même être incommode dans l'uſage, le prince Ahmed n'oublia pas de l'avertir, que cette grandeur ſe trouveroit toujours proportionnée à celle de ſon armée.

En apparence, le ſultan des Indes témoigna au prince l'obligation qu'il lui avoit d'un préſent ſi magnifique, en le priant d'en bien remercier la fée Pari-Banou de ſa part; & pour lui marquer davantage l'état qu'il en faiſoit, il commanda qu'on le gardât ſoigneuſement dans ſon tréſor. Mais en lui-même il en conçut une jalouſie plus outrée que celle que ſes flateurs & la magicienne lui avoient inſpirée, en conſidérant qu'à la faveur de la fée, le prince ſon fils pouvoit exécuter des choſes qui étoient infiniment au-deſſus de ſa propre puiſſance, nonobſtant ſa grandeur & ſes richeſſes. Ainſi, plus animé qu'auparavant à ne rien oublier pour faire enſorte qu'il périt, il conſulta la magicienne, & la magicienne lui conſeilla d'engager le prince à lui apporter de l'eau de la fontaine des lions.

Sur le ſoir, comme le ſultan tenoit l'aſſemblée ordinaire de ſes courtiſans, & que le prince Ahmed s'y trouvoit, il lui adreſſa la parole en ces termes : Mon fils, dit-il, je vous ai déjà témoigné combien je me ſens obligé, par le préſent du pavillon que vous m'avez procuré, que je regarde comme la pièce la plus précieuſe de mon tréſor ; il faut que pour l'amour de moi vous faſſiez une autre choſe qui ne me ſera pas moins agréable. J'apprends que la fée votre épouſe ſe ſert d'une certaine eau de la fontaine des lions, qui guérit toutes ſortes de fièvres les plus dangereuſes ; comme je ſuis parfaitement perſuadé que ma ſanté vous eſt très-chère, je ne doute pas auſſi que vous ne veuilliez bien lui en demander un vaſe & me l'apporter, comme un remède ſouverain dont je puis avoir beſoin à chaque moment. Rendez-moi donc cet autre ſervice important, & mettez par-là le comble aux tendreſſes d'un bon fils envers un bon père.

Le prince Ahmed qui avoit cru que le ſultan ſon père ſe contenteroit d'avoir à ſa diſpoſition un pavillon auſſi ſingulier & auſſi utile que celui qu'il venoit de lui apporter, & qu'il ne lui impoſeroit pas une nouvelle charge, capable de le mettre mal avec la

fée Pari-Banou, demeura comme interdit à cette autre demande qu'il venoit de lui faire, nonobſtant l'aſſurance qu'elle lui avoit donnée de lui accorder tout ce qui dépendroit de ſon pouvoir. Après un ſilence de quelques momens : Sire, dit-il, je ſupplie votre majeſté de tenir pour certain qu'il n'y a rien que je ne ſois prêt de faire ou d'entreprendre pour contribuer à procurer tout ce qui ſera capable de prolonger ſes jours ; mais je ſouhaiterois que ce fût ſans l'intervention de mon épouſe : c'eſt pour cela que je n'oſe lui promettre d'apporter de cette eau. Tout ce que je puis faire, c'eſt de l'aſſurer que j'en ferai la demande, mais en me faiſant la même violence que je me ſuis faite au ſujet du pavillon.

Le lendemain, le prince Ahmed, de retour auprès de la fée Pari-Banou, lui fit le récit ſincère & fidelle de ce qu'il avoit fait & de ce qui s'étoit paſſé à la cour du ſultan ſon père à la préſentation du pavillon, qu'il avoit reçu avec un grand ſentiment de reconnoiſſance pour elle, & il ne manqua pas de lui marquer la nouvelle demande qu'il étoit chargé de lui faire de ſa part ; & en achevant, il ajouta : Ma princeſſe, je ne vous expoſe ceci que comme un ſimple récit de

ce qui s'eſt paſſé entre le ſultan mon père & moi. Quant au reſte, vous êtes la maîtreſſe de ſatisfaire à ce qu'il ſouhaite, ou de le rejeter, ſans que j'y prenne aucun intérêt; je ne veux que ce que vous voudrez.

Non, non, reprit la fée Pari-Banou, je ſuis bien aiſe que le ſultan des Indes ſache que vous ne m'êtes pas indifférent. Je veux le contenter, & quelques conſeils que la magicienne puiſſe lui donner, (car je vois bien que c'eſt elle qu'il écoute) qu'il ne nous trouve pas en défaut ni vous ni moi. Il y a de la méchanceté dans ce qu'il demande, & vous allez le comprendre dans le récit que vous allez entendre. La fontaine des lions eſt au milieu de la cour d'un grand château, dont l'entrée eſt gardée par quatre lions des plus puiſſans, dont deux dorment alternativement pendant que les deux autres veillent; mais que cela ne vous épouvante pas, je vous donnerai le moyen de paſſer au milieu d'eux ſans aucun danger.

La fée Pari-Banou s'occupoit alors à coudre, & comme elle avoit près d'elle pluſieurs pelotons de fil, elle en prit un, & en le préſentant au prince Ahmed: Premièrement, dit-elle, prenez ce peloton, je vous dirai bientôt l'uſage que vous en ferez. En ſecond

lieu, faites-vous préparer deux chevaux, un que vous monterez; & l'autre que vous mènerez en main, chargé d'un mouton coupé en quatre quartiers, qu'il faut faire tuer dès aujourd'hui. En troisième lieu, vous vous munirez d'un vase que je vous ferai donner pour puiser l'eau entre-ci & demain. De bon matin, montez à cheval avec l'autre cheval en main; & quand vous serez sorti par la porte de fer, vous jetterez devant vous le peloton de fil; le peloton roulera & ne cessera de rouler jusqu'à la porte du château. Suivez-le jusques-là, & quand il sera arrêté, comme la porte sera ouverte, vous verrez les quatre lions, dont les deux qui veilleront éveilleront les deux autres qui dormiront, par leur rugissement. Ne vous effrayez pas; mais jetez-leur à chacun un quartier de mouton, sans mettre pied à terre. Cela fait, sans perdre de temps, piquez votre cheval, & d'une course légère, rendez-vous promptement à la fontaine, empliſſez votre vase, sans mettre encore pied à terre, & revenez avec la même légéreté; les lions encore occupés à manger vous laisseront la sortie libre.

Le prince Ahmed partit le lendemain à l'heure que la fée Pari-Banou lui avoit mar-

quée, & il exécuta de point en point ce qu'elle lui avoit preſcrit. Il arriva à la porte du château, il diſtribua les quartiers de mouton aux quatre lions; & après avoir paſſé au milieu d'eux avec intrépidité, il pénétra juſqu'à la fontaine; il puiſa de l'eau. Le vaſe plein, il revint, & ſortit du château ſain & ſauf comme il y étoit entré. Quand il fut un peu éloigné, en ſe retournant il apperçut deux des lions qui accouroient en venant à lui; ſans s'effrayer il tira le ſabre, il ſe mit en défenſe. Mais comme il eut vu en chemin faiſant que l'un s'étoit détourné à quelque diſtance, en marquant de la tête & de la queue qu'il ne venoit pas pour lui faire du mal, mais pour marcher devant lui, & que l'autre reſtoit derrière pour le ſuivre, il rengaîna ſon ſabre, & de la ſorte il pourſuivit ſon chemin juſqu'à la capitale des Indes, où il entra accompagné des deux lions qui ne le quittèrent qu'à la porte du palais du ſultan. Ils l'y laiſsèrent entrer, après quoi ils reprirent le même chemin par où ils étoient venus, non ſans une grande frayeur de la part du menu peuple & de ceux qui les virent, leſquels ſe cachoient ou fuyoient, qui d'un côté, qui d'un autre, pour éviter leur rencontre, quoiqu'ils marchaſſent d'un

pas égal, ſans donner aucune marque de férocité.

Pluſieurs officiers qui ſe préſentèrent pour aider le prince Ahmed à deſcendre de cheval, l'accompagnèrent juſqu'à l'appartement du ſultan, où il s'entretenoit avec ſes favoris. Là, il s'approcha du trône, poſa le vaſe aux pieds du ſultan, & baiſa le riche tapis qui couvroit le marche-pied; & en ſe relevant : Sire, lui dit-il, voilà l'eau ſalutaire que votre majeſté a ſouhaité de mettre au rang des choſes précieuſes & curieuſes qui enrichiſſent & ornent ſon tréſor. Je lui ſouhaite une ſanté toujours ſi parfaite que jamais elle n'ait beſoin d'en faire uſage.

Quand le prince eut achevé ſon compliment, le ſultan lui fit prendre place à ſa droite, & alors : Mon fils, dit-il, je vous ai une obligation de votre préſent auſſi grande que le péril auquel vous vous êtes expoſé pour l'amour de moi. (Il en avoit été informé par la magicienne, qui avoit connoiſſance de la fontaine des lions, & du danger auquel on s'expoſoit pour en aller puiſer de l'eau.) Faites-moi le plaiſir, continua-t-il, de m'apprendre par quelle adreſſe, ou plutôt par quelle force incroyable vous vous en êtes garanti.

Sire, reprit le prince Ahmed, je ne prends aucune part au compliment de votre majeſté, il eſt dû tout entier à la fée mon épouſe, & je ne m'en attribue autre gloire que celle d'avoir ſuivi ſes bons conſeils. Alors il lui fit connoître quels avoient été ces bons conſeils, par le récit du voyage qu'il avoit fait, & de quelle maniere il s'y étoit comporté. Quand il eut achevé, le ſultan, après l'avoir écouté avec de grandes démonſtrations de joie, mais en ſecret avec la même jalouſie, qui augmenta au lieu de diminuer, ſe leva & ſe retira ſeul dans l'intérieur de ſon palais, où la magicienne, qu'il envoya chercher d'abord, lui fut amenée.

La magicienne, à ſon arrivée, épargna au ſultan la peine de lui parler de celle du prince Ahmed, & du ſuccès de ſon voyage; elle en avoit été informée d'abord par le bruit qui s'en étoit répandu, & elle s'étoit déjà préparée ſur le moyen de le faire périr, à ce qu'elle prétendoit. Elle communiqua ce moyen au ſultan, & le lendemain dans l'aſſemblée de ſes courtiſans, le ſultan le déclara au prince Ahmed qui s'y trouva, en ces termes : Mon fils, dit-il, je n'ai plus qu'une prière à vous faire, après laquelle je n'ai plus rien à exiger de votre obéiſſance,

ni auprès de la fée votre épouſe, c'eſt de m'amener un homme qui n'ait pas de hauteur plus d'un pied & demi, avec la barbe longue de trente pieds, qui porte ſur l'épaule une barre de fer du poids de cinq cent livres, dont il ſe ſerve comme d'un bâton à deux bouts, & qui ſache parler.

Le prince Ahmed qui ne croyoit pas qu'il y eût au monde un homme fait comme le ſultan ſon père le demandoit, voulut s'excuſer; mais le ſultan perſiſta dans ſa demande, en lui répétant que la fée pouvoit des choſes encore plus incroyables.

Le jour ſuivant, comme le prince fut revenu au royaume ſouterrain de Pari-Banou, à laquelle il déclara la nouvelle demande du ſultan ſon père, qu'il regardoit, diſoit-il, comme une choſe qu'il croyoit encore moins poſſible qu'il n'avoit cru d'abord les deux premières : Pour moi, ajouta-t-il, je ne puis imaginer que dans tout l'univers il y ait, ou qu'il puiſſe y avoir, de cette ſorte d'hommes. Il veut, ſans doute, éprouver ſi j'aurai la ſimplicité de me donner du mouvement pour lui en trouver; ou s'il y en a, il faut que ſon deſſein ſoit de me perdre. En effet, comment peut-il prétendre que je me ſaiſiſſe d'un homme ſi petit, qu'il ſoit

armé de la manière qu'il l'entend? De quelles armes pourrois-je me ſervir pour le réduire à ſe ſoumettre à mes volontés? S'il y en a, j'attends que vous me ſuggériez un moyen pour me tirer de ce pas avec honneur.

Mon prince, reprit la fée, ne vous alarmez pas; il y avoit du riſque à courir pour apporter de l'eau de la fontaine des lions au ſultan votre père, il n'y en a aucun pour trouver l'homme qu'il demande. Cet homme eſt mon frère Schaïbar, lequel, bien loin de me reſſembler, quoique nous ſoyons enfans du même père, eſt d'un naturel ſi violent, que rien n'eſt capable de l'empêcher de donner des marques ſanglantes de ſon reſſentiment, pour peu qu'on lui déplaiſe ou qu'on l'offenſe. D'ailleurs, il eſt le meilleur enfant du monde, & toujours prêt à obliger en tout ce que l'on ſouhaite. Il eſt fait juſtement comme le ſultan votre père l'a décrit, & il n'a pas d'autres armes que la barre de fer de cinq cent livres peſant, ſans laquelle il ne marche jamais, & qui lui ſert à ſe faire porter reſpect. Je vais le faire venir, & vous jugerez ſi je dis la vérité; mais ſur toute choſe, préparez-vous à ne pas vous effrayer de ſa figure extraordinaire, quand vous le verrez paroître. Ma reine, reprit le prince

Ahmed, Schaïbar, dites-vous, eſt votre frère; de quelque laideur & ſi contrefait qu'il puiſſe être, bien loin de m'effrayer en le voyant, cela ſuffit pour me le faire aimer, honorer & regarder comme mon allié le plus proche.

La fée ſe fit apporter ſous le veſtibule de ſon palais une caſſolette d'or pleine de feu, & une boîte de même métal, qui lui fut préſentée. Elle tira de la boîte d'un parfum qui y étoit conſervé; & comme elle l'eut jeté dans ſa caſſolette, il s'en éleva une fumée épaiſſe.

Quelques momens après cette cérémonie, la fée dit au prince Ahmed : Mon prince, voilà mon frère qui vient, le voyez-vous? Le prince regarda, & il apperçut Schaïbar, qui n'étoit pas plus haut que d'un pied & demi, & qui venoit grâvement avec la barre de fer de cinq cent livres peſant ſur l'épaule, & la barbe bien fournie, longue de trente pieds, qui ſe ſoutenoit en avant, la mouſtache épaiſſe à proportion & retrouſſée juſqu'aux oreilles, qui lui couvroit preſque le viſage, les yeux de cochon enfoncés dans la tête, qu'il avoit d'une groſſeur énorme, & couverte d'un bonnet en pointe; avec

cela enfin, il étoit boſſu par devant & par derrière.

Si le prince n'eût été prévenu que Schaïbar étoit frère de Pari-Banou, il n'eût pu le voir ſans un grand effroi; mais raſſuré par cette connoiſſance, il l'attendit de pied ferme avec la fée, & il le reçut ſans aucune marque de foibleſſe.

Schaïbar, qui, à meſure qu'il avançoit, avoit regardé le prince Ahmed d'un œil qui eut dû lui glacer l'ame dans le corps, demanda à Pari-Banou, en l'abordant, qui étoit cet homme. Mon frère, répondit-elle, c'eſt mon époux, ſon nom eſt Ahmed, & il eſt fils du ſultan des Indes. La raiſon pourquoi je ne vous ai pas invité à mes noces, c'eſt que je n'ai pas voulu vous détourner de l'expédition où vous étiez engagé, d'où j'ai appris avec bien du plaiſir que vous êtes revenu victorieux, c'eſt à ſa conſidération que j'ai pris la liberté de vous appeler.

A ces paroles, Schaïbar, en regardant le prince Ahmed d'un œil gracieux, qui ne diminuoit en rien néanmoins de ſa fierté ni de ſon air farouche : Ma ſœur, dit-il, y a-t-il quelque choſe en quoi je puiſſe lui rendre ſervice ? il n'a qu'à parler. Il ſuffit qu'il ſoit votre époux pour m'obliger à lui

Mon frère, c'est mon époux, son nom est Ahmed, et il est fils du Sultan des Indes.

C. P. Marillier Inv.

Simonet Sc.

faire plaiſir en tout ce qu'il peut ſouhaiter. Le ſultan ſon père, reprit Pari-Banou, a la curioſité de vous voir; je vous prie de vouloir bien qu'il ſoit votre conducteur. Il n'a qu'à marcher devant, repartit Schaïbar, je ſuis prêt de le ſuivre. Mon frère, reprit Pari-Banou, il eſt trop tard pour entreprendre ce voyage aujourd'hui; ainſi vous voudrez bien le remettre à demain matin. Cependant, comme il eſt bon que vous ſoyez inſtruit de ce qui s'eſt paſſé entre le ſultan des Indes & le prince Ahmed depuis notre mariage, je vous en entretiendrai ce ſoir.

Le lendemain, Schaïbar informé de ce qu'il étoit à propos qu'il n'ignorât pas, partit de bonne heure, accompagné du prince Ahmed, qui devoit le préſenter au ſultan. Ils arrivèrent à la capitale; & comme Schaïbar eut paru à la porte, tous ceux qui l'apperçurent, ſaiſis de frayeur à la vue d'un objet ſi hideux, ſe cachèrent, les uns dans les boutiques ou dans les maiſons, dont ils fermèrent les portes; & les autres, en prenant la fuite, communiquèrent la même frayeur à ceux qu'ils rencontrèrent, leſquels rebrouſsèrent chemin ſans regarder derrière eux. De la ſorte, à meſure que Schaïbar & le prince Ahmed avançoient à pas meſurés,

ils trouvèrent une grande ſolitude dans toutes les rues & dans toutes les places publiques juſqu'au palais. Là, les portiers, au lieu de ſe mettre en état d'empêcher au moins que Schaïbar n'entrât, ſe ſauvèrent, les uns d'un côté, les autres d'un autre, & laiſsèrent l'entrée de la porte libre. Le prince & Schaïbar avancèrent ſans obſtacle juſqu'à la ſalle du conſeil, où le ſultan aſſis ſur ſon trône donnoit audience; & comme les huiſſiers avoient abandonné leur poſte, dès qu'ils avoient vu paroître Schaïbar, ils entrèrent ſans empêchement.

Schaïbar la tête haute, s'approcha du trône fièrement; & ſans attendre que le prince Ahmed le préſentât, il apoſtropha le ſultan des Indes en ces termes : Tu m'as demandé, dit-il, me voici, que veux-tu de moi ?

Le ſultan, au lieu de répondre, s'étoit mis les mains devant les yeux, & les détournoit pour ne pas voir un objet ſi effroyable. Schaïbar indigné de cet accueil incivil & offenſant, après lui avoir donné la peine de venir, leva ſa barre de fer, & en lui diſant : Parle donc, il la lui déchargea ſur la tête & l'aſſomma; & il eut plutôt fait que le prince Ahmed n'eût penſé à lui demander grâce. Tout ce qu'il put faire fut d'empê-

cher qu'il n'aſſommât auſſi le grand-viſir, qui n'étoit pas loin de la droite du ſultan, en lui repréſentant qu'il n'avoit qu'à ſe louer des bons conſeils qu'il avoit donnés au ſultan ſon père. Ce ſont donc ceux-ci, dit Schaïbar, qui lui en ont donné de mauvais; & en prononçant ces paroles, il aſſomma les autres viſirs à droite & à gauche, tous favoris & flateurs du ſultan, & ennemis du prince Ahmed. Autant de coups, autant de morts, & il n'en échappa que ceux dont l'épouvante ne s'étoit pas emparée aſſez fortement pour les rendre immobiles & les empêcher de ſe procurer la vie ſauve par la fuite.

Cette exécution terrible achevée, Schaïbar ſortit de la ſalle du conſeil; & au milieu de la cour, la barre de fer ſur l'épaule, en regardant le grand-viſir qui accompagnoit le prince Ahmed, auquel il devoit la vie: Je ſais, dit-il, qu'il y a ici une certaine magicienne, plus ennemie du prince mon beau-frère que les favoris indignes que je viens de châtier; je veux qu'on m'amène cette magicienne. Le grand-viſir l'envoya chercher, on l'amena; & Schaïbar, en l'aſſommant avec ſa barre de fer: Apprends, lui dit-il, à donner des conſeils pernicieux & à faire

la malade ; & la magicienne demeura morte ſur la place.

Alors, ce n'eſt pas aſſez, ajouta Schaïbar, je vais aſſommer de même toute la ville, ſi dans le moment elle ne reconnoît le prince Ahmed mon beau-frère pour ſon ſultan, & pour ſultan des Indes. Auſſitôt, ceux qui étoient préſens, & qui entendirent cet arrêt, firent retentir l'air en criant à haute voix : Vive le ſultan Ahmed ; & en peu de momens toute la ville retentit de la même acclamation & proclamation en même-temps. Schaïbar le fit revêtir de l'habillement du ſultan des Indes, l'inſtalla ſur le trône ; & après lui avoir fait rendre l'hommage & le ſerment de fidélité qui lui étoit dû, il alla prendre ſa ſœur Pari-Banou, l'amena en grande pompe, & la fit reconnoître de même pour ſultane des Indes.

Quant au prince Ali & à la princeſſe Nourounnihar, comme ils n'avoient pris aucune part dans la conſpiration contre le prince Ahmed qui venoit d'être vengé, & dont même ils n'avoient pas eu connoiſſance, le prince Ahmed leur aſſigna pour apanage une province très-conſidérable, avec ſa capitale, où ils allérent paſſer le reſte de leurs jours.

Il

Il envoya auſſi un officier au prince Houſſain ſon frère aîné, pour lui annoncer le changement qui venoit d'arriver, & pour lui offrir de choiſir dans tout le royaume telle province qu'il lui plairoit, pour en jouir en propriété. Mais le prince Houſſain ſe trouvoit ſi heureux dans la ſolitude, qu'il chargea l'officier de bien remercier le ſultan ſon cadet, de ſa part, de l'honnêteté qu'il avoit bien voulu lui faire, & l'aſſurer de ſa ſoumiſſion, & de lui marquer que la ſeule grâce qu'il lui demandoit étoit de permettre qu'il continuât de vivre dans la retraite qu'il avoit choiſie.

HISTOIRE

Les deux Sœurs jalouſes de leur Cadette.

LA ſultane Scheherazade, en continuant de tenir en ſuſpens le ſultan des Indes par le récit de ſes contes, ſavoir s'il la feroit mourir, ou s'il la laiſſeroit vivre, lui en raconta un nouveau en ces termes :

Sire, dit-elle, il y avoit un prince de Perſe nommé Khoſrouſchah, lequel en commençant de prendre connoiſſance du monde,

ſe plaiſoit fort aux aventures de nuit; il ſe déguiſoit ſouvent, accompagné d'un de ſes officiers de confiance, déguiſé comme lui, & en parcourant les quartiers de la ville, il lui en arrivoit alors d'aſſez particulières, dont je n'entreprendrai pas d'entretenir aujourd'hui votre majeſté; mais j'eſpère qu'elle écoutera avec plaiſir celle qui lui arriva dès la première ſortie qu'il fit peu de jours après qu'il fût monté ſur le trône à la place du ſultan ſon père, lequel en mourant dans une grande vieilleſſe, lui avoit laiſſé le royaume de Perſe pour héritage.

Après les cérémonies accoutumées au ſujet de ſon avénement à la couronne, & après celles des funérailles du ſultan ſon père, le nouveau ſultan Khoſrouſchah, autant par inclination que par devoir, pour prendre connoiſſance lui-même de ce qui ſe paſſoit, ſortit un ſoir de ſon palais environ à deux heures de nuit, accompagné de ſon grand-viſir déguiſé comme lui. Comme il ſe trouvoit dans un quartier où il n'y avoit que du menu peuple, en paſſant par une rue il entendit qu'on parloit aſſez haut, il s'approcha de la maiſon d'où venoit le bruit; & en regardant par une fente de la porte, il apperçut de la lumière, & trois ſœurs.

aſſiſes ſur un ſopha, qui s'entretenoient après le ſoupé. Par le diſcours de la plus âgée il eut bientôt appris que les ſouhaits faiſoient le ſujet de leur entretien. Puiſque nous ſommes ſur les ſouhaits, diſoit-elle, le mien ſeroit d'avoir le boulanger du ſultan pour mari, je mangerois tout mon ſaoul de ce pain ſi délicat, qu'on appelle par excellence pain du ſultan; voyons ſi votre goût eſt auſſi bon que le mien. Et moi, reprit la ſeconde ſœur, mon choix ſeroit d'être femme du chef de cuiſine du ſultan, je mangerois d'excellens ragoûts; & comme je ſuis bien perſuadée que le pain du ſultan eſt commun dans le palais, je n'en manquerois pas; vous voyez, ma ſœur, ajouta-t-elle, en s'adreſſant à ſon aînée, que mon goût vaut bien le vôtre.

La ſœur cadette, qui étoit d'une très-grande beauté, & qui avoit beaucoup plus d'agrément & plus d'eſprit que ſes aînées, parla à ſon tour. Pour moi, mes ſœurs, dit-elle, je ne borne pas mes déſirs à ſi peu de choſe, je prends un vol plus haut; & puiſqu'il s'agit de ſouhaiter, je ſouhaiterois d'être l'épouſe du ſultan, je lui donnerois un prince dont les cheveux ſeroient d'or d'un côté & d'argent de l'autre; quand il pleureroit, les larmes qui lui tomberoient des yeux ſeroient

des perles ; & autant de fois qu'il ſouriroit, ſes lèvres vermeilles paroîtroient un bouton de roſe quand il éclôt.

Les ſouhaits des trois ſœurs, & particulièrement celui de la cadette, parurent ſi ſinguliers au ſultan Khoſrouſchah, qu'il réſolut de les contenter ; & ſans rien communiquer de ce deſſein à ſon grand-viſir, il le chargea de bien remarquer la maiſon, pour venir les prendre le lendemain, & de les lui amener toutes trois.

Le grand-viſir en exécutant l'ordre du ſultan le lendemain, ne donna aux trois ſœurs que le temps de s'habiller promptement pour paroître en ſa préſence, ſans leur dire autre choſe, ſinon que ſa majeſté vouloit les voir. Il les amena au palais ; & quand il les eut préſentées au ſultan, le ſultan leur demanda : Dites-moi, vous ſouvenez-vous des ſouhaits que vous faiſiez hier au ſoir, que vous étiez de ſi bonne humeur ? Ne diſſimulez pas, je veux le ſavoir.

A ces paroles du ſultan, les trois ſœurs qui ne s'y attendoient pas, furent dans une grande confuſion. Elles baiſsèrent les yeux : & le rouge qui leur monta au viſage donna un agrément à la cadette, qui acheva de lui gagner le cœur du ſultan. Comme la pu-

deur & la crainte d'avoir offenſé le ſultan par leur entretien, leur faiſoit garder le ſilence, le ſultan qui s'en apperçut leur dit pour les raſſurer : Ne craignez rien, je ne vous ai pas fait venir pour vous faire de la peine, & comme je vois que la demande que je vous ai faite vous en fait, contre mon intention, & que je ſais quel eſt chacune votre ſouhait, je veux bien le faire ceſſer. Vous, ajouta-t-il, qui ſouhaitiez de m'avoir pour époux, vous ſerez ſatisfaite aujourd'hui; & vous, continua-t-il, en s'adreſſant de même à la première & à la ſeconde ſœur, je fais auſſi votre mariage avec le boulanger de ma bouche, & avec le chef de ma cuiſine.

Dès que le ſultan eut déclaré ſa volonté, la cadette, en donnant l'exemple à ſes aînées, ſe jeta aux pieds du ſultan pour lui marquer ſa reconnoiſſance : Sire, dit-elle, mon ſouhait, puiſqu'il eſt connu à votre majeſté, n'a été que par manière d'entretien & de divertiſſement; je ne ſuis pas digne de l'honneur qu'elle me fait, & je lui demande pardon de ma hardieſſe. Les deux ſœurs aînées voulurent s'excuſer de même; mais le ſultan en les interrompant : Non, non,

dit-il, il n'en ſera pas autre choſe, le ſouhait de chacune ſera accompli.

Les noces furent célébrées le même jour, de la manière que le ſultan Khoſrouſchah l'avoit réſolu; mais avec une grande différence. Celles de la cadette furent accompagnées de la pompe & de toutes les marques de réjouiſſances qui convenoient à l'union conjugale d'un ſultan & d'une ſultane de Perſe; pendant que celles des deux autres ſœurs ne furent célébrées qu'avec l'éclat que l'on pouvoit attendre de la qualité de leurs époux; c'eſt-à-dire, du premier boulanger & du chef de cuiſine du ſultan.

Les deux ſœurs aînées ſentirent puiſſamment la diſproportion infinie qu'il y avoit entre leurs mariages & celui de leur cadette. Auſſi cette conſidération fit que, loin d'être contentes du bonheur qui leur étoit arrivé, même à chacune ſelon ſon ſouhait, quoique beaucoup au-delà de leurs eſpérances, elles ſe livrèrent à un excès de jalouſie, qui ne troubla pas ſeulement leur joie, mais même qui cauſa de grands malheurs, des humiliations & des afflictions les plus mortifiantes à la ſultane leur cadette. Elles n'avoient pas eu le temps de ſe communiquer l'une à l'autre ce qu'elles avoient penſé d'abord de

la préférence que le ſultan lui avoit donnée à leur préjudice, à ce qu'elles prétendoient; elles n'en avoient eu que pour ſe préparer à la célébration du mariage. Mais dès qu'elles purent ſe revoir quelques jours après dans un bain public où elles s'étoient donné rendez-vous : Hé bien, ma ſœur, dit l'aînée à l'autre ſœur, que dites-vous de notre cadette? n'eſt-ce pas un beau ſujet pour être ſultane! Je vous avoue, dit l'autre ſœur, que je n'y comprens rien; je ne conçois pas quels attraits le ſultan a trouvés en elle pour ſe laiſſer faſciner les yeux comme il a fait. Ce n'eſt qu'une marmotte, & vous ſavez en quel état nous l'avons vue vous & moi. Etoit-ce une raiſon au ſultan pour ne pas jeter les yeux ſur vous, qu'un air de jeuneſſe qu'elle a un peu plus que nous? Vous étiez digne de ſa couche, & il devoit vous faire la juſtice de vous préférer à elle.

Ma ſœur, reprit la plus âgée, ne parlons pas de moi; je n'aurois rien à dire ſi le ſultan vous eût choiſie; mais qu'il ait choiſi une malpropre, c'eſt ce qui me déſole; je m'en vengerai, ou je ne pourrai, & vous y êtes intéreſſée comme moi. C'eſt pour cela que je vous prie de vous joindre à moi, afin que nous agiſſions de concert dans une cauſe

comme celle-ci qui nous intéreſſe également ; & de me communiquer les moyens que vous imaginerez propres à la mortifier, en vous promettant de vous faire part de ceux que l'envie que j'ai de la mortifier de mon côté me ſuggérera.

Après ce complot pernicieux, les deux ſœurs ſe virent ſouvent, & chaque fois elles ne s'entretenoient que des voies qu'elles pourroient prendre pour traverſer, & même détruire le bonheur de la ſultane leur cadette. Elles s'en propoſèrent pluſieurs ; mais en délibérant ſur l'exécution, elles y trouvèrent des difficultés ſi grandes, qu'elles n'oſèrent haſarder de s'en ſervir. De temps en temps cependant elles lui rendoient viſite enſemble, & avec une diſſimulation condamnable, elles lui donnoient toutes les marques d'amitié qu'elles pouvoient imaginer, pour lui perſuader combien elles étoient ravies d'avoir une ſœur dans une ſi haute élévation. De ſon côté, la ſultane les recevoit toujours avec toutes les démonſtrations d'eſtime & de conſidération qu'elles pouvoient attendre d'une ſœur qui n'étoit pas entêtée de ſa dignité, & qui ne ceſſoit de les aimer avec la même cordialité qu'auparavant.

Quelques mois après ſon mariage, la

ſultane ſe trouva enceinte. Le ſultan en témoigna une grande joie ; & cette joie, après s'être communiquée dans le palais à la cour, ſe répandit encore dans tous les quartiers de la capitale de Perſe. Les deux ſœurs vinrent lui en faire leurs complimens ; & dès-lors en la prévenant ſur la ſage-femme dont elle auroit beſoin pour l'aſſiſter dans ſes couches, elles la prièrent de n'en pas choiſir d'autres qu'elles. La ſultane leur dit obligeamment ; Mes ſœurs, je ne demanderois pas mieux, comme vous pouvez le croire, ſi le choix dépendoit de moi abſolument ; je vous ſuis cependant infiniment obligée de votre bonne volonté ; je ne puis me diſpenſer de me ſoumettre à ce que le ſultan en ordonnera. Ne laiſſez pas néanmoins de faire en ſorte, chacune, que vos maris employent leurs amis pour faire demander cette grâce au ſultan ; & ſi le ſultan m'en parle, ſoyez perſuadées que non-ſeulement je lui marquerai le plaiſir qu'il m'aura fait, mais même que je le remercierai du choix qu'il aura fait de vous.

Les deux maris, chacun de ſon côté, ſollicitèrent les courtiſans leurs protecteurs, & les ſupplièrent de leur faire la grâce d'employer leur crédit pour procurer à leurs

femmes l'honneur auquel elles aſpiroient ; & ces protecteurs agirent ſi puiſſamment & ſi efficacément, que le ſultan leur promit d'y penſer. Le ſultan leur tint ſa promeſſe ; & dans un entretien avec la ſultane, il lui dit qu'il lui paroiſſoit que ſes ſœurs ſeroient plus propres à la ſecourir dans ſes couches que toute autre ſage-femme étrangère, mais qu'il ne vouloit pas les nommer ſans avoir auparavant ſon conſentement. La ſultane ſenſible à la déférence dont le ſultan lui donnoit une marque ſi obligeante, lui dit : Sire, j'étois diſpoſée à ne faire que ce que votre majeſté me commandera ; mais puiſqu'elle a eu la bonté de jeter les yeux ſur mes ſœurs, je la remercie de la conſidération qu'elle a pour elles pour l'amour de moi, & je ne diſſimulerai pas que je les recevrai de ſa part avec plus de plaiſir que des étrangères.

Le ſultan Khoſrouſchah nomma donc les deux ſœurs de la ſultane pour lui ſervir de ſages-femmes ; & dès-lors l'une & l'autre paſsèrent au palais avec une grande joie d'avoir trouvé l'occaſion telle qu'elles pouvoient la ſouhaiter, d'exécuter la méchanceté déteſtable qu'elles avoient méditée contre la ſultane leur ſœur.

Le temps des couches arriva, & la ſultane

ſe délivra heureuſement d'un prince beau comme le jour. Ni ſa beauté, ni ſa délicateſſe, ne furent pas capables de toucher ni d'attendrir le cœur des impitoyables ſœurs. Elles l'enveloppèrent de langes aſſez négligemment, le mirent dans une petite corbeille & abandonnèrent la corbeille au courant de l'eau d'un canal qui paſſoit au pied de l'appartement de la ſultane; & elles produiſirent un petit chien mort, en publiant que la ſultane en étoit accouchée. Cette nouvelle déſagréable fut annoncée au ſultan, & le ſultan en conçut une indignation qui eut pu être funeſte à la ſultane, ſi ſon grand-viſir ne lui eût repréſenté que ſa majeſté ne pouvoit pas, ſans injuſtice, la regarder comme reſponſable des bizarreries de la nature.

La corbeille cependant dans laquelle le petit prince étoit expoſé, fut emportée ſur le canal juſques hors de l'enceinte d'un mur qui bornoit la vue de l'appartement de la ſultane par le bas, d'où il continuoit en paſſant au-travers du jardin du palais. Par haſard l'intendant des jardins du ſultan, l'un des officiers principaux & des plus conſidérés du royaume, qui ſe promenoit dans le jardin le long du canal, ayant apperçu la corbeille qui flottoit, appela un jardinier

qui n'étoit pas loin : Vas promptement, dit-il, en la lui montrant, & apporte-moi cette corbeille que je voye ce qui eſt dedans. Le jardinier part ; & du bord du canal il attire la corbeille à ſoi adroitement avec la bêche qu'il tenoit, l'enlève & l'apporte.

L'intendant des jardins fut extrêmement ſurpris de voir un enfant enveloppé dans la corbeille, & un enfant, qui, quoiqu'il ne fît que de naître, comme il étoit aiſé de le voir, ne laiſſoit pas d'avoir des traits d'une grande beauté. Il y avoit long-temps que l'intendant des jardins étoit marié ; mais quelqu'envie qu'il eût d'avoir lignée, le ciel n'avoit pas encore ſecondé ſes vœux juſqu'alors. Il interrompt ſa promenade, ſe fait ſuivre par le jardinier chargé de la corbeille & de l'enfant ; & quand il fut arrivé à ſon hôtel qui avoit entrée dans le jardin du palais, il entra dans l'appartement de ſa femme : Ma femme, dit-il, nous n'avions point d'enfans, en voici un que dieu nous envoie. Je vous le recommande ; faites-lui chercher une nourrice promptement, & prenez-en ſoin comme de notre fils ; je le reconnois pour tel dès-à-préſent. La femme prit l'enfant avec joie, & elle ſe fit un grand plaiſir de s'en charger. L'intendant des jardins ne

voulut pas approfondir d'où pouvoit venir l'enfant : Je vois bien, ſe diſoit il, qu'il eſt venu du côté de l'appartement de la ſultane; mais il ne m'appartient pas de contrôler ce qui s'y paſſe, ni de cauſer du trouble dans un lieu où la paix eſt ſi néceſſaire.

L'année ſuivante, la ſultane accoucha d'un autre prince. Les ſœurs dénaturées n'eurent pas plus de compaſſion de lui que de ſon aîné, elles l'exposèrent de même dans une corbeille ſur le canal, & elles ſupposèrent que la ſultane étoit accouchée d'un chat. Heureuſement pour l'enfant, l'intendant des jardins étant près du canal, le fit enlever & porter à ſa femme, en la chargeant d'en prendre le même ſoin que du premier, ce qu'elle fit, non moins par ſa propre inclination, que pour ſe conformer à la bonne intention de ſon mari.

Le ſultan de Perſe fut plus indigné de cet accouchement, contre la ſultane, que du premier; il en eut fait éclater ſon reſſentiment, ſi les remontrances du grand-viſir n'euſſent encore été aſſez perſuaſives pour l'appaiſer.

La ſultane enfin accoucha une troiſième fois, non pas d'un prince, mais d'une princeſſe; l'innocente eut le même ſort que les

princes ſes frères. Les deux ſœurs qui avoient réſolu de ne pas mettre fin à leurs entrepriſes déteſtables, qu'elles ne viſſent la ſultane leur cadette au moins rejetée, chaſſée & humiliée, lui firent le même traitement, en l'expoſant ſur le canal. La princeſſe fut ſecourue & arrachée à une mort certaine, par la compaſſion & par la charité de l'intendant des jardins, comme les deux princes ſes frères, avec leſquels elle fut nourrie & élevée.

A cette inhumanité les deux ſœurs ajoutèrent le menſonge & l'impoſture, comme auparavant. Elles montrèrent un morceau de bois, en aſſurant fauſſement que c'étoit une môle dont la ſultane étoit accouchée.

Le ſultan Khoſrouschah ne put ſe contenir, quand il eut appris ce nouvel accouchement extraordinaire. Quoi! dit-il, cette femme indigne de ma couche, rempliroit donc mon palais de monſtres, ſi je la laiſſe vivre davantage? Non, cela n'arrivera pas, ajouta-t-il; elle eſt un monſtre elle-même, je veux en purger le monde. Il prononça cet arrêt de mort, & il commanda à ſon grand-viſir de le faire exécuter.

Le grand-viſir & les courtiſans qui étoient préſens ſe jetèrent aux pieds du ſultan pour

le ſupplier de révoquer l'arrêt. Le grand-viſir prit la parole : Sire, dit-il, que votre majeſté me permette de lui repréſenter que les loix qui condamnent à mort n'ont été établies que pour punir les crimes. Les trois couches de la ſultane ſi peu attendues, ne ſont pas des crimes. En quoi peut-on dire qu'elle y a contribué ? Une infinité d'autres femmes en ont fait & en font tous les jours ; elles ſont à plaindre, mais elles ne ſont pas puniſſables. Votre majeſté peut s'abſtenir de la voir & la laiſſer vivre. L'affliction dans laquelle elle paſſera le reſte de ſes jours, après la perte de ſes bonnes grâces, lui en ſera un aſſez grand ſupplice.

Le ſultan de Perſe rentra en lui-même, & comme il vit bien l'injuſtice qu'il y avoit de condamner la ſultane à mort pour de fauſſes couches, quand même elles euſſent été véritables, comme il le croyoit fauſſement : Qu'elle vive donc, dit-il, puiſque cela eſt ainſi, je lui donne la vie, mais à une condition qui lui fera déſirer la mort plus d'une fois chaque jour. Qu'on lui faſſe un réduit de charpente à la porte de la principale moſquée, avec une fenêtre toujours ouverte : qu'on l'y renferme avec un habit des plus groſſiers, & que chaque muſulman

qui ira à la moſquée faire ſa prière, lui crache au nez en paſſant; ſi quelqu'un y manque, je veux qu'il ſoit expoſé au même châtiment. Et afin que je ſois obéi, vous, viſir, je vous commande d'y mettre des ſurveillans.

Le ton dont le ſultan prononça ce dernier arrêt, ferma la bouche au grand-viſir. Il fut exécuté avec un grand contentement des deux ſœurs jalouſes. Le réduit fût bâti & achevé, & la ſultane, véritablement digne de compaſſion, y fut renfermée dès qu'elle fut relevée de ſa couche, de la manière que le ſultan l'avoit commandé, & expoſée ignominieuſement à la riſée & au mépris de tout un peuple, traitement néanmoins qu'elle n'avoit pas mérité, & qu'elle ſouffrit avec une conſtance qui lui attira l'admiration & en même-temps la compaſſion de tous ceux qui jugeoient des choſes plus ſainement que le vulgaire.

Les deux princes & la princeſſe furent nourris & élevés par l'intendant des jardins & par ſa femme, avec la tendreſſe de père & de mère, & cette tendreſſe augmenta à meſure qu'ils avancèrent en âge, par les marques de grandeur qui parurent autant dans la princeſſe que dans les princes, & ſur-tout par les grands traits de beauté de la prin-

ceſſe, qui ſe développoient de jour en jour, par leur docilité, par leurs bonnes inclinations au-deſſus de la bagatelle, & toutes autres que celles des enfans ordinaires, & par un certain air qui ne pouvoit convenir qu'à des princes & qu'à des princeſſes. Pour diſtinguer les deux princes ſelon l'ordre de leur naiſſance, ils appellèrent le premier Bahman, & le ſecond Perviz, noms que d'anciens rois de Perſe avoient portés. A la princeſſe, ils donnèrent celui de Parizade, que pluſieurs reines & princeſſes du royaume avoient auſſi porté.

Dès que les deux princes furent en âge, l'intendant des jardins leur donna un maître pour leur apprendre à lire & à écrire, & la princeſſe leur ſœur qui ſe trouvoit aux leçons qu'on leur donnoit, montra une envie ſi grande d'apprendre à lire & à écrire, quoique plus jeune qu'eux, que l'intendant des jardins, ravi de cette diſpoſition, lui donna le même maître. Piquée d'émulation par ſa vivacité & par ſon eſprit pénétrant, elle devint en peu de temps auſſi habile que les princes ſes frères.

Depuis ce temps-là, les frères & la ſœur n'eurent plus que les mêmes maîtres dans les autres beaux arts, dans la géographie,

dans la poëſie, dans l'hiſtoire & dans les ſciences, même dans les ſciences ſecrètes; & comme ils n'y trouvoient rien de difficile, ils y firent un progrès ſi merveilleux, que les maîtres en étoient étonnés, & que bientôt ils avouèrent ſans déguiſement qu'ils iroient plus loin qu'ils n'étoient allés eux-mêmes, pour peu qu'ils continuaſſent. Dans les heures de récréation, la princeſſe apprit auſſi la muſique, à chanter & à jouer de pluſieurs ſortes d'inſtrumens. Quand les princes apprirent à monter à cheval, elle ne voulut pas qu'ils euſſent cet avantage ſur elle; elle fit ſes exercices avec eux, de manière qu'elle ſavoit monter à cheval, le mener, tirer de l'arc, jeter la canne ou le javelot avec la même adreſſe, & ſouvent même elle les devançoit à la courſe.

L'intendant des jardins qui étoit au comble de ſa joie de voir ſes nourriſſons ſi accomplis dans toutes les perfections du corps & de l'eſprit, & qu'ils avoient correſpondu aux dépenſes qu'il avoit faites pour leur éducation, beaucoup au-delà de ce qu'il s'en étoit promis, en fit une autre plus conſidérable à leur conſidération. Juſqu'alors, content du logement qu'il avoit dans l'enceinte du jardin du palais, il avoit vécu ſans maiſon de cam-

pagne ; il en acheta une à peu de diſtance de la ville, qui avoit de grandes dépendances en terres labourables, en prairies & en bois. Et comme la maiſon ne lui parut pas aſſez belle ni aſſez commode, il la fit mettre bas, & il n'épargna rien pour la rendre la plus magnifique des environs ; il y alloit tous les jours pour faire hâter par ſa préſence le grand nombre d'ouvriers qu'il y mit en œuvre ; & dès qu'il y eut un appartement achevé propre à le recevoir, il y alla paſſer pluſieurs jours de ſuite, autant que les fonctions & le devoir de ſa charge le lui permettoient. Par ſon aſſiduité enfin, la maiſon fut achevée, & pendant qu'on la meubloit avec la même diligence, des meubles les plus riches, & qui correſpondoient à la magnificence de l'édifice, il fit travailler au jardin, ſur le deſſein qu'il avoit tracé lui-même, & à la manière qui étoit ordinaire en Perſe parmi les grands ſeigneurs. Il y ajouta un parc d'une vaſte étendue, qu'il fit enclore de bonnes murailles & remplir de toutes ſortes de bêtes fauves, afin que les princes & la princeſſe y priſſent le divertiſſement de la chaſſe quand il leur plairoit.

Quand la maiſon de campagne fut entièrement achevée & en état d'être habitée,

l'intendant des jardins alla ſe jeter aux pieds du ſultan ; & après avoir repréſenté combien il y avoit long-temps qu'il étoit dans le ſervice, & les infirmités de la vieilleſſe où il ſe trouvoit, il le ſupplia d'avoir pour agréable la démiſſion de ſa charge, qu'il faiſoit entre les mains de ſa majeſté, & qu'il ſe retirât. Le ſultan lui accorda cette grâce avec d'autant plus de plaiſir, qu'il étoit ſatisfait de ſes longs ſervices, tant ſous le règne du ſultan ſon père, que depuis qu'il étoit monté lui-même ſur le trône, & en la lui accordant, il demanda ce qu'il pouvoit faire pour le récompenſer : Sire, répondit l'intendant des jardins, je ſuis comblé des bienfaits de votre majeſté & de ceux du ſultan ſon père, d'heureuſe mémoire, à un point qu'il ne me reſte plus à déſirer que de mourir dans l'honneur de ſes bonnes grâces. Il prit congé du ſultan Khoſrouſchah, après quoi il paſſa à la maiſon de campagne qu'il avoit fait bâtir, avec les deux princes Bahman & Perviz, & la princeſſe Parizade. Pour ce qui eſt de ſa femme, il y avoit quelques années qu'elle étoit morte. Il n'eut pas vécu cinq ou ſix mois avec eux, qu'il fut ſurpris par une mort ſi ſubite, qu'elle ne lui donna pas le temps de leur dire un mot de la

vérité de leur naiſſance qu'il avoit réſolu de faire, comme néceſſaire; choſe néanmoins pour les obliger de continuer de vivre comme ils avoient fait juſqu'alors, ſelon leur état & leur condition, conformément à l'éducation qu'il leur avoit donnée, & au penchant qui les y portoit.

Les princes Bahman & Perviz, & la princeſſe Parizade, qui ne connoiſſoient d'autre père que l'intendant des jardins, le regrettèrent comme tel, & ils lui rendirent tous les devoirs funéraires que l'amour & la reconnoiſſance filiale exigeoient d'eux. Contens des grands biens qu'il leur avoit laiſſés, ils continuèrent de demeurer & de vivre enſemble dans la même union qu'ils avoient fait juſqu'alors, ſans ambition de la part des princes de ſe produire à la cour, dans la vue des premières charges & des dignités auxquelles il leur eût été aiſé de parvenir.

Un jour que les deux princes étoient à la chaſſe, & que la princeſſe Parizade étoit reſtée, une dévote muſulmane, qui étoit fort âgée, ſe préſenta à la porte, & pria qu'on lui permît d'entrer pour faire ſa prière, dont il étoit l'heure; on alla demander la permiſſion à la princeſſe, & la princeſſe commanda qu'on la fît entrer, & qu'on lui

montrât l'oratoire dont l'intendant des jardins du ſultan avoit eu ſoin de faire accompagner la maiſon au défaut de moſquée dans le voiſinage. Elle commanda auſſi que quand la dévote auroit fait ſa prière, on lui fît voir la maiſon & le jardin, & qu'enſuite on la lui amenât.

La dévote muſulmane entra, elle fit ſa prière dans l'oratoire qu'on lui montra; & quand elle eut fait, deux femmes de la princeſſe, qui attendoient qu'elle ſortît, l'invitèrent à voir la maiſon & le jardin. Comme elle leur eut marqué qu'elle étoit prête à les ſuivre, elles la menèrent d'appartement en appartement, & dans chacun elle conſidéra toute choſe en femme qui s'entendoit en ameublement & dans la belle diſpoſition de chaque pièce. Elles la firent entrer auſſi dans le jardin, dont elle trouva le deſſein ſi nouveau & ſi bien entendu, qu'elle l'admira, en diſant qu'il falloit que celui qui l'avoit fait fût un excellent maître dans ſon art. Elle fut enfin amenée devant la princeſſe, qui l'attendoit dans un grand ſallon, lequel ſurpaſſoit en beauté, en propreté & en richeſſes tout ce qu'elle avoit admiré dans les appartemens.

Dès que la princeſſe vit entrer la dévote:

Ma bonne mère, lui dit-elle, approchez-vous, & venez vous asseoir près de moi, je suis ravie du bonheur que l'occasion me présente, de profiter pendant quelques momens du bon exemple & du bon entretien d'une personne comme vous, qui a pris le bon chemin en se donnant toute à dieu, & que tout le monde devroit imiter s'il étoit sage.

La dévote au lieu de monter sur le sopha, voulut s'asseoir sur le bord; mais la princesse ne le souffrit pas: elle se leva de sa place, & en s'avançant elle la prit par la main & l'obligea de venir s'asseoir près d'elle à la place d'honneur. La dévote fut sensible à cette civilité: Madame, dit-elle, il ne m'appartient pas d'être traitée si honorablement, & je ne vous obéis que parce que vous le commandez, & que vous êtes maîtresse chez vous. Quand elle fut assise, avant d'entrer en conversation, une des femmes de la princesse servit devant elle & devant la princesse une petite table basse, marquetée de nacre de perle & d'ébène, avec un bassin de porcelaine dessus, garni de gâteaux & de plusieurs porcelaines de fruits de la saison, & de confitures sèches & liquides.

La princesse prit un des gâteaux, & en

le préſentant à la dévote : Ma bonne mère, dit-elle, prenez, mangez, & choiſiſſez de ces fruits ce qu'il vous plaira, vous avez beſoin de manger après le chemin que vous avez fait pour venir juſqu'ici. Madame, reprit la dévote, je ne ſuis pas accoutumée à manger des choſes ſi délicates, & ſi j'en mange, c'eſt pour ne pas refuſer ce que dieu m'envoie par une main libérale comme la vôtre.

Pendant que la dévote mangeoit, la princeſſe qui mangea auſſi quelque choſe, pour l'y exciter par ſon exemple, lui fit pluſieurs queſtions ſur les exercices de dévotion qu'elle pratiquoit, & ſur la manière dont elle vivoit, auxquelles elle répondit avec beaucoup de modeſtie ; & de diſcours en diſcours, elle lui demanda ce qu'il lui paroiſſoit de la maiſon qu'elle voyoit, & ſi elle la trouvoit à ſon gré.

Madame, répondit la dévote, il faudroit être d'un très-mauvais goût pour y trouver à reprendre. Elle eſt belle, riante, meublée magnifiquement, ſans confuſion, très-bien entendue, & les ornemens y ſont ménagés on ne peut pas mieux. Quant à la ſituation, elle eſt dans un terrain agréable, & l'on ne peut imaginer un jardin qui faſſe plus de plaiſir

à voir que celui dont elle eſt accompagnée. Si vous me permettez néanmoins de ne rien diſſimuler, je prends la liberté de vous dire, madame, que la maiſon ſeroit incomparable, ſi trois choſes qui y manquent, à mon avis, s'y rencontroient. Ma bonne, reprit la princeſſe Parizade, quelles ſont ces trois choſes ? enſeignez-les-moi, je vous en conjure au nom de dieu, je n'épargnerai rien pour les acquérir, s'il eſt poſſible ?

Madame, reprit la dévote, la première de ces trois choſes, eſt l'oiſeau qui parle ; c'eſt un oiſeau ſingulier qu'on nomme bulbulhezar, lequel a encore la propriété d'attirer des environs tous les oiſeaux qui chantent, leſquels viennent accompagner ſon chant. La ſeconde, eſt l'arbre qui chante, dont les feuilles ſont autant de bouches, qui font un concert harmonieux de voix différentes, lequel ne ceſſe jamais. La troiſième choſe enfin, eſt l'eau jaune, couleur d'or, dont une ſeule goutte verſée dans un baſſin préparé exprès, en quelqu'endroit que ce ſoit d'un jardin, foiſonne d'une manière qu'elle le remplit d'abord, & s'élève dans le milieu en gerbe, qui ne ceſſe jamais de s'élever & de retomber dans le baſſin, ſans que le baſſin déborde.

Ah, ma bonne mère, s'écria la princeſſe, que je vous ai d'obligation de la connoiſſance que vous me donnez de ces choſes! elles ſont ſurprenantes, & je n'avois pas entendu dire qu'il y eût rien au monde de ſi curieux & d'auſſi admirable. Mais comme je ſuis bien perſuadée que vous n'ignorez pas le lieu où elles ſe trouvent, j'attends que vous me faſſiez la grâce de me l'enſeigner.

Pour donner ſatisfaction à la princeſſe, la bonne dévote lui dit: Madame, je me rendrois indigne de l'hoſpitalité que vous venez d'exercer envers moi avec tant de bonté, ſi je me refuſois de ſatisfaire votre curioſité ſur ce que vous ſouhaitez d'apprendre. J'ai donc l'honneur de vous dire, que les trois choſes dont je viens de vous parler, ſe trouvent dans un même lieu aux confins de ce royaume, du côté des Indes. Le chemin qui y conduit paſſe devant votre maiſon; celui que vous y enverrez de votre part n'a qu'à le ſuivre pendant vingt jours, & le vingtième jour, qu'il demande où ſont l'oiſeau qui parle, l'arbre qui chante & l'eau jaune, le premier auquel il s'adreſſera le lui enſeignera. En achevant ces paroles, elle ſe leva; & après avoir pris congé, elle ſe retira & pourſuivit ſon chemin.

La princeſſe Parizade avoit l'eſprit ſi fort occupé à retenir les enſeignes que la dévote muſulmane venoit de lui donner de l'oiſeau qui parloit, de l'arbre qui chantoit, & de l'eau jaune, qu'elle ne s'apperçut qu'elle étoit partie, que quand elle voulut lui faire quelques demandes pour prendre d'elle un plus grand éclairciſſement. Il lui ſembloit en effet que ce qu'elle venoit d'entendre de ſa bouche, n'étoit pas ſuffiſant pour ne pas s'expoſer à entreprendre un voyage inutile. Elle ne voulut pas néanmoins envoyer après elle pour la faire revenir; mais elle fit un effort ſur ſa mémoire, pour ſe rappeler tout ce qu'elle avoit entendu, & n'en rien oublier. Quand elle crut que rien ne lui étoit échappé, elle ſe fit un vrai plaiſir de penſer à la ſatisfaction qu'elle auroit ſi elle pouvoit venir à bout de poſſéder des choſes ſi merveilleuſes; mais la difficulté qu'elle y trouvoit, & la crainte de ne pas réuſſir, la plongeoit dans une grande inquiétude.

La princeſſe Parizade étoit abîmée dans ces penſées, quand les princes ſes frères arrivèrent de la chaſſe; ils entrèrent dans le ſallon; & au lieu de la trouver le viſage ouvert & l'eſprit gai, ſelon ſa coutume, ils furent étonnés de la voir recueillie en elle-

même, & comme affligée, ſans lever la tête, pour marquer au moins qu'elle s'appercevoit de leur préſence.

Le prince Bahman prit la parole : Ma ſœur, dit-il, où ſont la joie & la gaieté qui ont été inſéparables d'avec vous juſqu'à préſent ? êtes-vous incommodée ? vous eſt-il arrivé quelque malheur ? vous a-t-on donné quelque ſujet de chagrin ? apprenez-le-nous, afin que nous y prenions la part que nous devons, & que nous y apportions le remède, ou que nous vous vengions, ſi quelqu'un a eu la témérité d'offenſer une perſonne comme vous, à laquelle tout reſpect eſt dû.

La princeſſe Parizade demeura quelque temps ſans rien répondre & dans la même ſituation; enfin, elle leva les yeux en regardant les princes ſes frères, & les baiſſa preſqu'auſſitôt, après leur avoir dit que ce n'étoit rien.

Ma ſœur, reprit le prince Bahman, vous nous diſſimulez la vérité, il faut bien que ce ſoit quelque choſe, & même quelque choſe de grave. Il n'eſt pas poſſible que pendant le peu de temps que nous avons été éloignés de vous, un changement auſſi grand & auſſi peu attendu que celui que nous remarquons en vous, vous ſoit arrivé pour rien. Vous

voudrez bien que nous ne vous en tenions pas quitte pour une réponſe qui ne nous ſatisfait pas. Ne nous cachez donc pas ce que c'eſt, à moins que vous ne vouliez nous faire croire que vous renoncez à l'amitié & à l'union ferme & conſtante qui ont ſubſiſté entre nous juſqu'aujourd'hui, dès notre plus tendre jeuneſſe.

La princeſſe qui étoit bien éloignée de rompre avec les princes ſes frères, ne voulut pas les laiſſer dans cette penſée. Quand je vous ai dit, reprit-elle, que ce qui me faiſoit de la peine n'étoit rien, je l'ai dit par rapport à vous, & non pas par rapport à moi, qui le trouve de quelqu'importance; & puiſque vous me preſſez par le droit de notre amitié & de notre union qui me ſont ſi chères, je vais vous dire ce que c'eſt. Vous avez cru, & je l'ai cru comme vous, continua-t-elle, que cette maiſon que feu notre père nous a fait bâtir, étoit complette en toute manière & que rien n'y manquoit; aujourd'hui cependant j'ai appris qu'il y manque trois choſes, qui la mettroient hors de comparaiſon d'avec toutes les maiſons de campagne qui ſont au monde. Ces trois choſes ſont, l'oiſeau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune de couleur d'or. Après leur

avoir expliqué en quoi consistoit l'excellence de ces choses; c'est une dévote musulmane, ajouta-t-elle, qui m'a fait faire cette remarque, & qui m'a enseigné le lieu où elles sont & le chemin par où l'on peut s'y rendre. Vous trouverez peut-être que ce sont des choses de peu de conséquence pour faire que notre maison soit accomplie, & qu'elle peut toujours passer pour une très-belle maison, indépendamment de cet accroissement à ce qu'elle contient, & ainsi que nous pouvons nous en passer. Vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais je ne puis m'empêcher de vous témoigner, qu'en mon particulier, je suis persuadée qu'elles y sont nécessaires, & que je ne serai pas contente que je ne les y voie placées. Ainsi, que vous y preniez intérêt, que vous n'y en preniez pas, je vous prie de m'aider de vos conseils, & de voir qui je pourrois envoyer à cette conquête.

Ma sœur, reprit le prince Bahman, rien ne peut vous intéresser qu'il ne nous intéresse également. Il suffit de votre empressement pour la conquête des choses que vous nous dites, pour nous obliger d'y prendre le même intérêt; mais indépendamment de ce qui vous regarde, nous nous y sentons

portés de notre propre mouvement, & pour notre ſatisfaction particulière ; car je ſuis bien perſuadé que mon frère n'eſt pas d'un autre ſentiment que moi ; & nous devons tout entreprendre pour faire cette conquête, comme vous l'appelez ; l'importance & la ſingularité dont il s'agit méritent bien ce nom. Je me charge de la faire : dites-moi ſeulement le chemin que je dois tenir, & le lieu, je ne différerai pas le voyage plus long-temps que juſqu'à demain.

Mon frère, reprit le prince Perviz, il ne convient pas que vous vous abſentiez de la maiſon pour un ſi long-temps, vous qui en êtes le chef & l'appui, & je prie ma ſœur de ſe joindre avec moi pour vous obliger d'abandonner votre deſſein, & de trouver bon que je faſſe le voyage ; je ne m'en acquitterai pas moins bien que vous, & la choſe ſera plus dans l'ordre. Mon frère, repartit le prince Bahman, je ſuis bien perſuadé de votre bonne volonté, & que vous ne vous acquitteriez pas du voyage moins bien que moi ; mais c'eſt une choſe réſolue, je le veux faire & je le ferai. Vous reſterez avec notre ſœur, qu'il n'eſt pas beſoin que je vous recommande. Il paſſa le reſte de la journée à pourvoir aux préparatifs du

voyage, & à ſe faire bien inſtruire par la princeſſe des enſeignes que la dévote lui avoit données, pour ne pas s'écarter du chemin.

Le lendemain, de grand matin, le prince Bahman monta à cheval, & le prince Perviz & la princeſſe Parizade qui avoient voulu le voir partir, l'embraſsèrent & lui ſouhaitèrent un heureux voyage. Mais au milieu de ces adieux, la princeſſe ſe ſouvint d'une choſe qui ne lui étoit pas venue dans l'eſprit. A propos, mon frère, dit-elle, je ne ſongeois pas aux accidens auxquels on eſt expoſé dans les voyages; qui ſait ſi je vous reverrai jamais? Mettez pied à terre, je vous en conjure, & laiſſez-là le voyage; j'aime mieux me priver de la vue & de la poſſeſſion de l'oiſeau qui parle, de l'arbre qui chante & de l'eau jaune, que de courir le riſque de vous perdre pour jamais.

Ma ſœur, reprit le prince Bahman, en ſouriant de la frayeur ſoudaine de la princeſſe Parizade, la réſolution en eſt priſe, & quand cela ne ſeroit pas, je la prendrois encore, & vous trouverez bon que je l'exécute. Les accidens dont vous parlez n'arrivent qu'aux malheureux. Il eſt vrai que je puis être du nombre; mais auſſi je puis être des

heureux, qui ſont en beaucoup plus grand nombre que les malheureux. Comme néanmoins les événemens ſont incertains, & que je puis ſuccomber dans mon entrepriſe, tout ce que je puis faire, c'eſt de vous laiſſer un couteau que voici.

Alors le prince Bahman tira un couteau, en le préſentant dans la gaîne à la princeſſe: Prenez, dit-il, & donnez-vous de temps en temps la peine de tirer le couteau de ſa gaîne; tant que vous le verrez net comme vous le voyez, ce ſera une marque que je ferai vivant; mais ſi vous voyez qu'il en dégoutte du ſang, croyez que je ne ſerai plus en vie, & accompagnez ma mort de vos prières.

La princeſſe Parizade ne put obtenir autre choſe du prince Bahman. Ce prince lui dit adieu, à elle & au prince Perviz, pour la dernière fois, & il partit bien monté, bien armé & bien équipé. Il ſe mit dans le chemin; & ſans s'écarter ni à droite ni à gauche, il continua en traverſant la Perſe; & le vingtième jour de ſa marche il apperçut ſur le bord du chemin un vieillard hideux à voir, lequel étoit aſſis ſous un arbre, à quelque diſtance d'une chaumière qui lui ſervoit de retraite contre les injures du temps.

Les ſourcils blancs comme de la neige, de même que les heveux, la mouſtache & la barbe lui venoient juſqu'au bout du nez, la mouſtache lui couvroit la bouche, & la barbe avec les cheveux lui tomboient preſque juſqu'aux pieds. Il avoit les ongles des mains & des pieds d'une longueur exceſſive, avec une eſpèce de chapeau plat & fort large qui lui couvroit la tête en forme de paraſol ; & pour tout habit, une natte dans laquelle il étoit enveloppé.

Ce bon vieillard étoit un derviche, qui s'étoit retiré du monde il y avoit de longues années, & s'étoit négligé pour s'attacher à dieu uniquement ; de manière qu'à la fin il étoit fait comme nous venons de voir.

Le prince Bahman, qui depuis le matin avoit été attentif à obſerver s'il rencontreroit quelqu'un dont il pût s'informer du lieu où ſon deſſein étoit de ſe rendre, s'arrêta quand il fut arrivé près du derviche, comme le premier qu'il rencontroit, & mit pied à terre, pour ſe conformer à ce que la dévote avoit marqué à la princeſſe Parizade. En tenant ſon cheval par la bride, il s'avança juſqu'au derviche, & en le ſaluant : Bon père, dit-il, dieu prolonge vos jours, & vous accorde l'accompliſſement de vos déſirs.

Le derviche répondit au ſalut du prince, mais ſi peu intelligiblement qu'il n'en comprit pas un mot. Comme le prince Bahman vit que l'empêchement venoit de ce que la mouſtache couvroit la bouche du derviche, & qu'il ne vouloit pas paſſer outre ſans prendre de lui l'inſtruction dont il avoit beſoin, il prit des ciſeaux, dont il étoit muni; & après avoir attaché ſon cheval à une branche de l'arbre, il lui dit : Bon derviche, j'ai à vous parler, mais votre mouſtache empêche que je ne vous entende; vous voudrez bien, & je vous prie de me laiſſer faire, que je vous l'accommode, avec vos ſourcils qui vous défigurent, & qui vous font reſſembler plutôt à un ours qu'à un homme.

Le derviche ne s'oppoſa pas au deſſein du prince, il le laiſſa faire; & comme le prince, quand il eut achevé, eut vu que le derviche avoit le teint frais, & qu'il paroiſſoit beaucoup moins âgé qu'il ne l'étoit en effet, il lui dit : Bon derviche, ſi j'avois un miroir, je vous ferois voir combien vous êtes rajeuni, vous êtes préſentement un homme, & auparavant perſonne n'eut pu diſtinguer ce que vous étiez.

Les careſſes du prince Bahman lui attirè-

rent de la part du derviche un ſourire avec un compliment : Seigneur, dit-il, qui que vous ſoyez, je vous ſuis infiniment obligé du bon office que vous avez bien voulu me rendre, je ſuis prêt de vous en marquer ma reconnoiſſance en tout ce qui peut dépendre de moi. Vous n'avez pas mis pied à terre que quelque beſoin ne vous y ait obligé ; dites-moi ce que c'eſt, je tâcherai de vous contenter, ſi je le puis.

Bon derviche, reprit le prince Bahman, je viens de loin, & je cherche l'oiſeau qui parle, l'arbre qui chante & l'eau jaune ; je ſais que ces trois choſes ſont quelque part ici aux environs ; mais j'ignore l'endroit où elles ſont préciſément. Si vous le ſavez, je vous conjure de m'enſeigner le chemin, afin que je ne prenne pas l'un pour l'autre, & que je ne perde pas le fruit du long voyage que j'ai entrepris.

Le prince à meſure qu'il tenoit ce diſcours, remarqua que le derviche changeoit de viſage, qu'il baiſſoit les yeux, & qu'il prit un grand ſérieux ; juſques-là qu'au lieu de répondre, il demeura dans le ſilence. Cela l'obligea de reprendre la parole : Bon père, pourſuivit-il, il me ſemble que vous m'avez entendu. Dites-moi ſi vous ſavez ce que je

vous demande, ou si vous ne le savez pas, afin que je ne perde pas de temps, & que je m'en informe ailleurs.

Le derviche rompit enfin le silence : Seigneur, dit-il au prince Bahman, le chemin que vous me demandez m'est connu ; mais l'amitié que j'ai conçue pour vous dès que je vous ai vu, & qui est devenue plus forte par le service que vous m'avez rendu, me tient encore en suspens, savoir si je dois vous accorder la satisfaction que vous souhaitez. Quel motif peut vous empêcher, reprit le prince, & quelle difficulté trouvez-vous à me le donner ? Je vous le dirai, repartit le derviche, c'est que le danger auquel vous vous exposez est plus grand que vous ne le pouvez croire. D'autres seigneurs en grand nombre, qui n'avoient ni moins de hardiesse, ni moins de courage que vous n'en pouvez avoir, ont passé par ici, & m'ont fait la même demande que vous m'avez faite. Après n'avoir rien oublié pour les détourner de passer outre, ils n'ont pas voulu me croire ; je leur ai enseigné le chemin malgré moi, en me rendant à leurs instances ; & je puis vous assurer qu'ils y ont tous échoué, & que je n'en ai pas vu revenir un seul. Pour peu donc que vous aimiez la vie, &

que vous vouliez ſuivre mon conſeil, vous n'irez pas plus loin, & vous retournerez chez vous.

Le prince Bahman perſiſta dans ſa réſolution. Je veux croire, dit-il au derviche, que votre conſeil eſt ſincère, & je vous ſuis obligé de la marque d'amitié que vous me donnez; mais quel que ſoit le danger dont vous me parlez, rien n'eſt capable de me faire changer de deſſein; quiconque m'attaquera, j'ai de bonnes armes, & il ne ſera ni plus vaillant ni plus brave que moi. Et ſi ceux qui vous attaqueront, lui remontra le derviche, ne ſe font pas voir, car ils ſont pluſieurs; comment vous défendrez-vous contre des gens qui ſont inviſibles? Il n'importe, repartit le prince, quoique vous puiſſiez dire, vous ne me perſuaderez pas de rien faire contre mon devoir. Puiſque vous ſavez le chemin que je vous demande, je vous conjure encore une fois de me l'enſeigner, & de ne pas me refuſer cette grâce.

Quand le derviche vit qu'il ne pouvoit rien gagner ſur l'eſprit du prince Bahman, & qu'il étoit opiniâtre dans la réſolution de continuer ſon voyage, nonobſtant les avis ſalutaires qu'il lui donnoit, il mit la main

dans un ſac qu'il avoit près de lui, & il en tira une boule qu'il lui préſenta : Puiſque je ne puis obtenir de vous, dit-il, que vous m'écoutiez, & que vous profitiez de mes conſeils, prenez cette boule ; & quand vous ſerez à cheval, jetez-la devant vous, & ſuivez-la juſqu'au pied d'une montagne où elle s'arrêtera ; quand elle ſera arrêtée, vous mettrez pied à terre & vous laiſſerez votre cheval la bride ſur le cou, qui demeurera à la même place en attendant votre retour. En montant vous verrez à droite & à gauche une grande quantité de groſſes pierres noires, & vous entendrez une confuſion de voix de tous les côtés qui vous diront mille injures pour vous décourager, & pour faire en ſorte que vous ne montiez pas juſqu'au haut ; mais gardez-vous bien de vous effrayer, & ſur toute choſe, de tourner la tête pour regarder derrière vous ; en un inſtant vous ſeriez changé en une pierre noire, ſemblable à celles que vous verrez, leſquelles ſont autant de ſeigneurs comme vous, qui n'ont pas réuſſi dans leur entrepriſe, comme je vous le diſois. Si vous évitez le danger que je ne vous dépeins que légèrement, afin que vous y faſſiez bien réflexion & que vous arriviez au haut de la montagne, vous

y trouverez une cage, & dans la cage l'oiſeau que vous cherchez. Comme il parle, vous lui demanderez où ſont l'arbre qui chante & l'eau jaune, & il vous l'enſeignera. Je n'ai rien à vous dire davantage; voilà ce que vous avez à faire, & voilà ce que vous avez à éviter; mais ſi vous vouliez me croire, vous ſuivriez le conſeil que je vous ai donné, & vous ne vous expoſeriez pas à la perte de votre vie. Encore une fois, pendant qu'il vous reſte du temps à y penſer, conſidérez que cette perte eſt irréparable & attachée à une condition à laquelle on peut contrevenir, même par inadvertance, comme vous pouvez le comprendre.

Pour ce qui eſt du conſeil que vous venez de me répéter, & dont je ne laiſſe pas de vous avoir obligation, reprit le prince Bahman, après avoir reçu la boule, je ne puis le ſuivre; mais je tâcherai de profiter de l'avis que vous me donnez, de ne pas regarder derrière moi en montant, & j'eſpère que bientôt vous me verrez revenir, & vous en remercier plus amplement, chargé de la dépouille que je cherche. En achevant ces paroles, auxquelles le derviche ne répondit autre choſe, ſinon qu'il le reverroit avec

joie, & qu'il ſouhaitoit que cela arrivât, il remonta à cheval, prit congé du derviche par une profonde inclination de tête, & jeta la boule devant lui.

La boule roula & continua de rouler preſque de la même vîteſſe que le prince Bahman lui avoit imprimée en la jetant; ce qui fit qu'il fut obligé d'accommoder la courſe de ſon cheval à la même vîteſſe pour la ſuivre, afin de ne pas la perdre de vue; il la ſuivit, & quand elle fut au pied de la montagne que le derviche avoit dit, où elle s'arrêta, alors il deſcendit de cheval, & le cheval ne branla pas de la place, quand même il lui eût mis la bride ſur le cou. Après qu'il eut reconnu la montagne des yeux, & qu'il eut remarqué les pierres noires, il commença à monter, & il n'eut pas fait quatre pas que les voix dont le derviche lui avoit parlé ſe firent entendre ſans qu'il vît perſonne. Les unes diſoient: Où va cet étourdi? où va-t-il? que veut-il? ne le laiſſez pas paſſer. D'autres: Arrêtez-le, prenez-le, tuez-le. D'autres crioient d'une voix de tonnerre: Au voleur, à l'aſſaſſin, au meurtre. D'autres au contraire crioient d'un ton railleur: Non, ne lui faites pas de mal, laiſſez paſſer le beau mignon; vraiment c'eſt pour lui qu'on garde la cage & l'oiſeau.

Nonobſtant ces voix importunes, le prince Bahman monta quelque temps avec conſtance & avec fermeté, en s'animant lui-même; mais les voix redoublèrent avec un tintamarre ſi grand, & ſi près de lui, tant en avant qu'en arrière, que la frayeur le ſaiſit. Les pieds & les jambes commencèrent à lui trembler, il chancela, & bientôt, comme il ſe fut apperçu que les forces commencèrent à lui manquer, il oublia l'avis du derviche; il ſe tourna pour ſe ſauver en deſcendant, & dans le moment il fut changé en une pierre noire; métamorphoſe qui étoit arrivée à tant d'autres avant lui, pour avoir tenté la même entrepriſe, & la même choſe arriva à ſon cheval.

Depuis le départ du prince Bahman pour ſon voyage, la princeſſe Parizade, qui avoit attaché à ſa ceinture le couteau avec la gaîne qu'il lui avoit laiſſé, pour être informée s'il étoit mort ou vivant, n'avoit pas manqué de le tirer & de le conſulter, même pluſieurs fois chaque jour. De la ſorte, elle avoit eu la conſolation d'apprendre qu'il étoit en parfaite ſanté, & de s'entretenir ſouvent de lui avec le prince Perviz, qui la prévenoit quelquefois en lui en demandant des nouvelles.

Le jour fatal enfin que le prince Bahman venoit d'être métamorphoſé en pierre, comme le prince & la princeſſe s'entretenoient de lui ſur le ſoir, ſelon leur coutume : Ma ſœur, dit le prince Perviz, tirez le couteau, je vous prie, & apprenons de ſes nouvelles ; la princeſſe le tira, & en le regardant, ils virent couler le ſang de l'extrêmité. La princeſſe ſaiſie d'horreur & de douleur, jeta le couteau. Ah, mon cher frère, s'écria-t-elle, je vous ai donc perdu & perdu par ma faute ! je ne vous reverrai jamais. Que je ſuis malheureuſe ! pourquoi vous ai-je parlé d'oiſeau qui parle, d'arbre qui chante & d'eau jaune, ou plutôt que m'importoit-il de ſavoir ſi la dévote trouvoit cette maiſon belle ou laide, accomplie ou non accomplie ! Plût à dieu que jamais elle ne ſe fût aviſée de s'y adreſſer ! Hypocrite, trompeuſe, ajouta-t-elle, devois-tu reconnoître ainſi la réception que je t'ai faite ? Pourquoi m'as-tu parlé d'un oiſeau, d'un arbre & d'une eau, qui, tout imaginaires qu'ils ſont, comme je me le perſuade par la fin malheureuſe d'un frère chéri, ne laiſſent pas de me troubler encore l'eſprit par ton enchantement ?

Le prince Perviz ne fut pas moins affligé de la mort du prince Bahman que la prin-

ceſſe Parizade : mais ſans perdre de temps en des regrets inutiles, comme il eut compris par les regrets de la princeſſe ſa ſœur, qu'elle déſiroit toujours paſſionnément d'avoir en ſa poſſeſſion l'oiſeau qui parloit, l'arbre qui chantoit & l'eau jaune, il l'interrompit : Ma ſœur, dit-il, nous regretterions en vain notre frère Bahman; nos plaintes & notre douleur ne lui rendroient pas la vie ; c'eſt la volonté de dieu, nous devons nous y ſoumettre, & l'adorer dans ſes décrets, ſans vouloir les pénétrer. Pourquoi voulez-vous douter préſentement des paroles de la dévote muſulmane, après les avoir tenues ſi fermement pour certaines & pour vraies; croyez-vous qu'elle vous eût parlé de ces trois choſes ſi elles n'exiſtoient pas, & qu'elle les eût inventées exprès pour vous tromper; vous qui, bien loin de lui en avoir donné ſujet, l'avez ſi bien reçue & accueillie avec tant d'honnêteté & de bonté? Croyons plutôt que la mort de notre frère vient de ſa faute, ou par quelqu'accident que nous ne pouvons pas imaginer. Ainſi, ma ſœur, que ſa mort ne nous empêche pas de pourſuivre notre recherche; je m'étois offert de faire le voyage à ſa place, je ſuis dans la même diſpoſition ; & comme ſon exemple

ne me fait pas changer de ſentiment, dès demain je l'entreprendrai.

La princeſſe fit tout ce qu'elle put pour diſſuader le prince Perviz, en le conjurant de ne pas l'expoſer au danger, au lieu d'un frère d'en perdre deux ; mais il demeura inébranlable, nonobſtant les remontrances qu'elle lui fit ; & avant qu'il partît, afin qu'elle pût être informée du ſuccès du voyage qu'il entreprenoit, comme elle l'avoit été de celui du prince Bahman, par le moyen du couteau qu'il lui avoit laiſſé, il lui donna auſſi un chapelet de perles de cent grains, pour le même uſage ; & en le lui préſentant : Dites ce chapelet à mon intention pendant mon abſence : en le diſant, s'il arrive que les grains s'arrêtent de manière que vous ne puiſſiez plus les mouvoir, ni les faire couler les uns après les autres, comme s'ils étoient collés, ce ſera une marque que j'aurai eu le même ſort que notre frère ; mais eſpérons que cela n'arrivera pas, & que j'aurai le bonheur de vous revoir avec la ſatisfaction que nous attendons vous & moi.

Le prince Perviz partit, & le vingtième jour de ſon voyage il rencontra le même derviche, à l'endroit où le prince Bahman

l'avoit trouvé. Il s'approcha de lui; & après l'avoir ſalué, il le pria, s'il le ſavoit, de lui enſeigner le lieu où étoient l'oiſeau qui parloit, l'arbre qui chantoit & l'eau jaune. Le derviche lui fit les mêmes difficultés & les mêmes remontrances qu'il avoit faites au prince Bahman, juſqu'à lui dire qu'il y avoit très-peu de temps qu'un jeune cavalier, dont il lui voyoit beaucoup de reſſemblance, lui avoit demandé le chemin; que vaincu par ſes inſtances preſſantes & par ſon importunité, il le lui avoit enſeigné, il lui avoit donné de quoi lui ſervir de guide, & preſcrit ce qu'il devoit obſerver pour réuſſir, mais qu'il ne l'avoit pas vu revenir; d'où il n'y avoit pas à douter qu'il n'eût eu le même ſort que ceux qui l'avoient précédé.

Bon derviche, reprit le prince Perviz, je ſais qui eſt celui dont vous parlez, c'étoit mon frère aîné, & je ſuis informé avec certitude qu'il eſt mort; de quelle mort? c'eſt ce que j'ignore. Je puis vous le dire, repartit le derviche, il a été changé en pierre noire, comme ceux dont je viens de parler, & vous devez vous attendre à la même métamorphoſe, à moins que vous n'obſerviez plus exactement que lui les bons conſeils que je lui avois donnés, au cas que vous

perſiſtiez à ne vouloir pas renoncer à votre réſolution, à quoi je vous exhorte encore une fois.

Derviche, inſiſta le prince Perviz, je ne puis vous marquer combien je vous ſuis redevable de la part que vous prenez à la conſervation de ma vie, tout inconnu que je vous ſois, & ſans que j'aye rien fait pour mériter votre bienveillance; mais j'ai à vous dire qu'avant que je priſſe mon parti, j'y ai bien ſongé, & que je ne puis l'abandonner. Ainſi, je vous ſupplie de me faire la même grâce que vous avez faite à mon frère. Peut-être réuſſirai-je mieux que lui à ſuivre les mêmes enſeignemens que j'attends de vous. Puiſque je ne puis réuſſir, dit le derviche, à vous perſuader de vous relâcher de ce que vous avez réſolu, ſi mon grand âge ne m'en empêchoit, & que je puſſe me ſoutenir, je me lèverois pour vous donner la boule que j'ai ici, laquelle doit vous ſervir de guide.

Sans donner au derviche la peine d'en dire davantage, le prince Perviz mit pied à terre; & comme il ſe fut avancé juſqu'au derviche, le derviche qui venoit de tirer la boule de ſon ſac, où il y en avoit un bon nombre d'autres, la lui donna, & il lui dit

l'uſage qu'il en devoit faire, comme ci-devant au prince Bahman; & après l'avoir bien averti de ne pas s'effrayer des voix qu'il entendroit, ſans voir perſonne, quelque menaçantes qu'elles fuſſent, mais de ne pas laiſſer de monter juſqu'à ce qu'il eût apperçu la cage & l'oiſeau, il le congédia.

Le prince Perviz remercia le derviche; & quand il fut remonté à cheval, il jeta la boule devant le cheval, & en piquant des deux en même-temps, il la ſuivit. Il arriva enfin au bas de la montagne; & quand il eut vu que la boule s'étoit arrêtée, il mit pied à terre. Avant qu'il fît le premier pas pour monter, il demeura un moment dans la même place, en rappelant dans ſa mémoire les avis que le derviche lui avoit donnés. Il s'encouragea, & monta, bien réſolu d'arriver juſqu'au haut de la montagne, & il avança cinq ou ſix pas; alors il entendit derrière lui une voix qui lui parut fort proche, comme d'un homme qui le rappeloit & l'inſultoit, en criant, Attends, téméraire, que je te puniſſe de ton audace.

A cet outrage, le prince Perviz oublia tous les avis du derviche; il mit la main ſur le ſabre, il le tira, & il ſe tourna pour ſe venger; mais à peine eut-il le temps de voir

que

que perſonne ne le ſuivoit, qu'il fut changé en une pierre noire, lui & ſon cheval.

Depuis que le prince Perviz étoit parti, la princeſſe Parizade n'avoit pas manqué chaque jour de porter à la main le chapelet qu'elle avoit reçu de ſa main le jour qu'il étoit parti; & quand elle n'avoit autre choſe à faire, de le dire en faiſant paſſer les grains par ſes doigts l'un après l'autre. Elle ne l'avoit pas même quitté la nuit tout ce temps-là; chaque ſoir en ſe couchant, elle ſe l'étoit paſſé autour du cou, & le matin en s'éveillant, elle y avoit porté la main pour éprouver ſi les grains venoient toujours l'un après l'autre. Le jour enfin, & au moment que le prince Perviz eut la même deſtinée que le prince Bahman, d'être changé en pierre noire, comme elle tenoit le chapelet à ſon ordinaire, & qu'elle le diſoit, tout-à-coup elle ſentit que les grains n'obéiſſoient plus au mouvement qu'elle leur donnoit, & elle ne douta pas que ce ne fût la marque de la mort certaine du prince ſon frère. Comme elle avoit déjà pris ſa réſolution ſur le parti qu'elle prendroit au cas que cela arrivât, elle ne perdit pas le temps en donnant des marques extérieures de ſa douleur. Elle ſe fit un effort pour la retenir en elle-

même ; & dès le lendemain, après s'être déguisée en homme, armée & équipée, & qu'elle eut signifié à ses gens qu'elle reviendroit dans peu de jours, elle monta à cheval & partit, en prenant le même chemin que les deux princes ses frères avoient tenu.

La princesse Parizade, qui étoit accoutumée à monter à cheval en prenant le divertissement de la chasse, supporta la fatigue du voyage mieux que d'autres dames n'auroient pu faire. Comme elle avoit fait les mêmes journées que les princes ses frères, elle rencontra aussi le derviche dans la vingtième journée de marche comme eux. Quand elle fut près de lui, elle mit pied à terre, & en tenant son cheval par la bride, elle alla s'asseoir près de lui ; & après qu'elle l'eut salué, elle lui dit : Bon derviche, vous voudrez bien que je me repose quelques momens près de vous, & me faire la grâce de me dire si vous n'avez pas entendu parler que quelque part aux environs il y a, dans ces cantons un lieu où l'on trouve l'oiseau qui parle, l'arbre qui chante, & l'eau jaune.

Le derviche répondit : Madame, puisque votre voix me fait connoître quel est votre sexe, nonobstant votre déguisement en homme, & que c'est ainsi que je dois vous

appeler, je vous remercie de votre compliment, & je reçois avec un très grand plaiſir l'honneur que vous me faites. J'ai connoiſſance du lieu où ſe trouvent les choſes dont vous me parlez; mais à quel deſſein me faites-vous cette demande.

Bon derviche, reprit la princeſſe Parizade, on m'en a fait un récit ſi avantageux, que je brûle d'envie de les poſſéder. Madame, repartit le derviche, on vous a dit la vérité; ces choſes ſont encore plus ſurprenantes & plus ſingulières qu'on ne vous les a repréſentées; mais on vous a caché les difficultés qu'il y a à ſurmonter pour parvenir à en jouir: vous ne vous ſeriez pas engagée dans une entrepriſe ſi pénible & ſi dangereuſe, ſi l'on vous avoit bien informée. Croyez-moi, ne paſſez pas plus avant, retournez ſur vos pas, & ne vous attendez pas que je veuille contribuer à votre perte.

Bon père, repartit la princeſſe, je viens de loin, & il me fâcheroit fort de retourner chez moi ſans avoir exécuté mon deſſein. Vous me parlez des difficultés & du danger de perdre la vie; mais vous ne me dites pas quelles ſont ces difficultés, & en quoi conſiſtent ces dangers; c'eſt ce que je déſirerois de ſavoir pour me conſulter, &

voir ſi je pourrois prendre confiance ſur ma réſolution, ſur mon courage & ſur mes forces, ou ne pas la prendre.

Alors le derviche répéta à la princeſſe Parizade le même diſcours qu'il avoit tenu aux princes Bahman & Perviz, en lui exagérant les difficultés de monter juſqu'au haut de la montagne où étoit l'oiſeau dans ſa cage; dont il falloit ſe rendre maître, après quoi l'oiſeau donneroit connoiſſance de l'arbre & de l'eau jaune; le bruit & le tintamarre des voix menaçantes & effroyables qu'on entendoit de tous les côtés ſans voir perſonne; & enfin la quantité de pierres noires, objet qui ſeul étoit capable de donner de l'effroi à elle & à tout autre, quand elle ſauroit que ces pierres étoient autant de braves cavaliers qui avoient été ainſi métamorphoſés pour avoir manqué à obſerver la principale condition pour réuſſir dans cette entrepriſe, qui étoit de ne pas ſe tourner pour regarder derrière ſoi qu'auparavant on ne ſe fût ſaiſi de la cage.

Quand le derviche eut achevé: A ce que je comprends par votre diſcours, reprit la princeſſe, la grande difficulté pour réuſſir dans cette affaire, eſt premièrement de monter juſqu'à la cage ſans s'effrayer du tinta-

marre des voix qu'on entend ſans voir perſonne; & en ſecond lieu, de ne pas regarder derrière ſoi. Pour ce qui eſt de cette dernière condition, j'eſpère que je ſerai aſſez maîtreſſe de moi-même pour la bien obſerver. Quant à la première, j'avoue que ces voix, telles que vous me les repréſentez, ſont capables d'épouvanter les plus aſſurés; mais comme, dans toutes les entrepriſes de grande conſéquence & périlleuſes, il n'eſt pas défendu d'uſer d'adreſſe, je vous demande ſi l'on pourroit s'en ſervir dans celle-ci, qui m'eſt d'une ſi grande importance. Et de quelle adreſſe voudriez-vous uſer, demanda le derviche? Il me ſemble, répondit la princeſſe, qu'en me bouchant les oreilles de coton, ſi fortes & ſi effroyables que les voix puiſſent être, elles en ſeroient frappées avec beaucoup moins d'impreſſion; comme auſſi elles feroient moins d'effet ſur mon imagination, & mon eſprit demeureroit dans la liberté de ne pas ſe troubler juſqu'à perdre l'uſage de la raiſon.

Madame, reprit le derviche, de tous ceux qui juſqu'à préſent ſe ſont adreſſés à moi, pour s'informer du chemin que vous me demandez, je ne ſais ſi quelqu'un s'eſt ſervi de l'adreſſe que vous me propoſez. Ce

que je ſais, c'eſt que pas un ne me l'a propoſée, & que tous y ſont péris. Si vous perſiſtez dans votre deſſein, vous pouvez en faire l'épreuve, à la bonne heure ſi elle réuſſit; mais je ne vous conſeillerois pas de vous y expoſer.

Bon père, repartit la princeſſe, rien n'empêche que je ne perſiſte dans mon deſſein; le cœur me dit que l'adreſſe me réuſſira, & je ſuis réſolue de m'en ſervir. Ainſi, il ne me reſte plus que d'apprendre de vous quel chemin je dois prendre; c'eſt la grâce que je vous conjure de ne pas me refuſer. Le derviche l'exhorta, pour la dernière fois, à ſe bien conſulter; & comme il vit qu'elle étoit inébranlable dans ſa réſolution, il tira une boule, & en la lui préſentant: Prenez cette boule, dit-il, remontez à cheval, & quand vous l'aurez jetée devant vous, ſuivez-la par tous les détours que vous lui verrez faire, en roulant juſqu'à la montagne où eſt ce que vous cherchez, & où elle s'arrêtera; quand elle ſera arrêtée, arrêtez-vous auſſi, mettez pied à terre & montez. Allez, vous ſavez le reſte, n'oubliez pas d'en profiter.

La princeſſe Parizade, après avoir remercié le derviche & pris congé de lui, re-

monta à cheval ; elle jeta la boule & elle la ſuivit par le chemin qu'elle prit en roulant ; la boule continua ſon roulement, & enfin elle s'arrêta au pied de la montagne.

La princeſſe mit pied à terre, elle ſe boucha les oreilles de coton, & après qu'elle eut bien conſidéré le chemin qu'elle avoit à tenir pour arriver au haut de la montagne, elle commença à monter d'un pas égal avec intrépidité. Elle entendit les voix, & elle s'apperçut d'abord que le coton lui étoit d'un grand ſecours. Plus elle s'avançoit, plus les voix devenoient fortes & ſe multiplioient, mais non pas à lui faire une impreſſion capable de la troubler. Elle entendit pluſieurs ſortes d'injures & de railleries piquantes par rapport à ſon ſexe, qu'elle mépriſa, & dont elle ne fit que rire. Je ne m'offenſe ni de vos injures, ni de vos railleries, diſoit-elle en elle-même, dites encore pire, je m'en moque, & vous ne m'empêcherez pas de continuer mon chemin. Elle monta enfin ſi haut, qu'elle commença d'appercevoir la cage & l'oiſeau, lequel, de complot avec les voix, tâchoit de l'intimider, en lui criant d'une voix tonnante, nonobſtant la petiteſſe de ſon corps : Folle, retire-toi, n'approche pas.

La princeſſe, animée davantage par cet objet, doubla le pas. Quand elle ſe vit ſi près de la fin de ſa carrière, elle gagna le haut de la montagne, où le terrain étoit égal; elle courut droit à la cage, & elle mit la main deſſus, en diſant à l'oiſeau: Oiſeau, je te tiens malgré toi, & tu ne m'échapperas pas.

Pendant que Parizade ôtoit le coton qui lui bouchoit les oreilles: Brave dame, lui dit l'oiſeau, ne me voulez pas de mal de ce que je me ſuis joint à ceux qui faiſoient leurs efforts pour la conſervation de ma liberté. Quoiqu'enfermé dans une cage, je ne laiſſois pas d'être content de mon ſort; mais deſtiné à devenir eſclave, j'aime mieux vous avoir pour maîtreſſe, vous qui m'avez acquis ſi courageuſement & ſi dignement, que toute autre perſonne du monde; & dès-à-préſent je vous jure une fidélité inviolable, avec une ſoumiſſion entière à tous vos commandemens. Je ſais qui vous êtes, & je vous apprendrai que vous ne vous connoiſſez pas vous-même pour ce que vous êtes; mais un jour viendra que je vous rendrai un ſervice dont j'eſpère que vous m'aurez obligation. Pour commencer à vous donner des marques de ma ſincérité, faites-

moi connoître ce que vous ſouhaitez, je ſuis prêt de vous obéir.

La princeſſe pleine d'une joie d'autant plus inexprimable, que la conquête qu'elle venoit de faire lui coûtoit la mort de deux frères tendrement chéris, & à elle-même tant de fatigue & un danger dont elle connoiſſoit la grandeur, après en être ſortie, mieux qu'avant qu'elle s'y engageât, nonobſtant ce que le derviche lui en avoit repréſenté, dit à l'oiſeau, après qu'il eut ceſſé de parler : Oiſeau, c'étoit bien mon intention de te marquer que je ſouhaite pluſieurs choſes qui me ſont de la dernière importance ; je ſuis ravie que tu m'ayes prévenue par le témoignage de ta bonne volonté. Premièrement, j'ai appris qu'il y a ici une eau jaune dont la propriété eſt merveilleuſe ; je te demande de m'enſeigner où elle eſt avant toute choſe. L'oiſeau lui enſeigna l'endroit qui n'étoit pas beaucoup éloigné ; elle y alla, & elle remplit un petit flacon d'argent qu'elle avoit apporté avec elle. Elle revint à l'oiſeau, & elle lui dit : Oiſeau, ce n'eſt pas aſſez, je cherche auſſi l'arbre qui chante, dis-moi où il eſt. L'oiſeau lui dit : Tournez-vous, & vous verrez derrière vous un bois où vous trouverez cet arbre. Le bois n'étoit pas éloigné,

la princeſſe alla juſques-là, & entre pluſieurs arbres, le concert harmonieux qu'elle entendit lui fit connoître celui qu'elle cherchoit : mais il étoit fort gros & fort haut. Elle revint, & elle dit à l'oiſeau ; Oiſeau, j'ai trouvé l'arbre qui chante, mais je ne puis ni le déraciner ni l'emporter. Il n'eſt pas néceſſaire de le déraciner, reprit l'oiſeau ; il ſuffit que vous en preniez la moindre branche, & que vous l'emportiez pour la planter dans votre jardin ; elle prendra racine dès qu'elle ſera dans la terre, & en peu de temps vous la verrez devenir un auſſi bel arbre que celui que vous venez de voir.

Quand la princeſſe Parizade eut en main les trois choſes dont la dévote muſulmane lui avoit fait concevoir un déſir ſi ardent, elle dit encore à l'oiſeau : Oiſeau, tout ce que tu viens de faire pour moi, n'eſt pas ſuffiſant. Tu es cauſe de la mort de mes deux frères, qui doivent être parmi les pierres noires que j'ai vues en montant ; je prétends les emmener avec moi.

Il parut que l'oiſeau eût bien voulu ſe diſpenſer de ſatisfaire la princeſſe ſur cet article ; en effet, il en fit difficulté. Oiſeau, inſiſta la princeſſe, ſouviens-toi que tu viens de me dire que tu es mon eſclave, que tu

l'es en effet, & que ta vie eſt à ma diſpoſition. Je ne puis, reprit l'oiſeau, conteſter cette vérité; mais quoique ce que vous demandez ſoit d'une plus grande difficulté que les autres, je ne laiſſerai pas d'y ſatisfaire auſſi. Jetez les yeux ici à l'entour, ajouta-t-il, & voyez ſi vous n'y verrez pas une cruche. Je l'apperçois, dit la princeſſe Prenez-la, dit-il, & en deſcendant la montagne, verſez un peu de l'eau dont elle eſt pleine ſur chaque pierre noire, ce ſera le moyen de retrouver vos deux frères.

La princeſſe Parizade prit la cruche, & en emportant avec ſoi la cage avec l'oiſeau, le flacon & la branche, à meſure qu'elle deſcendoit, elle verſoit de l'eau de la cruche ſur chaque pierre noire qu'elle rencontroit, & chacune ſe changeoit en homme; & comme elle n'en omit aucune, tous les chevaux, tant des princes ſes frères que des autres ſeigneurs, reparurent. De la ſorte, elle reconnut les princes Bahman & Perviz, qui la reconnurent auſſi, & qui vinrent l'embraſſer. En les embraſſant de même, & en leur témoignant ſon étonnement: Mes chers frères, dit elle, que faites-vous donc ici? Comme ils eurent répondu qu'ils venoient de dormir: Oui, reprit-elle; ſans moi,

votre ſommeil dureroit encore, & il eut peut-être duré juſqu'au jour du jugement. Ne vous ſouvient-il pas que vous étiez venus chercher l'oiſeau qui parle, l'arbre qui chante & l'eau jaune, & d'avoir vu en arrivant les pierres noires dont cet endroit étoit parſemé ? Regardez & voyez s'il en reſte une ſeule. Les ſeigneurs qui nous environnent & vous, vous étiez ces pierres, de même que vos chevaux qui vous attendent, comme vous le pouvez voir; & ſi vous déſirez de ſavoir comment cette merveille s'eſt faite, c'eſt, continua-t-elle, en leur montrant la cruche dont elle n'avoit plus beſoin, & qu'elle avoit déjà poſée au pied de la montagne, par la vertu de l'eau dont cette cruche étoit pleine, que j'ai verſée ſur chaque pierre. Comme après avoir rendu mon eſclave l'oiſeau qui parle, que voici dans cette cage, & trouvé par ſon moyen l'arbre qui chante, dont je tiens une branche, & l'eau jaune dont ce flacon eſt plein, je ne voulois pas retourner ſans vous ramener avec moi, je l'ai contraint, par le pouvoir que j'ai acquis ſur lui, de m'en donner le moyen, & il m'a enſeigné où étoit cette cruche, & l'uſage que j'en devois faire.

Les princes Bahman & Perviz connurent

par ce discours l'obligation qu'ils avoient à la princesse leur sœur ; & les seigneurs qui s'étoient tous assemblés autour d'eux, & qui avoient entendu le même discours, les imitèrent, en lui marquant que bien loin de lui porter envie au sujet de la conquête qu'elle venoit de faire, & à laquelle ils avoient aspiré, ils ne pouvoient mieux lui témoigner leur reconnoissance de la vie qu'elle venoit de leur redonner, qu'en se déclarant ses esclaves, & prêts à faire tout ce qu'elle leur ordonneroit.

Seigneurs, reprit la princesse, si vous avez fait attention à mon discours, vous avez pu remarquer que je n'ai eu d'autre intention dans ce que j'ai fait, que de recouvrer mes frères ; ainsi, s'il vous en est arrivé le bienfait que vous dites, vous ne m'en avez nulle obligation. Je ne prends de part à votre compliment que l'honnêteté que vous voulez bien m'en faire, & je vous en remercie comme je le dois. D'ailleurs, je vous regarde chacun en particulier comme des personnes aussi libres que vous l'étiez avant votre disgrace, & je me réjouis avec vous du bonheur qui vous en est arrivé à mon occasion. Mais ne demeurons pas davantage dans un lieu où il n'y a plus rien qui doive

nous arrêter plus long-temps, remontons à cheval, & retournons chacun au pays d'où nous ſommes venus.

La princeſſe Parizade donna l'exemple la première, en allant reprendre ſon cheval, qu'elle trouva où elle l'avoit laiſſé. Avant qu'elle montât à cheval, le prince Bahman, qui vouloit la ſoulager, la pria de lui donner la cage à porter. Mon frère, reprit la princeſſe, l'oiſeau eſt mon eſclave, je veux le porter moi-même; mais ſi vous voulez vous charger de la branche de l'arbre qui chante, la voilà. Tenez la cage néanmoins pour me la rendre quand je ſerai à cheval. Quand elle fut remontée à cheval, & que le prince Bahman lui eut rendu la cage & l'oiſeau: Et vous, mon frère Perviz, dit-elle en ſe tournant du côté où il étoit, voilà auſſi le flacon d'eau jaune que je remets à votre garde, ſi cela ne vous incommode pas; & le prince Perviz s'en chargea avec bien du plaiſir.

Quand le prince Bahman & le prince Perviz, & tous les ſeigneurs, furent tous à cheval, la princeſſe Parizade attendoit que quelqu'un d'eux ſe mît à la tête & commençât la marche; les deux princes voulurent en faire civilité aux ſeigneurs, & les ſeigneurs

de leur côté vouloient la faire à la princeſſe. Comme la princeſſe vit que pas un des ſeigneurs ne vouloit ſe donner cet avantage, & que c'étoit pour lui en laiſſer l'honneur; elle s'adreſſa à tous, & elle leur dit : Seigneurs, j'attends que vous marchiez. Madame, reprit au nom de tous un de ceux qui étoient le plus près d'elle, quand nous ignorerions l'honneur qui eſt dû à votre ſexe, il n'y a pas d'honneur que nous ne ſoyons prêts de vous rendre, après ce que vous venez de faire pour nous, nonobſtant votre modeſtie. Nous vous ſupplions donc de ne pas nous priver plus long-temps du bonheur de vous ſuivre.

Seigneurs, dit alors la princeſſe, je ne mérite pas l'honneur que vous me faites, & je ne l'accepte que parce que vous le ſouhaitez. En même-temps elle ſe mit en marche, & les deux princes & les ſeigneurs la ſuivirent en troupe ſans diſtinction.

La troupe voulut voir le derviche en paſſant, le remercier de ſon bon accueil & de ſes conſeils ſalutaires qu'ils avoient trouvés ſincères, mais il étoit mort, & l'on n'a pu ſavoir ſi c'étoit de vieilleſſe, ou parce qu'il n'étoit plus néceſſaire pour enſeigner le chemin qui conduiſoit à la conquête des trois

choſes dont la princeſſe Parizade venoit de triompher.

Ainſi la troupe continua ſon chemin ; mais elle commença à diminuer chaque jour. En effet, les ſeigneurs qui étoient venus de différens pays, comme nous l'avons dit, après avoir, chacun en particulier, réitéré à la princeſſe l'obligation qu'ils lui avoient, prirent congé d'elle & des princes ſes frères, l'un après l'autre, à meſure qu'ils rencontroient le chemin par où ils étoient venus. La princeſſe & les princes Bahman & Perviz continuèrent le leur juſqu'à ce qu'ils arrivèrent chez eux.

D'abord la princeſſe poſa la cage dans le jardin dont nous avons parlé ; & comme le ſallon étoit du côté du jardin, dès que l'oiſeau eut fait entendre ſon chant, les roſſignols, les pinçons, les alouettes, les fauvettes, les chardonnerets, & une infinité d'autres oiſeaux du pays, vinrent l'accompagner de leur ramage. Pour ce qui eſt de la branche, elle la fit planter en ſa préſence dans un endroit du parterre, peu éloigné de la maiſon. Elle prit racine, & en peu de temps elle devint un grand arbre, dont les feuilles rendirent bientôt la même harmonie & le même concert que l'arbre d'où

elle avoit été cueillie. Quant au flacon d'eau jaune, elle fit préparer au milieu du parterre un grand baſſin de beau marbre; & quand il fut achevé, elle y verſa toute l'eau jaune qui étoit contenue dans le flacon. Auſſitôt elle commença à foiſonner en ſe gonflant; & quand elle fut venue à-peu-près juſqu'aux bords du baſſin, elle s'éleva dans le milieu en groſſe gerbe juſqu'à la hauteur de vingt pieds en retombant & en continuant de même, ſans que l'eau débordât.

La nouvelle de ces merveilles ſe répandit dans le voiſinage; & comme la porte de la maiſon, non plus que du jardin, n'étoit fermée à perſonne, bientôt une grande affluence de peuple des environs vint les admirer.

Au bout de quelques jours, les princes Bahman & Perviz, bien remis de la fatigue de leur voyage, reprirent leur manière de vivre; & comme la chaſſe étoit leur divertiſſement ordinaire, ils montèrent à cheval, & ils y allèrent pour la première fois depuis leur retour, non pas dans leur parc, mais à deux ou trois lieues de leur maiſon. Comme ils chaſſoient, le ſultan de Perſe ſurvint en chaſſant au même endroit qu'ils avoient choiſi. Dès qu'ils ſe furent apperçus qu'il

alloit arriver bientôt, par un grand nombre de cavaliers qu'ils virent paroître en pluſieurs endroits, ils prirent le parti de ceſſer & de ſe retirer pour éviter ſa rencontre; mais ce fut juſtement par le chemin qu'ils prirent, qu'ils le rencontrèrent, dans un endroit ſi étroit, qu'ils ne pouvoient ſe détourner ni reculer ſans être vus. Dans leur ſurpriſe, ils n'eurent que le temps de mettre pied à terre & de ſe proſterner devant le ſultan, le front contre terre, ſans lever la tête pour le regarder. Mais le ſultan qui vit qu'ils étoient bien montés & habillés auſſi proprement que s'ils euſſent été de ſa cour, eut la curioſité de les voir au viſage; il s'arrêta, & il leur commanda de ſe lever.

Les princes ſe levèrent, & ils demeurèrent debout devant le ſultan, avec un air libre & dégagé, accompagné néanmoins d'une contenance modeſte & reſpectueuſe. Le ſultan les conſidéra quelque temps depuis la tête juſqu'aux pieds, ſans parler; & après avoir admiré leur bon air & leur bonne mine, il leur demanda qui ils étoient, & où ils demeuroient.

Le prince Bahman prit la parole: Sire, dit-il, nous ſommes fils de l'intendant des jardins de votre majeſté, le dernier mort,

& nous demeurons dans une maiſon qu'il fit bâtir peu de temps avant ſa mort, afin que nous y demeuraſſions, en attendant que nous fuſſions en âge de ſervir votre majeſté, & de lui aller demander de l'emploi quand l'occaſion ſe préſenteroit.

A ce que je vois, reprit le ſultan, vous aimez la chaſſe. Sire, repartit le prince Bahman, c'eſt notre exercice le plus ordinaire, qu'aucun des ſujets de votre majeſté, qui ſe deſtine à porter les armes dans ſes armées, ne néglige, en ſe conformant à l'ancienne coutume de ce royaume. Le ſultan, charmé d'une réponſe ſi ſage, leur dit : Puiſque cela eſt, je ſerai bien aiſe de vous voir chaſſer: venez & choiſiſſez telle chaſſe qu'il vous plaira.

Les princes remontèrent à cheval, ſuivirent le ſultan, & ils n'avoient pas avancé bien loin, quand ils virent paroître pluſieurs bêtes tout-à-la-fois. Le prince Bahman choiſit un lion, & le prince Perviz un ours. Ils partirent l'un & l'autre en même temps avec une intrépidité dont le ſultan fut ſurpris. Ils joignirent leur chaſſe preſqu'auſſitôt l'un que l'autre, & ils lancèrent leur javelot avec tant d'adreſſe, qu'ils percèrent, le prince Bahman le lion, & le prince Perviz l'ours

d'outre en outre, & que le ſultan les vit tomber en peu de temps l'un après l'autre. Sans s'arrêter, le prince Bahman pourſuivit un autre ours, & le prince Perviz un autre lion, & en peu de momens ils les percèrent & les renverſèrent ſans vie. Ils vouloient continuer, mais le ſultan ne le permît pas; il les fit rappeler; & quand ils furent venus ſe ranger près de lui: Si je vous laiſſois faire, dit-il, vous auriez bientôt détruit toute ma chaſſe. Ce n'eſt pas tant ma chaſſe néanmoins que je veux épargner, que vos perſonnes dont la vie me ſera déſormais très-chère, perſuadé que votre bravoure, dans un temps, me ſera beaucoup plus utile qu'elle ne vient de m'être agréable.

Le ſultan Khoſrouſchah enfin ſe ſentit une inclination ſi forte pour les deux princes, qu'il les invita à venir le voir & à le ſuivre ſur l'heure. Sire, reprit le prince Bahman, votre majeſté nous fait un honneur que nous ne méritons pas, & nous la ſupplions de vouloir bien nous en diſpenſer.

Le ſultan qui ne comprenoit pas quelles raiſons les princes pouvoient avoir pour ne pas accepter la marque de conſidération qu'il leur témoignoit, le leur demanda, & les preſſa de l'en éclaircir. Sire, dit le prince

Bahman, nous avons une ſœur notre cadette, avec laquelle nous vivons dans une union ſi grande, que nous n'entreprenons ni ne faiſons rien, qu'auparavant nous n'ayons pris ſon avis, de même que de ſon côté elle ne fait rien qu'elle ne nous ait demandé le nôtre. Je loue fort votre union fraternelle, reprit le ſultan, conſultez donc votre ſœur, & demain en revenant chaſſer avec moi, vous me rendrez réponſe.

Les deux princes retournèrent chez eux, mais ils ne ſe ſouvinrent ni l'un ni l'autre, non-ſeulement de l'aventure qui leur étoit arrivée de rencontrer le ſultan, & d'avoir eu l'honneur de chaſſer avec lui, mais même de parler à la princeſſe de celui qu'il leur avoit fait de vouloir les emmener avec lui. Le lendemain, comme ils ſe furent rendus auprès du ſultan, au lieu de la chaſſe: Hé bien, leur demanda le ſultan, avez-vous parlé à votre ſœur? a-t-elle bien voulu conſentir au plaiſir que j'attends de vous voir plus particulièrement? Les princes ſe regardèrent, & la rougeur leur monta au viſage. Sire, répondit le prince Bahman, nous ſupplions votre majeſté de nous excuſer; ni mon frère ni moi nous ne nous en ſommes pas ſouvenus. Souvenez-vous-en donc au-

jourd'hui, reprit le ſultan, & demain n'oubliez pas de m'en rendre la réponſe.

Les princes tombèrent une ſeconde fois dans le même oubli, & le ſultan ne ſe ſcandaliſa pas de leur négligence; au contraire, il tira trois petites boules d'or qu'il avoit dans une bourſe. En les mettant dans le ſein du prince Bahman : Ces boules, dit-il avec un ſourire, empêcheront que vous n'oubliez une troiſième fois ce que je ſouhaite que vous faſſiez pour l'amour de moi; le bruit qu'elles feront ce ſoir en tombant de votre ceinture, vous en fera ſouvenir, au cas que vous ne vous en ſoyez pas ſouvenu auparavant.

La choſe arriva comme le ſultan l'avoit prévu; ſans les trois boules d'or, les princes auroient encore oublié de parler à la princeſſe Parizade leur ſœur. Elles tombèrent du ſein du prince Bahman comme il eut ôté ſa ceinture, en ſe préparant à ſe mettre au lit. Auſſitôt il alla trouver le prince Perviz, & ils allèrent enſemble à l'appartement de la princeſſe, qui n'étoit pas encore couchée; ils lui demandèrent pardon de ce qu'ils venoient l'importuner à une heure indue, & lui en exposèrent le ſujet, avec toutes les circonſtances de leur rencontre avec le ſultan.

La princeſſe Parizade fut alarmée de cette nouvelle. Votre rencontre avec le ſultan, dit-elle, vous eſt heureuſe & honorable, & dans la ſuite elle peut vous l'être davantage; mais elle eſt fâcheuſe & bien triſte pour moi. C'eſt à ma conſidération, je le vois bien, que vous avez réſiſté à ce que le ſultan ſouhaitoit; je vous en ſuis infiniment obligée: je connois en cela que votre amitié correſpond parfaitement à la mienne. Vous avez mieux aimé, pour ainſi dire, commettre une incivilité envers le ſultan, en lui faiſant un refus honnête, à ce que vous avez cru, que de préjudicier à l'union fraternelle que nous nous ſommes jurée; & vous avez bien jugé, que ſi vous aviez commencé à le voir, vous ſeriez obligés inſenſiblement à m'abandonner pour vous donner tout à lui. Mais croyez-vous qu'il ſoit aiſé de refuſer abſolument au ſultan ce qu'il ſouhaite avec tant d'empreſſement, comme il le paroît? Ce que les ſultans ſouhaitent, ſont des volontés auxquelles il eſt dangereux de réſiſter. Ainſi, quand, en ſuivant mon inclination, je vous diſſuaderois d'avoir pour lui la complaiſance qu'il exige de vous, je ne ferois que vous expoſer à ſon reſſentiment & me rendre malheureuſe avec vous.

Vous voyez quel eſt mon ſentiment; avant néanmoins de rien conclure, conſultons l'oiſeau qui parle, & voyons ce qu'il nous conſeillera: il eſt pénétrant & prévoyant, & il nous a promis ſon ſecours dans les difficultés qui nous embarraſſeroient.

La princeſſe Parizade ſe fit apporter la cage: & après qu'elle eut propoſé la difficulté à l'oiſeau, en préſence des princes, elle lui demanda ce qu'il étoit à propos qu'ils fiſſent dans cette perplexité. L'oiſeau répondit: Il faut que les princes vos frères correſpondent à la volonté du ſultan; & même qu'à leur tour ils l'invitent à venir voir votre maiſon.

Mais, oiſeau, reprit la princeſſe, nous nous aimons mes frères & moi d'une amitié ſans égale: cette amitié ne ſouffrira-t-elle pas de dommage par cette démarche? Point du tout, repartit l'oiſeau, elle en deviendra plus forte. De la ſorte, répliqua la princeſſe, le ſultan me verra. L'oiſeau lui dit qu'il étoit néceſſaire qu'il la vît, & que le tout n'en iroit que mieux.

Le lendemain les princes Bahman & Perviz retournèrent à la chaſſe, & le ſultan, d'auſſi loin qu'il put ſe faire entendre, leur demanda s'ils s'étoient ſouvenus de parler à leur

leur sœur. Le prince Bahman s'approcha & lui dit : Sire, votre majesté peut disposer de nous, & nous sommes prêts de lui obéir, non-seulement nous n'avons pas eu de peine à obtenir le consentement de notre sœur, elle a même trouvé mauvais que nous ayons eu cette déférence pour elle, dans une chose qui étoit de notre devoir à l'égard de votre majesté. Mais, sire, elle s'en est rendue si digne, que si nous avons péché, nous espérons que votre majesté nous le pardonnera. Que cela ne vous inquiète pas, reprit le sultan; bien-loin de trouver mauvais ce que vous avez fait, je l'approuve si fort, que j'espère que vous aurez pour ma personne la même déférence & la même attache, pour peu que j'aie de part dans votre amitié. Les princes, confus de l'excès de bonté du sultan, ne répondirent que par une profonde inclination, pour lui marquer le grand respect avec lequel ils le recevoient.

Le sultan, contre son ordinaire, ne chassa pas long-temps ce jour-là. Comme il avoit jugé que les princes n'avoient pas moins d'esprit que de valeur & de bravoure, l'impatience de s'entretenir avec plus de liberté fit qu'il avança son retour. Il voulut qu'ils fussent à ses côtés, dans la marche, hon-

neur qui, ſans parler des principaux courtiſans qui l'accompagnoient, donna de la jalouſie, même au grand-viſir, qui fut mortifié de les voir marcher avant lui.

Quand le ſultan fut entré dans ſa capitale, le peuple dont les rues étoient bordées, n'eut les yeux attachés que ſur les deux princes Bahman & Perviz, en cherchant qui ils pouvoient être, s'ils étoient étrangers ou du royaume. Quoiqu'il en ſoit, diſoient la plupart, plût à dieu que le ſultan nous eût donné deux princes auſſi bien faits & d'auſſi bonne mine. Il pourroit en avoir à-peu-près de même âge, ſi les couches de la ſultane, qui en ſouffre la peine depuis ſi long-temps, euſſent été heureuſes.

La première choſe que fit le ſultan en arrivant dans ſon palais, fut de mener les princes dans les principaux appartemens, dont ils louèrent la beauté, les richeſſes, les meubles, les ornemens & la ſymétrie, ſans affectation, & en gens qui s'y entendoient. On ſervit enfin un repas magnifique, & le ſultan les fit mettre à table avec lui; ils voulurent s'en excuſer, mais ils obéirent dès que le ſultan leur eut dit que c'étoit ſa volonté.

Le ſultan qui avoit infiniment d'eſprit, qui

avoit fait de grands progrès dans les ſciences, & particulièrement dans l'hiſtoire, avoit bien prévu que, par modeſtie & par reſpect, les princes ne ſe donneroient pas la liberté de commencer la converſation. Pour leur donner lieu de parler, il commença, & y fournit pendant tout le repas; mais ſur quelque matière qu'il pût les mettre, ils y ſatisfirent avec tant de connoiſſance, d'eſprit, de jugement & de diſcernement, qu'il en fut dans l'admiration. Quand ils ſeroient mes enfans, diſoit-il en lui-même, & qu'avec l'eſprit qu'ils ont, je leur euſſe donné l'éducation, ils n'en ſauroient pas davantage, ni ne ſeroient pas plus habiles ni mieux inſtruits. Il prit enfin un ſi grand plaiſir dans leur entretien, qu'après avoir demeuré à table plus que de coutume, il paſſa dans ſon cabinet, après être ſorti, où il s'entretint encore avec eux très-long-temps. Le ſultan leur dit enfin: Jamais je n'aurois cru qu'il y eût à la campagne des jeunes ſeigneurs, mes ſujets, ſi bien élevés, ſi ſpirituels, & auſſi capables; de ma vie je n'ai eu entretien qui m'ait fait plus de plaiſir que le vôtre; mais en voilà aſſez, il eſt temps que vous vous délaſſiez l'eſprit par quelque divertiſſement de ma cour; & comme aucun n'eſt plus capable

d'en diſſiper les nuages que la muſique ; vous allez entendre un concert de voix & d'inſtrumens qui ne ſera pas déſagréable.

Comme le ſultan eut achevé de parler, les muſiciens qui avoient eu l'ordre, entrèrent & répondirent fort à l'attente qu'on avoit de leur habileté. Des farceurs excellens ſuccédèrent au concert, & des danſeurs & des danſeuſes terminèrent le divertiſſement.

Les deux princes qui virent que la fin du jour approchoit, ſe proſternèrent aux pieds du ſultan, & lui demandèrent la permiſſion de ſe retirer, après l'avoir remercié de ſes bontés & des honneurs dont il les avoit comblés ; & le ſultan, en les congédiant, leur dit : Je vous laiſſe aller, & ſouvenez-vous que je ne vous ai amenés à mon palais moi-même, que pour vous en montrer le chemin, afin que vous y veniez de vous-mêmes. Vous ſerez les bien-venus ; & plus ſouvent vous y viendrez, plus vous me ferez de plaiſir.

Avant de s'éloigner de la préſence du ſultan, le prince Bahman lui dit : Sire, oſerions-nous prendre la liberté de ſupplier votre majeſté de nous faire la grâce, à nous & à notre ſœur, de paſſer par notre maiſon, & de s'y repoſer quelques momens, la pre-

mière fois que le divertiſſement de la chaſſe l'amènera aux environs : elle n'eſt pas digne de votre préſence ; mais des monarques ne dédaignent quelquefois pas de ſe mettre à couvert ſous une chaumière. Le ſultan reprit : une maiſon de ſeigneurs, comme vous l'êtes, ne peut-être que belle & digne de vous. Je la verrai avec un grand plaiſir, & avec un plus grand de vous y avoir pour hôtes vous & votre ſœur, qui m'eſt déjà chère ſans l'avoir vue, par le ſeul récit de ſes belles qualités, & je ne différerai pas de me donner cette ſatisfaction plus long-temps que juſqu'après demain. Je me trouverai de grand matin au même lieu, où je n'ai pas oublié que je vous ai rencontrés la première fois ; trouvez-vous-y, vous me ſervirez de guide.

Les princes Bahman & Perviz retournèrent chez eux le même jour ; & quand ils furent arrivés, après avoir raconté à la princeſſe l'accueil honorable que le ſultan leur avoit fait, ils lui annoncèrent qu'ils n'avoient pas oublié de l'inviter à leur faire l'honneur de voir leur maiſon en paſſant, & qu'il leur en avoit marqué le jour, qui ſeroit celui d'après le jour qui devoit ſuivre.

Si cela eſt ainſi, reprit la princeſſe, il

faut donc dès-à-préſent ſonger à préparer un repas digne de ſa majeſté, & pour cela il eſt bon que nous conſultions l'oiſeau qui parle, il nous enſeignera peut-être quelque mets qui ſera plus du goût de ſa majeſté que d'autres. Comme les princes ſe furent rapportés à ce qu'elle jugeroit à propos, elle conſulta l'oiſeau en ſon particulier après qu'ils ſe furent retirés : Oiſeau, dit-elle, le ſultan nous fera l'honneur de venir voir notre maiſon, & nous devons le régaler, enſeigne nous comment nous pourrons nous en acquitter, de manière qu'il en ſoit content.

Ma bonne maîtreſſe, reprit l'oiſeau, vous avez d'excellens cuiſiniers, qu'ils faſſent de leur mieux ; & ſur toutes choſes qu'ils lui faſſent un plat de concombres, avec une farce de perles, que vous ferez ſervir devant le ſultan, préférablement à tout autre mets, dès le premier ſervice.

Des concombres avec une farce de perles ! s'écria la princeſſe Parizade, avec étonnement ; oiſeau, tu n'y penſes pas, c'eſt un ragoût inoui. Le ſultan pourra bien l'admirer comme une grande magnificence, mais il ſera à table pour manger, & non pas pour admirer des perles. De plus, quand j'y employerois tout ce que je puis avoir de

perles, elles ne ſuffiroient pas pour la farce.

Ma maîtreſſe, repartit l'oiſeau, faites ce que je dis, & ne vous inquiétez pas de ce qui en arrivera, il n'en arrivera que du bien. Quant aux perles, allez demain de bon matin au pied du premier arbre de votre parc, à main droite, & faites-y fouir, vous en trouverez plus que vous n'en aurez beſoin.

Dès le même ſoir, la princeſſe Parizade fit avertir un jardinier de ſe tenir prêt, & le lendemain de grand matin elle le prit avec elle, & le mena à l'arbre que l'oiſeau lui avoit enſeigné, & lui commanda de creuſer au pied. En creuſant, quand le jardinier fut arrivé à une certaine profondeur, il ſentit de la réſiſtance, & bientôt il découvrit un coffre d'or d'environ un pied en quarré, qu'il montra à la princeſſe; c'eſt pour cela que je t'ai amené, lui dit-elle, continue, & prends garde de le gâter avec la bêche.

Le jardinier tira enfin le coffret, & le mit entre les mains de la princeſſe. Comme le coffret n'étoit fermé qu'avec de petits crochets fort propres, la princeſſe l'ouvrit, & elle vit qu'il étoit plein de perles, toutes d'une groſſeur médiocre, mais égales &

propres à l'uſage qui devoit en être fait. Très-contente d'avoir trouvé ce petit tréſor, après avoir refermé le coffret, elle le mit ſous ſon bras, & reprit le chemin de la maiſon, pendant que le jardinier remettoit la terre du pied de l'arbre au même état qu'auparavant.

Les princes Bahman & Perviz qui avoient vu chacun de ſon appartement la princeſſe leur ſœur dans le jardin, plus matin qu'elle n'avoit de coutume, dans le temps qu'ils s'habilloient, ſe joignirent dès qu'ils furent en état de ſortir, & allèrent au-devant d'elle; ils la rencontrèrent au milieu du jardin, & comme ils avoient apperçu de loin qu'elle portoit quelque choſe ſous le bras, & qu'en approchant ils virent que c'étoit un coffret d'or, ils en furent ſurpris. Ma ſœur, lui dit le prince en l'abordant, vous ne portiez rien quand nous vous avons vue ſuivie d'un jardinier, & nous vous voyons revenir chargée d'un coffret d'or. Eſt-ce un tréſor que le jardinier a trouvé, & qu'il étoit venu vous annoncer ?

Mes frères, reprit la princeſſe, c'eſt tout le contraire; c'eſt moi qui ai mené le jardinier où étoit le coffret, qui lui ai montré l'endroit, & qui l'ai fait déterrer. Vous ſerez

plus étonnés de ma trouvaille, quand vous verrez ce qu'il contient.

La princeſſe ouvrit le coffret; & les princes émerveillés quand ils virent qu'il étoit rempli de perles, peu conſidérables par leur groſſeur, à les regarder chacune en particulier, mais d'un très-grand prix par rapport à leur perfection & à leur quantité, lui demandèrent par quelle aventure elle avoit eu connoiſſance de ce tréſor. Mes frères, répondit-elle, à moins qu'une affaire plus preſſante ne vous appelle ailleurs, venez avec moi, je vous le dirai. Le prince Perviz reprit : Quelle affaire plus preſſante pourrions-nous avoir que d'être informés de celle-ci qui nous intéreſſe ſi fort? Nous n'en avions pas d'autre que de venir à votre rencontre.

Alors la princeſſe Parizade, au milieu des deux princes, en reprenant ſon chemin vers la maiſon, leur fit le récit de la conſultation qu'elle avoit faite avec l'oiſeau, comme ils étoient convenus avec elle, de la demande, de la réponſe, & de ce qu'elle lui avoit oppoſé au ſujet du mets de concombres farcis de perles, & du moyen qu'il lui avoit donné d'en avoir, en lui enſeignant & indiquant le lieu où elle venoit de trouver le coffret. Les princes & la princeſſe firent

pluſieurs raiſonnemens pour pénétrer à quel deſſein l'oiſeau vouloit qu'on préparât un mets de cette ſorte pour le ſultan, juſqu'à faire trouver le moyen d'y réuſſir. Mais enfin, après avoir bien diſcouru pour & contre ſur cette matière, ils conclurent qu'ils n'y comprenoient rien, & que cependant il falloit exécuter le conſeil de point en point, & n'y pas manquer.

En rentrant dans la maiſon, la princeſſe fit appeler le chef de cuiſine, qui vint la trouver dans ſon appartement. Après qu'elle lui eut ordonné le repas pour régaler le ſultan de la manière qu'elle l'entendoit: Outre ce que je viens de dire, ajouta-t-elle, il faut que vous me faſſiez un mets exprès pour la bouche du ſultan; & ainſi que perſonne que vous n'y mette la main. Ce mets eſt un plat de concombres farcis, dont vous ferez la farce des perles que voici; & en même-temps elle ouvrit le coffret, & lui montra les perles.

Le chef de cuiſine, qui jamais n'avoit entendu parler d'une farce pareille, recula deux pas en arrière, avec un viſage qui marquoit aſſez ſa penſée. La princeſſe pénétra cette penſée. Je vois bien, dit-elle, que tu me prends pour une folle, de t'ordonner

un ragoût dont tu n'as jamais entendu parler & dont on peut dire certainement que jamais il n'a été fait. Cela eſt vrai, je le ſais comme toi; mais je ne ſuis pas folle, & c'eſt avec tout mon bon ſens que je t'ordonne de le faire. Vas, invente, fais de ton mieux, & emporte le coffret; tu me le rapporteras avec les perles qui reſteront, s'il y en a plus qu'il n'en eſt beſoin. Le chef de cuiſine n'eut rien à répliquer; il prit le coffret & l'emporta. Le même jour, enfin, la princeſſe Parizade donna ſes ordres pour faire enſorte que tout fût net, propre & arrangé, tant dans la maiſon que dans le jardin, pour recevoir le ſultan plus dignement.

Le lendemain les deux princes étoient ſur le lieu de la chaſſe, lorſque le ſultan de Perſe y arriva. Le ſultan commença la chaſſe; & il la continua juſqu'à ce que la vive ardeur du ſoleil, qui s'approchoit du plus haut de l'horiſon, l'obligea de la finir. Alors, pendant que le prince Bahman demeura auprès du ſultan pour l'accompagner, le prince Perviz ſe mit à la tête de la marche, pour montrer le chemin; & quand il fut à la vue de la maiſon, il donna un coup d'éperon pour aller avertir la princeſſe Parizade que le ſultan arrivoit; mais des

gens de la princeſſe qui s'étoient mis ſur les avenues par ſon ordre, l'avoient déjà avertie, & le prince la trouva qui attendoit, prête à le recevoir.

Le ſultan arriva, & comme il fut entré dans la cour, & qu'il eut mis pied à terre devant le veſtibule, la princeſſe Parizade ſe préſenta & ſe jeta à ſes pieds; & les princes Bahman & Perviz, qui étoient préſens, avertirent le ſultan que c'étoit leur ſœur, & le ſupplièrent d'agréer les reſpects qu'elle rendoit à ſa majeſté.

Le ſultan ſe baiſſa pour aider la princeſſe à ſe relever; & après l'avoir conſidérée & admiré quelque temps l'éclat de ſa beauté, dont il fut ébloui, ſa bonne grâce, ſon air, & un je ne ſais quoi qui ne reſſentoit pas la campagne où elle demeuroit: Les frères, dit-il, ſont dignes de la ſœur, & la ſœur eſt digne des frères; & à juger de l'intérieur par l'extérieur, je ne m'étonne plus que les frères ne veuillent rien faire ſans le conſentement de la ſœur: mais j'eſpère bien la connoître mieux par cet endroit là, que par ce qui m'en paroît à la première vue, quand j'aurai vu la maiſon.

Alors la princeſſe prit la parole: Sire, dit-elle, ce n'eſt qu'une maiſon de cam-

pagne, qui convient à des gens comme nous qui menons une vie retirée du grand monde ; elle n'a rien de comparable aux maiſons des grandes villes, encore moins aux palais magnifiques qui n'appartiennent qu'à des ſultans. Je ne m'en rapporte pas entièrement à votre ſentiment, dit très-obligeamment le ſultan ; ce que j'en vois d'abord fait que je vous tiens un peu pour ſuſpecte. Je me réſerve à en porter mon jugement quand vous me l'aurez fait voir ; paſſez donc devant, & montrez-moi le chemin.

La princeſſe, en laiſſant le ſallon à part, mena le ſultan d'appartement en appartement, & le ſultan, après avoir conſidéré chaque pièce avec attention, & les avoir admirées par leur diverſité : Ma belle, dit-il à la princeſſe Parizade, appelez-vous ceci une maiſon de campagne ? les villes les plus belles & les plus grandes ſeroient bientôt déſertes, ſi toutes les maiſons de campagne reſſembloient à la vôtre. Je ne m'étonne plus que vous vous y plaiſiez ſi fort, & que vous mépriſiez la ville : faites-moi voir auſſi le jardin ; je m'attends bien qu'il correſpond à la maiſon.

La princeſſe ouvrit une porte qui donnoit

ſur le jardin ; & ce qui frappa d'abord les yeux du ſultan, fut la gerbe d'eau jaune couleur d'or. Surpris par un ſpectacle ſi nouveau pour lui, & après l'avoir regardée un temps avec admiration : D'où vient cette eau merveilleuſe, dit-il, qui fait tant de plaiſir à voir ? où en eſt la ſource ? & par quel art en a-t-on fait un jet ſi extraordinaire, & auquel je ne crois pas qu'il y ait rien de pareil au monde ? Je veux voir cette merveille de près ; & en diſant ces paroles il avança. La princeſſe continua de le conduire, & elle le mena par l'endroit où l'arbre harmonieux étoit planté.

En approchant, le ſultan qui entendit un concert tout différent de ceux qu'il eût jamais entendus, s'arrêta ; & cherchant des yeux où étoient les muſiciens, & comme il n'en vit aucun ni près ni loin, & que cependant il entendoit le concert aſſez diſtinctement, dont il étoit charmé : Ma belle, dit-il, en s'adreſſant à la princeſſe Parizade, où ſont les muſiciens que j'entends ? ſont-ils ſous terre, ſont-ils inviſibles dans l'air ? Avec des voix ſi excellentes & ſi charmantes, ils ne haſarderoient rien de ſe laiſſer voir, au contraire ils feroient plaiſir.

Sire, répondit la princeſſe en ſouriant,

ce ne ſont pas des muſiciens qui forment le concert que vous entendez, c'eſt l'arbre que votre majeſté voit devant elle qui le rend; & ſi elle veut ſe donner la peine d'avancer quatre pas, elle n'en doutera pas, & les voix lui ſeront plus diſtinctes.

Le ſultan s'avança, & il fut ſi charmé de la douce harmonie du concert, qu'il ne ſe laſſoit pas de l'entendre. A la fin il ſe ſouvint qu'il avoit à voir l'eau jaune de près; ainſi, en rompant le ſilence : Ma belle, demanda-t-il à la princeſſe, dites-moi, je vous prie, cet arbre admirable ſe trouve-t-il par haſard dans votre jardin? eſt-ce un préſent que l'on vous a fait? ou l'avez-vous fait venir de quelque pays éloigné? Il faut qu'il vienne de bien loin; autrement, curieux des raretés de la nature, comme je le ſuis, j'en aurois entendu parler; de quel nom l'appelez-vous?

Sire, répondit la princeſſe, cet arbre n'a pas d'autre nom que celui d'arbre qui chante, & il n'en croît pas dans le pays; il ſeroit trop long de raconter par quelle aventure il ſe trouve ici. C'eſt une hiſtoire qui a rapport avec l'eau jaune & avec l'oiſeau qui parle qui nous eſt venu en même-temps, & que votre majeſté pourra voir après

qu'elle aura vu l'eau jaune d'auſſi près qu'elle le ſouhaite. Si elle l'a pour agréable, j'aurai l'honneur de la lui raconter quand elle ſe ſera repoſée & remiſe de la fatigue de la chaſſe, à laquelle elle en ajoute une nouvelle, par la peine qu'elle ſe donne à la grande ardeur du ſoleil.

Ma belle, reprit le ſultan, je ne m'apperçois pas de la peine que vous dites, tant elle eſt bien récompenſée par les choſes merveilleuſes que vous me faites voir; dites plutôt que je ne ſonge pas à celle que je vous donne; achevons donc, & voyons l'eau jaune, je meurs déja d'envie de voir & d'admirer l'oiſeau qui parle.

Quand le ſultan fut arrivé au jet d'eau jaune, il eut long-temps les yeux attachés ſur la gerbe, qui ne ceſſoit de faire un effet merveilleux en s'élevant en l'air, & en retombant dans le baſſin. Selon vous, ma belle, dit-il, en s'adreſſant toujours à la princeſſe, cette eau n'a pas de ſource, & elle ne vient d'aucun endroit aux environs, par un conduit amené ſous terre; au moins je comprends qu'elle eſt étrangère, de même que l'arbre qui chante.

Sire, reprit la princeſſe, la choſe eſt comme votre majeſté le dit; & pour mar-

que que l'eau ne vient pas d'ailleurs ; c'eſt que le baſſin eſt d'une ſeule pièce, & qu'ainſi elle ne peut venir ni par les côtés, ni par-deſſous ; & ce qui doit rendre l'eau plus admirable à votre majeſté, c'eſt que je n'en ai jeté qu'un flacon dans le baſſin ; & qu'elle a foiſonné comme elle le voit, par une propriété qui lui eſt particulière. Le ſultan s'éloignant enfin du baſſin : En voilà, dit-il, aſſez pour la première fois, car je me promets bien de revenir ſouvent ; menez-moi, que je voye l'oiſeau qui parle.

En approchant du ſallon, le ſultan apperçut ſur les arbres un nombre prodigieux d'oiſeaux qui rempliſſoient l'air chacun de ſon chant & de ſon ramage. Il demanda pourquoi ils étoient-là raſſemblés plutôt que ſur les autres arbres du jardin, où il n'en avoit ni vu ni entendu chanter. Sire, répondit la princeſſe, c'eſt qu'ils viennent tous des environs pour accompagner le chant de l'oiſeau qui parle. Votre majeſté peut l'appercevoir dans la cage qui eſt poſée ſur une des fenêtres du ſallon où elle va entrer ; & ſi elle y fait attention, elle s'appercevra qu'il a le chant éclatant au-deſſus de tous les autres oiſeaux, même du roſſignol, qui n'en approche que de bien loin.

Le ſultan entra dans le ſallon; & comme l'oiſeau continuoit ſon chant : Mon eſclave, dit la princeſſe, en élevant la voix, voilà le ſultan, faites-lui votre compliment. L'oiſeau ceſſa de chanter dans le moment, & tous les autres oiſeaux ceſsèrent de même : Que le ſultan, dit-il, ſoit le très-bien venu, que dieu le comble de proſpérités & prolonge le nombre de ſes années. Comme le repas étoit ſervi ſur le ſopha près de la fenêtre où étoit l'oiſeau; le ſultan, en ſe mettant à table : Oiſeau, dit-il, je te remercie de ton compliment, & je ſuis ravi de voir en toi le ſultan & le roi des oiſeaux.

Le ſultan qui vit devant lui le plat de concombres qu'il croyoit farcis à l'ordinaire, y porta d'abord la main, & ſon étonnement fut extrême de les voir farcis de perles. Quelle nouveauté, dit-il? à quel deſſein une farce de perles? les perles ne ſe mangent pas. Il regardoit déjà les deux princes & la princeſſe pour leur demander ce que cela ſignifioit; mais l'oiſeau l'interrompit : Sire, votre majeſté peut-elle être dans un étonnement ſi grand d'une farce de perles qu'elle voit de ſes yeux, elle qui a cru ſi facilement que la ſultane ſon épouſe étoit accouchée d'un chien, d'un chat, d'un morceau

de bois? Je l'ai cru, repartit le ſultan, parce que les ſages-femmes me l'ont aſſuré. Ces ſages-femmes, ſire, repartit l'oiſeau, étoient ſœurs de la ſultane, mais ſœurs jalouſes du bonheur dont vous l'aviez honorée préférablement à elles; & pour ſatisfaire leur rage, elles ont abuſé de la facilité de votre majeſté. Elles avoueront leur crime, ſi vous les faites interroger. Les deux frères & leur ſœur que vous voyez, ſont vos enfans qu'elles ont expoſés, mais qui ont été recueillis par l'intendant de vos jardins, & nourris & élevés par ſes ſoins.

Le diſcours de l'oiſeau éclaira l'entendement du ſultan en un inſtant: Oiſeau, s'écria-t-il, je n'ai pas de peine à ajouter foi à la vérité que tu me découvres & que tu m'annonces. L'inclination qui m'entraînoit de leur côté, & la tendreſſe que je ſentois déjà pour eux, ne me diſoit que trop qu'ils étoient de mon ſang. Venez donc, mes enfans, venez, ma fille, que je vous embraſſe, & que je vous donne les premières marques de mon amour & de ma tendreſſe de père. Il ſe leva; & après avoir embraſſé les deux princes & la princeſſe, l'un après l'autre, en mêlant ſes larmes avec les leurs: Ce n'eſt pas aſſez, mes enfans, dit-il, il

faut auſſi que vous vous embraſſiez les uns les autres, non comme enfans de l'intendant de mes jardins, auquel j'aurai l'obligation éternelle de vous avoir conſervé la vie; mais comme les miens, ſortis du ſang des rois de Perſe, dont je ſuis perſuadé que vous ſoutiendrez bien la gloire.

Après que les deux princes & la princeſſe ſe furent embraſſés mutuellement avec une ſatisfaction toute nouvelle, comme le ſultan le ſouhaitoit, le ſultan ſe remit à table avec eux, il ſe preſſa de manger. Quand il eut achevé : Mes enfans, dit-il, vous connoiſſez votre père en ma perſonne; demain je vous amènerai la ſultane votre mère, préparez-vous à la recevoir.

Le ſultan monta à cheval, & retourna à ſa capitale en toute diligence. La première choſe qu'il fit, dès qu'il eut mis pied à terre en entrant dans ſon palais, fut de commander à ſon grand-viſir d'apporter toute la diligence poſſible à faire faire le procès aux deux ſœurs de la ſultane. Les deux ſœurs furent enlevées de chez elles, interrogées ſéparément, appliquées à la queſtion, convaincues & condamnées à être écartelées; & le tout fut exécuté en moins d'une heure de temps.

Le ſultan Khoſrouſchah cependant ſuivi de tous les ſeigneurs de ſa cour, qui ſe trouvèrent préſens, alla à pied juſqu'à la porte de la grande moſquée ; & après avoir lui-même tiré la ſultane hors de la priſon étroite où elle languiſſoit & ſouffroit depuis tant d'années : Madame, dit-il, en l'embraſſant les larmes aux yeux, dans l'état pitoyable où elle étoit, je viens vous demander pardon de l'injuſtice que je vous ai faite, & vous en faire la réparation que je vous dois. Je l'ai déjà commencée par la punition de celles qui m'avoient ſéduit par une impoſture abominable, & j'eſpère que vous la regarderez comme entière, quand je vous aurai fait préſent de deux princes accomplis & d'une princeſſe aimable & toute charmante, vos enfans & les miens. Venez, & reprenez le rang qui vous appartient, avec tous les honneurs qui vous ſont dûs.

Cette réparation ſe fit devant une multitude de peuple innombrable, qui étoit accouru en foule de toute part, dès la première nouvelle de ce qui ſe paſſoit, laquelle fut répandue dans toute la ville en peu de momens.

Le lendemain, de grand matin, le ſultan

& la ſultane qui avoit changé l'habit d'humiliation & d'affliction qu'elle portoit le jour de devant, en un habit magnifique, tel qu'il lui convenoit, ſuivis de toute leur cour qui en avoit eu l'ordre, ſe tranſportèrent à la maiſon des deux princes & de la princeſſe. Ils arrivèrent; & dès qu'ils eurent mis pied à terre, le ſultan préſenta à la ſultane les princes Bahman & Perviz, & la princeſſe Parizade, & lui dit: Madame, voilà les deux princes vos fils, & voici la princeſſe votre fille; embraſſez-les avec la même tendreſſe que je les ai embraſſés, ils ſont dignes de moi & dignes de vous. Les larmes furent répandues en abondance dans ces embraſſemens ſi touchans, & particulièrement de la part de la ſultane, par la conſolation & par la joie d'embraſſer deux princes ſes fils, une princeſſe ſa fille, qui lui en avoient cauſé de ſi affligeantes & ſi long-temps.

Les deux princes & la princeſſe avoient fait préparer un repas magnifique pour le ſultan, pour la ſultane, & pour toute la cour. On ſe mit à table; & après le repas, le ſultan mena la ſultane dans le jardin, où il lui fit obſerver l'arbre harmonieux & le bel effet de l'eau jaune. Pour ce qui eſt de

l'oiſeau, elle l'avoit vu dans ſa cage, & le ſultan lui en avoit fait l'éloge pendant le repas.

Quand il n'y eut plus rien qui obligeât le ſultan de reſter davantage, il remonta à cheval; le prince Bahman l'accompagna à la droite, & le prince Perviz à la gauche; la ſultane avec la princeſſe à ſa gauche, marcha après le ſultan. Dans cet ordre, précédés & ſuivis des officiers de la cour, chacun ſelon ſon rang, ils reprirent le chemin de la capitale. Comme ils approchoient, le peuple qui étoit venu au-devant ſe préſenta en foule, bien loin hors des portes, & ils n'avoient pas moins les yeux attachés ſur la ſultane, en prenant part à ſa joie, après une ſi longue ſouffrance, que ſur les deux princes & ſur la princeſſe, qu'ils accompagnoient de leurs acclamations. Leur attention étoit attirée auſſi par l'oiſeau dans ſa cage, que la princeſſe Parizade portoit devant elle, dont ils admirèrent le chant, qui attiroit tous les autres oiſeaux; ils le ſuivoient en ſe poſant ſur les arbres dans la campagne & ſur les toîts des maiſons dans les rues de la ville.

Les princes Bahman & Perviz, avec la princeſſe Parizade, furent enfin amenés au

palais avec cette pompe; & le ſoir la pompe fut ſuivie de grandes illuminations & de grandes réjouiſſances, tant au palais que dans toute la ville, leſquelles furent continuées pluſieurs jours.

LE ſultan des Indes ne pouvoit s'empêcher d'admirer la mémoire prodigieuſe de la ſultane ſon épouſe, qui ne s'épuiſoit point, & qui lui fourniſſoit toutes les nuits de nouveaux divertiſſemens par tant d'hiſtoires différentes.

Mille & une nuits s'étoient écoulées dans ces innocens amuſemens; ils avoient même beaucoup aidé à diminuer les préventions fâcheuſes du ſultan contre la fidélité des femmes; ſon eſprit étoit adouci; il étoit convaincu du mérite & de la grande ſageſſe de Scheherazade. Il ſe ſouvenoit du courage avec lequel elle s'étoit expoſée volontairement à devenir ſon épouſe, ſans appréhender la mort, à laquelle elle ſavoit qu'elle étoit deſtinée le lendemain, comme les autres qui l'avoient précédée.

Ces conſidérations, & les autres belles qualités qu'il connoiſſoit en elle, le portèrent enfin à lui faire grâce. Je vois bien, lui dit-il, aimable Scheherazade, que vous êtes inépuiſable

inépuiſable dans vos petits contes, il y a aſſez long-temps que vous m'en divertiſſez; vous avez appaiſé ma colère, & je renonce volontiers en votre faveur à la loi cruelle que je m'étois impoſée; je vous remets entièrement dans mes bonnes grâces, & je veux que vous ſoyez regardée comme la libératrice de toutes les filles qui devoient être immolées à mon juſte reſſentiment.

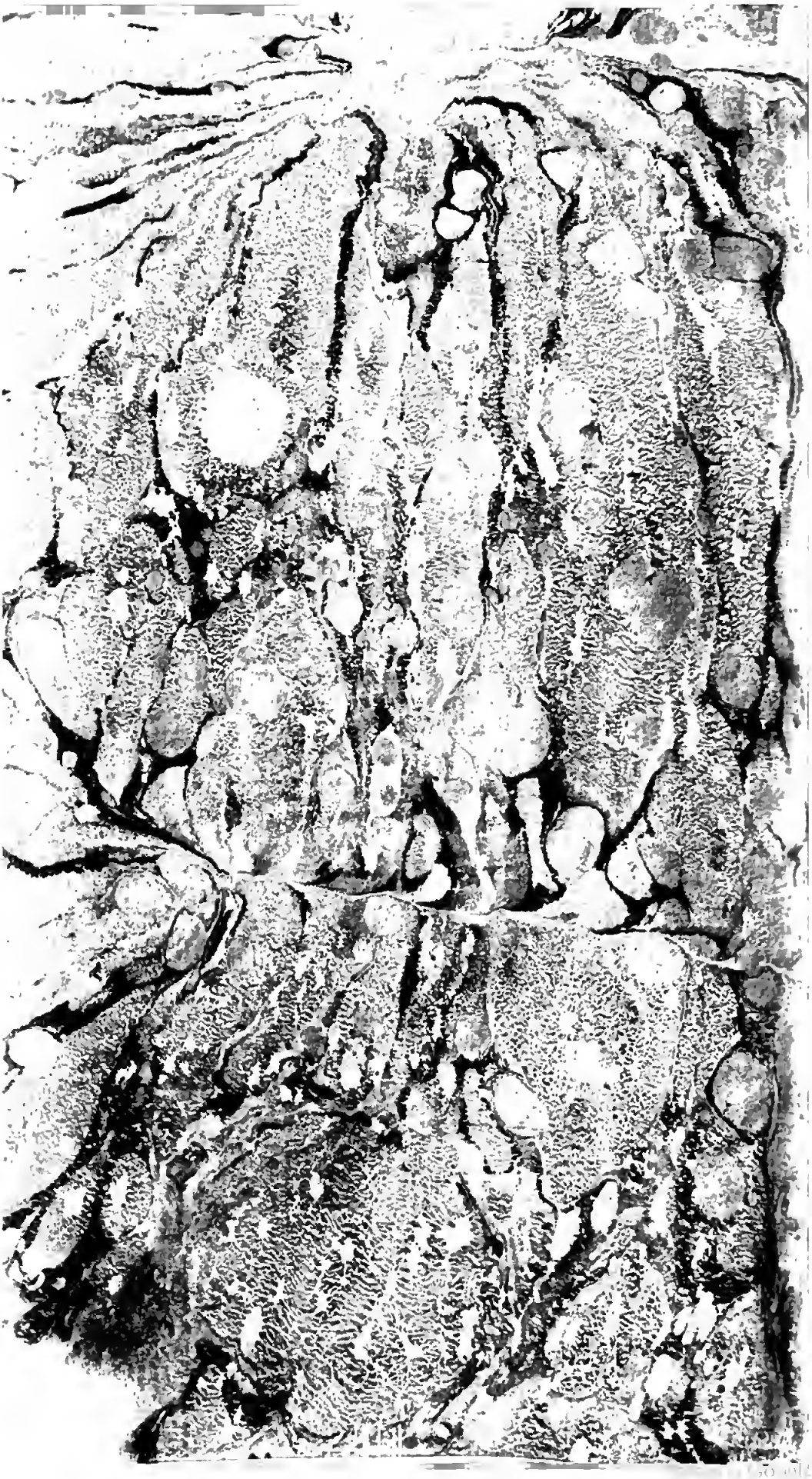
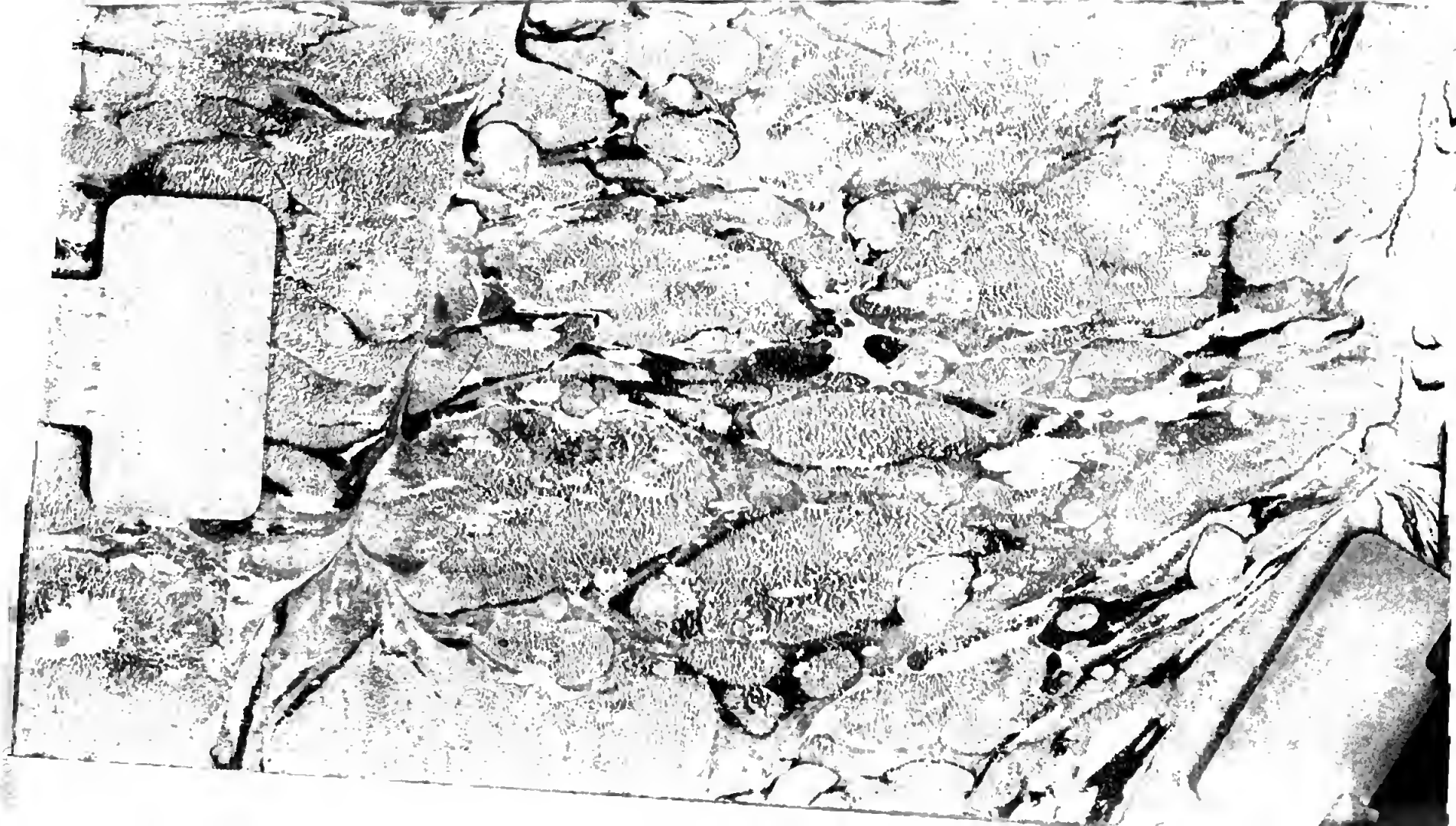
La princeſſe ſe jeta à ſes pieds, les embraſſa tendrement, en lui donnant toutes les marques de la reconnoiſſance la plus vive & la plus parfaite.

Le grand-viſir apprit le premier cette agréable nouvelle de la bouche même du ſultan. Elle ſe répandit bientôt dans la ville & dans les provinces; ce qui attira au ſultan & à l'aimable Scheherazade, ſon épouſe, mille louanges & mille bénédictions de tous les peuples de l'empire des Indes.

Fin du onzième Volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome Onzième.

MILLE ET UNE NUITS.

Les Aventures du Calife Haroun Alraſchid, page 5
Hiſtoire de l'Aveugle Baba-Abdalla, 13
Hiſtoire de Sidi Nouman, 36
Hiſtoire de Cogia Haſſan Alhabbal, 62
Hiſtoire d'Ali-Baba & de quarante Voleurs exterminés par une Eſclave, 121
Hiſtoire d'Ali Cogia, Marchand de Bagdad, 193
Hiſtoire du Cheval enchanté, 218
Hiſtoire du Prince Ahmed, & de la Fée Pari-Banou, 290
Hiſtoire de deux Sœurs jalouſes de leur cadette, 409

Fin de la Table du onzième Volume.